

HUNGER GAMES

L'EMBRASEMENT



SUZANNE
COLLINS

Suzanne Collins

Hunger Games II L'Embrasement

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Fournier



POCKET

*À mes parents, Jane et Michael Collins, et à mes beaux-
parents, Dixie et Charles Pryor.*

Première partie

L'étincelle



1

Je serre la flasque au creux de mes mains, même si la chaleur du thé s'est dissipée depuis longtemps dans l'air glacé. J'ai les muscles raidis par le froid. Si une meute de chiens sauvages me tombait dessus en cet instant, il y aurait peu de chances que je réussisse à grimper à temps dans un arbre. Je ferais mieux de me lever, de marcher un peu, de me dégourdir les jambes. Mais je reste immobile, assise sur cette pierre, face à l'aube qui éclaire peu à peu la forêt. On ne peut pas lutter contre le cycle du soleil. Je me contente de l'observer, impuissante, tandis qu'il me précipite dans une journée que j'appréhende depuis des mois.

À midi, tout le monde débarquera chez moi, au Village des vainqueurs. Journalistes et cameramen seront venus en force du Capitole. Il y aura même Effie Trinket, mon ancienne hôtesse. Je me demande si elle aura toujours la même perruque rose, ou si elle aura choisi une autre couleur tout aussi ridicule pour notre Tournée de la victoire. De nombreuses personnes m'attendront également : du personnel qui sera aux petits soins pendant toute la durée du voyage, une équipe de préparation pour me pomponner lors de mes apparitions publiques ; et mon styliste et ami, Cinna, le créateur de ces tenues à couper le souffle qui m'ont tout de suite valu l'attention du public dans les Hunger Games.

Si cela ne tenait qu'à moi, j'essaierais d'oublier complètement les Jeux. Je n'en parlerais plus jamais. Comme si tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Mais c'est impossible, à cause de la Tournée de la victoire, qui se déroule, traditionnellement, à mi-chemin entre deux éditions des Jeux. C'est une manière pour le Capitole de raviver et d'alimenter l'horreur des Hunger Games au sein des districts. Non seulement ils se rappellent à nous chaque année, mais on nous oblige en plus à célébrer l'événement. Et cette fois-ci, je suis la

reine de la fête. Je vais devoir voyager d'un district à l'autre, recevoir les acclamations des foules secrètement hostiles, contempler le visage des familles dont j'ai tué les enfants... Comme le soleil persiste à monter dans le ciel, je décide de me lever enfin. Toutes mes articulations protestent. Ma jambe gauche est restée engourdie si longtemps que la circulation sanguine met plusieurs minutes à se rétablir. Je suis dans les bois depuis trois heures, mais faute d'avoir vraiment chassé, je risque de rentrer bredouille. Cela n'a plus d'importance pour ma mère ni pour ma petite sœur, Prim. Elles ont les moyens d'acheter de la viande chez le boucher, à présent, même si nous aimons toujours autant le gibier. Mais mon ami Gale Hawthorne et sa famille ont besoin de se nourrir. Pas question de les laisser tomber. J'entame le circuit d'une demi-heure le long de notre ligne de collets. Quand nous étions à l'école, nous consacrons nos après-midi à chasser, à relever nos pièges et à cueillir des fruits ; et il nous restait encore assez de temps pour rentrer faire un peu de troc en ville. Mais maintenant que Gale travaille dans les mines de charbon, et que je n'ai rien d'autre à faire de mes journées, je m'en charge seule.

À cette heure-ci, Gale a sans doute déjà pointé à la mine. Après être descendu dans les profondeurs de la terre à bord d'un ascenseur vertigineux, il doit piocher dans une veine de charbon. Je sais à quoi ressemble une journée, là-dessous. Chaque année, avec l'école, notre classe venait visiter les mines. Gamine, je trouvais ça désagréable, sans plus : les galeries suffocantes, l'air rance, l'obscurité poisseuse... Mais, après la mort de mon père et de plusieurs autres mineurs dans un coup de grisou, je ne voulais même plus monter dans l'ascenseur. La visite annuelle devenait une source d'anxiété abominable. Deux fois, je me suis rendue malade au point que ma mère m'a gardée à la maison, persuadée que j'avais attrapé la grippe.

Je pense à Gale, qui n'est heureux que dans la forêt, avec de l'air frais, du soleil et de l'eau pure. Je ne sais pas comment il fait pour tenir le coup. Enfin... si, je sais. Il serre les dents, parce que c'est la seule manière de nourrir sa mère, ses deux jeunes frères et sa petite sœur. Dire qu'aujourd'hui j'ai de l'argent à la pelle, largement de quoi faire vivre nos deux familles, et qu'il

refuse la moindre pièce ! Il rechigne même à accepter la viande que je leur apporte. Pourtant, il aurait sûrement subvenu aux besoins de ma mère et de Prim, si j'étais morte au cours des Jeux. Je lui raconte que je fais ça pour moi, que je deviendrais cinglée à rester assise toute la journée sans rien faire. Néanmoins, je m'arrange toujours pour passer déposer le gibier en son absence. Ce qui n'est pas bien difficile vu qu'il travaille douze heures par jour.

Je ne le vois que les dimanches, quand nous nous retrouvons dans la forêt pour chasser ensemble. Ça reste pour moi le meilleur jour de la semaine, même si ce n'est plus comme avant, à l'époque où on se disait tout. Même ça, les Jeux l'ont gâché. J'espère qu'avec le temps on pourra retrouver notre complicité d'autrefois, mais, au fond de moi, je sais bien que ça n'arrivera pas. On ne revient jamais en arrière.

Ma tournée des collets est fructueuse : je ramasse huit lapins, deux écureuils, et un castor qui s'est empêtré dans une nasse en fil de fer confectionnée par Gale. Gale est le roi des pièges. Il les accroche à des branches repliées qui, quand elles se détendent, hissent le gibier hors de portée des prédateurs ; il sait disposer des rondins en équilibre sur des baguettes fragiles qui se brisent au moindre frôlement, ou tisser des paniers sans issue dans lesquels les poissons viennent se prendre. Je relève les pièges l'un après l'autre, en les retendant avec soin. Je sais que je n'aurai jamais son œil, son instinct pour deviner avec précision le passage du gibier. C'est plus que de l'expérience. Il a un véritable don. Comme celui qui me permet d'abattre mes proies d'une seule flèche, dans une obscurité quasi complète.

Le temps que je regagne le grillage qui entoure le district Douze, le soleil est déjà haut. Comme toujours, je prends un moment pour écouter, mais on n'entend aucun bourdonnement électrique dans les maillons. Ce n'est pratiquement jamais le cas, même si le grillage est censé rester sous tension en permanence. Je me faufile par-dessous et je me retrouve dans le Pré, à quelques pas de mon ancienne maison. Nous avons pu la conserver, car, officiellement, c'est toujours là qu'habitent ma mère et ma sœur. Si je mourais aujourd'hui, elles seraient obligées d'y retourner. Mais pour l'instant elles profitent de ma

nouvelle maison au Village des vainqueurs, et je suis la seule à me servir de cette minuscule bicoque où j'ai grandi. Il n'y a que là que je me sente vraiment chez moi.

Je m'y rends pour me changer. Troquer le vieux blouson en cuir de mon père contre une veste de laine fine un peu trop serrée aux entournures. Enlever mes bottes de chasse assouplies par les ans pour enfiler une coûteuse paire de chaussures, que ma mère juge plus appropriée à mon statut. J'ai déjà caché mon arc et mes flèches dans un tronc creux de la forêt. Bien que je ne sois pas en avance, je m'attarde quelques minutes dans la cuisine. Avec son poêle éteint et sa table sans nappe, l'endroit a l'air abandonné. Je regrette un peu notre ancienne vie. Nous avions du mal à joindre les deux bouts, mais au moins je savais qui j'étais, je me sentais à ma place. Avec le recul, j'étais beaucoup plus en sécurité qu'aujourd'hui, où je suis riche, célèbre et haïe par les autorités du Capitole.

Un miaulement à la porte de derrière me fait sursauter. Je vais ouvrir à Buttercup, le vieux matou de Prim. Il déteste presque autant que moi notre nouvelle maison. Dès que ma sœur part à l'école, il en profite pour se sauver. Nous qui n'avons jamais été fous l'un de l'autre, voilà qui nous rapproche. Je le laisse entrer, je lui tends un bout de lard de castor, je le caresse même un moment entre les oreilles.

— Tu es vraiment vilain, tu sais ? dis-je. (Buttercup quémende encore quelques caresses, mais il faut qu'on parte.) Allez, amène-toi.

Je l'attrape sous le ventre, saisis ma gibecière et sors de la maison. Le chat m'échappe et disparaît sous un buisson.

Mes chaussures me font mal aux pieds tandis que je m'éloigne le long de la rue charbonneuse. En coupant par les ruelles et les arrière-cours, j'arrive chez Gale en quelques minutes. Sa mère, Hazelle, m'aperçoit par la fenêtre. Elle est penchée au-dessus de l'évier de la cuisine. Elle s'essuie les mains sur son tablier et vient m'ouvrir la porte.

J'aime bien Hazelle. J'ai du respect pour elle. Le coup de grisou qui a emporté mon père a également tué son mari, la laissant seule avec trois garçons et une petite fille à naître. Moins d'une semaine après son accouchement, elle était dehors

à chercher du travail. Hors de question qu'elle aille à la mine avec un bébé. Elle a convaincu certains commerçants fortunés de lui confier leur lessive. À quatorze ans, Gale, l'aîné de ses fils, est devenu le principal soutien de la famille. Il avait pris des *tesserae*, qui leur rapportaient un peu de blé et d'huile en échange d'inscriptions supplémentaires au tirage au sort de la Moisson. Sans compter qu'à l'époque c'était déjà un excellent chasseur. Mais tout ça n'aurait pas suffi à faire vivre une famille de cinq personnes si Hazelle n'avait pas résolu de s'user les doigts jusqu'à l'os sur sa planche à laver. En hiver, ses mains devenaient tellement rouges et gercées qu'elles saignaient à la moindre occasion. Ce serait encore le cas, d'ailleurs, sans la pommade que lui prépare ma mère. Hazelle et Gale se sont juré que les enfants – Rory, douze ans, Vick, dix ans, et la petite Posy de quatre ans – ne prendraient jamais aucun *tessera*.

Hazelle sourit devant mon tableau de chasse. Elle empoigne le castor par la queue.

— Ça va faire un bon ragoût.

Contrairement à Gale, notre arrangement ne lui pose aucun problème.

— Et la fourrure est intacte, dis-je.

Je trouve agréable de me trouver là avec Hazelle. De discuter des qualités de mon gibier, comme nous l'avons toujours fait. Elle me sert un bol de tisane brûlante, sur lequel je réchauffe avec reconnaissance mes doigts gelés.

— Vous savez, à mon retour de Tournée, je me disais que je pourrais emmener Rory avec moi quelquefois. Après l'école. Pour lui apprendre à tirer.

Hazelle hoche la tête.

— Ce serait bien. Gale avait l'intention de le faire, mais il n'a que ses dimanches et je crois qu'il préfère te les réserver.

Je ne peux m'empêcher de rougir. C'est absurde, bien sûr. Hazelle me connaît mieux que personne. Elle sait parfaitement ce que je partage avec Gale. Je suis sûre que tout le monde nous imaginait déjà mariés, lui et moi, même si l'idée ne m'avait jamais effleurée. Mais c'était avant les Jeux. Avant que mon partenaire, Peeta Mellark, annonce qu'il était fou de moi. Notre relation est devenue un élément-clé de notre stratégie de survie

dans l'arène. Sauf qu'il ne s'agissait pas uniquement de stratégie pour Peeta. En ce qui me concerne, c'est plus compliqué. Je sais seulement que Gale a eu du mal à encaisser la nouvelle. À l'idée que, pendant la Tournée de la victoire, Peeta et moi allons devoir recommencer à jouer les amoureux, j'ai la gorge qui se noue.

Je termine ma tisane et me lève de table.

— Je ferais mieux d'y aller. Je dois encore me faire belle pour les caméras.

Hazelle me serre dans ses bras.

— Profite de la nourriture.

— Comptez sur moi.

Mon étape suivante est la Plaque, où j'avais l'habitude de revendre le gros de ma récolte. C'est un ancien entrepôt de charbon désaffecté depuis des années. Toutes sortes de commerces illégaux y ont fleuri, donnant naissance à un véritable marché noir. Vu les malfrats qu'il attire, l'endroit est fait pour moi : le braconnage aux alentours du district Douze est passible de la peine de mort.

Bien qu'on ne m'en parle jamais, j'ai une dette envers les habitués de la Plaque. Gale m'a raconté que Sae Boui-boui, la vieille marchande de soupe, a lancé une collecte pour nous aider Peeta et moi pendant les Jeux. Au départ, ça devait concerner seulement la Plaque, puis beaucoup de gens en ont entendu parler et ont tenu à apporter leur contribution. J'ignore combien elle a récolté exactement, mais je sais que, dans l'arène, le moindre don atteint un prix exorbitant. C'est donc en partie grâce à elle que j'ai réussi à survivre.

J'éprouve toujours une curieuse sensation à pousser la porte de l'entrepôt avec une gibecière vide, sans rien à négocier, et le poids de ma bourse pleine contre ma hanche. J'essaie de m'arrêter à tous les stands, de répartir mes achats de café, de petits pains, d'œufs, de fil ou d'huile. Dans la foulée, j'achète aussi trois bouteilles d'alcool blanc à une manchote du nom de Ripper, une victime d'un accident de mine qui a eu la jugeote de se reconvertir dans le commerce.

L'alcool n'est pas pour ma famille, mais pour Haymitch, qui nous a servi de mentor à Peeta et à moi au cours des Jeux. Il est

acariâtre, brutal et, la plupart du temps, soûl comme un cochon. Mais il a tenu son rôle – et même mieux que ça –, car pour la première fois de l’histoire deux tributs ont pu gagner. Alors peu importe son caractère, j’ai une dette envers lui également, et pour toujours. Je pense à lui parce que, il y a quelques semaines, il est tombé à court d’alcool et n’a pu s’en procurer nulle part. Je l’ai vu en manque. Il tremblait, il hurlait de terreur devant des monstres invisibles. Il a flanqué la frousse à Prim et, franchement, ce n’était pas drôle pour moi non plus de le découvrir dans cet état. Alors, depuis, je me constitue une petite réserve en prévision de la prochaine pénurie.

Cray, notre chef des Pacificateurs, fronce les sourcils en me voyant avec mes bouteilles. C’est un homme entre deux âges, avec quelques mèches grisonnantes plaquées sur le côté de son visage rougeaud.

— Ce truc est trop fort pour toi, petite.

Il sait de quoi il parle. Hormis Haymitch, Cray est le pire ivrogne que je connaisse.

— Oh, c’est pour ma mère, dis-je avec indifférence. Pour ses remèdes.

— C’est sûr que ce truc t’élimine n’importe quel microbe, admet-il, avant de poser à son tour une pièce sur l’étal.

En arrivant au stand de Sae Boui-boui, je me hisse sur le comptoir et lui commande un bol de soupe. On dirait un mélange de courge et de fayots. Un Pacificateur du nom de Darius vient s’en acheter un bol lui aussi, pendant que je mange. Il est l’un de mes préférés. Pas le genre à rouler des mécaniques, toujours prêt à plaisanter. Il doit avoir une vingtaine d’années mais ne paraît pas vraiment plus vieux que moi. Un je-ne-sais-quoi, dans son sourire, dans ses cheveux roux en bataille, lui donne une allure presque enfantine.

— Tu n’as pas un train à prendre ? me demande-t-il.

— Si. On passe me chercher à midi.

— Tu vas vraiment y aller comme ça ? Sans rien, sans même un ruban dans tes cheveux ?

Il donne une pichenette sur ma natte. Je repousse sa main avec un sourire.

— Ne vous en faites pas. Quand ils en auront fini avec moi, je serai méconnaissable.

— Bien, approuve-t-il. Pas question de faire honte au district, mademoiselle Everdeen. D'accord ?

Il secoue la tête avec une commisération feinte, puis part rejoindre ses amis.

— Vous penserez à me rapporter ce bol, lui lance Sae Boui-boui en rigolant.

Elle se tourne vers moi.

— Gale t'accompagne à la gare ?

— Non, il ne figure pas sur la liste. Mais je l'ai vu dimanche.

— Tiens ? Je croyais qu'on l'aurait inscrit automatiquement. Vu que c'est ton cousin, me dit-elle avec un clin d'œil.

Encore un mensonge concocté par le Capitole. Voyant Peeta et moi rester parmi les huit derniers dans les Hunger Games, des journalistes sont venus tourner un reportage sur nous. Quand ils ont voulu rencontrer mes amis, tout le monde les a adressés à Gale. Mais ça ne convenait pas, ça ne cadrerait pas avec la comédie romantique que je jouais dans l'arène. Gale était trop beau, trop viril, nullement disposé à sourire ni à se montrer aimable devant la caméra. Cela dit, c'est vrai qu'on a un air de famille. On voit qu'on vient de la Veine, tous les deux. Les cheveux bruns et raides, le teint mat, les yeux gris. Alors, un petit malin a crié sur tous les toits que Gale était mon cousin. Je l'ai appris à mon retour, sur le quai de la gare, quand ma mère m'a dit : « Ton cousin est très impatient de te revoir ! » Et j'ai vu Gale, Hazelle et tous les enfants qui m'attendaient. Je n'ai pas eu d'autre choix que de jouer le jeu.

Sae Boui-boui sait que nous n'avons aucun lien de parenté, mais d'autres, qui nous connaissent pourtant depuis des années, semblent l'avoir oublié.

— Vivement que tout ça se termine, je murmure.

— Je te comprends, compatit Sae Boui-boui. Mais tu ne peux pas y échapper. Autant ne pas te mettre en retard... Une neige légère commence à tomber tandis que je prends la direction du Village des vainqueurs. Il se dresse à six cents mètres à peine de la grand-place, mais on dirait qu'il fait partie d'une autre planète. C'est un quartier distinct, bâti autour d'une pelouse

verdoyante avec des massifs de fleurs. Il compte douze maisons, dix fois plus grandes que celle dans laquelle j'ai grandi. Neuf sont vides depuis toujours. Les trois autres sont occupées par Haymitch, Peeta, et moi.

Une atmosphère chaleureuse se dégage des maisons habitées par ma famille et par celle de Peeta. On voit de la lumière aux fenêtres, de la fumée sortir de la cheminée, des épis de maïs peints de couleurs vives accrochés à la porte en guise de décorations pour la fête des Récoltes. En revanche, malgré le travail des jardiniers, un sentiment d'abandon et de négligence suinte de la maison d'Haymitch. Je marque une courte pause sur son seuil, pour me préparer à ce qui m'attend, puis j'entre.

Je fronce aussitôt le nez de dégoût. Haymitch refuse de prendre une femme de ménage, et lui-même ne manie pas le balai bien souvent. Au fil des ans, la puanteur est devenue effroyable – un mélange d'alcool et de vomi, de chou bouilli, de viande brûlée, de linge sale et de crottes de souris. J'en ai les larmes aux yeux. Je marche sur des papiers d'emballage, des débris de verre et des os de poulet jusqu'à la pièce où je suis sûre de trouver Haymitch. Il est assis dans la cuisine, les bras en croix sur la table, le nez dans une flaque d'alcool, en train de ronfler.

Je lui secoue l'épaule.

— Debout ! dis-je d'une voix puissante.

J'ai appris qu'il n'existe aucun moyen plus délicat de le réveiller. Ses ronflements s'interrompent, brièvement, avant de reprendre de plus belle. Je le secoue plus fort.

— Allez, Haymitch. C'est le jour de la Tournée !

J'ouvre la fenêtre à moitié bloquée et je respire l'air frais à pleins poumons. Du bout du pied, je fouille parmi les détritiques qui jonchent le sol. Je finis par dégager une cafetière en fer-blanc, que je remplis à l'évier. Le poêle n'est pas complètement éteint ; à force de souffler sur les derniers charbons rougeoyants, je fais repartir la flamme. Je verse un peu de café dans le pot, de quoi préparer un breuvage à réveiller un mort, et je mets le tout à bouillir sur le poêle.

Haymitch ne s'est toujours pas réveillé. Découragée, je remplis une bassine d'eau froide et la lui renverse sur le crâne

avant de m'écarter précipitamment. Un cri guttural lui échappe. Il se dresse d'un bond, envoie promener sa chaise d'un coup de pied et fend l'air devant lui avec sa lame. J'avais oublié qu'il s'endort toujours le couteau à la main. J'aurais dû le lui ôter, mais j'avais d'autres préoccupations. Lâchant un chapelet de jurons, il continue à brasser de l'air un moment, puis finit par reprendre ses esprits. Il s'essuie le visage avec sa manche et se tourne vers moi, perchée sur l'appui de la fenêtre, prête à m'enfuir au cas où.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? bredouille-t-il.

— Vous m'avez demandé de vous réveiller une heure avant l'arrivée des journalistes.

— Hein ?

— C'est vous qui avez insisté.

Il semble retrouver la mémoire.

— Pourquoi suis-je tout mouillé ?

— Pas moyen de vous réveiller autrement, dis-je. Écoutez, si c'est une nounou que vous vouliez, vous auriez dû demander à Peeta.

— Me demander quoi ?

Au seul son de sa voix, je sens toutes sortes d'émotions désagréables m'envahir – comme la culpabilité, la tristesse et la peur. Avec une pointe de désir. Je veux bien admettre qu'il y a un peu de ça aussi. Sauf que cet élan est largement noyé par tout le reste.

Je regarde Peeta marcher jusqu'à la table. Le soleil qui rentre par la fenêtre fait scintiller quelques flocons de neige dans ses cheveux blonds. Il est en pleine forme, sans rien de commun avec le garçon amaigri et brûlant de fièvre que j'ai connu dans l'arène. On remarque à peine qu'il boite. Il pose une grosse miche de pain frais sur la table et tend la main à Haymitch.

— Te demander de me réveiller sans me refiler une pneumonie, grommelle Haymitch en lui donnant son couteau.

Notre ancien mentor arrache sa chemise sale, dévoilant un maillot de corps douteux, et se frotte le visage avec.

Peeta sourit. Il ramasse une bouteille par terre, verse un filet d'alcool sur la lame du couteau d'Haymitch et l'essuie soigneusement sur un pan de sa chemise. Puis il coupe le pain.

Peeta est notre boulanger attitré. Moi, je chasse. Lui, il fait du pain. Et Haymitch boit. Chacun d'entre nous s'occupe à sa manière, pour effacer le souvenir des Jeux. Peeta tend le croûton à Haymitch et se tourne vers moi.

— Tu en veux un morceau ?

— Non merci, j'ai déjà mangé à la Plaque.

Je ne reconnais pas ma voix tellement elle est guindée. Comme chaque fois que je m'adresse à Peeta depuis que les caméras ont cessé de filmer notre retour heureux et que nous avons pu reprendre le cours normal de nos vies.

— Pas de quoi, dit-il avec raideur.

Haymitch jette sa chemise en boule dans un coin.

— Brrr ! Il va falloir vous échauffer un peu avant le lever de rideau, tous les deux.

Il a raison, bien sûr. Le public s'attend à retrouver le couple d'amoureux qui a remporté les Hunger Games. Et non deux étrangers qui peuvent à peine se regarder en face. Mais tout ce que je trouve à dire, c'est :

— Vous devriez prendre un bain, Haymitch.

Puis, je balance mes jambes par-dessus le rebord de la fenêtre, me laisse tomber à l'extérieur et me dirige vers chez moi, de l'autre côté de la pelouse.

La neige commence à tenir, je laisse une série d'empreintes derrière moi. Parvenue à la porte, je prends le temps de m'essuyer les pieds avant d'entrer. Ma mère a travaillé jour et nuit pour rendre la maison impeccable en prévision du tournage. Ce n'est pas le moment de salir son parquet. À peine ai-je posé le pied à l'intérieur qu'elle se précipite à ma rencontre, et me retient par le bras.

— Ne t'inquiète pas, je me déchausse, dis-je en enlevant mes chaussures sur le paillason.

Ma mère lâche un drôle de petit rire avant de me débarrasser de ma gibecière remplie de provisions.

— Bah, ce n'est que de la neige. Tu as fait une bonne promenade ?

— Une promenade ?

Elle sait pourtant que j'ai passé une partie de la nuit dans la forêt. C'est alors que j'aperçois l'homme debout dans

l'embrasure de la porte de la cuisine. Un seul coup d'œil à son costume fait sur mesure, à ses traits ciselés par la chirurgie, m'indique qu'il est du Capitole. Il y a un problème.

— J'ai failli me rompre le cou. C'est une vraie patinoire, dehors.

— Tu as de la visite, m'annonce ma mère.

Son visage est livide, et sa voix trahit une anxiété mal dissimulée. Je fais mine de ne rien remarquer.

— Je croyais qu'ils n'arrivaient pas avant midi ? Est-ce que Cinna est venu en avance pour m'aider à me préparer ?

— Non, Katniss, c'est..., commence ma mère.

— Par ici, s'il vous plaît, mademoiselle Everdeen, l'interrompt l'homme.

Il me fait signe de le précéder dans le couloir. C'est un peu curieux de se faire commander comme ça chez soi, mais je préfère garder mes commentaires pour moi.

Au passage, j'adresse un sourire rassurant à ma mère.

— Ne t'inquiète pas. Probablement des instructions de dernière minute pour la Tournée.

On m'a déjà envoyé toutes sortes de documents concernant notre itinéraire, ainsi que le protocole à respecter dans chaque district. Mais tout en me dirigeant vers la porte du bureau, que je vois fermée pour la première fois, je sens mon esprit s'emballer. « Qui est là ? Que me veut-on ? Pourquoi ma mère est-elle aussi pâle ? »

— Entrez, me dit l'homme du Capitole, qui m'a suivie dans le couloir.

Je tourne la poignée en laiton et j'entre. Mes narines hument des senteurs contradictoires de rose et de sang. Un petit homme aux cheveux blancs, à l'allure vaguement familière, est penché sur un livre. Il lève un doigt, comme pour dire : « Accorde-moi une minute. » Puis il se retourne vers moi, et je me fige sur place.

Je reste pétrifiée sous le regard de serpent du président Snow.

2

Dans mon esprit, le président Snow figurait devant des colonnes de marbre encadrées de drapeaux géants. Le voir ainsi, dans un endroit qui m'est familier, me donne le tournis. Comme si j'avais soulevé le couvercle de la marmite pour y trouver une vipère à la place d'un ragoût.

Que peut-il bien fabriquer ici ? Je me repasse mentalement les premiers jours des autres Tournées de la victoire. Je me souviens d'y avoir vu les vainqueurs avec leurs mentors, leurs stylistes. Parfois, certains hauts responsables du gouvernement font une apparition. Mais jamais le président Snow. Il se montre lors des cérémonies au Capitole. Point.

Qu'il ait fait le déplacement depuis la capitale ne peut vouloir dire qu'une seule chose : j'ai de sérieux ennuis. Et ma famille aussi, par voie de conséquence. Je frissonne en songeant à ma mère et à ma sœur, à côté, si près de cet homme qui me méprise. Qui me méprisera toujours. Parce que je suis sortie victorieuse de ses Jeux sadiques, j'ai fait perdre la face au Capitole et, par là même, sapé son autorité.

Je voulais simplement nous garder en vie, Peeta et moi. Tout acte de rébellion de ma part n'était que pure coïncidence. Mais quand le Capitole décrète qu'un seul tribut peut vivre et qu'on s'y oppose, je suppose que cette audace constitue une rébellion en soi. Ma seule défense a été de faire croire que j'avais perdu la tête, que j'étais éperdument amoureuse de Peeta. De sorte que nous avons été autorisés à vivre tous les deux. Nous avons pu partager les lauriers de la victoire, rentrer chez nous, faire la fête, oublier les caméras et vivre en paix. Enfin, jusqu'à présent.

Je ne sais pas si c'est cette maison flambant neuve, le choc de le découvrir ainsi devant moi ou le fait de savoir qu'il pourrait me faire tuer d'un simple geste, mais j'ai l'impression d'être une intruse. Comme si je me retrouvais chez lui sans y avoir été invitée. Je m'abstiens donc de l'accueillir ou de lui offrir une

chaise. Je me tais. C'est simple, je me comporte comme s'il était vraiment un serpent – dans le genre venimeux. Je reste pétrifiée, les yeux braqués sur lui, à réfléchir à une solution de repli.

— Je crois que la situation sera beaucoup plus simple si nous évitons de nous mentir, commence-t-il. Qu'en dites-vous ?

Croyant avoir avalé ma langue, je suis surprise de m'entendre répondre avec calme :

— Oui, ça nous ferait sûrement gagner du temps.

Le président Snow sourit et, pour la première fois, je remarque ses lèvres. On s'attendrait à des lèvres de serpent, c'est-à-dire inexistantes. Mais elles sont charnues au contraire, presque trop gonflées. Je me demande s'il ne les aurait pas fait retoucher pour renforcer sa séduction. Si c'est le cas, il a perdu son temps et son argent, car je ne lui trouve pas le moindre charme.

— Mes conseillers avaient peur que vous nous causiez des difficultés, mais vous n'avez pas l'intention de vous montrer difficile, n'est-ce pas ?

— Non.

— C'est ce que je leur ai dit. J'ai fait valoir qu'une fille capable de se donner tant de mal pour rester en vie n'allait pas tout flanquer par terre bêtement. Sans oublier qu'elle doit songer à sa famille. Sa mère, sa sœur, et tous ses... cousins.

À sa façon d'insister sur ce dernier mot, je comprends qu'il sait que Gale et moi n'avons pas le même arbre généalogique.

Comme ça, au moins, les choses sont claires. C'est sans doute mieux ainsi. Je ne suis pas à l'aise avec les menaces voilées. Je préfère de loin en avoir le cœur net.

— Asseyons-nous.

Le président Snow s'installe devant le grand bureau en bois vernis où Prim fait ses devoirs et où ma mère tient ses comptes. Comme le reste de la maison, c'est une place sur laquelle il n'a aucun droit mais qui, au fond, lui appartient d'autorité. Je m'assois devant le bureau. Sur ce siège au dossier trop grand pour moi, c'est à peine si j'effleure encore le sol du bout des orteils.

— J'ai un problème, mademoiselle Everdeen, déclare le président Snow. Un problème qui remonte à l'instant où vous avez sorti ces baies empoisonnées de votre bourse dans l'arène.

Autrement dit, à l'instant où les Juges ont dû choisir entre nous regarder nous suicider, Peeta et moi – ce qui privait les Jeux d'un vainqueur –, ou nous laisser vivre tous les deux.

— Si le Haut Juge Seneca Crane avait eu un tant soit peu de cervelle, il vous aurait pulvérisés sur-le-champ. Malheureusement, ce n'était qu'un affreux sentimental. Ce qui vous vaut d'être là. Et lui, vous savez où il est ?

Je hoche la tête parce que, à sa manière de parler de lui, il me paraît clair que Seneca Crane a été exécuté. L'odeur de rose et de sang est plus forte à présent que nous sommes en face l'un de l'autre. Le président porte une rose au revers de sa veste, qui exhale ce parfum si sucré, mais elle doit être génétiquement modifiée car aucune fleur naturelle n'a cette odeur. Quant au sang... allez savoir.

— Après cela, il n'y avait plus grand-chose à faire sinon vous laisser jouer la comédie jusqu'au bout. Vous avez été remarquable, d'ailleurs, dans votre rôle de lycéenne au cœur d'artichaut. Les citoyens du Capitole ont adoré. Hélas, tous les habitants des districts ne sont pas tombés aussi facilement dans le panneau.

Mon expression doit trahir une certaine perplexité, car il poursuit :

— Vous n'êtes pas au courant, bien sûr. Vous ignorez tout de ce qui se raconte dans les autres districts. Mais, dans plusieurs d'entre eux, les gens ont voulu voir votre petit numéro avec les baies comme une provocation, et non comme un acte d'amour. Or, si une gamine du district Douze ose défier impunément le Capitole, pourquoi ces gens s'en priveraient-ils ? Qu'est-ce qui pourrait bien empêcher, disons, un soulèvement ?

Je ne saisis pas tout de suite la signification de cette dernière phrase. Puis la révélation me frappe de plein fouet.

— Il y a eu un soulèvement ? dis-je, partagée entre l'épouvante et l'excitation.

— Pas encore. Mais cela ne saurait tarder si l'on n'y met pas le holà. Et les soulèvements conduisent parfois à la révolution.

(Le président Snow se masse la tempe au niveau du sourcil gauche, à l'endroit précis où mes migraines me font souffrir.) Avez-vous la moindre idée de ce que cela voudrait dire ? Du nombre de personnes qui perdraient la vie ? Des conditions effroyables que les survivants devraient affronter ? Quels que soient les griefs qu'on puisse nourrir contre le Capitole, croyez-moi : s'il relâchait son emprise sur les districts, le système entier s'effondrerait.

Je suis abasourdie par le caractère direct, et même la sincérité de son discours. Comme s'il avait à cœur le bien-être des citoyens de Panem, alors que rien n'est plus éloigné de la vérité. J'ignore où je trouve le courage de lui cracher au visage :

— Il doit être bien fragile, pour être menacé par une poignée de baies.

Il me dévisage un long moment. Puis reconnaît avec simplicité :

— Il est fragile, mais pas au sens où vous l'entendez.

On frappe à la porte, et l'homme du Capitole passe la tête dans l'entrebâillement.

— Sa mère voudrait savoir si vous prendrez du thé.

— Mais oui. J'adore le thé, répond le président. (La porte s'ouvre grand, et je vois s'avancer ma mère, avec, sur un plateau, le service à thé qu'elle a reçu le jour de son mariage.) Posez-le ici, s'il vous plaît.

Il pousse son livre et tapote le centre du bureau.

Ma mère pose le plateau à l'endroit indiqué. On y voit une théière et des tasses en porcelaine, du lait, du sucre, ainsi qu'une assiette de cookies ornés de fleurs en sucre glace. Je reconnais la main de Peeta.

— Quel régal pour les yeux ! C'est amusant, mais la plupart des gens oublient qu'un président a besoin de manger, lui aussi, s'exclame le président Snow d'un ton enjôleur.

Au moins, ma mère paraît se détendre un peu.

— Puis-je vous apporter autre chose ? Je peux vous cuisiner un petit plat, si vous avez faim, propose-t-elle.

— Non, c'est parfait. Merci, répond-il.

Ma mère hoche la tête, me jette un regard, et sort. Le président Snow nous sert du thé à tous les deux, ajoute du lait et

du sucre dans le sien, puis tourne longuement sa cuillère dans la tasse. On sent qu'il a terminé son discours et qu'il attend ma réaction.

— Je n'avais pas l'intention de déclencher un soulèvement, dis-je.

— Je vous crois. Mais peu importe. Votre styliste a eu le nez creux avec son choix de garde-robe. Katniss Everdeen, la fille du feu... Vous êtes l'étincelle qui, si l'on n'y prend pas garde, risque d'embraser Panem.

— Pourquoi ne pas m'éliminer ?

— Publiquement ? Cela ne ferait que jeter de l'huile sur le feu.

— Vous pourriez simuler un accident.

— Allons, qui goberait un truc pareil ? Certainement pas vous, si vous étiez devant votre télé.

— Dans ce cas, dites-moi ce que vous attendez de moi. Je le ferai.

— Je voudrais que ce soit aussi simple. (Il attrape un cookie et admire les fleurs du glaçage.) Remarquable. C'est votre mère ?

— Non, Peeta.

Pour la première fois, je me sens incapable de soutenir son regard. Je prends mon thé, mais je le repose en entendant la tasse trembler sur la soucoupe. Pour masquer mon embarras, je choisis un cookie.

— Ce cher Peeta. Comment va l'amour de votre vie ?

— Bien.

— À quel point a-t-il conscience du degré exact de votre indifférence ? demande-t-il en trempant son cookie dans son thé.

— Je ne suis pas indifférente.

— Mais vous n'êtes pas aussi amoureuse que vous aimeriez le faire croire.

— Qui dit ça ?

— Moi, répond le président. Et je ne serais pas là si j'étais le seul à nourrir des soupçons. Comment se porte le charmant cousin ?

— Je ne sais pas de... je ne... La répugnance que m'inspire cette conversation, le fait d'évoquer avec le président Snow mes sentiments envers les deux personnes qui me sont le plus chères au monde me bouleversent, et je manque de m'étrangler.

— Parlez, mademoiselle Everdeen. Lui, je peux facilement le faire tuer si nous ne trouvons pas une solution satisfaisante. Vous ne lui rendez pas service en disparaissant chaque dimanche avec lui dans les bois.

S'il sait cela, que sait-il d'autre ? Et comment est-il au courant ? Beaucoup de gens ont pu lui raconter que Gale et moi passons nos dimanches à chasser. Après tout, nous rentrons ensemble chaque semaine les bras chargés de gibier. Et depuis des années. Ce que je me demande, c'est s'il sait ce qui se passe dans les bois en dehors du district Douze. On ne peut pas nous espionner jusque là-bas. Si ? À moins qu'on ne nous fasse suivre. Ça paraît impossible. En tout cas pas par une personne. Des caméras ? C'est la première fois que l'idée me traverse l'esprit. Les bois ont toujours constitué notre refuge, hors d'atteinte du Capitole, où nous pouvions nous exprimer à cœur ouvert et être enfin nous-mêmes. Avant les Jeux, en tout cas. Si nous sommes surveillés depuis, qu'avons-nous montré ? Deux personnes en train de chasser, de tenir des propos séditieux à propos du Capitole, d'accord. Mais pas deux personnes amoureuses, contrairement à ce que le président Snow sous-entend. On ne peut pas nous accuser de ça. À moins que... à moins que... Ça n'est arrivé qu'une seule fois. Ça a été rapide et inattendu, mais c'est arrivé.

Après notre retour des Jeux, à Peeta et moi, plusieurs semaines se sont écoulées avant que je me retrouve seule en compagnie de Gale. Il y a d'abord eu les festivités obligatoires. Le banquet en l'honneur des vainqueurs, auquel seules les personnalités de haut rang étaient invitées. Puis un jour de repos pour le district, avec distribution de nourriture et spectacles de comédiens du Capitole. Et le jour des Cadeaux, le premier des douze, où chaque habitant du district a reçu un petit paquet de provisions. Ça a été mon moment préféré. Voir tous ces gamins affamés de la Veine courir en brandissant des pots de compote de pommes, des boîtes de viande en conserve,

ou même des sucres d'orge, alors que chez eux les attendaient des sacs de farine ou des bidons d'huile, trop lourds pour être transportés. Savoir qu'une fois par mois, pendant un an, ils allaient recevoir un autre paquet. C'est l'un des rares moments où j'ai été vraiment heureuse d'avoir remporté les Jeux.

Avec toutes ces cérémonies, ces événements, et les journalistes qui suivaient le moindre de mes gestes pendant que je présidais, que je remerciais ou que j'embrassais Peeta pour le public, je n'ai pas eu une seconde à moi. Au bout de quelques semaines, les choses ont fini par se calmer. Les équipes de tournage et les reporters ont remballé leur matériel et sont retournés chez eux. Peeta et moi avons pris nos distances. Je me suis installée avec ma famille dans notre maison au Village des vainqueurs. La vie quotidienne du district Douze – les ouvriers à la mine, les gamins à l'école – a repris ses droits. J'ai attendu d'être certaine d'avoir les coudées franches, et puis un dimanche, sans prévenir personne, je me suis levée bien avant l'aube.

Il faisait encore assez doux pour que je me passe de blouson. J'ai rempli une besace de provisions, avec du poulet froid, du fromage, du pain et des oranges. J'ai fait un crochet par mon ancienne maison pour enfiler mes bottes de chasse. Comme d'habitude, le grillage n'était pas électrifié et je me suis glissée tranquillement dans les bois, où j'ai récupéré mon arc et mes flèches. Je me suis rendue à notre lieu favori, à Gale et à moi, où nous avions pris le petit déjeuner le matin de la Moisson qui m'a envoyée aux Jeux.

J'ai patienté au moins deux heures. Je commençais à croire qu'il m'avait oubliée au cours des semaines précédentes. Ou qu'il ne voulait plus entendre parler de moi. Qu'il me détestait, même. Je ne pouvais pas supporter l'idée de le perdre pour toujours, lui, mon meilleur ami, la seule personne à laquelle je me sois jamais confiée. Pas après tout ce que j'avais enduré. Je sentais mes yeux me picoter et ma gorge se nouer, comme chaque fois que je suis bouleversée.

Et puis, j'ai levé la tête et je l'ai vu devant moi, à quelques mètres, en train de m'observer. Sans réfléchir, je me suis levée d'un bond, me suis jetée à son cou, en produisant un bruit

étrange où se mêlaient les rires et les sanglots. Il me serrait si fort que je ne voyais pas son visage. On est restés comme ça longtemps avant qu'il ne me relâche – bien obligé, parce que j'étais secouée par une crise de hoquet irrépressible et qu'il a fallu que je boive un coup.

On a passé la journée ensemble comme d'habitude. On a pris le petit déjeuner. Puis on a chassé, pêché, cueilli des baies et des racines. Échangé des potins – mais pas à propos de nous, de sa nouvelle vie dans la mine ou de mon expérience dans l'arène. On a parlé de tout et de rien. Quand on a regagné le trou dans le grillage le plus proche de la Plaque, je croyais sincèrement que tout allait continuer comme avant. Que rien n'avait changé entre nous. J'avais donné ma part de notre récolte et de notre chasse à Gale, puisque je ne manquais plus de rien à présent. J'avais décidé d'éviter la Plaque, malgré mon envie de revoir les gens, parce que ma mère et ma sœur ne savaient pas que j'étais sortie et devaient se demander où j'étais. Et puis soudain, alors que je lui proposais de me charger de la tournée quotidienne des collets, il m'a pris le visage à deux mains et m'a embrassée.

Je ne m'y attendais pas du tout. On pourrait croire qu'après toutes ces heures passées auprès de Gale – à le regarder parler, rire et faire la moue – je n'ignorais plus rien de ses lèvres. Pourtant, je n'avais jamais imaginé combien elles seraient brûlantes contre les miennes. Ou comme ses mains, habiles à nouer les pièges les plus complexes, sauraient me piéger tout aussi facilement. Je crois avoir émis un vague grognement, et je me souviens de mes doigts crispés, posés sur sa poitrine. Puis il m'a lâchée, en disant : « Il fallait que je le fasse. Au moins une fois. » Et il m'a plantée là.

Oubliant le soleil qui se couchait et ma famille en train de s'inquiéter, je me suis adossée à un arbre le long du grillage. J'ai réfléchi à ce baiser, tâché de savoir s'il m'avait plu ou déplu, mais je me rappelais uniquement la pression des lèvres de Gale et le parfum d'orange qui se dégageait de sa peau. Inutile de le comparer aux innombrables baisers que j'avais échangés avec Peeta ; je n'avais toujours pas décidé si ceux-là comptaient ou non. J'ai fini par rentrer chez moi.

Cette semaine-là, j'ai relevé nos collets et déposé tous les jours le gibier chez Hazelle. Mais je n'ai pas revu Gale avant le dimanche. J'avais préparé un long discours, dans lequel j'expliquais que je ne voulais pas de petit ami et que je n'avais aucune intention de me marier. Je n'ai pas eu besoin de m'en servir. Gale s'est comporté comme si notre baiser n'avait jamais eu lieu. Peut-être attendait-il que je lui en parle. Ou que je l'embrasse à mon tour. J'ai fait comme s'il ne s'était rien passé. Mais il s'était passé quelque chose. Gale avait brisé une barrière invisible entre nous, et par là même balayé tout l'espoir que j'avais de reprendre notre vieille amitié où nous l'avions laissée. J'aurais beau faire semblant, je ne pourrais jamais plus regarder ses lèvres de la même façon.

Voilà ce qui me traverse l'esprit, pendant que le président Snow scrute ma réaction à sa menace d'éliminer Gale. Comme j'ai été bête de croire qu'on se contenterait de m'ignorer après mon retour à la maison ! Certes, je ne savais rien des risques de soulèvement. Mais j'avais bien conscience d'avoir provoqué la fureur des autorités. Pourtant, au lieu de me comporter avec la plus extrême prudence, qu'ai-je fait ? J'ai ignoré Peeta et affiché ma préférence pour Gale au vu et au su de tout le district. Une manière de signifier clairement que je me fichais du Capitole. À cause de mon irresponsabilité, Gale, les siens, ma famille et Peeta se retrouvent en danger.

— Ne faites rien à Gale, dis-je dans un souffle. C'est juste un ami. Nous sommes amis depuis des années. Il n'y a rien de plus entre nous. Et puis, tout le monde nous croit cousins, maintenant.

— Je m'intéresse uniquement à l'influence que cela peut avoir sur Peeta et, par voie de conséquence, sur l'atmosphère générale des districts.

— Ça ne changera rien pour la Tournée. Je me montrerai aussi amoureuse de lui que je l'étais, promets-je.

— Que vous l'êtes, rectifie le président Snow.

Je hoche la tête.

— Que je le suis.

— Il faudra faire mieux que cela si nous voulons éviter un soulèvement, me prévient-il. Cette Tournée constitue votre seule chance de rachat.

— J'en suis consciente. Comptez sur moi. Je persuaderai tous les habitants des districts que je n'avais aucune intention de défier le Capitole, que j'étais simplement folle d'amour.

Le président Snow se lève et tamponne ses lèvres charnues avec une serviette.

— Il va falloir viser plus haut si vous ne voulez pas vous casser les dents.

— Viser plus haut ? Comment ça ?

— Persuadez-*moi*.

Il lâche la serviette et ramasse son livre. Je lui tourne le dos, de sorte que je sursaute quand il me chuchote à l'oreille :

— Au fait, je suis au courant pour le baiser.

Sur ces mots, la porte se referme derrière lui avec un déclic.

3

L'odeur du sang... je l'ai sentie dans son haleine.

« Comment fait-il ? me dis-je. Il en boit ? » Je l'imagine en train de siroter une tasse de sang. D'y tremper un cookie pour le ressortir dégoulinant de rouge.

Derrière la fenêtre, la voiture démarre. Son ronronnement discret s'estompe peu à peu dans le lointain. Le véhicule s'éloigne comme il est venu, sans attirer l'attention.

J'ai la sensation que la pièce tourne autour de moi, et je me demande si je vais m'évanouir. Je me penche en avant pour prendre appui d'une main sur le bureau. De l'autre main, je tiens toujours le cookie de Peeta. Je crois qu'il portait un nénuphar en sucre, mais je l'ai réduit en miettes dans mon poing serré. Je ne me suis même pas aperçue que je l'écrasais ; j'imagine que j'avais besoin de m'accrocher à quelque chose pendant que mon petit univers se dérobaît sous mes pieds.

Une visite du président Snow. Les districts au bord du soulèvement. Gale menacé de mort. Tous ceux que j'aime en danger. Qui d'autre encore va payer pour mes actes ? À moins que je parvienne à renverser la vapeur durant cette Tournée. À calmer le mécontentement, à rassurer le président Snow. Et comment ? En prouvant au pays, sans l'ombre d'un doute, que je suis amoureuse de Peeta Mellark.

« Je n'y arriverai pas, me dis-je. Je ne suis pas assez bonne. » C'est Peeta le comédien, celui qui sait se faire aimer. Il ferait croire n'importe quoi aux gens. Mon rôle à moi se borne à la boucler, à rester à l'arrière-plan, en lui laissant le devant de la scène. Sauf que ce n'est pas Peeta qui va devoir prouver son amour. C'est moi.

J'entends ma mère s'approcher dans le couloir. Je reconnais son pas léger, rapide. « Il ne faut pas qu'elle sache, me dis-je. Je ne peux rien lui raconter. » Je me frotte les paumes au-dessus

du plateau pour en faire tomber les miettes de cookie. Je me force à prendre une gorgée de thé.

— Tout va bien, Katniss ?

— Mais oui. Ils ne le montrent pas à la télé, mais le président rend toujours une petite visite aux vainqueurs avant la Tournée, pour leur souhaiter bonne chance, dis-je gaiement.

Le soulagement se lit sur le visage de ma mère.

— Oh. Je croyais que tu avais des ennuis.

— Non, pas du tout. Mais je vais avoir des ennuis avec mon équipe de préparation quand elle s'apercevra que j'ai laissé repousser mes sourcils.

Ma mère rit. En décidant de prendre la famille en charge, à l'âge de onze ans, j'ai choisi de la protéger pour toujours.

— Veux-tu que je te fasse couler ton bain ? suggère-t-elle.

— Bonne idée.

Je vois bien qu'elle est enchantée par ma réponse.

Depuis mon retour des Jeux, j'ai redoublé d'efforts pour rétablir une relation avec ma mère. En lui laissant accomplir de petites choses à ma place au lieu de repousser son aide avec colère, comme je l'ai fait pendant des années. En lui confiant tout l'argent que j'ai gagné. En lui rendant ses câlins au lieu de tout juste les supporter. J'ai compris dans l'arène que je devais cesser de la punir pour quelque chose dont elle n'était pas responsable, à savoir la dépression terrible qu'elle a connue à la mort de mon père. Parce qu'il arrive parfois que nous soyons confrontés à des situations devant lesquelles nous restons désarmés.

Comme moi, par exemple. En ce moment même.

Par ailleurs, elle m'a rendu un fier service à notre retour au district, à la gare. Après l'accueil de nos familles à Peeta et moi, les journalistes ont eu le droit de nous poser quelques questions. L'un d'eux a demandé à ma mère ce qu'elle pensait de mon nouvel amoureux, et elle a répondu que, bien que Peeta soit l'image même du jeune homme comme il faut, j'étais trop jeune pour avoir un petit ami. Elle a fait suivre cette réponse d'un regard appuyé en direction de Peeta. Tout le monde a ri, et la presse du lendemain a titré « IL Y EN A UN QUI VA AVOIR DES ENNUIS ! ». Peeta m'a lâché la main et s'est légèrement

écarté. Ça n'a pas duré longtemps – il y avait trop de pression pour ne pas jouer le jeu – mais ça nous a fourni une excuse pour nous montrer plus réservés qu'au Capitole. Et pour continuer à vivre chacun de notre côté.

Je monte à la salle de bains, où m'attend une baignoire fumante. Ma mère a rajouté dans l'eau un sachet de fleurs séchées qui embaume toute la pièce. Nous n'avons jamais connu le luxe d'avoir de l'eau chaude à volonté, rien qu'en tournant un robinet. Notre maison dans la Veine n'avait que l'eau froide, et pour prendre un bain il fallait en faire bouillir sur le feu. Je me déshabille, je m'enfonce dans mon bain onctueux – ma mère y a versé aussi une sorte d'huile parfumée – et je réfléchis à la situation.

Mon premier souci consiste à savoir si je peux me confier à quelqu'un, et à qui. Pas à ma mère ni à Prim, de toute évidence ; ça les rendrait malades d'inquiétude. Ni à Gale. Quand bien même j'aurais un moyen de le joindre, que pourrait-il faire, de toute façon ? S'il était seul, j'essaierais peut-être de le convaincre de s'enfuir. Je suis sûre qu'il saurait survivre dans la forêt. Seulement il n'est pas seul, et il ne voudra jamais abandonner sa famille. À mon retour, je devrai lui expliquer pourquoi nous allons être obligés de tirer un trait sur nos dimanches, mais je ne veux pas y penser maintenant. Il y a plus urgent. De surcroît, Gale est déjà tellement remonté contre le Capitole que je crains parfois qu'il ne fomenté son propre soulèvement. Je ne veux surtout pas lui donner du grain à moudre. Non, je ne peux me confier à aucun de ceux que je vais laisser derrière moi dans le district Douze.

Tout de même, trois possibilités s'offrent à moi, à commencer par Cinna, mon styliste. Sauf que, à mon avis, Cinna est déjà en danger, et je ne veux pas lui attirer davantage d'ennuis. Il y a aussi Peeta, qui sera mon partenaire dans cette supercherie, mais comment aborder cette conversation ? « Heu, Peeta ? Tu te rappelles, quand je t'ai avoué que je jouais plus ou moins la comédie avec toi ? Eh bien, je te propose d'oublier tout ça et de nous comporter comme si nous étions vraiment amoureux, sinon le président Snow risque d'éliminer Gale. » Je ne peux pas lui faire ça. De toute manière, Peeta sera parfait,

qu'il soit ou non au courant de l'enjeu. Il reste Haymitch. Ce vieil ivrogne grincheux et belliqueux sur lequel je viens de renverser une bassine d'eau froide. En tant que mentor, son rôle consiste à m'aider à rester en vie. J'espère seulement qu'il est toujours motivé.

J'enfonce la tête sous l'eau, et les sons s'atténuent autour de moi. Je voudrais que la baignoire s'élargisse pour que je puisse nager, comme je le faisais autrefois certains dimanches d'été, dans les bois, avec mon père. Ces journées avaient quelque chose de spécial. Nous nous levions très tôt le matin et nous marchions plus loin que d'habitude, jusqu'à un petit lac que nous avions découvert par hasard. Je ne me rappelle même pas que mon père m'ait appris à nager, j'étais si jeune à l'époque ! Je me souviens seulement de mes plongeons et de mes sauts périlleux dans l'eau. De la vase entre mes orteils. Du parfum des fleurs et des plantes aquatiques. Je me laissais flotter sur le dos, comme maintenant, et je fixais le ciel bleu. Les bruits de la forêt me parvenaient assourdis. Mon père abattait du gibier d'eau qui nichait sur la berge, je cherchais des œufs dans les hautes herbes, et nous arrachions tous les deux des racines de katniss dans le fond boueux. Le soir, quand nous rentrions, ma mère faisait semblant de ne pas me reconnaître tant j'étais propre. Ensuite, elle nous cuisinait un festin de canard rôti aux tubercules de katniss en sauce.

Je n'ai jamais emmené Gale au lac. J'aurais pu. Même si c'est loin, le gibier d'eau y est si abondant qu'on y rattrape facilement le temps perdu à marcher. Mais il s'agit d'un endroit que je n'ai jamais voulu partager avec personne, qui n'appartient qu'à mon père et moi. Depuis les Jeux, pour occuper mes journées, j'y suis retournée une fois ou deux. Nager n'est pas désagréable, pourtant ces visites me laissent toujours un léger vague à l'âme. Il faut dire qu'en cinq ans le lac n'a pas changé d'un pouce alors que je suis devenue méconnaissable.

Même avec les oreilles sous l'eau, j'entends le tintamarre des klaxons, les salutations joyeuses, les claquements de portières. Ça veut certainement dire que mes préparateurs sont arrivés. J'ai juste le temps de me sécher et d'enfiler un peignoir avant que mon équipe fasse irruption dans la salle de bains. Pas

question de pudeur entre nous. En ce qui concerne mon corps, ces trois personnes et moi n'avons aucun secret.

— Katniss, tes sourcils ! s'écrie aussitôt Venia.

Malgré les nuages qui s'amoncellent au-dessus de ma tête, je ne peux m'empêcher de rire. Ses cheveux bleus se dressent dans tous les sens en mèches pointues, et les tatouages dorés qu'elle portait au-dessus des sourcils s'enroulent désormais autour de ses yeux, contribuant à donner l'impression que je l'ai profondément choquée.

Octavia s'avance et tente de l'apaiser d'une petite tape amicale dans le dos. Elle paraît encore plus dodue à côté de la filiforme et anguleuse Venia.

— Allons, allons. Tu vas nous réparer ça en un clin d'œil. Dis-moi plutôt ce que tu veux que je fasse avec ces ongles ?

Elle me prend les doigts et les écarte entre ses grosses mains vert pomme. Enfin, sa peau n'est plus tout à fait vert pomme. Elle serait plutôt vert feuillage. Ce changement de teinte marque sans doute une tentative de coller le plus possible aux évolutions capricieuses de la mode du Capitole.

— Sérieusement, Katniss, tu aurais pu me laisser de quoi travailler un peu !

Elle n'a pas tort. Je me suis rongé les ongles jusqu'au sang au cours des deux derniers mois. Je n'ai trouvé aucune raison valable d'abandonner cette manie.

— Désolée, dis-je, embarrassée.

Je n'avais pas pensé aux soucis que ça pourrait causer à mon équipe de préparation.

Flavius soulève quelques-unes de mes mèches trempées. Il secoue la tête d'un air réprobateur, ce qui fait rebondir ses anglaises orange.

— Personne n'y a touché depuis la dernière fois, au moins ? s'inquiète-t-il. Nous t'avions bien recommandé de ne pas te couper les cheveux.

— Oui ! dis-je, heureuse de pouvoir leur montrer que je ne les ai pas complètement oubliés. Je veux dire, non, personne n'y a touché. Je m'en suis souvenue.

Tu parles. Disons surtout que la question ne s'est jamais posée. Depuis mon retour à la maison, je me suis contentée de les rassembler en une natte dans le dos, c'est tout.

Voilà qui semble les radoucir. Ils se mettent à m'embrasser, m'installent sur une chaise dans ma chambre et, comme d'habitude, entament une grande discussion sans se préoccuper de savoir si je les écoute. Pendant que Venia réinvente mes sourcils, qu'Octavia me pose des faux ongles et que Flavius me malaxe les cheveux avec du gel, j'apprends tous les potins du Capitole. Il paraît que les Jeux ont connu un succès sans précédent, que la vie est, depuis, ennuyeuse au possible, et que tout le monde est très impatient de nous revoir, Peeta et moi, à l'issue de notre Tournée de la victoire. Après quoi, le Capitole commencera à se préparer pour l'édition d'Expiation.

— Fantastique, hein ?

— Te rends-tu compte de la chance que tu as ?

— Pour ta première année en tant que mentor, participer à une Expiation !

Leurs mots se télescopent sous l'effet de l'excitation.

— Oh, c'est vrai, dis-je d'un ton neutre.

C'est le mieux que je puisse faire. En temps normal, être mentor est un véritable cauchemar. Je ne peux plus passer devant l'école sans me demander quelle gamine j'aurai à coacher. Et pour ne rien arranger, cette année, on donnera les soixante-quinzièmes Hunger Games, qui correspondent à une édition d'Expiation. Elles ont lieu tous les vingt-cinq ans, afin de marquer l'anniversaire de la défaite des districts par des célébrations extraordinaires ; histoire de corser l'affaire, elles réservent toujours un coup tordu supplémentaire à l'encontre des tributs. Je n'en ai jamais suivi aucune en direct, bien sûr. Mais je me souviens d'avoir appris à l'école qu'à l'occasion de la deuxième Expiation le Capitole avait exigé que chaque district fournisse le double de tributs pour l'arène. Nos professeurs ne sont pas entrés dans les détails, chose étonnante si on considère que c'est l'année où le district Douze a remporté la palme grâce à Haymitch Abernathy.

— Haymitch a intérêt à se préparer. Il va focaliser l'attention générale ! pépie Octavia.

Haymitch ne m'a jamais raconté sa propre expérience dans l'arène. Je ne lui ai jamais posé de questions. Et si j'ai vu une rediffusion de ses Jeux à la télé, j'étais trop jeune pour m'en souvenir. Mais le Capitole ne le laissera pas passer inaperçu cette année. En un sens, ça tombe bien que Peeta et moi soyons disponibles pour servir de mentors à l'occasion de l'Expiation, parce qu'on peut parier qu'Haymitch n'aura pas une seconde à lui.

Après avoir épuisé le sujet « expiatoire », les membres de mon équipe de préparation abordent mille aspects de leur existence futile. Des ragots concernant de parfaits inconnus, les chaussures qu'ils viennent de s'acheter, un long récit d'Octavia qui se mord encore les doigts d'avoir demandé à tout le monde de porter des plumes lors de sa fête d'anniversaire.

J'ai bientôt les sourcils en feu, les cheveux lisses et onctueux et les ongles prêts à recevoir le vernis. On a dû leur demander de s'occuper uniquement de mes mains et de mon visage. Le reste sera sans doute couvert en raison du froid. Flavius aurait aimé m'appliquer son propre rouge à lèvres pourpre mais il doit se contenter d'un rose plus discret, en harmonie avec mon fond de teint et mes ongles. À en juger par la palette fixée par Cinna, nous allons jouer la carte de l'innocence plutôt que celle de la sensualité. Tant mieux. Je ne serai jamais convaincante en bombe sexy. Haymitch me l'a bien fait comprendre quand il me préparait pour mon interview d'avant les Jeux.

Ma mère nous rejoint, timidement, pour annoncer que Cinna lui a demandé de montrer à l'équipe la coiffure qu'elle m'avait faite le jour de la Moisson. Mes préparateurs réagissent avec enthousiasme et la regardent, fascinés, tandis qu'elle rassemble mes mèches en tresses complexes. Dans le miroir, je les vois suivre chacun de ses gestes, se bousculer lorsqu'elle leur propose d'essayer à leur tour. En fait, tous les trois se montrent tellement respectueux et gentils à l'égard de ma mère que je m'en veux de me sentir aussi supérieure à eux. Qui sait quel genre de fille je serais, quels seraient mes sujets de conversation si j'avais été élevée au Capitole ? Peut-être que mon plus grand regret serait d'avoir voulu des costumes à plumes pour mon anniversaire.

Une fois coiffée et apprêtée, je descends rejoindre Cinna dans le salon. Le voir me remonte un peu le moral. Égal à lui-même, il est vêtu avec sobriété, les cheveux courts, avec juste un soupçon d'eye-liner doré. Nous nous embrassons, et je me retiens de lui déballer ma rencontre avec le président Snow. J'ai décidé d'en parler d'abord avec Haymitch. Lui saura me dire à qui je peux me confier. La discussion avec Cinna s'engage très facilement, néanmoins. Ces derniers temps, nous avons souvent bavardé au téléphone. Car notre nouvelle maison est équipée d'un téléphone ! Il ne sert pas à grand-chose, dans la mesure où nous ne connaissons presque personne qui en ait un aussi. Il y a bien Peeta, mais j'évite de l'appeler, et Haymitch a arraché le sien du mur voilà de nombreuses années. Quant à mon amie Madge, la fille du maire, nous préférons nous parler de vive voix. Si bien qu'au début je ne m'en servais jamais. Et puis, Cinna s'est mis à m'appeler afin de m'aider à développer mon talent.

Chaque vainqueur est supposé en avoir un. Le talent, c'est l'activité que le gagnant choisit d'exercer puisqu'il n'a plus besoin d'aller à l'école ni de travailler dans l'industrie de son district. Il peut s'agir de n'importe quoi. Peeta, pour sa part, s'est découvert un talent pour la peinture. Il s'occupait depuis des années du glaçage des gâteaux et des biscuits dans la boulangerie familiale. Maintenant qu'il est riche, il peut se permettre d'étaler de la vraie peinture sur des toiles. Moi, je n'ai aucun talent, à part le braconnage, mais ça ne compte pas. Ou peut-être le chant, sauf que jamais je ne chanterai pour le Capitole. Ma mère a essayé de m'intéresser à toutes sortes d'occupations acceptables d'après une liste qu'Effie Trinket lui avait envoyée. La cuisine, l'art floral, la flûte. Aucune ne m'a convaincue, tandis que Prim a révélé une disposition certaine pour les trois. Finalement, Cinna s'en est mêlé en proposant d'approfondir avec moi ma passion pour la haute couture. Et il y avait du travail, vu que cette passion était totalement fictive ! J'ai accepté, parce que ça me donnait l'occasion de discuter avec lui et qu'il a promis de se charger de tout.

Il est en train de disposer différentes choses dans mon salon : des vêtements, des tissus ainsi que des carnets de

croquis dessinés de sa main. J'en ramasse un pour examiner l'une des robes que je suis censée avoir conçues.

— Vous savez, je crois que je suis plutôt douée.

— Habille-toi, espèce de bonne à rien, me dit-il en me lançant un paquet de vêtements.

J'ai beau ne pas m'intéresser à la haute couture, j'ai toujours adoré les tenues que me prépare Cinna. Comme celle-ci : un ample pantalon noir taillé dans une étoffe épaisse et chaude, un chemisier blanc confortable, un chandail moelleux en laine dans les tons verts, bleus et gris, et des bottes en cuir à lacets qui ne me compriment pas les orteils.

— C'est moi qui ai dessiné cette tenue ? je demande.

— Non, tu rêves d'en être capable un jour et de devenir comme moi, ton icône de la mode, réplique Cinna. (Il me tend une petite pile de fiches.) Tiens, tu les liras hors caméra pendant qu'ils filmeront les vêtements. Tâche de te montrer concernée.

Sur ces entrefaites, Effie Trinket et sa perruque orange vif arrivent pour nous rappeler que « Dites donc, nous avons un programme à respecter ! ». Elle m'embrasse sur les deux joues tout en faisant signe à l'équipe de tournage d'entrer, puis m'indique où je dois prendre place. C'est uniquement grâce à elle si nous sommes toujours à l'heure pour les rendez-vous au Capitole, j'essaie donc de me plier à ses instructions. Je commence à m'activer comme un automate, à montrer mes œuvres en lâchant des commentaires grotesques comme : « Ravissant, non ? » L'équipe de tournage m'enregistre en train de lire mes fiches d'une voix fluette de manière à pouvoir insérer plus tard un commentaire dans le reportage. Puis elle me chasse de la pièce afin de pouvoir filmer en paix le travail de Cinna.

Prim a quitté l'école plus tôt pour l'occasion. Je la retrouve dans la cuisine, interviewée par une autre équipe. Elle est adorable dans sa petite robe bleu ciel qui fait ressortir ses yeux et ses cheveux blonds noués avec un ruban assorti. Elle se penche en avant sur la pointe de ses bottines blanches, comme si elle était prête à s'envoler, comme... Aïe ! J'ai l'impression d'avoir reçu un coup en pleine poitrine. Ce n'est pas le cas, bien sûr, mais la douleur est si réelle que j'en vacille. Je ferme les

yeux et ce n'est plus Prim que je vois – c'est Rue, la gamine du district Onze qui était mon alliée dans l'arène. Elle pouvait voler d'arbre en arbre, légère comme un oiseau, en s'accrochant aux branches les plus fines. Rue, que je n'ai pas pu sauver. Que j'ai laissée mourir. Je la revois étendue par terre, l'épieu planté dans ses entrailles... Qui d'autre échouerais-je à sauver de la vengeance du Capitole, qui d'autre mourra si je ne parviens pas à satisfaire le président Snow ?

Je réalise que Cinna essaie de me faire enfiler un manteau. Je lève donc les bras. Je sens de la fourrure m'envelopper de toutes parts. Je n'en ai jamais vu de semblable.

— De l'hermine, m'explique-t-il en me voyant palper ma manche.

Il me passe également des gants en cuir, une écharpe rouge, puis me couvre les oreilles avec une masse duveteuse.

— Tu vas relancer la mode des protège-oreilles.

« Je déteste les protège-oreilles », me dis-je intérieurement. Je n'entends presque plus rien avec, et depuis que j'ai failli rester sourde d'une oreille à la suite d'une explosion dans l'arène, j'ai horreur de tout ce qui entrave mon audition. Le Capitole m'a fait soigner après ma victoire, mais je me surprends encore à tester mon ouïe.

Ma mère m'apporte quelque chose au creux de ses mains.

— Pour te porter chance, me souffle-t-elle.

C'est la broche en or que m'a donnée Madge avant mon départ pour les Jeux. Un geai moqueur dans un anneau. J'ai voulu l'offrir à Rue, mais elle a refusé. Elle disait m'avoir fait confiance en raison de cette broche. Cinna la fixe sur le nœud de mon écharpe.

Effie Trinket tape dans ses mains.

— Votre attention, tout le monde ! Nous allons tourner la première scène en extérieurs, où les vainqueurs se retrouvent pour la première étape de leur merveilleux voyage. Très bien, Katniss, un grand sourire, tu es tout excitée, d'accord ?

Elle me pousse pratiquement dehors.

Pendant un instant, je ne vois rien à cause de la neige qui s'est mise à tomber pour de bon. Puis j'aperçois Peeta en train

de sortir de chez lui. Dans ma tête, j'entends le dernier conseil du président Snow : « Persuadez-moi. » J'ai intérêt à réussir.

J'affiche un large sourire et je m'avance en direction de Peeta. Puis, comme si je n'y tenais plus, je m'élance au pas de course. Il m'attrape dans ses bras, me fait tourner, dérape – il ne maîtrise pas encore tout à fait sa jambe artificielle –, nous nous étalons dans la neige, moi au-dessus de lui, et nous échangeons notre premier baiser depuis des mois. Un baiser mêlé de fourrure, de neige et de rouge à lèvres, mais derrière tout ça, il y a, je le sens, la conviction que met Peeta dans tout ce qu'il entreprend. Je comprends alors que je ne suis pas seule. Malgré le mal que je lui ai fait, il ne me trahira pas devant les caméras. Ne réduira pas mes efforts à néant par un baiser indifférent. Il continue à veiller sur moi. Comme dans l'arène. Cette idée me donne envie de pleurer. Au lieu de ça, je le hisse sur ses pieds, passe la main au creux de son bras et l'entraîne joyeusement vers la gare.

Le reste de la journée passe comme un songe. Le temps de dire au revoir à nos familles, le train emporte toute l'équipe – Peeta et moi, Effie et Haymitch, Cinna et Portia, la styliste de Peeta – et nous voilà en train de savourer un plantureux festin dont j'ai déjà tout oublié. Dans la soirée, je me retrouve en pyjama et robe de chambre, assise dans mon compartiment privé, à attendre que les autres soient couchés. Je sais qu'Haymitch restera debout plusieurs heures. Il n'aime pas s'endormir quand il fait nuit.

Une fois le train plongé dans le silence, j'enfile mes chaussons et me rends jusqu'à sa porte. Je dois frapper à plusieurs reprises avant qu'il ne vienne m'ouvrir, les sourcils froncés, comme s'il était convaincu que j'apportais de mauvaises nouvelles.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demande-t-il.

Son haleine avinée manque me renverser.

— J'ai besoin de vous parler.

— Maintenant ? gémit-il. (Je fais oui de la tête.) Il y a intérêt à ce que ce soit important. Eh bien ?

Il attend la suite, mais je suis persuadée qu'à bord nos moindres paroles sont enregistrées.

Le train ralentit. Pendant une seconde, je me dis que le président Snow me surveille et, me voyant prête à me confier à Haymitch, vient de se décider à m'éliminer sans attendre. Heureusement il s'agit juste d'un arrêt temporaire pour refaire le plein. Je m'écrie :

— On étouffe, dans ce train !

C'est une phrase anodine, mais je vois au regard d'Haymitch qu'il a compris.

— Je sais ce qu'il te faut.

Il me bouscule, sort dans le couloir et gagne la portière la plus proche. Quand il l'ouvre d'un coup sec, une rafale de neige s'engouffre dans le wagon. Il descend sur le ballast.

Lorsqu'une hôtesse du Capitole se précipite pour l'aider, il la repousse avec superbe avant de s'éloigner en titubant.

— J'ai juste envie d'un peu d'air frais. Je reviens tout de suite.

— Désolée. Il a bu, dis-je sur un ton d'excuse. Je vais le chercher.

Je saute à bas du wagon et longe les rails pour le rejoindre, en chaussons dans la neige. Il me conduit jusqu'au bout du train afin que nous puissions parler sans crainte d'être entendus. Puis il se retourne vers moi.

— Alors ?

Je lui raconte tout : la visite du président, Gale, le sort qui nous attend tous en cas d'échec.

Dégrisé, il paraît subitement plus vieux à la lueur rougeâtre des phares.

— Donc, tu ne peux pas te permettre d'échouer.

— Si seulement vous vouliez bien m'aider à jouer mon rôle pendant la Tournée...

— Non, Katniss, tout ceci va beaucoup plus loin que la Tournée.

— Comment ça ? dis-je.

— Même si tu t'en sors cette fois, ils reviendront dans quelques mois pour nous conduire aux Jeux. Peeta et toi êtes les nouveaux mentors du district, à présent. Et chaque année ils feront revivre votre histoire avec des reportages sur votre vie

privée, si bien que tu es condamnée à vivre heureuse et à avoir beaucoup d'enfants avec ce garçon.

Je prends ces paroles en pleine figure. Je ne pourrai donc jamais vivre avec Gale. Pas plus qu'on ne me laissera vivre seule. Je serai obligée d'aimer Peeta pour toujours. Le Capitole y mettra un point d'honneur. On m'accordera quelques années auprès de ma mère et de Prim, peut-être, parce que je n'ai encore que seize ans. Mais ensuite... ensuite...

— Tu comprends ce que j'essaie de te dire ? insiste Haymitch.

Je hoche la tête. Il est en train de me dire qu'il n'y a qu'un seul avenir pour moi, si je veux protéger ceux que j'aime et rester en vie. Je vais devoir épouser Peeta.

4

Nous regagnons le train en silence. Dans le couloir devant ma porte, Haymitch me donne une tape sur l'épaule.

— Tu aurais pu tomber plus mal, tu sais.

Il s'éloigne en direction de son compartiment, emportant avec lui ses effluves de vin.

Dans ma chambre, j'ôte mes chaussons trempés, ma robe de chambre humide et mon pyjama. J'en ai d'autres dans mes tiroirs mais je me contente de me glisser entre les draps en sous-vêtements. Les yeux ouverts dans le noir, je repense à ma conversation avec Haymitch. Tout ce qu'il a dit était vrai – à propos des attentes du Capitole, de mon avenir avec Peeta, même son dernier commentaire. Bien sûr qu'il y a pire que Peeta. La question n'est pas là : l'une des rares libertés qui nous restent au district Douze, c'est le droit d'épouser qui nous voulons, voire de ne pas nous marier. Et voilà que je n'ai même plus ça. Je me demande si le président Snow insistera pour que nous ayons des enfants. Si oui, ils devront affronter la Moisson chaque année. Quel événement ce serait de voir sélectionné pour l'arène l'enfant non pas d'un, mais de deux vainqueurs. Plusieurs enfants d'anciens gagnants ont déjà connu cette situation. Tout le monde se désole de voir le sort s'acharner à ce point sur une même famille. Mais cela se produit un peu trop souvent pour n'être qu'une coïncidence. Gale est convaincu que le Capitole le fait exprès, en truquant le tirage pour renforcer l'aspect dramatique. Grâce à moi, mes enfants seront sûrs d'avoir leur place réservée pour les Jeux.

Je songe à Haymitch, célibataire, sans famille, enfermé dans la boisson. Il aurait pu choisir n'importe quelle femme du district. Et il a préféré la solitude. Non, pas la solitude – ce mot sonne un peu trop bien. Plutôt le « confinement solitaire ». Est-ce par peur d'exposer ses enfants au danger dans l'arène ? J'ai eu un avant-goût de cette peur en entendant le nom de Prim le

jour de la Moisson, en la regardant marcher vers sa mort jusqu'à l'estrade. Mais, en tant que sœur, je pouvais toujours prendre sa place. Cette option est interdite à une mère.

Je cherche désespérément une solution. Je refuse de laisser le président Snow me condamner à cela. Plutôt me suicider. Cependant, avant d'en arriver là, j'essaierais de m'enfuir. Que feraient-ils si je disparaissais purement et simplement ? Si je m'enfonçais dans la forêt pour ne jamais revenir ? Arriverais-je à emmener ceux que j'aime avec moi, à démarrer une nouvelle vie dans la nature ? Hautement improbable, mais pas impossible.

Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées. L'heure n'est pas aux plans d'évasion insensés. Je dois me concentrer sur la Tournée de la victoire. Trop de gens dépendent de ma prestation.

L'aube point sans que j'aie pu m'endormir, et Effie vient frapper à ma porte. J'enfile des vêtements piochés au hasard dans mes tiroirs et me traîne jusqu'au wagon-restaurant. Je n'en vois pas l'intérêt, puisque c'est une journée de voyage, mais apparemment les soins du visage et des mains dont on m'a gratifiée la veille étaient uniquement destinés à me conduire jusqu'à l'arène. Aujourd'hui, mon équipe de préparation va s'occuper de moi de la tête aux pieds.

— À quoi bon ? Il fait trop froid pour montrer quoi que ce soit, dis-je d'un ton maussade.

— Pas dans le district Onze, rétorque Effie.

Le district Onze. Notre première étape. J'aurais préféré commencer par un autre district que celui de Rue. Mais la Tournée de la victoire se déroule toujours de la même manière. En général, elle commence par le Douze puis se poursuit par ordre décroissant jusqu'au district Un, et se termine au Capitole. Le district du vainqueur est rejeté en dernière position, il est le théâtre du point d'orgue de la Tournée. Comme le Douze est celui qui organise la réception la moins fastueuse – le plus souvent, un simple banquet pour les tributs, suivi d'une acclamation publique sur la grand-place qui manque singulièrement de chaleur –, il est sans doute préférable de s'en débarrasser le plus tôt possible. Sauf que cette année, pour la

première fois depuis la victoire d'Haymitch, la dernière étape de la Tournée se tiendra au district Douze. Et c'est le Capitole qui se chargera des festivités.

J'essaie de profiter de la nourriture, comme Hazelle me l'a conseillé. Le personnel de cuisine cherche manifestement à me faire plaisir. Il m'a préparé mon plat favori, du ragoût d'agneau aux pruneaux, entre autres mets délicieux. Un jus d'oranges pressées ainsi qu'un pot de chocolat fumant m'attendent sur la table. Je dévore comme un ogre, et le repas est irréprochable, mais on ne peut pas dire que je savoure. Et puis, je suis contrariée de me retrouver seule à table avec Effie.

— Où sont passés les autres ?

— Oh, va savoir où traîne encore Haymitch, répond Effie. (Je ne songeais pas vraiment à lui, car il y a de fortes chances qu'il vienne tout juste de se mettre au lit.) Cinna est resté debout très tard, à ranger ton wagon de vêtements. Il doit avoir plus d'une centaine de tenues pour toi. Tes robes du soir sont fantastiques. Quant aux préparateurs de Peeta, je crois qu'ils dorment encore.

— Pourquoi ? Il n'a pas besoin de préparation, lui ?

— Pas autant que toi.

Que faut-il comprendre par là ? Tout simplement que je vais passer la matinée à me faire épiler tout le corps pendant que Peeta continuera à dormir. Je n'y avais jamais réfléchi, mais, dans l'arène, certains garçons ont eu le droit de conserver leur pilosité, contrairement aux filles. Je me souviens de Peeta, quand je le lavais au bord du ruisseau. Comme il paraissait blond dans le soleil, une fois débarrassé de la boue et du sang. Seul son visage demeurerait parfaitement lisse. Aucun des garçons n'avait de poil au menton. Pourtant, certains étaient assez âgés pour ça. Bizarre.

Si je me suis levée du pied gauche, c'est encore pire pour mes préparateurs. Je les regarde avaler des litres de café et se partager des pilules de toutes les couleurs. Autant que je sache, seul un cas d'urgence nationale – comme mes jambes velues – peut les tirer du lit avant midi. J'étais si contente quand mes poils ont repoussé. J'y voyais le signe d'un retour possible à la normale. Je caresse une dernière fois le duvet qui boucle le long de mes mollets, puis je m'abandonne aux mains de mon équipe.

Personne n'a vraiment envie de bavarder, si bien que j'entends chaque poil s'arracher de son follicule. On me fait macérer dans une baignoire remplie d'une solution épaisse et nauséabonde, un masque hydratant sur le visage et les cheveux recouverts d'un soin. Suivent deux autres bains dans des concoctions moins désagréables. On m'épile, on me ponce, on me masse et on m'enduit interminablement le corps d'huiles parfumées.

Flavius me soulève le menton avec un petit soupir.

— Quel dommage que Cinna soit hostile à toute altération.

— Oui, il y aurait de quoi te rendre absolument extraordinaire, regrette Octavia.

— Quand elle sera plus grande, dit Venia d'un air farouche, il sera bien obligé de nous laisser faire.

Les laisser faire quoi ? Me gonfler les lèvres comme celles du président Snow ? Me tatouer les seins ? Me teindre en magenta et m'implanter des bijoux sous la peau ? Tracer des cicatrices ornementales sur mon visage ? Me doter de griffes, ou de moustaches de chat ? J'ai vu toutes ces choses et bien d'autres sur les gens du Capitole. Savent-ils seulement à quel point ils paraissent monstrueux à nos yeux ?

L'idée d'être livrée en pâture aux caprices esthétiques de mon équipe de préparation vient s'ajouter à la longue liste de mes préoccupations – mon corps martyrisé, le manque de sommeil, ce mariage qu'on voudrait m'imposer et l'angoisse de ne pas réussir à satisfaire le président Snow. Quand arrive l'heure du déjeuner, qu'Effie, Cinna, Portia, Haymitch et Peeta ont commencé sans moi, je suis trop accablée pour avoir envie de parler. Tout le monde s'extasie sur la nourriture, sur le confort des wagons-lits. Ils sont tous très excités par la Tournée. Enfin, tous sauf Haymitch. Affligé d'une sérieuse gueule de bois, il mange un muffin du bout des lèvres. Je n'ai pas très faim non plus, peut-être parce que j'ai pris un petit déjeuner trop riche, ou à cause de mon humeur maussade. Je contemple mon bol de bouillon, j'y trempe ma cuillère de temps en temps. Je ne parviens même pas à regarder Peeta, le futur mari qu'on m'a choisi. Je sais pourtant qu'il n'est pour rien dans cette histoire.

Les autres tentent de m'intégrer à la conversation, mais je reste murée dans mon mutisme. Le train s'immobilise

inopinément. Le serveur vient nous informer que, cette fois, il ne s'agit pas de refaire le plein : une pièce de la locomotive est tombée en panne et va devoir être remplacée. Il y en aura pour plus d'une heure. Effie est dans tous ses états. Elle sort son programme et entreprend de nous démontrer que ce retard risque d'affecter chaque élément de notre vie jusqu'à la fin de nos jours. Au bout d'un moment, je n'y tiens plus et j'explose.

— On s'en fiche, Effie !

Tout le monde a l'air choqué, même Haymitch, qui est d'habitude toujours de mon côté car Effie a tendance à lui porter sur les nerfs. Je me retrouve immédiatement sur la défensive.

— Eh bien quoi ? C'est vrai ! dis-je, avant de me lever et de quitter le wagon-restaurant.

J'ai soudain la sensation d'étouffer, dans ce train. En plus, je suis au bord de la nausée. Je gagne la portière, l'ouvre d'un coup sec – ce qui déclenche une alarme, que j'ignore – et bondis dehors. Alors que je m'attendais à atterrir dans la neige, un air tiède et parfumé me caresse la peau. Les arbres ont encore des feuilles vertes. Avons-nous pu descendre si loin au sud en une seule journée ? Je m'éloigne le long de la voie, en plissant les paupières sous le soleil aveuglant, regrettant déjà mon attitude envers Effie. Elle n'est pour rien dans mes ennuis. Je devrais retourner la voir et m'excuser. J'ai agi de la façon la plus grossière qui soit et je sais à quel point les bonnes manières sont importantes pour elle. Je continue néanmoins à longer la voie, presque malgré moi, dépassant la queue du train que je laisse derrière moi. Un retard d'une heure. Même si je marche vingt bonnes minutes tout droit, j'aurai encore largement le temps de revenir. Au lieu de cela, après quelques centaines de mètres, je me laisse tomber par terre et je reste assise là, les yeux perdus dans le lointain. Si j'avais eu un arc et des flèches, aurais-je continué ?

Au bout d'un moment, j'entends des bruits de pas dans mon dos. Sans doute Haymitch, qui vient me remonter les bretelles. Je ne l'aurai pas volé, mais je n'ai aucune envie de l'écouter.

— Si c'est pour un sermon, je ne suis pas d'humeur, dis-je en fixant la motte d'herbe devant mes chaussures.

— Je vais essayer d'être bref, dit Peeta en s'asseyant à côté de moi.

— Oh. Je croyais que c'était Haymitch.

— Non, il est toujours sur son muffin. (Je regarde Peeta plier sa jambe artificielle.) Mauvaise journée, hein ?

— Ce n'est rien.

Il respire profondément.

— Écoute, Katniss, je voulais revenir sur notre dernière discussion dans le train. Le précédent, je veux dire. Celui qui nous a reconduits chez nous. J'ai toujours su qu'il y avait quelque chose entre Gale et toi. J'étais jaloux de lui avant même de faire officiellement ta connaissance. Et ce n'était pas juste, d'attendre de toi que tu continues à te comporter comme dans les Jeux. Je suis désolé.

Ses excuses me prennent au dépourvu. Quand je lui ai avoué que notre amour était un numéro destiné aux Jeux, Peeta l'a très mal pris, c'est vrai. Mais je ne lui en veux pas. Dans l'arène, j'ai joué à fond la carte du romantisme. Par moments, j'en suis même arrivée à douter de mes propres sentiments. C'est encore le cas, d'ailleurs.

— Je suis désolée moi aussi, dis-je.

Je ne sais pas pourquoi exactement. Peut-être parce qu'il existe un risque bien réel que je sois sur le point de causer la perte de Peeta.

— Tu n'as aucune raison d'être désolée. Tu as fait ce qu'il fallait pour nous garder en vie. Mais on ne peut pas continuer comme ça, à s'ignorer dans la vie réelle et batifoler tous les deux dans la neige dès qu'il y a une caméra en vue. Donc j'ai pensé que si j'arrêtais de me draper dans ma dignité offensée, on pourrait essayer d'être tout simplement amis.

Mes amis risquent fort de connaître une fin prématurée, mais ce n'est pas en repoussant Peeta que je le sauverai.

— D'accord, dis-je.

Sa proposition m'apaise. Je me sens tout à coup moins hypocrite. Ça aurait été bien qu'il la fasse plus tôt, avant que le président Snow m'apprenne qu'il avait d'autres projets pour nous, qu'une simple amitié ne lui suffirait pas. Quoi qu'il en soit, je suis heureuse que nous recommencions à nous parler.

— Alors, qu'est-ce qui te tracasse ?

Je ne peux pas le lui dire. J'arrache une poignée d'herbe.

— Essayons quelque chose de plus facile. Tu ne trouves pas bizarre que je sache que tu as risqué ta vie pour sauver la mienne... mais que j'ignore quelle est ta couleur préférée ?

Un sourire fugace m'étire les lèvres.

— Le vert. Et toi ?

— L'orange.

— L'orange ? Comme les cheveux d'Effie ?

— En un peu moins criard, admet-il. Plus... crépusculaire.

Crépusculaire. J'imagine le soleil au ras de l'horizon, le ciel strié de nuances rose orangé. Magnifique. Je me souviens des fleurs sur le glaçage de ses cookies, et maintenant que Peeta me parle de nouveau, j'ai toutes les peines du monde à ne pas lui raconter mon entrevue avec le président Snow. Mais je sais qu'Haymitch n'apprécierait pas. Mieux vaut m'en tenir à des sujets sans importance.

— Tu sais que je n'arrête pas d'entendre des compliments sur ta peinture ? J'ai honte, mais je crois bien que je n'ai pas vu un seul de tes tableaux, dis-je.

— Oh, pour ça, j'en ai tout un wagon. (Il se lève et me tend la main.) Viens.

C'est bon de glisser mes doigts dans les siens comme avant, non pas pour la caméra, mais par amitié sincère. Nous retournons vers le train, main dans la main. Devant la portière, je m'arrête.

— Il faut d'abord que j'aille m'excuser auprès d'Effie.

— N'aie pas peur d'en faire trop, me conseille Peeta.

Si bien qu'en regagnant le wagon-restaurant, où les autres sont toujours à table, j'adresse à Effie des excuses qui me paraissent très exagérées mais qui, dans son esprit, doivent à peine compenser mon infraction à l'étiquette. Je dois reconnaître qu'elle les accepte avec élégance. Selon elle, il est clair que je suis soumise à une pression énorme. Et elle ne s'étend pas plus de cinq minutes sur la nécessité que *quelqu'un* veille au respect de l'horaire. Vraiment, je m'en tire à bon compte.

Une fois qu'Effie a terminé, Peeta m'entraîne quelques wagons plus loin pour me montrer ses œuvres. Je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. Une version géante de ses cookies fleuris, peut-être. Mais je découvre quelque chose de radicalement différent. Peeta a représenté les Jeux.

Certaines scènes doivent sembler anodines à ceux qui n'étaient pas dans l'arène avec nous. De l'eau qui goutte à travers les fissures de notre grotte. Le lit du torrent à sec. Deux mains, les siennes, en train de fouiller le sol à la recherche de racines comestibles. D'autres sont immédiatement reconnaissables. La silhouette dorée de la Corne d'abondance. Clove en train de ranger ses couteaux à l'intérieur de son blouson. L'une des mutations génétiques, sans doute Glimmer à voir son poil blond et ses yeux verts caractéristiques, qui semble jaillir hors du tableau. Et moi. Je suis partout. Perchée dans un arbre. En train de battre une chemise contre les pierres du torrent. Étendue inconsciente dans une flaque de sang. Et une image que je situe mal – peut-être celle qu'il avait de moi lorsqu'il était brûlant de fièvre – où j'émerge d'une brume grise et scintillante assortie à mes yeux.

— Qu'en penses-tu ? me demande-t-il.

— Je déteste. (Je crois flairer l'odeur du sang, de la poussière, l'haleine déplaisante de la mutation génétique.) Je passe mon temps à m'efforcer d'oublier l'arène, et toi, tu cherches à l'immortaliser. Comment peux-tu te rappeler ces choses avec autant de précision ?

— Je les revois toutes les nuits, répond-il.

Je sais de quoi il parle. Il m'arrivait d'avoir des cauchemars avant les Jeux, mais désormais j'en fais dès que je ferme les yeux. Pas ce vieux cauchemar où je voyais mon père se faire déchiqueter dans la mine, non, plutôt des variantes de ce que nous avons traversé dans l'arène. Ma vaine tentative pour sauver Rue. Peeta en train de se vider de son sang. Le corps boursoufflé de Glimmer qui se désagrège entre mes mains. La fin abominable de Cato sous les crocs des mutations génétiques. Voilà les scènes qui reviennent le plus souvent.

— Moi aussi. Est-ce que ça t'aide, de les peindre ?

— Je ne sais pas. Je crois que j'ai moins peur d'aller me coucher, mais peut-être que je me fais des idées, avoue-t-il. En tout cas, les visions ne s'estompent pas.

— Elles ne s'estomperont peut-être jamais. Comme celles d'Haymitch.

Même si notre mentor n'en parle jamais, je suis sûre que c'est pour ça qu'il n'aime pas dormir dans le noir.

— Eh oui. Mais je préfère me réveiller avec un pinceau à la main plutôt qu'un couteau. Vraiment, tu n'aimes pas ?

— Non. Ce qui ne veut pas dire que tes tableaux sont mauvais. Je les trouve extraordinaires. (Je suis sincère. Mais je ne veux pas les contempler une minute de plus.) Aimerais-tu voir mes œuvres ? Cinna a fait un travail fantastique.

Peeta rit.

— Plus tard. (Le train s'ébranle, et je vois le paysage se remettre à défiler derrière la vitre.) Viens, on est presque arrivés au district Onze. Allons y jeter un coup d'œil.

Nous gagnons le wagon de queue. On y trouve des fauteuils et des canapés, mais, surtout, les vitres arrière coulissent dans le plafond, de sorte qu'on voyage presque à l'extérieur, au grand air, en profitant du panorama. Des troupeaux de vaches laitières paissent dans une immense plaine herbeuse, très différente des forêts de chez nous. Le train ralentit progressivement. Je m'attends à un nouvel arrêt, quand une palissade grillagée se dresse devant nous. Culminant à plus de dix mètres et surmontée de rouleaux de barbelé, elle fait paraître bien inoffensive celle que nous connaissons au district Douze. J'examine aussitôt le pied du grillage, bardé de grosses plaques métalliques. Ce n'est pas là-dessous qu'on risque de se faufiler, de s'échapper pour braconner. Puis je remarque les miradors qui se dressent à intervalles réguliers, tenus par des hommes en armes, plantés de manière incongrue au milieu des fleurs sauvages.

— Voilà autre chose, dit Peeta.

Rue avait bien laissé entendre que la loi était appliquée avec plus de sévérité dans le district Onze. Mais je ne l'imaginais pas à ce point.

Les champs se déploient à perte de vue. Des hommes, des femmes et des enfants, protégés du soleil par des chapeaux de paille, se redressent un moment pour nous regarder passer et soulager leur dos. J'aperçois des vergers au loin. Je me demande si c'est là que travaillait Rue, à cueillir les fruits sur les plus hautes branches. Des masures – en comparaison, les maisons de la Veine sont des palais – se dressent ici et là, par petits groupes, mais on n'y voit personne. Tout le monde doit travailler aux champs.

Le paysage défile, et défile encore. Je suis stupéfaite par l'immensité de ce district.

— Combien de gens vivent ici, à ton avis ? me demande Peeta.

Je secoue la tête. À l'école, on parle d'un district de grande taille, sans plus de précisions. Sans mentionner le nombre de ses habitants. Mais ces gosses qu'on voit à l'écran chaque année, le jour de la Moisson, ne sont sans doute qu'un échantillon de la population globale. Comment font-ils ? Ont-ils des éliminatoires ? Les gagnants sont-ils désignés à l'avance, et tenus d'assister au tirage final ? Comment Rue a-t-elle pu se retrouver seule sur cette estrade, sans personne pour s'offrir à prendre sa place ?

Je commence à me lasser de cette immensité, de l'étendue infinie de cet endroit. Quand Effie vient nous dire d'aller nous habiller, j'obéis sans discuter. Je me rends dans mon compartiment et je laisse mes préparateurs me coiffer et me maquiller. Cinna nous rejoint avec une jolie robe orange parsemée de motifs de feuilles mortes. Je me dis que Peeta va adorer la couleur.

Effie nous réunit Peeta et moi pour revoir avec nous le programme de la journée. Dans certains districts, le vainqueur traverse la ville sous les acclamations de la foule. Mais dans le Onze – peut-être faute d'une ville à proprement parler, à voir la dispersion des habitations, ou peut-être parce que le district ne peut pas se permettre d'immobiliser tant de monde en période de récolte – l'apparition publique est confinée à la grand-place. Elle a lieu devant l'hôtel de justice, un gigantesque bâtiment de marbre. L'édifice devait être superbe autrefois, mais le temps ne

l'a pas épargné. Même à la télévision, on remarque le lierre le long de la façade craquelée, l'affaissement du toit. La grand-place elle-même est bordée de boutiques vermoulues, pour la plupart à l'abandon. J'ignore où vivent les riches du district Onze mais ce n'est pas ici.

Notre exhibition aura lieu dehors, sous ce qu'Effie appelle « la véranda » – l'espace dallé entre les portes d'entrée et l'escalier, ombragé par un avant-toit à colonnade. On nous présentera Peeta et moi, le maire lira un discours en notre honneur, puis nous répondrons par des remerciements de convenance rédigés à notre intention par le Capitole. Quand un vainqueur a eu un allié précieux parmi ses concurrents, il est d'usage d'inclure quelques commentaires personnels. Je suis censée dire un mot pour Rue, et pour Thresh aussi, d'ailleurs, mais chaque fois que j'ai essayé de l'écrire à la maison, je suis restée pétrifiée devant ma feuille blanche. Il m'est difficile de les évoquer sans tomber dans la sensiblerie. Heureusement, Peeta a préparé quelques phrases de son côté et, avec de légères modifications, elles devraient convenir pour nous deux. À l'issue de la cérémonie, on nous remettra une espèce de trophée puis nous nous retirerons à l'intérieur de l'hôtel de justice, où un banquet nous attendra.

Tandis que le train s'immobilise dans la gare du district Onze, Cinna apporte la touche finale à ma tenue : il remplace mon serre-tête orange par un serre-tête en or et fixe sur ma robe ma broche à l'emblème du geai moqueur. Il n'y a aucun comité d'accueil sur le quai, juste une escouade de huit Pacificateurs qui nous escorte jusqu'à un véhicule blindé. Effie renifle tandis que la portière claque derrière nous.

— On croirait vraiment que nous sommes des criminels, bougonne-t-elle.

« Pas vous, Effie. Seulement moi. »

Le véhicule nous conduit à l'arrière de l'hôtel de justice. On s'engouffre à l'intérieur. Je flaire les odeurs du banquet, qui ne parviennent pas à masquer complètement des relents de moisi et de pourriture. Nous n'avons guère le temps d'examiner les lieux. Alors que l'on nous guide droit vers l'entrée, j'entends l'hymne démarrer sur la place. Quelqu'un accroche un micro à

ma robe. Peeta me prend la main gauche. Le maire annonce notre arrivée, et les grandes portes s'ouvrent en grinçant.

— Souriez ! nous dit Effie, avant de nous pousser en avant.

Nous avançons comme des automates.

« On y est. C'est là que je vais devoir convaincre tout le monde que je suis folle amoureuse de Peeta. » La cérémonie solennelle est si étroitement balisée que je vois mal comment m'y prendre. Aucun baiser n'a été prévu. Peut-être trouverai-je néanmoins l'occasion d'en glisser un.

Les applaudissements sont nourris, mais il manque les effusions de joie que nous avons connues au Capitole, les acclamations, les youyous et les sifflets. Nous traversons la véranda ombragée et nous arrêtons au sommet des marches en marbre, sous un soleil aveuglant. Quand mes yeux s'habituent à la lumière, je remarque que les façades de la grand-place ont été ornées de bannières qui aident à camoufler leur délabrement. La place est noire de monde, mais, cette fois encore, les gens ne représentent qu'une infime partie de la population du district.

Comme d'habitude, on a réservé une tribune spéciale au pied de l'estrade pour les familles des tributs morts. Pour Thresh, on ne voit qu'une vieille dame au dos voûté, ainsi qu'une fille musclée et large d'épaules qui doit être sa sœur. Pour Rue... Je ne m'étais pas préparée à affronter sa famille. Ses parents, dont le visage porte encore les stigmates du chagrin. Ses cinq frères et sœurs, qui lui ressemblent tellement. Leur silhouette fluette, leurs grands yeux bruns lumineux. On dirait une volée d'oisillons noirs.

Les applaudissements s'apaisent, et le maire prononce son discours. Deux fillettes s'avancent, chargées de bouquets gigantesques. Peeta prononce les remerciements convenus, puis vient mon tour de parler. Heureusement, ma mère et Prim m'ont fait répéter mon texte au point que je pourrais le réciter en dormant.

Peeta a noté ses commentaires personnels sur un carton, mais il ne le sort pas. Avec sa simplicité et son bagout habituels, il rappelle que Thresh et Rue avaient réussi à faire partie des huit derniers, qu'ils m'ont sauvée tous les deux – en le sauvant lui-même, indirectement –, et que nous leur en serons

éternellement reconnaissants. Puis il hésite, avant d'ajouter quelque chose qui ne figurait pas sur le carton. Peut-être parce qu'il craignait qu'Effie ne lui demande de le supprimer.

— Rien n'effacera jamais leur chagrin, mais, en témoignage de gratitude, nous aimerions que les deux familles des tributs du district Onze reçoivent chaque année un mois de nos gains, jusqu'à la fin de nos jours.

La foule ne peut retenir des murmures et des exclamations de stupeur. L'offre de Peeta est sans précédent. Je ne sais même pas si elle est légale. Sans doute l'ignore-t-il lui aussi, raison pour laquelle il a préféré ne pas demander. Quant aux familles, elles nous fixent avec des regards éberlués. Leur vie a basculé à tout jamais avec la mort de Thresh et de Rue, mais ce cadeau lui fait prendre un nouveau tour. Nos gains d'un mois suffiront aisément à les nourrir une année entière. Aussi longtemps que nous vivrons, elles ne connaîtront plus la faim.

Je regarde Peeta et il m'adresse un sourire triste. J'entends la voix d'Haymitch : « Tu aurais pu tomber plus mal. » En cet instant, impossible même d'imaginer comment j'aurais pu mieux tomber. Ce cadeau... c'est parfait. De sorte qu'en me dressant sur la pointe des pieds pour l'embrasser, je n'ai pas l'impression de me forcer.

Le maire s'avance, et nous remet à chacun une plaque si imposante que je dois poser mon bouquet pour la recevoir. Alors que la cérémonie est sur le point de s'achever, je sens sur moi le regard de l'une des sœurs de Rue. Elle a autour de neuf ans, et c'est la réplique exacte de Rue, jusqu'à cette façon de se tenir, les bras légèrement écartés. En dépit de la bonne nouvelle à propos de nos gains, elle paraît amère. En fait, son expression est lourde de reproches. Parce que je n'ai pas sauvé Rue ?

« Non, me dis-je. C'est parce que je ne l'ai toujours pas remerciée. »

Un sentiment de honte m'envahit. La petite a raison. Comment puis-je rester là, passive, muette, en laissant Peeta s'exprimer pour nous deux ? Si elle avait gagné, Rue n'aurait jamais agi de cette manière. Je me souviens du soin que j'ai pris dans l'arène à la couvrir de fleurs, afin que sa perte marque les

esprits. Ce geste perdra toute signification si je ne fais rien maintenant.

— Attendez ! (Je m'avance en serrant ma plaque contre ma poitrine. Mon temps de parole est écoulé, mais je ne peux pas en rester là. Je le dois aux défunts. Et même si j'avais offert tous mes gains à leurs familles, cela n'excuserait pas mon silence aujourd'hui.) Attendez, je vous en prie.

Je ne sais par où commencer, mais à peine ai-je ouvert la bouche que les mots semblent sortir d'eux-mêmes, comme si je les ressassais depuis longtemps.

— Je veux exprimer ma gratitude envers les tributs du district Onze, dis-je. (Je regarde les deux parentes de Thresh.) Je n'ai parlé à Thresh qu'une seule fois. Juste le temps pour lui de m'épargner. Je ne le connaissais pas, mais je le respectais. Pour sa force. Pour son refus de se plier aux règles, hormis les siennes. Les carrières le voulaient dans leur équipe depuis le début, mais il avait refusé. Je le respectais pour ça.

Pour la première fois, la femme voûtée – serait-ce la grand-mère de Thresh ? – relève la tête. L'ombre d'un sourire joue sur ses lèvres.

Un silence complet s'est abattu sur la foule, au point que je me demande comment font les gens. Ils doivent tous retenir leur souffle.

Je me tourne vers la famille de Rue.

— J'ai l'impression d'avoir connu Rue, par contre, et son souvenir ne me quittera jamais. Je la retrouve dans tout ce qui est beau. Je la vois dans les fleurs jaunes qui poussent dans notre Pré devant chez moi, dans les geais moqueurs qui chantent dans les arbres. Mais surtout je la revois dans ma petite sœur, Prim. (Ma voix se fêle, mais j'ai presque fini.) Alors, merci pour vos enfants. (Je redresse le menton pour m'adresser à la foule.) Et merci à tous pour le pain.

Je reste là, muette et toute petite, sous le poids de ces milliers de regards. Il y a un long silence. Puis, dans la foule, quelqu'un commence à siffler la petite mélodie à quatre notes de Rue. Celle qui annonce la fin d'une journée de travail dans les vergers. Notre signal de reconnaissance dans l'arène. Je repère

le siffleur, un vieillard tout ratatiné en chemise et salopette rouges. Nos regards se croisent.

La suite n'est pas un accident. Elle est trop bien exécutée pour être spontanée. À l'unisson, toutes les personnes présentes pressent contre leurs lèvres trois doigts de la main gauche, avant de les tendre vers moi. Le vieux signal du district Douze, le dernier adieu que j'ai adressé à Rue dans l'arène.

Avant mon entrevue avec le président Snow, ce geste m'aurait émue aux larmes. Mais avec l'ordre qu'il m'a donné de ramener le calme dans les districts, il m'emplit de terreur. Que pensera-t-il de cet hommage de la foule à celle qui a défié le Capitole ?

Les conséquences de mes paroles me frappent en pleine face. Sans en avoir l'intention – je voulais seulement dire merci – j'ai engendré une réaction dangereuse. Un acte de rébellion de la part des habitants du district Onze. Précisément le genre d'attitude que je suis censée décourager !

J'essaie de trouver des mots qui puissent rattraper mon erreur, l'annuler, mais un léger grésillement m'apprend qu'on vient de couper mon micro. Le maire reprend la parole. Nous recevons une dernière salve d'applaudissements. Peeta me reconduit vers les portes sans se rendre compte de rien.

Je me sens toute drôle, et je dois m'arrêter un instant. Des taches lumineuses dansent dans mon champ de vision.

— Ça va ? s'inquiète Peeta.

— Juste la tête qui tourne. C'est le soleil, dis-je. (Je regarde son bouquet.) J'ai oublié mes fleurs.

— Je vais te les chercher.

— Non, je peux le faire.

Nous serions en sécurité à l'intérieur de l'hôtel de justice à présent, si je ne m'étais pas arrêtée, si je n'avais pas laissé mes fleurs. Mais là, depuis la véranda, nous assistons à toute la scène.

Deux Pacificateurs traînent au sommet des marches le vieillard qui a sifflé. Le forcent à se mettre à genoux devant la foule. Et lui logent une balle dans la tête.

5

À peine l'homme s'est-il écroulé sur les marches qu'un cordon de Pacificateurs en uniformes blancs vient nous boucher la vue. Plusieurs d'entre eux braquent sur nous des armes automatiques en nous repoussant vers les portes.

— On s'en va ! s'écrie Peeta, et il écarte un Pacificateur qui m'a attrapée par le bras. On s'en va, d'accord ? Viens, Katniss.

Il me prend par la taille et m'entraîne dans l'hôtel de justice. Les Pacificateurs sont à deux pas derrière nous. À peine avons-nous regagné l'intérieur que les portes claquent. Nous entendons le bruit de bottes des soldats qui s'éloignent.

Haymitch, Effie, Portia et Cinna, le visage crispé, nous attendent sous un écran mural rempli de neige parasite.

— Que s'est-il passé ? nous demande aussitôt Effie. La transmission a été coupée juste après le discours adorable de Katniss, et ensuite Haymitch a cru entendre un coup de feu. Je lui ai dit que c'était ridicule, mais qui sait ? Il y a des fous partout !

— Il ne s'est rien passé, Effie, répond tranquillement Peeta. Juste un vieux pot d'échappement qui a éclaté.

Deux nouveaux coups de feu. Les portes n'éteignent pas grand-chose. De qui s'agissait-il, cette fois ? De la grand-mère de Thresh ? De l'une des sœurs de Rue ?

— Tous les deux. Avec moi, ordonne Haymitch.

Peeta et moi lui emboîtons le pas, laissant les autres derrière nous. Les Pacificateurs postés autour de l'hôtel de justice ne s'intéressent guère à nos allées et venues, maintenant que nous sommes en sécurité à l'intérieur. Nous grimpons un splendide escalier de marbre qui débouche sur un long couloir à la moquette élimée. Une porte à double battant, restée ouverte, nous invite à entrer dans la première salle que nous voyons. Le plafond culmine à plus de six mètres. Les moulures sont ornées de motifs fruitiers ou floraux, et des angelots grassouilleux nous

contemplant depuis chaque coin. Des vases fleuris dégagent un parfum écoeurant qui me pique les yeux. Nos tenues de soirée pendent sur des cintres le long du mur. Cette salle nous est visiblement réservée, mais nous y restons tout juste le temps de déposer nos cadeaux. Puis Haymitch nous arrache nos micros, les fourre sous les coussins du canapé, et nous fait signe de le suivre.

Autant que je sache, il n'est venu ici qu'une fois, lors de sa Tournée de la victoire voilà plusieurs dizaines d'années. Mais il doit posséder une mémoire remarquable ou un instinct très sûr, parce qu'il nous entraîne sans hésiter à travers un labyrinthe d'escaliers tortueux et de couloirs de plus en plus étroits. Par moments, il doit s'arrêter le temps de forcer une porte. À la manière dont les gonds résistent, on devine que celles-ci n'ont plus fonctionné depuis longtemps. Il finit par nous conduire au pied d'une trappe munie d'une échelle. En grimpant à la suite d'Haymitch, nous débouchons dans le dôme de l'hôtel de justice. L'endroit est immense, encombré de vieux meubles, de piles de livres et d'armes rouillées. Une épaisse couche de poussière recouvre le tout. Un peu de lumière filtre péniblement par quatre carreaux crasseux disposés sur le pourtour du dôme. Haymitch referme la trappe d'un coup de pied et se tourne vers nous.

— Alors ? demande-t-il.

Peeta lui raconte en détail ce qui s'est déroulé sur la grand-place. Le sifflement, le salut de la foule, notre hésitation sous la véranda, l'exécution du vieillard.

— Que se passe-t-il, Haymitch ? demande à son tour Peeta.

— Ce serait mieux si tu lui disais, toi, me conseille Haymitch.

Je ne suis pas de cet avis. Je crois que ce sera cent fois pire si ça vient de moi. Pourtant, je raconte tout à Peeta, aussi calmement que possible. Je lui parle du président Snow, de l'agitation qui règne dans les districts. J'aborde même notre baiser avec Gale. Je lui explique que nous sommes tous en danger, que le pays entier est menacé à cause de mon petit numéro avec les baies.

— J'étais censée tout arranger à l'occasion de cette Tournée. Convaincre ceux qui en doutaient que j'avais agi sous l'emprise

de l'amour. Apaiser les choses. Mais apparemment j'ai juste réussi à faire tuer trois innocents, sans compter les personnes présentes sur la grand-place, qui risquent d'être punies.

Dégoûtée, je me laisse tomber sur un canapé, malgré les ressorts rouillés qui percent le rembourrage.

— Si je comprends bien, je n'ai rien arrangé en offrant cet argent, dit Peeta. (Soudain, il frappe une lampe posée en équilibre sur un vase et l'envoie se fracasser à l'autre bout de la pièce.) Il va falloir arrêter ça. Tout de suite. Ce... ce petit jeu entre vous, ces cachotteries que vous faites en me tenant à l'écart, comme si j'étais trop stupide ou trop faible pour affronter la situation.

— Ce n'est pas ça, Peeta...

— C'est exactement ça ! hurle-t-il. Moi aussi je dois songer à mes proches, Katniss. À mes parents, mes amis du district Douze, qui subiront le même sort que les tiens si on ne réussit pas à rectifier le tir. Après tout ce que nous avons traversé ensemble dans l'arène, je n'ai même pas droit à la vérité ?

— Tu es tellement bon au naturel, Peeta, intervient Haymitch. Tellement doué pour trouver les mots justes devant les caméras. Je ne voulais pas risquer de gâcher ça.

— Eh bien, vous m'avez surestimé. Parce que aujourd'hui je me suis complètement planté. Selon vous, que va-t-il arriver aux familles de Rue et de Thresh ? Vous croyez qu'elles vont recevoir leur part de nos gains ? Que je leur ai assuré un bel avenir ? À mon avis, elles auront de la chance si elles sont encore en vie à la fin de la journée !

Peeta envoie valser autre chose, une statuette. Je ne l'ai jamais vu comme ça.

— Il a raison, Haymitch, dis-je. Nous avons eu tort de ne rien lui dire. Y compris au Capitole.

— Déjà dans l'arène, vous aviez une sorte de code pour vous comprendre, pas vrai ? demande Peeta. (Sa voix est plus calme à présent.) Et je n'étais jamais dans la confidence.

— Non. Enfin, rien d'officiel. Je devinais juste ce qu'Haymitch attendait de moi en fonction de ce qu'il m'envoyait ou pas.

— Ah oui ? Moi, je n'ai pas eu cette chance, crache Peeta. Parce qu'il ne m'a jamais rien envoyé avant que tu me retrouves.

Je n'avais pas réfléchi à cela. À ce qu'avait pu penser Peeta en me voyant arriver dans l'arène avec de la pommade anti-brûlure et du pain frais, alors que lui, aux portes de la mort, n'avait rien reçu. Comme si Haymitch me maintenait en vie à ses dépens.

— Écoute, mon garçon..., commence Haymitch.

— Ne vous fatiguez pas, Haymitch. Je sais que vous deviez choisir l'un d'entre nous. Et j'aurais voulu que ce soit elle. Mais ici, c'est différent. Des gens sont morts là-dehors. Et d'autres victimes vont suivre, à moins que nous soyons excellents. Nous savons tous que je suis meilleur que Katniss devant les caméras. Je n'ai pas besoin qu'on me coache pour savoir ce que je vais dire. Par contre, j'ai besoin de savoir où je mets les pieds.

— À partir de maintenant, tu seras mis au courant de tout, promet Haymitch.

— Il y a intérêt, dit Peeta.

Et il nous plante là, sans même m'accorder un regard.

La poussière soulevée par son départ se redépose un peu partout. Dans mes cheveux, mes yeux, sur ma jolie broche dorée.

— C'est vrai que vous m'aviez choisie, Haymitch ?

— Oui, répond-il.

— Pourquoi ? Vous l'avez toujours préféré.

— Exact. Mais avant le changement de règles je ne pouvais espérer sauver que l'un ou l'autre. Et comme il semblait bien décidé à te protéger, je me suis dit qu'à nous trois nous réussirions peut-être à te ramener entière.

— Oh.

— C'est le genre de choix auquel on est confrontés, tu vois ? Si nous sortons sains et saufs de cette affaire, dit Haymitch, tu auras l'occasion de t'en rendre compte par toi-même.

J'aurai au moins appris une chose aujourd'hui. Cet endroit n'est pas une version agrandie du district Douze. Notre palissade n'est pas gardée, et rarement sous tension. Nos Pacificateurs ne sont pas aimés mais ils sont moins brutaux. Notre condition engendre plus de fatigue que de colère. Ici,

dans le Onze, la souffrance est plus aiguë et le désespoir plus profond. Le président Snow a raison. Il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres.

Les événements se succèdent trop vite pour moi. La mise en garde, les exécutions, l'impression d'avoir provoqué un cataclysme. Tout ça me dépasse. Encore, si j'avais volontairement donné un coup de pied dans la fourmilière, mais étant donné les circonstances... comment ai-je pu causer un tel désastre ?

— Viens. On va nous attendre pour le dîner, dit Haymitch.

Je reste sous la douche le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'on vienne me demander d'en sortir. Mes préparateurs ne semblent pas au courant des incidents du jour. Ils sont tout excités à l'idée du banquet. Dans les districts, ils y figurent en bonne place, alors qu'au Capitole on ne les invite presque jamais à ce genre de festivités. Pendant qu'ils imaginent les plats qu'on va nous présenter, je revois sans cesse la tête du vieillard exploser sous l'impact. Je ne prête même pas attention à ce qu'ils me font. Ce n'est qu'au moment de partir que je me regarde dans le miroir. Une robe rose pastel sans bretelles descend jusqu'à mes escarpins. Mes cheveux ramenés en arrière me tombent sur la nuque en une cascade de bouclettes.

Cinna surgit dans mon dos pour me poser un châle gris scintillant sur les épaules. Il croise mon regard dans le miroir.

— Ça te plaît ?

— C'est magnifique. Comme toujours.

— Voyons ce que ça donne avec un sourire, m'encourage-t-il d'une voix douce, une manière pour lui de me rappeler que dans moins d'une minute je me retrouverai de nouveau sous le feu des caméras. (Je réussis à redresser les commissures de mes lèvres.) C'est mieux.

En retrouvant les autres pour descendre dîner, je remarque qu'Effie semble un peu agitée. Haymitch ne lui a tout de même pas raconté ce qui s'est passé sur la grand-place ? Je ne serais pas surprise que Cinna ou Portia soient au courant, mais, par une sorte d'accord tacite, nous tâchons de préserver Effie de ce genre de mauvaises nouvelles. Il ne lui faut pas longtemps pour nous parler de son problème, cependant.

Effie nous lit brièvement le programme de la soirée, puis le repose.

— Après cela, grâce au ciel, nous pourrons tous remonter à bord du train et filer loin d'ici, conclut-elle.

— Y aurait-il un souci, Effie ? s'inquiète Cinna.

— Je n'aime pas la façon dont on nous traite. En nous fourrant dans des véhicules blindés, en nous interdisant d'estrade. Et puis, tout à l'heure, j'ai voulu visiter un peu l'hôtel de justice. Vous savez que je fais autorité en matière de conception architecturale.

— Heu, oui, je l'ai entendu dire, intervient Portia avant que le silence ne s'éternise.

— Bref, je m'apprêtais juste à jeter un coup d'œil, parce que les ruines des districts reviennent à la mode cette année, quand deux Pacificateurs sont arrivés et m'ont ordonné de regagner nos quartiers. L'un d'eux m'a même chatouillé les côtes avec son arme ! s'indigne Effie.

Je ne peux m'empêcher d'y voir une conséquence de notre disparition à Haymitch, Peeta et moi. Il est tout de même rassurant de penser qu'Haymitch avait vu juste : il ne devait pas y avoir de micros dans le dôme poussiéreux où nous avons discuté. Je parie qu'il y en a, désormais.

Effie a l'air si bouleversée que je la prends spontanément dans mes bras.

— C'est affreux, Effie. Peut-être devrions-nous boudier le banquet ? Au moins, jusqu'à ce qu'on vous fasse des excuses.

Je sais qu'elle n'acceptera jamais, mais son visage s'éclaire à cette suggestion, à la validation de ses doléances.

— Non, je vais prendre sur moi. Ça fait partie de mon travail de gérer les hauts et les bas. Et puis, il n'est pas question de vous faire rater votre banquet à tous les deux, dit-elle. En tout cas, merci de l'avoir proposé, Katniss.

Effie nous explique notre ordre d'entrée. Viendront d'abord les équipes de préparation, puis elle, les stylistes, et Haymitch. Peeta et moi fermerons la marche.

Au rez-de-chaussée, un orchestre se met à jouer. Alors que les premiers rangs de notre petit cortège s'ébranlent, Peeta et moi nous prenons par la main.

— Haymitch m’a dit que j’avais tort de t’en vouloir. Que tu ne faisais que te plier à ses instructions, déclare Peeta. Et puis, ce n’est pas comme si je ne t’avais jamais rien caché.

Je me souviens du choc que j’ai ressenti lorsque Peeta m’a avoué son amour devant l’ensemble de Panem. Haymitch savait ce qu’il allait faire et ne m’avait pas prévenue.

— Je crois qu’il y a eu deux ou trois trucs de cassés aussi, après cette interview.

— Juste un pot de fleurs, corrige-t-il.

— Et tu t’es coupé aux mains en tombant sur les débris. Mais il n’y a aucune raison de continuer à nous dissimuler mutuellement des choses, tu ne crois pas ?

— Aucune, approuve Peeta. (Debout au sommet de l’escalier, nous attendons qu’Haymitch atteigne l’avance de quinze marches décrétée par Effie.) Est-ce vraiment la seule fois où Gale et toi vous êtes embrassés ?

Je suis tellement abasourdie que je lui réponds :

— Oui.

Après tout ce qui s’est passé aujourd’hui, c’est vraiment cette question qui le taraudait ?

— Ça fait quinze. Allons-y.

Un projecteur nous éclaire, et j’affiche mon sourire le plus éblouissant.

Nous descendons les marches et nous laissons happer par une longue succession de banquets, de cérémonies et de voyages en train. Le même rituel se répète chaque jour. Il faut nous lever. Nous habiller. Traverser la foule sous les applaudissements. Écouter un discours en notre honneur. Prononcer des mots de remerciements, mais en nous en tenant désormais au texte fourni par le Capitole, sans le moindre ajout personnel. S’ensuit parfois une brève visite : un district nous offre un aperçu de la mer, un autre nous montre ses forêts imposantes, d’autres encore dévoilent leurs usines crasseuses, leurs champs de céréales, leurs raffineries puantes. Ensuite, il nous faut encore enfiler nos tenues de soirée. Participer au banquet. Et remonter dans le train.

Au cours des cérémonies, nous restons solennels et respectueux mais toujours liés l’un à l’autre par la main ou le

bras. Durant les dîners, nous sommes follement amoureux. On s'embrasse, on danse, on se fait surprendre à tenter de s'éclipser un moment. À bord du train, nous broyons du noir, inquiets de l'effet que nous produisons.

Même sans nos discours personnels qui encourageaient la rébellion – faut-il préciser que ceux que nous avons prononcés au district Onze ont été coupés au montage ? –, on sent une tension dans l'air, le bouillonnement d'une marmite sur le point de déborder. Pas partout. Certaines foules dégagent la même impression d'indifférence et de lassitude que le district Douze projette d'ordinaire, je le sais, lors des cérémonies aux vainqueurs. Mais dans d'autres – en particulier le Huit, le Quatre et le Trois – on lit une attente réelle sur les visages et, sous l'attente, de la colère. Quand ils clament mon nom, je crois entendre un cri vengeur. Quand les Pacificateurs s'avancent pour calmer une foule houleuse, celle-ci pousse au lieu de reculer. Et tout ce que je pourrais faire n'y changerait rien. Aucune démonstration d'amour, aussi crédible soit-elle, ne suffirait à inverser cette marée. Si j'ai succombé à une crise de folie passagère en brandissant ces baies, ces gens semblent prêts à embrasser la folie à leur tour.

Cinna commence à resserrer mes robes au niveau de la taille. Mon équipe de préparation s'inquiète à propos de mes cernes. Effie me donne des pilules pour dormir, sans grand résultat. Elles ne sont pas assez fortes. Je suis sans cesse réveillée par des cauchemars, de plus en plus nombreux, de plus en plus intenses. Peeta, qui passe ses nuits à marcher de long en large dans le train, m'entend hurler une fois dans mon sommeil alors que je me débats pour m'arracher à l'hébétude des médicaments. Il parvient à me réveiller et à me calmer. Puis il s'allonge dans le lit à côté de moi et me serre fort jusqu'à ce que je me rendorme. Après ça, je refuse les pilules. Mais, chaque soir, je lui fais une place dans mon lit. Nous affrontons l'obscurité comme nous le faisons dans l'arène, serrés l'un contre l'autre, prêts à faire face au moindre danger. Il ne se passe rien d'autre, mais cet arrangement devient rapidement un sujet de commérages à bord du train.

Quand Effie vient m'en toucher deux mots, je me dis : « Tant mieux. Ça remontera peut-être jusqu'aux oreilles du président Snow. » Je lui promets que nous allons essayer d'être un peu plus discrets. Mais nous ne changeons rien.

Notre passage dans les districts Deux et Un s'avère particulièrement pénible. Cato et Clove, les tributs du Deux, auraient pu avoir la vie sauve si Peeta et moi n'avions pas gagné. J'ai tué de mes mains la fille, Glimmer, et le garçon du Un. Tout en fuyant le regard de sa famille, j'apprends qu'il s'appelait Marvel. Je l'ignorais. Je suppose qu'avant les Jeux je n'y avais pas prêté attention, et qu'ensuite je n'ai pas eu envie de le savoir.

Quand nous atteignons enfin le Capitole, nous sommes désespérés. Nous enchaînons les apparitions interminables devant des foules en délire. Aucun risque de soulèvement ici, parmi les privilégiés, ceux dont les noms ne sont jamais glissés dans les boules de Moisson, dont les enfants ne risquent pas de mourir pour de soi-disant crimes commis voilà plusieurs générations. Nous n'avons plus besoin de convaincre qui que ce soit de notre amour. Nous nous accrochons tout de même au mince espoir de toucher ceux que nous n'avons pas réussi à persuader dans les districts. Nous faisons de notre mieux, sans nous bercer d'illusions.

De retour dans nos anciens quartiers au centre d'Entraînement, c'est moi qui lance l'idée d'une demande en mariage public. Peeta donne son accord, puis s'enferme longuement dans sa chambre. Haymitch me conseille de le laisser seul.

— Je croyais que c'était ce qu'il voulait, dis-je.

— Pas comme ça, rétorque Haymitch. Il aurait voulu que ça lui arrive dans la vraie vie.

Je regagne ma propre chambre pour me cacher sous les draps, tâchant de ne pas penser à Gale, mais j'en suis incapable.

Ce soir-là, sur l'estrade devant le centre d'Entraînement, nous bredouillons des réponses convenues à une longue série de questions. Caesar Flickerman, dans son traditionnel costume bleu nuit scintillant, avec ses cheveux, ses paupières et ses lèvres bleu électrique, nous guide habilement tout au long de

l'interview. Quand il nous interroge sur notre avenir, Peeta met un genou en terre, ouvre son cœur et me supplie de l'épouser. Naturellement, j'accepte. Caesar est aux anges, le public du Capitole est au bord de l'hystérie et des scènes de liesse éclatent un peu partout à travers Panem.

Le président Snow en personne fait une apparition surprise pour nous féliciter. Il serre la main de Peeta et le gratifie d'une tape chaleureuse sur l'épaule. Il m'étreint, m'enveloppe dans ses effluves de rose et de sang, et me plante un gros baiser mouillé sur la joue. Quand il me repousse, en m'enfonçant brièvement les doigts dans le bras, tout sourires, je hausse les sourcils. Ils lui demandent ce que mes lèvres n'osent pas formuler. « Alors ? Est-ce suffisant ? Me suis-je assez pliée à vos désirs en jouant le jeu, en promettant d'épouser Peeta ? »

En réponse, il dodeline de la tête de manière presque imperceptible.

6

Ce geste discret signe pour moi la mort de tout espoir, le commencement de la fin pour ce que je chéris en ce monde. Je n'ose pas imaginer la forme que prendra mon châtiment, ni à quel point le filet ratissera large, mais quand tout sera terminé il y a de fortes chances pour qu'il ne me reste plus rien. On pourrait croire qu'en cet instant je suis au comble du désespoir. Or, c'est étrange mais je ressens plutôt un certain soulagement. Je peux enfin cesser la comédie. Me voilà libre d'agir à ma guise.

Ce n'est ni l'heure ni l'endroit, toutefois. Avant toute chose je dois regagner le district Douze, car mon plan, quel qu'il soit, devra inclure ma mère et ma sœur, ainsi que Gale et sa famille. Et Peeta, si je réussis à le persuader de nous accompagner. Je rajoute Haymitch à la liste. Voilà les gens que je compte entraîner dans ma fuite. Comment les convaincre ? Où irons-nous au plus fort de l'hiver ? Par quels moyens éviterons-nous d'être repris ? Autant de questions pour l'instant sans réponses. Mais, au moins, je sais ce qu'il me reste à faire.

Si bien qu'au lieu de m'effondrer en larmes, je redresse le buste, avec une assurance nouvelle. Mon sourire, quoique légèrement sardonique, n'a rien de forcé. Et quand le président Snow fait taire la foule et lui lance : « Que diriez-vous d'organiser le mariage ici même, au Capitole ? », j'affiche une expression extatique de jeune écervelée prête à défaillir de bonheur.

Caesar Flickerman demande au président s'il a déjà une date en tête.

— Oh, avant de fixer une date, je crois plus prudent de demander la permission à la mère de Katniss, répond le président. (Le public s'esclaffe. Le président m'attrape par la taille.) Peut-être qu'avec le soutien du pays tout entier, nous arriverons à la convaincre avant tes trente ans.

— Vous devrez probablement faire une nouvelle loi, dis-je en gloussant.

— S'il le faut, m'assure le président avec un clin d'œil complice.

Vraiment, quelle joyeuse paire nous faisons tous les deux.

Le banquet, organisé dans la demeure du président Snow, est sans égal. Le plafond haut de douze mètres de la salle de réception a été transformé en ciel nocturne, et les étoiles ont exactement la même configuration que chez nous. Je suppose qu'elles se présentent de la même façon au Capitole, mais comment savoir ? Il y a beaucoup trop de lumière au-dessus de la ville pour y contempler les étoiles. À mi-hauteur environ, des musiciens flottent sur des nuages blancs vaporeux. Je n'arrive pas à distinguer ce qui les maintient en l'air. Les grandes tables traditionnelles ont cédé la place à d'innombrables sofas et fauteuils, certains disposés autour d'un feu, d'autres au bord d'un jardin ou d'un bassin rempli de poissons exotiques, de manière que chacun puisse manger, boire et s'amuser dans le confort le plus total. Une vaste esplanade dallée au centre de la pièce fait office de piste de danse, de scène pour les jongleurs et les cracheurs de feu, et de lieu de rencontre pour les convives aux costumes flamboyants.

La principale attraction de la soirée reste cependant la nourriture. Le long des murs ont été alignées des tables chargées de mets raffinés plus extraordinaires les uns que les autres. Des vaches, des chèvres, des porcs entiers rôtissent à la broche. D'immenses plateaux de volailles fourrées aux fruits ou aux noix. Des montagnes de viandes ruisselantes de sauce, ou qui ne demandent qu'à être trempées dans des préparations épicées. D'innombrables fromages, pains, légumes et friandises, des cascades de vin, des torrents d'alcool.

L'appétit m'est revenu avec la volonté de me battre. Depuis des semaines que l'inquiétude me noue l'estomac, je m'aperçois que je suis affamée.

— J'ai l'intention de goûter tout ce qu'il y a dans cette salle, dis-je à Peeta.

Je le vois étudier mon expression, tenter de comprendre pourquoi j'ai changé. Il ne sait pas que le président Snow estime

que j'ai échoué. Il s' imagine sans doute que nous avons réussi, que j'éprouve même une joie sincère à l'idée de nos fiançailles. Ses yeux trahissent sa perplexité, mais un instant seulement, car nous sommes filmés.

— Je te conseille d'y aller mollo, dit-il.

— D'accord, pas plus d'une bouchée de chaque plat.

Ma résolution est balayée dès la première table, qui propose une vingtaine de soupes différentes, dont un onctueux potage au potiron saupoudré d'éclats de noisettes et de graines de pavot.

— Je pourrais en manger toute la nuit !

Mais je n'en fais rien. Je faiblis encore une fois devant un bouillon vert pâle aux saveurs printanières, puis de nouveau devant une soupe rose écumante sur laquelle flottent des framboises.

Des visages et des noms défilent, on nous prend en photo, on nous embrasse sur les deux joues. Apparemment, j'ai dû lancer une nouvelle mode avec ma broche car de nombreuses personnes exhibent un geai moqueur dans leur tenue. Il apparaît sur des boucles de ceinture, brodé sur des revers de soie ou même tatoué dans des endroits intimes. Tout le monde souhaite arborer l'emblème du vainqueur. Le président Snow doit être fou de rage. Mais qu'y faire ? Les Jeux ont remporté un tel succès ici, où l'épisode des baies a été vu comme le signe d'une jeune fille au désespoir qui tentait de sauver l' élu de son cœur.

Peeta et moi ne faisons aucun effort de sociabilité mais sommes constamment harcelés. Tout le monde désire nous adresser un mot. Je fais semblant d'être ravie, alors que je n'éprouve aucun intérêt envers ces gens du Capitole qui m'empêchent d'accéder au buffet.

Chaque table propose de nouvelles tentations et, malgré ma promesse de ne prendre qu'une seule bouchée par plat, je suis très vite rassasiée. J'attrape un petit oiseau rôti, en goûte une bouchée et sens une sauce à l'orange me couler sur la langue. Délicieux. Je donne le reste à Peeta. Je veux continuer ma dégustation mais l'idée de jeter de la nourriture comme les autres convives me révolte. Après m'être approchée d'une

dizaine de tables, je déclare forfait. Pourtant, nous avons à peine goûté aux plats.

À ce moment, les membres de mon équipe de préparation nous rejoignent. Entre l'alcool qu'ils ont ingurgité et l'extase de participer à une fête aussi grandiose, ils ont le plus grand mal à tenir des propos cohérents.

— Vous ne mangez pas ? s'étonne Octavia.

— Je ne peux plus rien avaler, dis-je.

Ils éclatent de rire, comme si je venais de déclarer la chose la plus absurde qu'ils aient jamais entendue.

— Ça n'arrête personne ! s'exclame Flavius. (Il nous entraîne jusqu'à une table où sont alignés de minuscules verres à liqueur remplis d'un breuvage transparent.) Tenez, buvez ça !

Peeta ramasse un verre et fait mine de le porter à ses lèvres. Les autres l'en empêchent.

— Pas ici ! s'écrie Octavia.

— Il faut le prendre là-bas, explique Venia en indiquant la porte qui mène aux toilettes. Sinon, tu vas éclabousser tout le monde !

Peeta baisse les yeux sur le verre.

— Vous voulez dire que ça va me faire vomir ?

Un rire hystérique les secoue tous les trois.

— Bien sûr, pour pouvoir continuer à manger, dit Octavia. J'y suis déjà allée deux fois. Tout le monde le fait. Comment veux-tu t'amuser dans un banquet, autrement ?

Je reste sans voix devant l'alignement des verres et leur fonction. Peeta repose lentement le sien sur la table comme si celui-ci risquait d'exploser.

— Viens, Katniss, allons danser.

De la musique s'échappe des nuages tandis qu'il m'entraîne sur la piste, loin de la table et de mon équipe de préparation. Chez nous, les danses s'accompagnent plutôt d'une flûte et d'un violon et nécessitent beaucoup d'espace. Mais Effie nous a enseigné quelques-unes de celles en vogue au Capitole. La musique est douce, rêveuse, si bien que Peeta m'enserme dans ses bras, et nous évoluons en cercle en piétinant sur place. On pourrait danser ça sur une assiette. Nous restons silencieux un moment. Puis Peeta me dit, d'une voix rauque :

— On finit par ne plus faire attention, à s’habituer, on se dit qu’ils ne sont pas si mauvais, et puis... Il s’interrompt, incapable de finir.

Je ne peux m’empêcher de penser aux enfants squelettiques allongés sur la table de notre cuisine, auxquels ma mère prescrit un remède que leurs parents ne pourront pas leur donner. Plus de nourriture. Maintenant que nous sommes riches, il arrive qu’elle les renvoie chez eux avec quelques aliments. Mais autrefois nous n’avions rien à leur offrir et les enfants étaient souvent trop faibles pour être sauvés, de toute manière. Et voilà qu’au Capitole on vomit pour le plaisir de se remplir la panse encore et encore ! Pas à cause d’une quelconque maladie du corps ou de l’esprit, ou en raison d’une nourriture avariée, mais parce que c’est ainsi, dans les soirées. C’est ce que tout le monde fait. Ça fait partie du plaisir.

Un jour, alors que j’étais venue déposer du gibier chez Hazelle, j’ai trouvé Vick avec une mauvaise toux. Étant le frère de Gale, le gamin mange mieux que quatre-vingt-dix pour cent de la population du district Douze. Il a quand même passé un quart d’heure à me raconter qu’ils avaient ouvert une boîte de sirop de maïs le jour des Cadeaux, qu’ils en avaient tous reçu une cuillerée sur un bout de pain, et qu’ils en reprendraient peut-être un peu dans la semaine. Qu’Hazelle voulait lui en verser un peu dans sa tisane pour apaiser sa toux, mais que ça ne lui paraissait pas juste, à moins que ses frères et sœurs n’en aient aussi. Si c’est comme ça chez Gale, comment se nourrit-on dans les autres familles ?

— Peeta, ils nous font venir ici pour que nous nous affrontions jusqu’à la mort devant les caméras, dis-je. Ça, ce n’est rien à côté.

— Je sais. Je sais bien. Seulement, parfois, je ne le supporte plus. Je... je ne sais pas de quoi je serais capable. (Il marque une pause, puis reprend plus bas.) Peut-être qu’on a tort, Katniss.

— À propos de quoi ?

— À propos d’essayer de calmer les choses dans les districts.

Je tourne vivement la tête de part et d’autre, mais personne ne semble avoir entendu. Notre équipe de tournage traîne autour d’un plateau de fruits de mer, et les couples qui dansent

autour de nous sont trop ivres ou trop occupés pour nous prêter attention.

— Désolé, souffle-t-il.

Il peut l'être. Ce n'est pas l'endroit pour formuler des idées pareilles.

— Garde ça pour chez nous, lui dis-je.

Portia nous rejoint alors avec un homme imposant, dont la tête me dit vaguement quelque chose. Elle nous le présente : Plutarch Heavensbee, le nouveau Haut Juge. Plutarch demande à Peeta s'il peut me voler le temps d'une danse. Peeta retrouve son visage de scène et accepte de bonne grâce, en prévenant l'homme de ne pas trop s'attacher à moi.

Je n'ai aucune envie de danser avec Plutarch Heavensbee. Je ne veux pas sentir ses mains, l'une au creux de la mienne, l'autre sur ma hanche. Je n'ai pas l'habitude qu'on me touche, sauf Peeta ou ma famille, et parmi les créatures qui me répugnent, je place les Juges bien avant les asticots. Il doit se douter de mon dégoût, car il me tient presque du bout des doigts pendant que nous évoluons sur la piste.

Nous parlons de la fête, de l'ambiance, de la nourriture, puis il lâche en plaisantant qu'il ne peut plus voir un verre de punch depuis l'entraînement. Je ne comprends pas, tout d'abord, puis je réalise que c'est lui qui a trébuché en arrière dans le saladier de punch le jour où j'ai tiré une flèche sur les Juges au cours d'une séance d'entraînement. Enfin, pas exactement. Je visais la pomme dans la gueule d'un cochon rôti. Mais je leur ai flanqué une sacrée frousse.

— Oh, c'est vous qui... Je ris, en le revoyant les fesses dans le punch.

— Oui. On peut dire que je ne m'en suis jamais remis, avoue Plutarch.

J'ai envie de lui rappeler les vingt-deux tributs morts qui ne se remettront jamais de ces Jeux, mais je me contente d'ajouter :

— Bien, bien. Ainsi, vous êtes le Haut Juge cette année ? Ce doit être un grand honneur.

— Entre nous, les candidats n'étaient pas nombreux, me glisse-t-il. C'est un poste qui comporte tellement de responsabilités.

« Oui, le dernier y a laissé sa tête », pensé-je. Il est sûrement au courant pour Seneca Crane, mais cela ne semble pas le préoccuper.

— Êtes-vous déjà en train de travailler sur les Jeux de l'Expiation ?

— Bien sûr ! En réalité, ils sont en chantier depuis des années. Une arène ne se construit pas en un jour. Mais disons que ce qui fera le sel de cette édition est en train de se décider en ce moment. Crois-le ou non, j'ai une réunion de stratégie ce soir même.

Plutarch recule et sort de la poche de son gilet une montre en or au bout d'une chaîne. Il l'ouvre d'un coup de pouce, consulte le cadran et fronce les sourcils.

— Je vais devoir te laisser, d'ailleurs. (Il tourne sa montre vers moi.) Ça commence à minuit.

— Ce n'est pas un peu tard, pour une... Un détail curieux me fait soudain perdre le fil de ma question.

Plutarch a passé son pouce sur le verre de sa montre et, pendant un instant, une image y apparaît, brillante, comme éclairée par la lueur d'une chandelle. Encore un geai moqueur. Exactement le même que sur ma broche. Le dessin s'estompe et Plutarch referme sa montre d'un coup sec.

— Très joli, dis-je.

— Oh, c'est plus que joli. Un modèle unique en son genre, m'assure-t-il. Si on me demande, dis que je suis rentré me coucher. Ces réunions sont censées demeurer secrètes. Mais je suis sûr que tu sauras garder ça pour toi, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille. Je serai muette comme une tombe.

Alors que nous nous serrons la main, il m'adresse une petite courbette, geste fréquent ici, au Capitole.

— Eh bien, nous nous reverrons aux Jeux l'été prochain, Katniss. Encore tous mes vœux de bonheur, et bonne chance avec ta mère.

— J'en aurai besoin.

Plutarch s'éclipse. Je m'enfonce dans la foule, à la recherche de Peeta. De parfaits inconnus m'adressent leurs félicitations. Pour mes fiançailles, ma victoire aux Jeux, mon choix de rouge à lèvres. Je réponds machinalement. En réalité, je pense à Plutarch et à sa jolie montre unique en son genre. Il y avait quelque chose d'étrange dans sa manière de me la montrer. De secret, presque. Mais pourquoi ? Peut-être redoute-t-il qu'on ne lui vole son idée : afficher un geai moqueur qui disparaît sur le verre de sa montre. Oui, il l'a probablement payée une fortune et maintenant il a peur que quelqu'un n'en fabrique une contrefaçon pour en inonder le Capitole.

Je retrouve Peeta en train d'admirer une table couverte de gâteaux somptueusement décorés. Plusieurs cuisiniers ont quitté leurs fourneaux et sont venus discuter de glaçage avec lui. On les voit jouer des coudes pour avoir le privilège de répondre à ses questions. À sa demande, ils lui préparent un assortiment de petits gâteaux afin qu'il les remporte au district Douze, où il pourra examiner leur œuvre à tête reposée.

— Effie a dit qu'elle nous voulait tous à bord du train à une heure. Je me demande quelle heure il est, dit-il en regardant autour de lui.

— Pas loin de minuit, je réponds.

Je cueille sur un gâteau une fleur en chocolat que je mordille négligemment. Tant pis pour les bonnes manières.

— Il est temps de remercier et de dire au revoir ! pépie Effie par-dessus mon épaule.

Il y a des moments, comme ceux-là, où j'adore sa ponctualité obsessionnelle. Nous récupérons Cinna et Portia. Elle nous emmène faire la tournée des personnalités à saluer, puis nous pousse vers la porte.

— Ne faudrait-il pas remercier le président Snow ? Nous sommes chez lui, quand même.

— Oh, il se montre rarement dans ce genre de soirées. Trop occupé, explique Effie. Je lui ai déjà fait envoyer les cartons de remerciements et les cadeaux d'usage. Il les recevra demain. Ah, le voilà !

Deux domestiques arrivent, soutenant un Haymitch ivre mort. Elle leur fait signe de nous suivre.

Nous traversons le Capitole à bord d'une limousine aux vitres teintées. Derrière nous, une deuxième voiture transporte nos équipes de préparation. Une foule joyeuse se presse dans les rues, nous obligeant à rouler au pas. Mais Effie a élevé la ponctualité au rang de science, et à une heure pile nous sommes à bord du train et quittons la gare.

On dépose Haymitch dans son compartiment. Cinna commande du thé, et nous prenons place autour de la table pendant qu'Effie agite ses papiers et ses programmes pour nous rappeler que nous sommes toujours en tournée.

— Il reste encore la fête des Récoltes au district Douze. Alors je suggère qu'après le thé tout le monde aille se coucher.

Personne ne soulève la moindre objection.

L'aube point quand je rouvre les yeux. J'ai la tête au creux du bras de Peeta. Je ne me souviens pas qu'il m'ait rejointe hier soir. Je soulève délicatement le buste, pour éviter de le déranger, mais il est déjà réveillé.

— Pas de cauchemars, dit-il.

— Hein ?

— Tu n'as pas fait de cauchemars, cette nuit.

Il a raison. Pour la première fois depuis des siècles, j'ai dormi d'une traite.

— J'ai même fait un rêve, dis-je. Je poursuivais un geai moqueur dans la forêt. Pendant longtemps. En réalité, c'était Rue. Enfin, il avait la même voix qu'elle quand il chantait.

— Où te conduisait-il ? demande-t-il en repoussant une mèche qui me tombe sur le front.

— Aucune idée. Mon rêve s'est terminé avant qu'on arrive. En tout cas, je me sentais bien.

— Ça se voyait dans ton sommeil.

— Peeta, comment se fait-il que je ne sache jamais quand tu fais un cauchemar ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas l'impression de crier, de me débattre ni rien de ce genre. Je me réveille pétrifié de trouille, c'est tout.

— Tu devrais me secouer dans ces cas-là, lui dis-je sur un ton de reproche.

Je pense à ces nuits où il m'arrive de le réveiller deux ou trois fois de suite. Je pense au temps qu'il me faut parfois pour me calmer.

— Oh, inutile. Le plus souvent, je rêve que je te perds. Ça va mieux dès que je constate que tu es là.

Brrr. Peeta dit ça avec le plus grand naturel, mais je le prends comme un coup de poing dans le ventre. Il ne fait pourtant que répondre en toute sincérité. Il ne me demande rien, il n'attend aucune déclaration en retour. Je me sens tout de même minable, comme si je me servais de lui de la pire des façons. Est-ce le cas ? Je l'ignore. Je sais seulement que, pour la première fois, je trouve immoral de l'accueillir dans mon lit, ce qui paraît plutôt ironique, maintenant que nos fiançailles sont officielles.

— Ce sera pire à la maison, quand je devrai recommencer à dormir seul, ajoute-t-il.

C'est vrai, nous sommes pratiquement chez nous.

Notre programme pour le district Douze comprend un dîner ce soir à la maison du maire Undersee, puis une apparition demain sur la grand-place, à l'occasion de la fête des Récoltes. Cette fête a toujours lieu le dernier jour de la Tournée de la victoire, mais d'habitude elle consiste en un simple repas chez soi ou en compagnie de quelques amis pour ceux qui peuvent se le permettre. Cette année, l'événement sera public, et comme c'est le Capitole qui régale, la population entière aura le ventre plein.

L'essentiel de notre préparation devrait avoir lieu dans la maison du maire, puisque nous avons remis nos fourrures pour sortir. Notre passage à la gare est très bref, à peine le temps de sourire et de saluer la foule avant de nous engouffrer dans nos véhicules. Nos familles ne sont pas là, nous les verrons au dîner.

Je suis heureuse que la réception se tienne dans la maison du maire plutôt qu'à l'hôtel de justice. Entre la cérémonie funéraire en l'honneur de mon père et ces adieux déchirants à ma famille, à l'issue de la Moisson, l'hôtel de justice est associé à trop de mauvais souvenirs.

Par contre j'aime bien la maison du maire Undersee, surtout maintenant que sa fille Madge et moi sommes amies. Nous

l'avons toujours été, en un sens. C'est devenu officiel quand elle est passée me dire au revoir avant mon départ pour les Jeux. Quand elle m'a offert sa broche avec le geai moqueur pour me porter chance. À mon retour, nous avons commencé à passer du temps ensemble. Apparemment, Madge aussi a besoin d'occuper ses journées. Au début nos relations ont été difficiles, car nous ne savions pas trop quoi faire. La plupart des filles de notre âge parlent des garçons, de leurs copines ou de la mode. Madge et moi n'aimons pas les ragots et les vêtements m'ennuient profondément. Mais, après quelques ratés, je me suis rendu compte qu'elle mourait d'envie de connaître la forêt. Je l'ai donc emmenée avec moi une ou deux fois, et je lui ai appris à tirer. Elle essaie de m'enseigner le piano, mais j'aime surtout l'écouter jouer. On s'invite à dîner l'une chez l'autre. Madge préfère venir chez moi. Ses parents ont pourtant l'air gentils, mais je crois qu'elle ne les voit pas beaucoup. Son père est très occupé par ses fonctions, et sa mère souffre de migraines terribles qui l'obligent à garder la chambre pendant des jours.

— Vous devriez peut-être la conduire au Capitole, ai-je suggéré une fois. (Nous ne jouions pas de piano ce jour-là, parce que sa mère était couchée deux étages plus haut.) Je parie qu'ils sauraient la soigner, là-bas.

— Oui. Sauf qu'on ne va pas au Capitole comme ça. Il faut une invitation, m'a répondu Madge d'un ton maussade.

Même les privilèges des hauts dignitaires ont leurs limites, semble-t-il.

Lorsque nous arrivons devant la maison du maire, j'ai tout juste le temps d'embrasser Madge avant qu'Effie m'envoie me préparer au deuxième étage. Une fois que je suis maquillée et vêtue d'une longue robe argentée, il me reste une heure à tuer avant le dîner. Je m'éclipse donc à la recherche de Madge.

Sa chambre se trouve au premier, ainsi que plusieurs chambres d'amis et le bureau de son père. Je passe la tête dans le bureau pour saluer le maire, mais il n'est pas là. Sa télé est restée allumée. Je nous y vois, Peeta et moi, lors de la soirée de la veille au Capitole. En train de danser, de nous empiffrer, de nous embrasser. Les mêmes images passent probablement en ce

moment même dans tous les foyers de Panem. Les gens doivent en avoir par-dessus la tête, des amants maudits du district Douze. Moi-même, je n'en peux plus.

Je suis sur le point de quitter la pièce quand un bip attire mon attention. Je me retourne et je vois l'écran du téléviseur virer au noir. Puis les mots « Bulletin spécial – District Huit » s'affichent en lettres clignotantes. Je comprends d'instinct que la suite ne m'est pas destinée, qu'elle s'adresse au maire et à lui seul. Je devrais m'en aller. Tout de suite. Je me rapproche de la télé.

Une présentatrice que je ne connais pas apparaît à l'écran. C'est une femme aux cheveux grisonnants, à la voix autoritaire. Elle annonce que la situation se dégrade et qu'une alerte de niveau 3 a été lancée. Des renforts policiers sont envoyés au district Huit, et la production de textile est stoppée.

On passe à une vue générale de la grand-place du district Huit. Je la reconnais facilement, j'y étais la semaine dernière. On aperçoit encore les bannières avec mon portrait accrochées aux toits. En dessous, c'est l'émeute. Des gens vocifèrent, le visage dissimulé par un foulard ou une cagoule. Ils lancent des briques. Plusieurs bâtiments brûlent. Les Pacificateurs tirent sur la foule, tuant au hasard.

Je n'ai jamais rien vu de tel, mais il ne peut s'agir que de ce que le président Snow appelle un soulèvement.

Un sac en cuir contenant de la nourriture et une flasque de thé brûlant. Une paire de gants doublés de fourrure, oubliés par Cinna. Trois brindilles arrachées aux arbres nus, posées dans la neige, indiquant la direction que je compte suivre. Voilà ce que je laisse pour Gale à notre lieu de rendez-vous habituel, le premier dimanche qui suit la fête des Récoltes.

Je continue à m'enfoncer dans la forêt, froide et noyée de brume, en suivant un chemin que Gale ne connaît pas mais que mes pieds suivent tout seuls : celui du lac. Les endroits où nous nous rencontrions avant les Jeux n'offrent plus assez de garanties de discrétion ; or, je vais en avoir besoin, et pas qu'un peu, si je veux vider mon sac devant Gale aujourd'hui. Viendra-t-il ? Dans le cas contraire, je n'aurai pas d'autre choix que de me rendre chez lui au beau milieu de la nuit. J'ai des choses à lui dire. J'ai besoin de lui pour m'aider à faire le point.

En réalisant ce que je venais de voir à la télé dans le bureau du maire Undersee, j'ai tout de suite quitté la pièce. Juste à temps, d'ailleurs, car ce dernier a débouché dans le couloir un instant plus tard. Je l'ai salué de la main.

— Tu cherches Madge ? m'a-t-il demandé sur un ton amical.

— Oui. Je voudrais lui montrer ma robe.

— Eh bien, tu sais où la trouver.

À ce moment-là, d'autres bips ont retenti dans son bureau. Son expression est devenue grave.

— Excuse-moi, a-t-il dit.

Et il a refermé la porte derrière lui.

J'ai attendu dans le couloir le temps de recouvrer mon sang-froid. De me rappeler que je devais me comporter avec naturel. Puis j'ai retrouvé Madge dans sa chambre, assise devant sa coiffeuse, en train de brosser ses cheveux blonds ondulés. Elle portait la même robe blanche que le jour de la Moisson. En m'apercevant dans le miroir, elle m'a souri.

— Regarde-toi. On dirait que tu arrives tout droit du Capitole.

Je me suis approchée plus près. J'ai touché mon geai moqueur.

— C'est ma broche. Les geais moqueurs font fureur là-bas, maintenant, grâce à toi. Tu es sûre de ne pas vouloir la récupérer ?

— Ne sois pas ridicule, c'est un cadeau, m'a répondu Madge en nouant ses cheveux avec un élégant ruban doré.

— D'où vient-elle, d'ailleurs ?

— Elle appartenait à ma tante. Mais je crois qu'elle est dans ma famille depuis longtemps.

— C'est drôle, d'avoir choisi un geai moqueur. Je veux dire, après ce qui s'est passé pendant la rébellion. Les geais bavards qu'on a retournés contre le Capitole, tout ça.

Les geais bavards étaient des mutations génétiques, des oiseaux mâles créés par le Capitole pour espionner les rebelles dans les districts. Capables de mémoriser et de reproduire des conversations, ils avaient été envoyés dans les zones rebelles pour entendre ce qui s'y disait et tout répéter au Capitole. Les rebelles s'en étaient rendu compte et leur avaient servi toutes sortes de mensonges. Devant l'échec de son plan, le Capitole avait renoncé aux geais bavards et les avait laissés mourir. Quelques années plus tard, ils avaient tous disparu mais ils avaient eu le temps de s'accoupler avec des oiseaux moqueurs, donnant naissance à une nouvelle espèce.

— Oh, les geais moqueurs n'ont jamais été une arme, m'a dit Madge. Ce ne sont que des oiseaux chanteurs. Non ?

— Si, si.

Mais c'est faux. Un *oiseau* moqueur n'est qu'un oiseau chanteur. Un geai moqueur est une créature dont le Capitole n'a jamais voulu. Les geais bavards n'auraient pas dû savoir s'adapter à la vie sauvage, transmettre leurs gènes, se multiplier sous une forme inattendue. Le Capitole n'avait pas anticipé leur volonté de survivre.

En ce moment même, alors que je marche dans la neige, je vois des geais moqueurs sautiller sur les branches, écouter les chants des autres oiseaux et les transformer en mélodies

nouvelles. Comme toujours, ils me rappellent Rue. Je repense au rêve que j'ai fait hier dans le train, où je me voyais en train de la suivre sous la forme d'un geai moqueur. J'aurais bien voulu rester endormie un peu plus, le temps de découvrir où elle m'emmenait.

Il y a quand même une sacrée trotte jusqu'au lac. S'il me suit, Gale risque d'arriver de mauvaise humeur à cause du temps que je lui aurai fait perdre. Il n'a pas assisté au dîner dans la maison du maire, bien que le reste de sa famille soit venu. Hazelle a prétexté qu'il était malade : c'était clairement un mensonge. Je ne l'ai pas vu non plus à la fête des Récoltes. Vick m'a appris qu'il était à la chasse. Ça, je veux bien le croire.

Au bout de deux heures environ, j'atteins la vieille maison au bord du lac. Enfin, « maison »... c'est peut-être beaucoup dire. Elle ne comporte qu'une seule pièce, d'environ douze mètres carrés. Mon père pensait qu'autrefois on devait trouver ici de nombreuses cabanes – on peut encore apercevoir leurs fondations –, à l'époque où les gens venaient au lac pêcher et s'amuser. Celle-ci a survécu aux autres car elle est en béton. Le sol, les murs et le plafond. Une seule de ses quatre fenêtres reste intacte, les carreaux voilés et jaunis par le temps. Il n'y a plus ni eau ni électricité, mais la cheminée marche encore et on y trouve un tas de bois dans un coin, ramassé par mon père et moi des années plus tôt. J'allume un petit feu, en comptant sur la brume pour dissimuler la fumée. Le temps qu'il prenne, je balaye la neige accumulée sous les fenêtres cassées, en me servant d'un balai de branchages confectionné par mon père alors que j'avais huit ans et que je venais jouer à la petite maîtresse de maison. Je m'assois ensuite sur le minuscule foyer en béton, me réchauffe à la flamme en attendant l'arrivée de Gale.

Celui-ci apparaît dans un délai étonnamment court. Il a son arc sur l'épaule ainsi qu'un dindon sauvage, sans doute abattu en chemin, pendu à sa ceinture. Il reste un moment sur le seuil, comme s'il hésitait à entrer. Il tient le sac en cuir contenant la nourriture, la flasque, les gants de Cinna. Des cadeaux que sa colère contre moi lui interdit d'accepter. Je sais exactement ce

qu'il ressent. N'ai-je pas longtemps éprouvé la même chose à l'égard de ma mère ?

Je le regarde dans les yeux. Il ne réussit pas tout à fait à masquer la souffrance, le sentiment de trahison que lui inspirent mes fiançailles avec Peeta. C'est ma dernière chance, aujourd'hui, de ne pas le perdre à tout jamais. Je pourrais me justifier pendant des heures sans être certaine de le convaincre. Je préfère donc aller droit au but.

— Le président Snow en personne m'a menacée de t'éliminer, lui dis-je.

Gale hausse légèrement les sourcils, sans paraître vraiment surpris ni impressionné.

— Et qui d'autre ?

— Eh bien, il ne m'a pas vraiment fourni une liste. Mais je crois qu'on peut supposer sans trop se tromper qu'elle comprendrait l'ensemble de nos deux familles.

Cela suffit à le faire s'approcher du feu. Il s'accroupit devant les flammes et se réchauffe les mains.

— À moins que quoi ?

— À moins que rien du tout, pour le moment.

À l'évidence, voilà qui réclamerait de plus amples explications, sauf que j'ignore par où commencer. Je reste donc muette, le regard perdu dans les flammes.

Au bout d'une minute, Gale brise le silence.

— D'accord, merci pour les sous-titres.

Je me tourne vers lui, une remarque cinglante sur les lèvres, quand j'aperçois une lueur de malice dans son œil. Je m'en veux de sourire. La situation n'a rien de drôle. D'un autre côté, j' imagine que le coup est un peu difficile à encaisser pour lui. Nous allons tous mourir, quoi que nous fassions.

— J'ai un plan, tu sais.

— Oui, je suis sûr que c'est un plan génial. (Il me jette les gants sur les genoux.) Tiens. Je ne veux pas des gants de ton fiancé.

— Ce n'est pas mon fiancé. Nous faisons semblant. Et ce ne sont pas ses gants, mais ceux de Cinna, dis-je.

— Alors, je les reprends. (Il les enfle, fait jouer ses doigts à l'intérieur et hoche la tête d'un air approbateur.) Au moins, je mourrai dans un certain confort.

— Voilà qui me paraît plutôt optimiste. C'est vrai que tu n'es pas au courant de ce qui s'est passé.

— Alors, raconte-moi, dit-il.

Je décide de commencer par le soir où Peeta et moi avons été couronnés vainqueurs des Hunger Games, et où Haymitch m'a mise en garde contre la fureur du Capitole. Je lui parle du malaise qui ne me lâche plus depuis notre retour, de la visite du président Snow chez moi, des exécutions au district Onze, de la tension de la foule, de cet effort ultime que constituent nos fiançailles, de l'indication du président que tout cela ne suffira pas. Et de ma certitude de devoir en payer le prix.

Gale m'écoute sans m'interrompre. Pendant ce temps, il fourre ses gants dans sa poche et entreprend de nous préparer un repas avec les provisions contenues dans le sac. Il fait griller du pain et du fromage, épluche les pommes, met les marrons à rôtir sur les braises. Je regarde s'activer ses mains ; couvertes de cicatrices, comme l'étaient les miennes avant que le Capitole ne les soigne, mais fortes et compétentes. Des mains capables de creuser le charbon comme de poser un collet avec précision. Des mains qui m'inspirent confiance.

Je bois une gorgée de thé à la flasque avant de lui raconter mon retour à la maison.

— Eh bien, on peut dire que tu t'es mise dans une sacrée panade.

— Oh, je ne t'ai pas encore tout raconté.

— J'en ai assez entendu pour l'instant. Passons directement à ton plan génial.

Je prends une grande inspiration.

— On s'enfuit.

— Quoi ?

Ma proposition le prend totalement au dépourvu.

— On disparaît dans la forêt. Définitivement. (Impossible de déchiffrer son expression. Va-t-il me rire au nez, trouver ce projet chimérique ? Je me lève avec nervosité, prête à défendre mon idée.) Tu as dit toi-même qu'on pourrait le faire ! Rappelle-

toi, le matin de la Moisson. Tu as dit... Il s'avance et me décolle du sol. La pièce tourne autour de moi, et je dois refermer les bras autour de son cou pour ne pas tomber. Gale rit, heureux.

— Hé ! dis-je en protestant, mais je ris moi aussi.

Gale me repose par terre, sans me lâcher pour autant.

— D'accord, partons ensemble.

— Vraiment ? Tu ne me prends pas pour une folle ? Tu serais prêt à t'enfuir avec moi ?

Je partage enfin le poids qui m'écrasait avec Gale.

— Bien sûr, que tu es folle ! Je pars quand même avec toi. (Il est sérieux. Enthousiaste, même.) On peut y arriver. Je le sens, je le sais. Tirons-nous d'ici et ne revenons plus jamais !

— Tu es sûr ? Parce que ce ne sera pas facile, avec les petits et tout. Je n'ai pas envie qu'au bout de cinq kilomètres tu me dises que...

— Je suis sûr. Complètement, entièrement, à cent pour cent sûr.

Il pose son front contre le mien et m'attire à lui. Sa peau, son corps entier restituent la chaleur du feu et je ferme les yeux, en me laissant envelopper dans son étreinte. Je respire l'odeur de cuir mouillé par la neige, de fumée et de pommes, l'odeur de toutes ces journées d'hiver que nous avons connues avant les Jeux. Je n'essaie pas de me dégager. Pourquoi le devrais-je ? Il me murmure :

— Je t'aime.

C'est donc ça.

Je ne vois jamais arriver ces choses-là. Elles me tombent dessus trop vite. La seconde d'avant, vous êtes en train de proposer un plan d'évasion, et tout à coup... on vous balance une bombe. Je lâche la pire des réponses possibles :

— Je sais.

C'est affreux à entendre. Comme si, bien sûr, il ne pouvait pas s'empêcher de m'aimer mais que je n'éprouvais rien de mon côté. Gale fait mine de s'écarter. Je le retiens.

— Je sais ! Et toi... tu sais ce que tu représentes pour moi. (Ça ne lui suffit pas. Il s'arrache à mon étreinte.) Gale, je ne peux pas penser à ce genre de choses pour l'instant. Le seul sentiment qui m'habite, tous les jours, à chaque minute depuis

que le nom de Prim est sorti à la Moisson, c'est la peur. Et on dirait qu'il n'y a plus de place pour quoi que ce soit d'autre. Peut-être que si on arrive à gagner un endroit sûr, je pourrai être différente. Je n'en sais rien.

Je le vois ravalier sa déception.

— Très bien, essayons toujours. On verra bien. (Il revient face au feu, où les marrons commencent à brûler. Il les retourne sur la pierre.) Ma mère ne sera pas facile à convaincre.

Il est toujours motivé, au moins. Mais sa gaieté a disparu, remplacée par une tension trop familière.

— La mienne non plus. Je vais devoir lui faire entendre raison. L'emmener pour une longue promenade. M'assurer qu'elle comprenne qu'il n'y a pas d'alternative.

— Elle comprendra. J'ai suivi une grande partie des Jeux avec Prim et elle. Elle te dira oui.

— J'espère. (La température dans la maison semble avoir chuté de plusieurs degrés en quelques secondes.) C'est Haymitch qui m'inquiète le plus.

— Haymitch ? (Gale en oublie ses marrons.) Tu ne comptes quand même pas lui demander de venir ?

— Il le faut, Gale. Si on les laisse là, Peeta et lui, ils risquent de... (Je m'interromps devant sa grimace.) Quoi ?

— Désolé. Je n'avais pas réalisé que nous serions aussi nombreux.

— Ils les tortureraient à mort, pour leur faire avouer où nous sommes partis !

— Et les parents de Peeta ? Ils ne viendront jamais. En fait, ils vendront la mèche à la première occasion. Je suis sûr qu'il est assez malin pour s'en rendre compte. Et s'il décidait de rester ?

Je tente d'affecter l'indifférence, mais ma voix me trahit.

— Il fera comme il voudra.

— Tu l'abandonnerais ? insiste Gale.

— Pour sauver Prim et ma mère, oui. Je veux dire, non ! Je le persuaderais de venir.

— Et moi, est-ce que tu m'abandonnerais aussi ? (L'expression de Gale est dure comme le granit à présent.) Au cas où, par exemple, je n'arriverais pas à convaincre ma mère

d'emmener les trois petits avec nous dans la forêt en plein hiver ?

— Hazelle ne refusera pas. Elle verra bien qu'il n'y a pas d'autre solution.

— Imagine que non, Katniss. Que fera-t-on ?

— Dans ce cas, il faudra l'obliger, Gale. Est-ce que tu crois que j'invente toute cette histoire ?

La colère me fait hausser le ton.

— Non. Enfin, je ne sais pas. Peut-être que le président cherche à te manipuler. Je veux dire, il est en train d'organiser ton mariage. Tu as vu la réaction de la foule au Capitole. Je ne crois pas qu'il puisse se permettre de t'éliminer. Comment retomberait-il sur ses pieds ? demande Gale.

— Tu sais, avec un soulèvement en cours dans le district Huit, je doute qu'il ait le temps de choisir mon gâteau !

À l'instant où je dis ça, je voudrais ravalier mes paroles. Leur effet sur Gale est immédiat : ses joues s'échauffent, ses yeux brillent.

— Il y a un soulèvement dans le Huit ? répète-t-il à voix basse.

J'essaie de faire marche arrière. De le calmer, comme j'ai tenté d'apaiser les districts.

— Je ne sais pas si on peut vraiment parler de soulèvement. Il y a des émeutes. Des gens dans la rue... Gale m'empoigne par les épaules.

— Qu'as-tu vu exactement ?

— Rien du tout ! Pas de mes yeux, en tout cas. J'ai juste entendu la nouvelle. (Comme d'habitude, c'est trop peu, trop tard. Je capitule et lui déballe tout.) J'ai vu quelque chose à la télé chez le maire. Un truc que je n'étais pas censée voir. Il y avait une foule, des incendies, et des Pacificateurs qui tiraient sur les gens mais ceux-ci se défendaient... (Je me mords la lèvre, incapable de continuer à lui décrire la scène. Je prononce les mots qui me hantent depuis longtemps.) Tout est ma faute, Gale. À cause de ce que j'ai fait dans l'arène. Si je m'étais tuée avec ces baies, rien de tout ça ne serait arrivé. Peeta serait rentré en vainqueur, et les autres auraient continué comme avant.

— Continué à quoi ? me dit-il sur un ton radouci. À crever de faim ? À trimer comme des esclaves ? À envoyer leurs gosses à la Moisson ? Tu n'as rien fait de mal – au contraire, tu as donné l'exemple à tous ceux qui auront le courage de le suivre. Ça gronde, dans la mine, tu sais. Les gens sont prêts à se battre. Tu ne comprends donc pas ? On y est, les choses sont enfin en train de bouger ! S'il y a eu un soulèvement dans le district Huit, pourquoi pas ici ? Ou même partout ? C'est peut-être enfin l'occasion que nous...

— Arrête ! Tu ne sais pas de quoi tu parles. Hors du district Douze, les Pacificateurs n'ont plus rien à voir avec Darius, ou même Cray ! La vie des gens n'a aucune valeur pour eux !

— Raison de plus pour prendre part à la lutte ! rétorque-t-il d'une voix âpre.

— Non ! Il faut s'enfuir loin d'ici avant qu'ils ne nous tuent, et un tas de gens avec nous !

Voilà que je recommence à hurler. Je ne comprends pas pourquoi il fait ça. Pourquoi refuse-t-il d'ouvrir les yeux ?

Gale me repousse brutalement.

— Pars seule si tu veux. Moi, je reste.

— Tu étais prêt à m'accompagner il y a deux minutes. Je ne vois pas pourquoi un soulèvement dans le district Huit te dissuaderait de partir, au contraire. Je crois plutôt que tu es furieux à cause de... (Non, je ne peux quand même pas lui jeter Peeta à la figure.) As-tu pensé à ta famille ?

— As-tu pensé aux autres familles, Katniss ? À toutes celles qui n'ont pas la possibilité de s'enfuir ? Tu ne comprends pas. Il ne s'agit plus simplement de sauver notre peau, à présent. Pas maintenant que la rébellion a commencé ! (Gale secoue la tête, sans chercher à masquer le dégoût que je lui inspire.) Tu pourrais faire tellement. (Il jette les gants de Cinna à mes pieds.) J'ai changé d'avis. Je ne veux rien accepter qui vienne du Capitole.

Et il me plante là.

Je baisse les yeux sur les gants. « Rien accepter qui vienne du Capitole » ? Était-ce dirigé contre moi ? Me voit-il à présent comme une création du Capitole, une chose intouchable ? L'injustice de la situation me remplit de colère, à laquelle vient

s'ajouter une peur sourde à l'idée de la prochaine folie que Gale risque de commettre.

Je m'affale à côté de la cheminée, en mal de réconfort, pour réfléchir à ce qu'il convient de faire. Je commence par me rassurer en me disant qu'une rébellion n'éclate pas du jour au lendemain. Gale ne verra pas les mineurs avant demain. Si je peux parler d'abord avec Hazelle, peut-être parviendra-t-elle à lui faire entendre raison. Sauf que je vais devoir attendre. S'il est chez lui, il ne me laissera pas entrer. Peut-être cette nuit, quand les autres seront endormis... Hazelle travaille souvent très tard sur ses lessives. Je n'aurai qu'à attendre, frapper aux carreaux et la mettre au courant afin qu'elle empêche Gale de se fourrer dans le pétrin.

Ma conversation avec le président Snow me revient en mémoire.

« Mes conseillers avaient peur que vous ne nous causiez des difficultés, mais vous n'avez pas l'intention de vous montrer difficile, n'est-ce pas ?

— Non.

— C'est ce que je leur ai dit. J'ai fait valoir qu'une fille capable de se donner tant de mal pour rester en vie n'allait pas tout flanquer par terre bêtement. »

Je réfléchis au mal que se donne Hazelle pour garder sa famille en vie. Elle sera forcément de mon côté dans cette affaire. Non ?

Il ne doit plus être loin de midi maintenant, et les journées sont courtes. Inutile de traîner dans les bois à la nuit tombée si l'on n'y est pas obligé. J'écrase les restes de mon petit feu, nettoie les reliefs de nourriture et glisse les gants de Cinna dans ma ceinture. Je crois que je vais les garder encore un moment. Au cas où Gale changerait d'avis. Je repense à l'expression de son visage quand il les a jetés à mes pieds. Au dégoût qu'il affichait... Je traverse la forêt à grandes enjambées et regagne mon ancienne maison tant qu'il fait encore jour. Ma discussion avec Gale a été un fiasco, d'accord, mais je n'ai pas renoncé pour autant à mon projet de fuir le district Douze. Je décide d'aller trouver Peeta. En un sens, comme il a vu les mêmes choses que moi au cours de la Tournée, il se montrera peut-être plus facile à

convaincre. Je tombe sur lui à la sortie du Village des vainqueurs.

— Tu étais partie chasser ? me demande-t-il.

Au ton de sa voix, on devine ce qu'il insinue.

— Pas vraiment. Tu sors en ville ?

— Oui. Je dois dîner chez mes parents.

— Bon, je vais faire un bout de chemin avec toi.

La route qui relie le Village des vainqueurs à la grand-place n'est pas très fréquentée. On peut y parler en toute sécurité. Mais les mots restent bloqués dans ma gorge. La proposition que j'ai faite à Gale a été un tel désastre. Je mordille mes lèvres gercées. La grand-place se rapproche à chaque foulée. Je n'aurai peut-être plus d'occasion semblable avant longtemps. Je respire à fond, puis je me jette à l'eau.

— Peeta, si je te demandais de t'enfuir hors du district avec moi, est-ce que tu viendrais ?

Peeta me retient par le bras. Il n'a pas besoin de voir mon visage pour savoir que je suis sérieuse.

— Ça dépendrait de la raison.

— Notre petit numéro n'a pas convaincu le président Snow. Il y a un soulèvement dans le district Huit. Nous devons nous enfuir loin d'ici.

— Par « nous », est-ce que tu veux dire juste toi et moi ? Non. Qui d'autre viendrait ?

— Ma famille. La tienne, si elle veut. Haymitch, peut-être.

— Et Gale ?

— Je ne sais pas. Il aurait peut-être d'autres projets.

Peeta secoue la tête et m'adresse un petit sourire désabusé.

— Tu parles qu'il en aurait. Bien sûr, Katniss, je viendrais.

Je sens un léger frémissement d'espoir.

— C'est vrai ?

— Oui. Sauf que je ne crois pas une seconde que tu as l'intention de partir.

Je dégage mon bras d'une secousse.

— Alors, c'est que tu me connais mal. Tiens-toi prêt. Ça peut avoir lieu à tout moment.

Je m'éloigne en frappant le sol de mes talons. Il me suit quelques pas en arrière.

— Katniss, me lance-t-il. (Je ne ralentis pas. S'il considère que c'est une mauvaise idée, je préfère ne pas le savoir, car je n'en ai pas d'autre.) Katniss, attends-moi. (Je décoche un coup de pied dans la neige grisâtre et je me laisse rejoindre. La poussière de charbon salit tout.) Je viendrai avec toi, si tu y tiens. Je pense simplement que nous ferions mieux d'en discuter d'abord avec Haymitch. Nous assurer que nous ne risquons pas d'aggraver les choses pour tout le monde. (Il dresse la tête.) C'était quoi, ça ?

Je lève le menton. J'étais si absorbée par mes soucis que je n'ai pas prêté attention au bruit étrange provenant de la grand-place : un sifflement, suivi d'un claquement sourd puis les murmures d'une foule.

— Viens, me dit Peeta.

Son visage s'est durci. J'ignore pourquoi. Ces bruits n'évoquent rien pour moi. Mais sa réaction m'inquiète.

Quand nous atteignons la grand-place, il est clair qu'il se passe quelque chose, mais la foule trop dense nous empêche de voir quoi. Peeta grimpe sur une caisse contre le mur d'une confiserie et me tend la main tout en regardant par-dessus les têtes. Je m'apprête à le rejoindre, quand il me barre l'accès.

— Descends. Descends d'ici !

Il chuchote d'une voix rauque, insistante.

— Quoi ? dis-je en tâchant de me hisser à ses côtés.

— Rentre chez toi, Katniss ! Je te rattrape dans une minute, je te le promets !

J'ignore ce qui se passe, mais c'est grave. Je m'arrache à sa main et me fraye un passage dans la foule. Les gens qui me voient, qui me reconnaissent, semblent paniqués. On cherche à me repousser. On me siffle :

— Fiche-le camp d'ici, ma fille.

— N'aggrave pas les choses.

— Qu'est-ce que tu cherches ? À le faire tuer ?

Mon cœur bat si vite et si fort que je les entends à peine. Je sais seulement que ce qui se déroule au centre de la place me concerne. Quand je parviens enfin au premier rang, je réalise que j'avais raison.

Gale est attaché à un poteau. Le dindon qu'il a chassé cet après-midi pend au-dessus de lui, cloué par le cou. Son blouson est roulé par terre, sa chemise, déchirée. Inconscient, à genoux, il n'est plus retenu que par les cordes autour de ses poignets. Son dos est une masse de chair sanguinolente.

Debout derrière lui se tient un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je reconnais l'uniforme. C'est celui du chef de nos Pacificateurs. Il ne s'agit pas du vieux Cray, pourtant, mais d'un solide gaillard au pli du pantalon impeccable.

Les éléments du puzzle refusent de s'imbriquer, jusqu'à ce que je le voie relever son fouet.

8

Je m'écrie « Non ! » et je bondis en avant.

Il est trop tard pour retenir son bras, et je sais d'instinct que je n'aurai pas la force de le bloquer. Je me jette plutôt entre Gale et le fouet. Les bras tendus pour protéger son corps meurtri, je ne suis pas en mesure de détourner la mèche. Je la prends en plein sur la joue gauche.

La douleur est cuisante, instantanée. Des éclairs déchirent mon champ de vision. Je tombe à genoux. Appuyée sur une main, je me tiens la joue de l'autre. Je sens déjà la chair enfler, me pocher l'œil. Le sang de Gale ruisselle partout sur les pierres. L'air est saturé de son odeur. Je hurle :

— Arrêtez ! Vous allez le tuer !

J'entrevois le visage de mon agresseur. Dur, marqué de rides profondes, avec une bouche cruelle. Des cheveux gris coupés en brosse, des yeux si noirs qu'ils semblent se réduire aux iris, un long nez droit, rougi par l'air glacé. Il relève encore son bras vigoureux, le regard rivé sur moi. Je porte la main à mon épaule, à la recherche d'une flèche, mais bien sûr j'ai laissé mes armes dans la forêt. Je serre les dents en prévision du prochain coup.

— Attendez ! aboie une voix.

Haymitch s'avance, trébuche sur un Pacificateur étendu au sol. C'est Darius. Il a une grosse bosse au-dessus du front. Assommé, il respire encore. Que s'est-il passé ? Aurait-il tenté d'intervenir avant mon arrivée ?

Haymitch l'ignore et me relève sans ménagement.

— Oh, magnifique. (Il me redresse le menton afin de m'examiner.) Elle a une séance photos la semaine prochaine, dans sa robe de mariée. Comment vais-je expliquer ça à son styliste ?

Je lis une lueur de reconnaissance dans le regard de l'homme au fouet. Emmitouflée comme je le suis, sans maquillage, la

natte négligemment glissée sous mon manteau, je n'ai plus grand-chose de la gagnante des derniers Hunger Games. En particulier avec la moitié du visage balafrée d'une grosse marque rouge. Haymitch, en revanche, passe à la télévision depuis des années, et son allure n'est pas de celles qu'on oublie.

L'homme repose son fouet contre sa hanche.

— Elle a interrompu le châtiment d'un criminel.

Tout chez cet homme – sa voix autoritaire, son accent étranger – trahit une menace nouvelle et inconnue. D'où vient-il donc ? Du district Onze ? Du Trois ? Directement du Capitole ?

— Je me fiche pas mal de savoir si elle a fait sauter l'hôtel de justice, rugit Haymitch. Regardez sa joue ! Vous croyez qu'elle sera prête pour les caméras dans une semaine ?

L'homme garde une voix glaciale, dans laquelle je crois pourtant déceler une pointe de doute.

— Ce n'est pas mon problème.

— Ah non ? Eh bien ça va le devenir, mon ami. Parce que le premier coup de téléphone que je passerai en rentrant chez moi sera pour le Capitole, promet Haymitch. Pour demander qui vous a permis de ruiner le minois de ma gagnante !

— Ce garçon a été surpris à braconner. De quoi se mêle-t-elle, de toute manière ? maugrée l'homme.

— C'est son cousin, intervient Peeta, en passant son bras sous le mien. Et elle et moi sommes fiancés. Alors si vous voulez vous en prendre à lui, vous aurez affaire à nous deux.

Je sens l'homme hésiter. Nous sommes peut-être les trois seules personnes dans tout le district capables de nous opposer à lui. Mais ça ne durera pas. Il y aura des répercussions. Dans l'immédiat, cependant, je me soucie uniquement de garder Gale en vie. Le nouveau chef des Pacificateurs jette un coup d'œil au reste de ses hommes. Je constate avec soulagement qu'il s'agit de visages familiers, de vieux amis de la Plaque. À leur expression, on devine qu'ils n'apprécient pas le spectacle.

L'un d'entre eux, une femme du nom de Purnia que je vois souvent manger chez Sae Boui-boui, s'avance avec raideur.

— Je crois que, pour un premier délit, le nombre légal de coups de fouet a déjà été dispensé, monsieur. À moins que vous

ne souhaitiez prononcer une sentence de mort, laquelle réclame un peloton d'exécution.

— Est-ce le protocole habituel, par ici ? s'enquiert le chef des Pacificateurs.

— Oui, monsieur, répond Purnia.

Plusieurs autres confirment d'un hochement de tête. Je suis certaine qu'ils n'en ont pas la moindre idée, car, à la Plaque, le protocole habituel quand quelqu'un ramène un dindon sauvage consiste plutôt à se disputer les pilons.

— Très bien. Débarrasse-moi de ton cousin, petite. Et quand il reprendra connaissance, préviens-le que si je le surprends à braconner sur les terres du Capitole, je réunirai moi-même ce peloton d'exécution !

Le chef des Pacificateurs essuie son fouet au creux de sa main, en nous éclaboussant de sang. Puis il l'enroule avec soin et quitte les lieux.

La plupart des autres Pacificateurs lui emboîtent le pas d'un air gêné. Un petit groupe reste en arrière et soulève Darius par les bras et les jambes. Je croise le regard de Purnia et lui souffle un « merci » avant qu'elle ne s'éloigne. Elle ne répond rien, mais je sais qu'elle a compris.

— Gale.

Je me retourne, m'efforce maladroitement de dénouer les cordes autour de ses poignets. Quelqu'un tend un couteau, et Peeta tranche ses liens. Gale s'effondre par terre.

— Il vaudrait mieux le ramener chez ta mère, conseille Haymitch.

Nous n'avons pas de civière, mais une vieille femme qui tient une échoppe de vêtements nous vend la planche qui lui sert de comptoir.

— Surtout, ne dites à personne où vous l'avez eue, nous supplie-t-elle en remballant ses marchandises.

Les gens s'empressent de quitter les lieux. La peur l'emporte sur la compassion. Après la scène à laquelle je viens d'assister, je ne peux pas leur en vouloir.

Le temps d'allonger Gale sur la planche, il ne reste plus grand monde pour le porter : Haymitch, Peeta, et deux mineurs qui travaillent dans la même équipe que lui.

Leevy, une fille qui habite à deux portes de mon ancienne maison dans la Veine, me saisit le bras. Ma mère a sauvé son petit frère de la rougeole, l'an dernier.

— Vous avez besoin d'aide pour le ramener ?

Ses yeux gris sont emplis de frayeur, mais résolus.

— Non, mais peux-tu prévenir Hazelle ? Lui demander de nous retrouver chez moi ?

— J'y vais, dit Leevy en tournant les talons.

— Leevy ! Précise-lui bien de venir sans les petits.

— Ne t'inquiète pas, je resterai pour les garder.

— Merci, dis-je.

Je ramasse le blouson de Gale et me dépêche de rattraper les autres.

— Mets un peu de neige là-dessus, me lance Haymitch par-dessus son épaule.

Je rafle une poignée de neige et la colle contre ma joue. La douleur s'atténue un peu. Je pleure abondamment de l'œil gauche à présent et, dans le soir qui tombe, c'est tout juste si je parviens à distinguer les bottes de ceux qui me précèdent.

Pendant le trajet, Bristel et Thom, les deux collègues de Gale, nous racontent comment les choses se sont passées. Gale s'est rendu chez Cray comme il l'a fait des centaines de fois, certain d'obtenir un bon prix pour son dindon sauvage. Mais l'homme qui lui a ouvert était le nouveau chef des Pacificateurs, un certain Romulus Thread. Nul ne sait ce qu'il est advenu de Cray. Ce matin encore il s'achetait de l'alcool blanc à la Plaque, apparemment toujours en poste, mais désormais il semble introuvable. Thread a immédiatement mis Gale en état d'arrestation, et bien sûr, avec son dindon mort à la main, Gale n'a rien pu dire pour sa défense. La nouvelle a vite fait le tour du district. Traîné sur la grand-place, il a été contraint d'avouer son crime et condamné à être fouetté séance tenante. Le temps que j'arrive, il avait déjà reçu quarante coups de fouet. Il a perdu connaissance autour du trentième.

— Une chance qu'il n'ait eu que ce dindon sur lui, remarque Bristel. S'il s'était pointé avec sa récolte habituelle, son compte était bon.

— Il a raconté à Thread qu’il l’avait trouvé dans la Veine. Que la bête avait sauté par-dessus le grillage, et qu’il l’avait transpercée avec son bâton. Ça reste un crime. Mais s’ils avaient su qu’il rôdait dans les bois avec des armes, à tous les coups, ils l’auraient tué sur place, renchérit Thom.

— Et Darius ? demande Peeta.

— Au bout d’une vingtaine de coups de fouet, il a voulu intervenir, en disant que ça suffisait. Seulement, il ne l’a pas fait d’une manière maligne et officielle, comme Purnia. Il a retenu le bras de Thread, et Thread l’a cogné avec le manche de son fouet. Il va avoir de gros ennuis, prédit Bristel.

— Comme nous tous, grommelle Haymitch.

Il commence à neiger à gros flocons, et la visibilité se dégrade encore. Je suis les autres en trébuchant dans l’allée qui mène jusque chez moi ; je me guide à l’oreille. La porte s’ouvre, et un rectangle de lumière dorée se découpe sur la neige. Ma mère, qui devait m’attendre – je me suis absentée toute la journée sans prévenir –, embrasse la scène d’un seul regard.

— Un nouveau chef des Pacificateurs..., dit Haymitch.

Elle hoche la tête, comme si c’était en soi une explication suffisante.

Émerveillée, comme toujours, je regarde cette femme qui m’appelle à grands cris pour tuer une araignée se transformer sous mes yeux en une personne insensible à la peur. Il en est ainsi chaque fois qu’on lui amène un malade ou un mourant... Je me dis que c’est dans ces moments-là que ma mère donne la pleine mesure de son courage. On dégage promptement la table de la cuisine, on étale une nappe propre par-dessus et on y allonge Gale. Ma mère verse de l’eau bouillante dans une bassine en ordonnant à Prim d’aller lui chercher différentes choses dans son armoire à pharmacie : des herbes séchées, des teintures, des flacons hermétiques. Je regarde ses mains aux longs doigts effilés émietter ceci, verser quelques gouttes de cela, au-dessus de la bassine. Tout en trempant un linge dans le liquide fumant, elle donne des instructions à Prim pour en préparer un deuxième.

Ma mère jette un coup d’œil dans ma direction.

— L’œil n’est pas touché ?

— Non, juste enflé.

— Remets de la neige dessus, me commande-t-elle.

Il est clair que je ne suis pas une priorité.

— Tu vas pouvoir le sauver ?

Sans répondre, elle essore son linge et le tient en l'air un moment pour le laisser refroidir un peu.

— Ne t'inquiète pas, intervient Haymitch. Quand les flagellations étaient fréquentes, avant la nomination de Cray, c'est toujours elle qui soignait les pauvres gars.

Je ne me souviens pas d'une époque antérieure à Cray, une époque où le chef des Pacificateurs avait largement recours au fouet. Ma mère devait avoir à peu près mon âge, et travailler dans l'officine de ses parents. Elle avait donc déjà des mains de guérisseuse.

Doucement, très doucement, elle entreprend de nettoyer le dos à vif de Gale. Je me sens inutile, au bord de la nausée. La neige qui goutte encore de mon gant forme une petite flaque par terre. Peeta m'oblige à m'asseoir et m'applique contre la joue une serviette remplie de neige fraîche.

Haymitch renvoie Bristel et Thom chez eux. Je le vois leur glisser quelques pièces.

— On ne sait pas ce que va devenir votre équipe, leur explique-t-il.

Ils acceptent l'argent avec un hochement de tête.

Hazelle arrive, rouge et essoufflée, des flocons de neige dans les cheveux. Sans un mot, elle prend place sur un tabouret près de la table, attrape la main de Gale et la presse contre ses lèvres. Ma mère ne la voit même pas. Elle s'est retirée dans cette zone inaccessible où n'existent plus que son patient et elle, et parfois Prim. Les autres ne comptent plus.

Même avec ses mains expertes, il lui faut longtemps pour nettoyer les plaies, replacer les lambeaux de peau qu'il est possible de sauver, appliquer un onguent et un bandage léger. À mesure qu'elle essuie le sang, on peut distinguer la moindre trace de coup de fouet ; chacune résonne dans mon crâne comme l'entaille qui me barre le visage. Je multiplie ma propre douleur par deux, par trois, par quarante, et j'espère que Gale va rester inconscient. Bien sûr, c'est trop demander. Alors qu'on

termine son bandage, il lâche un gémissement. Hazelle lui caresse les cheveux et lui glisse quelques mots à l'oreille, tandis que Prim et ma mère fouillent dans leur maigre réserve d'anti-douleurs. En règle générale, ces médicaments ne sont accessibles qu'aux médecins. Difficiles à trouver, ils coûtent une fortune et sont toujours très demandés. Ma mère garde les plus efficaces pour les pires douleurs, mais quelle est la pire douleur ? À mes yeux, c'est toujours celle à laquelle j'assiste. Si cela dépendait de moi, ces anti-douleurs fondraient en une journée, tant je suis incapable de voir souffrir quelqu'un. Ma mère essaie de les réserver aux mourants, afin de faciliter leur départ.

Voyant Gale en train de reprendre connaissance, elle décide de lui faire boire une décoction d'herbes.

— Ça ne suffira pas, dis-je. (Tout le monde me regarde.) Ça ne suffira pas, je sais ce que ça fait. Ta tisane ne calmerait même pas une migraine.

— Je rajouterai un peu de sirop de sommeil, Katniss, et ça ira. Les herbes sont surtout destinées à réduire l'inflammation..., commence ma mère avec calme.

— Donne-lui ces foutus anti-douleurs ! Donne-les-lui ! Qui es-tu, de toute façon, pour décider de la douleur qu'il peut supporter ?

Gale s'agite au son de ma voix, tente de lever le bras vers moi. Un sang frais vient rougir ses bandages, et un nouveau gémissement s'échappe de ses lèvres.

— Faites-la sortir, ordonne ma mère.

Haymitch et Peeta me portent littéralement hors de la pièce pendant que je braille des obscénités. Ils me couchent dans l'une de nos chambres d'amis et me maintiennent jusqu'à ce que je cesse de lutter.

Je reste allongée dans le lit, à sangloter, avec de grosses larmes qui tentent de couler de mon œil poché, et j'entends Peeta raconter à voix basse le soulèvement dans le district Huit.

— Elle voudrait qu'on s'enfuie tous ensemble, conclut-il.

Quoi qu'en pense Haymitch, il garde son opinion pour lui.

Au bout d'un moment, ma mère nous rejoint pour soigner mon visage. Puis elle me tient la main, me caresse le bras, pendant qu'Haymitch lui apprend ce qui est arrivé à Gale.

— Alors, ça recommence, dit-elle. Comme avant ?

— On dirait bien, répond-il. Qui aurait cru qu'un jour on regretterait le vieux Cray ?

Cray n'aurait pas été populaire de toute manière, à cause de son uniforme, mais c'est surtout cette habitude qu'il avait d'attirer dans son lit de jeunes femmes affamées et prêtes à tout qui faisait de lui un objet de révolulsion. Quand les temps devenaient trop durs, les plus désespérées venaient frapper à sa porte, lui vendre leurs corps pour gagner quelques pièces afin de nourrir leurs familles. Si j'avais été plus âgée à la mort de mon père, j'aurais pu être l'une d'entre elles. À la place, j'ai appris à chasser.

J'ignore à quoi fait allusion ma mère en parlant de choses qui recommencent, mais je suis trop en colère et j'ai trop mal pour lui poser la question. L'idée que des temps plus difficiles encore nous attendent s'est imprimée en moi, cependant. Quand la sonnette d'entrée retentit, je me redresse dans mon lit. Qui peut venir nous voir à cette heure de la nuit ? Il n'y a qu'une seule réponse possible. Des Pacificateurs.

— Pas question qu'ils l'emmènent, dis-je.

— C'est peut-être toi qu'ils veulent, me rappelle Haymitch.

— Ou vous.

— Ils seraient venus chez moi, fait-il remarquer. Je vais ouvrir.

— Non, je m'en charge, déclare tranquillement ma mère.

Pour finir, nous la suivons tous dans le couloir pendant que la sonnette carillonne avec insistance. Sur le perron, ce n'est pas une escouade de Pacificateurs que nous découvrons, mais une silhouette solitaire couverte de neige. Madge. Elle me tend une petite boîte en carton détrem pé.

— Pour ton ami, m'explique-t-elle. (Je soulève le couvercle de la boîte. Celle-ci renferme une demi-douzaine de flacons d'un liquide transparent.) Ils sont à ma mère. C'est elle qui me les a donnés. Prends-les, je t'en prie.

Avant que nous puissions prononcer un mot, elle repart en courant dans la tempête.

— La folle, murmure Haymitch alors que nous regagnons la cuisine.

J'ignore ce que ma mère a fini par administrer à Gale, mais j'avais raison, c'est insuffisant. Je le vois serrer les dents, la peau brillante de sueur. Ma mère remplit une seringue et lui injecte le contenu d'un des flacons dans le bras. Son visage se détend presque aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demande Peeta.

— Ça vient du Capitole, répond ma mère. Un dérivé de morphine.

— Je ne savais même pas que Madge connaissait Gale.

— On est souvent passés lui vendre des fraises, dis-je d'un ton cinglant.

Pourquoi suis-je en colère ? Ce n'est tout de même pas pour ce médicament qu'elle a apporté ?

— Elle devait beaucoup les aimer, déclare Haymitch.

Voilà ce qui me chiffonne. L'idée qu'il puisse exister quelque chose entre Gale et Madge. Je déteste ça.

— C'est une amie, dis-je finalement.

Voyant Gale s'endormir sous l'effet de la morphine, tout le monde pousse un soupir de soulagement. Prim nous fait avaler un peu de pain et de ragoût. On propose une chambre à Hazelle, mais elle doit rentrer chez elle s'occuper des petits. Haymitch et Peeta veulent rester. Ma mère les renvoie chez eux également. Sachant que je n'en ferai qu'à ma tête de toute façon, elle me laisse auprès de Gale tandis que Prim et elle partent se coucher.

Seule dans la cuisine, je m'assois sur le tabouret d'Hazelle en tenant la main de Gale. Au bout d'un moment, mes doigts se portent à son visage. J'effleure des parties de lui que je n'avais encore jamais eu aucune raison de toucher. Ses sourcils épais, la courbe de sa joue, l'arête de son nez, le creux de sa nuque. Je caresse le duvet sur son menton, et j'en arrive enfin à ses lèvres. Douces, pleines, charnues. Son souffle réchauffe ma peau glacée.

A-t-on toujours l'air plus jeune quand on est endormi ? En cet instant, je vois le garçon que j'ai rencontré dans les bois des

années plus tôt, celui qui m'a accusée de relever ses collets. Quelle paire on faisait à l'époque – deux orphelins de père, terrifiés mais farouchement résolus à nourrir leurs familles. Désespérés, mais plus jamais seuls après ce jour-là, car nous nous étions trouvés. Je repense à mille moments passés ensemble : nos après-midi de pêche, le jour où je lui ai enseigné à nager, la fois où je me suis foulé le genou et où il a dû me porter jusqu'à la maison. Toujours à nous entraider, à veiller l'un sur l'autre, à nous donner du courage.

Pour la première fois, j'inverse nos positions dans ma tête. Je m'imagine voyant Gale se porter volontaire pour Rory lors de la Moisson, partir loin de moi, devenir l'amoureux d'une parfaite inconnue afin de rester en vie, puis revenir chez nous avec elle. Vivre à ses côtés. Et promettre de l'épouser.

La haine que je ressens pour lui, pour cette fille imaginaire, pour tout, est si réelle, si immédiate, que j'en ai la gorge nouée. Gale est à moi. Je suis à lui. Toute autre issue est impensable. Pourquoi a-t-il fallu qu'il manque mourir sous les coups de fouet pour que je m'en rende compte ?

À cause de mon égoïsme. De ma lâcheté. Parce que je suis le genre de fille qui préfère s'enfuir au lieu d'agir, en abandonnant derrière elle tous ceux qui ne peuvent pas suivre. Voilà la fille que Gale a vue dans la forêt ce matin.

Pas étonnant que j'aie remporté les Jeux. Ce sont toujours les gens les moins recommandables qui en sortent vainqueurs.

« Tu as quand même sauvé Peeta », me dis-je faiblement.

Mais mes motivations ne me paraissent plus aussi nobles à présent. Je savais parfaitement que je ne pourrais plus jamais me montrer au district Douze si je l'avais laissé mourir.

Je pose la tête sur le coin de la table, remplie de dégoût pour moi-même. Je regrette de ne pas être morte dans l'arène. Je regrette que Seneca Crane ne m'ait pas réduite en poussière comme le président Snow l'aurait voulu, quand j'ai sorti ces baies.

Les baies. Tout se ramène à cette poignée de fruits vénéneux. Si je les ai sorties en sachant que je ne pourrais pas rentrer sans Peeta, je suis une personne méprisable. Si je l'ai fait par amour, je reste quelqu'un d'égoïste mais ça peut encore s'excuser. En

revanche, si j'ai agi dans l'intention de défier le Capitole, je deviens quelqu'un d'estimable. L'ennui, c'est que j'ignore ce que j'avais dans la tête à ce moment-là.

La population des districts aurait-elle raison ? Était-ce un acte de rébellion, même inconscient ? Tout au fond de moi, je sais qu'il ne suffit pas de nous sauver, moi, ma famille et mes amis, en prenant la fuite. Quand bien même je le pourrais. Ça n'arrangerait rien. Ça n'empêcherait pas d'autres gens de subir ce que Gale a enduré aujourd'hui.

La vie dans le district Douze n'est pas si différente de celle dans l'arène. À un certain moment, il faut cesser de fuir, faire face et affronter ceux qui cherchent à vous tuer. Le plus difficile, c'est de trouver le courage nécessaire. Enfin, pas pour Gale, c'est un rebelle de naissance. Moi, je suis plutôt du genre à échafauder des plans d'évasion.

— Je regrette, dis-je.

Je me penche et l'embrasse sur les lèvres.

Ses paupières frémissent, et il me regarde à travers un brouillard d'opiacées.

— Hé, Catnip.

— Hé, Gale, dis-je.

— Je croyais que tu serais déjà loin d'ici.

Mon choix est simple. Je peux mourir comme un gibier dans les bois. Ou je peux mourir ici, au côté de Gale.

— Je ne pars plus. Je vais rester ici et semer le plus de pagaille possible.

— Moi aussi, dit Gale.

Il esquisse un sourire, puis replonge dans le sommeil.

9

On me secoue par l'épaule. Je me redresse. Je m'étais endormie face contre la table. La nappe blanche a imprimé des marques sur ma joue indemne. L'autre, celle qui a reçu le coup de fouet, palpite douloureusement. Gale est insensible au reste du monde, mais ses doigts sont verrouillés autour des miens. Une odeur de pain frais me fait tourner ma nuque raide, et je découvre Peeta en train de m'observer avec tristesse. J'ai l'impression qu'il est là depuis un moment.

— Va te coucher, Katniss, dit-il. Je vais prendre le relais.

— Peeta, à propos de ce que j'ai dit hier, en parlant de nous enfuir...

— Je sais, m'interrompt-il. Il n'y a rien à expliquer.

Je vois les pains sur le plateau dans la lumière pâle, neigeuse, du petit matin. Les cernes bleus sous ses yeux. Je me demande s'il a dormi. Sûrement pas longtemps. Je repense à la manière dont il a accepté de me suivre, hier, je le revois se dresser à côté de moi afin de protéger Gale, prêt à lier son sort au mien, sans réserve, alors que je lui offre si peu en retour. De quelque manière que j'agisse, je fais toujours souffrir quelqu'un.

— Peeta...

— Va juste te coucher, d'accord ?

Je grimpe l'escalier à tâtons, rampe sous les couvertures et m'endors comme une souche. À un moment, Clove, la fille du district Deux, s'insinue dans mes rêves. Elle me pourchasse, me cloue au sol et sort un couteau pour m'entailler le visage. La lame s'enfonce dans ma joue, ouvrant une balafre profonde. Puis Clove commence à se transformer ; son visage s'allonge en museau, un pelage noir pousse subitement sur son corps, et ses ongles deviennent de longues griffes. Seuls ses yeux demeurent inchangés. Elle devient une mutation génétique semblable à ces loups du Capitole qui nous avaient terrorisés au cours de notre dernière nuit dans l'arène. Rejetant la tête en arrière, elle

pousse un hurlement lugubre, interminable, repris par ses congénères à proximité. Clove entreprend de laper le sang qui s'écoule de ma blessure. Chaque coup de langue fait courir une nouvelle onde de douleur à travers ma joue. Avec un petit cri étranglé, je me réveille en sursaut, tremblante et couverte de sueur. Prenant ma joue en coupe au creux de ma main, je me souviens que ce n'est pas Clove mais Thread qui m'a blessée. Je voudrais bien que Peeta soit là pour me prendre dans ses bras. Et puis, je me rappelle que je n'ai plus le droit de souhaiter ça. J'ai choisi Gale, et la rébellion. Mon avenir avec Peeta était le vœu du Capitole, pas le mien.

L'enflure a quelque peu diminué autour de mon œil ; je réussis à l'entrouvrir. En repoussant les rideaux, je constate que la tempête a forci et tourné au blizzard. On ne voit plus que du blanc, et le rugissement du vent évoque étrangement les hurlements des mutations génétiques.

Je me réjouis de ce blizzard, avec ses vents féroces et ses congères mouvantes. Il suffira peut-être à tenir les vrais loups, à savoir les Pacificateurs, loin de chez moi. J'aurai peut-être quelques jours pour réfléchir. Élaborer un plan. Avec Gale, Peeta et Haymitch juste à côté. Ce blizzard est une bénédiction.

Avant de descendre affronter ma nouvelle vie, cependant, je prends une minute pour en mesurer les conséquences. La veille encore, je me préparais à m'enfoncer dans les terres sauvages en compagnie de ceux que j'aime, en plein hiver, sans doute avec le Capitole aux trousses. Une aventure incertaine, pour le moins. Mais à présent je m'engage dans une voie encore plus dangereuse. Combattre le Capitole m'expose à des représailles. Je cours le risque d'être arrêtée à tout moment. Il me faut l'accepter. Un groupe de Pacificateurs viendra frapper à ma porte, comme Madge la nuit dernière, pour m'emmener. Je serai peut-être torturée. Mutilée. À moins qu'on se contente de me tirer une balle dans la tête sur la grand-place, si j'ai de la chance. Le Capitole n'est pas en peine d'inventer de nouveaux moyens créatifs pour éliminer ses opposants. Ces pensées me terrifient, mais regardons les choses en face : elles trottaient dans un coin de ma tête depuis un moment déjà. J'ai dû participer aux Jeux. Le président lui-même m'a menacée. J'ai

reçu un coup de fouet en travers du visage. Je suis déjà une cible.

Et maintenant, le plus difficile : je dois accepter l'idée que ma famille et mes amis puissent partager le même sort. Prim. Il me suffit de penser à elle pour sentir ma résolution faiblir. Mon rôle consiste à la protéger. Je me couvre le visage avec les draps. Ma respiration est si rapide que je ne tarde pas à manquer d'air. Je ne peux pas laisser le Capitole faire du mal à Prim.

Et puis, je réalise que le mal est fait. On a tué son père dans ces foutues mines. On l'a regardée mourir de faim. On a tiré son nom pour les Jeux, on l'a forcée à regarder sa sœur se battre à mort dans l'arène. Elle a bien plus souffert que moi au même âge. Et cela n'est rien en comparaison de la vie qu'a connue Rue.

Je repousse les couvertures et je respire à grands traits l'air glacial qui s'infiltré entre les carreaux.

Prim... Rue... n'est-ce pas pour elles que je dois essayer de me battre ? Parce que ce qu'elles ont subi est si grave, si injustifiable, si mal, que ça ne me laisse pas le choix ? Parce que personne ne devrait être traité comme elles l'ont été ?

Oui. Voilà ce que je devrai me rappeler quand la peur menacera de me submerger. Ce que je suis sur le point de faire, ce que nous serons peut-être forcés d'endurer, c'est pour elles. Il est trop tard pour aider Rue, mais peut-être pas pour défendre ses cinq frères et sœurs qui me regardaient sur la grand-place dans le district Onze. Il n'est peut-être pas trop tard pour Rory, pour Vick ou pour Posy. Pas trop tard pour Prim.

Gale a raison. Si les gens ont assez de courage, nous tenons peut-être une occasion unique. Il a raison aussi en affirmant que, puisque c'est moi qui ai tout déclenché, je pourrais faire beaucoup. Même si j'ignore totalement par où commencer. Mais renoncer à prendre la fuite est déjà un premier pas crucial.

Sous ma douche ce matin-là, au lieu de dresser la liste du matériel et des provisions dont j'aurais eu besoin pour survivre dans la nature, je réfléchis à ce soulèvement dans le district Huit. Ils étaient si nombreux à se dresser ainsi contre le Capitole. Était-ce un acte prémédité, ou l'expression spontanée de tant d'années de haine et de ressentiment ? Et comment utiliser ça ? Les habitants du district Douze sont-ils prêts à

rejoindre le mouvement, ou bien se contenteront-ils de verrouiller leurs portes ? La grand-place s'est vidée bien vite, hier soir, après le châtiment de Gale. Certainement parce que les gens se sentaient impuissants... Nous avons besoin de quelqu'un pour nous guider, nous donner foi en ce que nous faisons. Je ne crois pas être la bonne personne pour cela. J'ai peut-être été un catalyseur pour déclencher la rébellion, mais il nous faut un leader déterminé, alors que je suis une convertie de fraîche date. Quelqu'un qui montre un courage inébranlable, et non une velléitaire comme moi. Quelqu'un sachant trouver facilement les mots qui font mouche, alors que je suis si mal à l'aise en public.

Les mots... Quand je pense aux mots, je songe aussitôt à Peeta. À la manière dont le public adhère à tout ce qu'il peut raconter. Je parie qu'il saurait enflammer les foules, s'il le voulait. Il trouverait quoi dire. Mais je suis sûre que l'idée ne l'a même pas effleuré.

Dans la cuisine, je retrouve ma mère et Prim en train de soigner Gale. À voir l'expression de son visage, l'effet du médicament doit commencer à s'estomper. Tout en me préparant à une nouvelle dispute, je m'efforce de conserver une voix calme.

— Tu ne pourrais pas lui faire une autre piqure ?

— Je le ferai si c'est nécessaire. Mais il vaut mieux essayer d'abord la pâte de neige, m'explique ma mère.

Elle a ôté le bandage de Gale. Pour un peu, on verrait presque une onde de chaleur au-dessus de son dos. Elle pose un linge propre sur sa chair à vif et hoche la tête à l'intention de Prim.

Ma sœur s'approche, en touillant ce qui ressemble à un grand saladier de neige fraîche. Sauf que le contenu a une couleur vert clair et dégage une odeur douceâtre. De la pâte de neige. Elle l'étale en douceur sur le linge. J'ai l'impression d'entendre le corps de Gale grésiller au contact de la mixture. Il ouvre les yeux, l'air surpris, puis lâche un soupir de soulagement.

— Une chance que nous ayons de la neige, fait remarquer ma mère.

Je songe à ceux qui devaient se remettre d'une flagellation en plein été, sous une chaleur accablante, avec l'eau tiède qui coulait du robinet.

— Comment faisais-tu pendant la saison chaude ? dis-je.

Ma mère grimace.

— J'essayais d'éloigner les mouches.

L'idée me soulève le cœur. Elle trempe un mouchoir dans la pâte de neige et me le tend pour ma joue. La douleur s'atténue aussitôt. Grâce à la fraîcheur de la neige, sans doute, mais aussi en raison des essences végétales que ma mère a rajoutées dans la préparation.

— Oh. C'est merveilleux. Pourquoi ne pas lui avoir appliqué ça hier soir ?

— Parce qu'il fallait attendre que la plaie se consolide, répond-elle.

J'ignore ce qu'elle entend par là, mais tant qu'il soulage, je ne vais pas remettre en cause son traitement. Ma mère sait ce qu'elle fait. J'éprouve une pointe de remords en repensant à hier, à toutes ces horreurs que je lui ai hurlées tandis que Peeta et Haymitch m'entraînaient hors de la cuisine.

— Je suis désolée, tu sais. De t'avoir crié dessus hier soir.

— J'ai entendu pire. C'est souvent comme ça, quand on voit souffrir une personne qu'on aime.

« Une personne qu'on aime. » Ces mots m'engourdissent la langue aussi sûrement que si j'avais léché de la pâte de neige. Bien sûr que j'aime Gale. Mais qu'entend-elle par-là exactement ? Est-ce que j'aime vraiment Gale ? Je n'en sais rien. Je l'ai embrassé hier soir, sous le coup de l'émotion. Mais je ne suis même pas sûre qu'il s'en soit aperçu. J'espère que non. Si c'est le cas, la situation va devenir encore plus compliquée, et ce n'est vraiment pas le moment. Pas alors que j'ai une rébellion à déclencher. Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées.

— Où est Peeta ?

— Il est rentré chez lui quand tu commençais à te réveiller. Ça l'ennuyait de savoir sa maison vide en pleine tempête.

— J'espère qu'il est bien arrivé.

Dans le blizzard, il suffit parfois de quelques mètres pour se perdre et disparaître sans laisser de traces.

— Pourquoi ne pas l'appeler pour le lui demander ?

Je passe dans le bureau, une pièce que j'ai tendance à éviter depuis mon entretien avec le président Snow, et je compose le numéro de Peeta. Il décroche au bout de quelques sonneries.

— C'est moi. Je voulais juste m'assurer que tu étais rentré sans problème, dis-je.

— Katniss, j'habite à trois maisons de chez toi.

— Je sais, mais avec le temps qu'il fait, tout ça...

— Eh bien, ça va. Merci de t'inquiéter. (S'ensuit un long silence.) Comment va Gale ?

— Bien. Ma mère et Prim l'enduisent de pâte de neige, maintenant.

— Et ton visage ?

— J'en mets, moi aussi. As-tu vu Haymitch aujourd'hui ?

— Je suis passé le voir. Il était ivre mort. J'ai remis du bois dans sa cheminée et je lui ai laissé du pain frais.

— Je voulais vous parler, à tous les deux.

Je n'ose pas en dire plus, sachant que mon téléphone est certainement sur écoute.

— Il faut attendre que la tempête se calme, j'imagine, dit-il. Il ne se passera pas grand-chose d'ici là, de toute manière.

— Non, pas grand-chose.

Le blizzard tombe au bout de deux jours, nous laissant des congères plus hautes que moi. Il faut compter un jour de plus pour dégager le chemin entre le Village des vainqueurs et la grand-place. Pendant ce temps, j'aide à soigner Gale, j'applique de la pâte de neige sur mon visage et je m'efforce de me souvenir des moindres détails du soulèvement dans le district Huit, au cas où ils nous seraient utiles. Ma joue désenfle un peu. Il ne me reste bientôt plus qu'une marque douloureuse en voie de cicatrisation ainsi qu'un méchant œil au beurre noir. J'appelle Peeta à la première occasion pour lui proposer une balade en ville.

Nous obligeons Haymitch à se lever et le traînons avec nous. Il maugrée, mais plutôt moins que d'habitude. Il sait comme nous que nous avons à discuter de la tournure prise par les événements, et qu'il serait trop dangereux de le faire chez nous. D'ailleurs, nous attendons que le Village des vainqueurs ait

disparu derrière nous pour desserrer les dents. J'en profite pour examiner les murs de neige qui montent jusqu'à trois mètres de part et d'autre du chemin, en me demandant s'ils ne risquent pas de s'écrouler.

Haymitch finit par briser le silence.

— Alors, toujours décidée à nous entraîner avec toi dans le vaste monde ? me demande-t-il.

— Non. Plus maintenant.

— Tu as finalement ouvert les yeux sur les failles de ton plan génial, hein, chérie ? Excellent. Et maintenant ?

— J'ai l'intention de déclencher un soulèvement.

Haymitch éclate de rire. Oh, sans méchanceté ; il ne me prend pas au sérieux, c'est tout.

— Moi, j'ai l'intention de me soûler. Mais tenez-moi au courant quand même, dit-il.

— Vous avez un meilleur plan, peut-être ? je lui demande, furieuse.

— Bien sûr ! Je compte m'assurer que tout soit parfait pour votre mariage. J'ai appelé pour décaler la séance photos, sans trop rentrer dans les détails.

— Vous n'avez même pas le téléphone, dis-je.

— Effie l'a fait réparer. Tu sais qu'elle m'a proposé de te conduire à l'autel ? J'ai répondu que j'étais prêt à tout pour me débarrasser de toi.

— Haymitch...

— Katniss, rétorque-t-il en imitant ma voix geignarde. Ça ne marchera pas.

Nous nous taisons en voyant approcher un groupe d'hommes chargés de pelles, en route vers le Village des vainqueurs. Peut-être viennent-ils s'occuper des congères. Le temps qu'ils soient de nouveau hors de portée de voix, nous arrivons sur la grand-place. Et soudain, tout s'arrête.

« Il ne se passera pas grand-chose pendant le blizzard. » C'est ce que Peeta et moi pensions tous les deux. Nous nous sommes bien trompés ! La grand-place est méconnaissable. Une immense bannière portant le sceau de Panem flotte au-dessus de l'hôtel de justice. Des Pacificateurs, dans leur uniforme d'un blanc immaculé, vont et viennent sur l'esplanade balayée avec

soin. D'autres sont postés le long des toits, armés de mitrailleuses. Le pire, ce sont les nouvelles constructions – un poteau de flagellation, une rangée de cellules et une potence – dressées au beau milieu de la grand-place.

— Thread n'a pas perdu son temps, siffle Haymitch.

À plusieurs rues de distance, j'aperçois les flammes d'un incendie. Nous n'avons pas besoin de nous consulter. Il ne peut s'agir que de la Plaque qui part en fumée. Je pense à Sae Bouiboui, à Ripper, à tous les amis qui gagnent leur pain là-bas.

— Haymitch, vous ne pensez pas qu'il y avait encore des gens à l'intérieur quand... ?

Je suis incapable de finir ma phrase.

— Non, ils sont tous trop malins pour ça. Tu le serais, toi aussi, si tu avais vécu aussi longtemps, répond-il. Bon, je crois que je ferais mieux d'aller voir si le pharmacien peut me céder quelques bouteilles d'alcool à 90°.

Il s'éloigne à travers la grand-place. Je me tourne vers Peeta.

— Pourquoi veut-il... ? (Et puis, la réponse m'apparaît évidente.) On ne peut pas le laisser boire ça. Il va se tuer, ou devenir aveugle. J'ai une petite réserve d'alcool blanc chez moi.

— Moi aussi. Ça suffira peut-être, en attendant que Ripper trouve un moyen de rouvrir, dit Peeta. Je dois passer voir mes parents.

— Et moi, Hazelle.

Je me fais du souci. Je pensais qu'elle serait revenue chez nous à l'instant où la neige aurait cessé de tomber. Mais elle n'a pas donné signe de vie.

— Je t'accompagne. Je ferai un crochet par la boulangerie en rentrant chez moi.

— Merci.

J'ai soudain très peur de ce que je risque de trouver.

Les rues sont pratiquement désertes, ce qui n'aurait rien d'inhabituel à cette heure de la journée si les gens se trouvaient à la mine et les enfants à l'école. Mais ce n'est pas le cas. Je surprends des visages sous les porches, derrière les volets entrebâillés.

« Un soulèvement ! me dis-je. Non mais, quelle idiote ! » Ce plan présente un défaut que ni Gale ni moi n'avons su voir. Un

soulèvement nécessite d'enfreindre la loi, de défier les autorités. Nous faisons ça depuis toujours, et nos parents également. Le braconnage, le marché noir, les propos séditieux dans la forêt. Mais la plupart des habitants du district Douze n'oseraient même pas se rendre à la Plaque pour y acheter quoi que ce soit. Et j'espère les réunir sur la grand-place, armés de briques et de torches ? Rien qu'à nous voir Peeta et moi, les gens écartent leurs enfants des fenêtres et tirent les rideaux.

Nous trouvons Hazelle chez elle, au chevet de Posy qui est très malade. Je reconnais les taches de la rougeole.

— Je ne pouvais pas la laisser seule, nous explique-t-elle. Je savais que Gale était dans de bonnes mains.

— Bien sûr, dis-je. Il va beaucoup mieux. D'après ma mère, il pourra retourner travailler dans une quinzaine de jours.

— Si la mine rouvre d'ici là, dit Hazelle. Elle est fermée jusqu'à nouvel ordre.

Elle jette un coup d'œil anxieux à sa baignoire vide.

— Vous avez fermé, vous aussi ? dis-je.

— Pas officiellement, répond Hazelle. Mais on n'ose plus faire appel à mes services.

— Peut-être à cause de la tempête, suggère Peeta.

— Non, Rory a fait une rapide tournée ce matin. Personne n'avait rien à laver.

Rory prend sa mère dans ses bras.

— On va s'en sortir.

Je tire de ma poche une poignée de pièces, que je dépose sur la table.

— Ma mère vous enverra quelque chose pour Posy.

Une fois dehors, je me tourne vers Peeta.

— Rentre tout seul. Je voudrais passer devant la Plaque.

— Je viens avec toi, dit-il.

— Non. Je t'ai attiré suffisamment d'ennuis.

— Et m'épargner une balade à proximité de la Plaque... tu crois que ça peut tout arranger ?

Il sourit et me prend par la main. Nous empruntons ensemble les rues tortueuses de la Veine jusqu'à parvenir devant le bâtiment en flammes. Ils n'ont même pas pris la peine

de l'entourer d'un cordon de Pacificateurs. Ils savent que personne ne tentera rien pour le sauver.

La chaleur de l'incendie fait fondre la neige environnante. Un filet d'eau noire coule sur nos chaussures.

— C'est toute cette poussière de charbon, qui est là depuis des lustres, dis-je. (Il y en avait dans chaque fissure, dans chaque recoin. Jusque dans les lattes du plancher. Étonnant que l'endroit n'ait pas pris feu plus tôt.) Je veux m'assurer que Sae Boui-boui s'en sort.

— Pas aujourd'hui, Katniss. Je ne crois pas que ce serait lui rendre service que de passer la voir.

Nous retournons sur la grand-place. J'achète quelques gâteaux au père de Peeta tout en échangeant des banalités à propos du temps qu'il fait. Aucun de nous ne mentionne les horribles instruments de torture à quelques mètres de sa porte. La dernière chose qui me frappe au moment de quitter la place, c'est que je ne reconnais aucun des Pacificateurs.

Au fil des jours, la situation ne cesse de se dégrader. La mine reste fermée deux semaines, au bout desquelles la moitié du district Douze crève de faim. Le nombre de gamins qui viennent prendre des tesserae explose, mais, souvent, ils ne reçoivent même pas leur blé. La pénurie de nourriture commence à se faire sentir, et même ceux qui ont de l'argent reviennent des magasins les mains vides. Quand la mine rouvre, les salaires sont réduits, les heures rallongées, les mineurs envoyés dans les galeries les plus dangereuses. Les provisions promises pour le jour des Cadeaux, attendues avec impatience, arrivent gâtées et infestées par la vermine. Les installations de la grand-place fonctionnent sans répit. Les arrestations et les condamnations se multiplient, pour des actes si mineurs que tout le monde avait oublié qu'ils étaient des délits.

Gale rentre chez lui, sans qu'il soit plus question de rébellion entre nous. Mais je ne peux m'empêcher de penser que tout ce qu'il voit ne fait que renforcer sa résolution de se battre. Le travail à la mine, les châtiments en place publique, les visages affamés de sa famille. Rory a pris des tesserae, ce qui révolte Gale, mais c'est insuffisant, à cause de la pénurie et de l'augmentation croissante du prix de la nourriture.

Le seul point positif, c'est que j'ai convaincu Haymitch d'engager Hazelle comme femme de ménage. Elle gagne ainsi un peu d'argent, tandis que les conditions de vie d'Haymitch connaissent une amélioration spectaculaire. Ça fait drôle, quand je passe le voir, de trouver la maison fraîche et propre, avec un bon plat qui mijote sur le poêle. C'est à peine s'il en a conscience, cependant, car il mène pour sa part une tout autre bataille. Bien que Peeta et moi ayons tenté de rationner l'alcool blanc que nous avions de côté, il n'en reste presque plus, et la dernière fois que j'ai aperçu Ripper, elle était en cellule.

J'ai l'impression d'être une paria quand je sors dans la rue. On évite désormais de m'adresser la parole en public. Par contre, nous ne manquons pas de visiteurs à la maison. Un flot continu de malades et de blessés défile dans notre cuisine. Ma mère a cessé depuis longtemps de réclamer quoi que ce soit pour ses services. Hélas, sa réserve de médicaments s'épuise et elle n'aura bientôt plus que de la neige à donner à ses patients.

La forêt, bien sûr, est interdite. Totalement, sans l'ombre d'une discussion. Même Gale l'a compris. Pourtant, un matin, je décide de m'y rendre. Ce n'est pas la maison remplie de malades et de mourants, les dos en sang, les enfants décharnés, les bruits de bottes ni la misère omniprésente qui me poussent sous le grillage. C'est l'arrivée d'un carton entier de robes de mariée, un soir, avec une note d'Effie m'annonçant que le président Snow lui-même les a approuvées.

Le mariage. A-t-il vraiment l'intention de poursuivre cette mascarade jusqu'au bout ? Que croit-il prouver ? Est-ce au seul profit des habitants du Capitole ? Il leur a promis un mariage, ils auront un mariage. Et ensuite, une double exécution ? En guise de leçon pour les districts ? Je ne sais pas. Je n'y comprends rien. Je me tourne et me retourne dans mon lit et, pour finir, je n'y tiens plus. Il faut que je m'échappe d'ici. Au moins quelques heures.

J'extirpe de mon placard l'équipement d'hiver que Cinna m'avait préparé pour sortir me détendre pendant ma Tournée de la victoire. Des bottes imperméables, une combinaison isolante qui me couvre de la tête aux pieds, des gants thermiques. J'adore mes vieux vêtements de chasse, mais ce

matériel de haute technologie conviendra mieux à la longue marche que j'ai en tête aujourd'hui. Je descends dans la cuisine sur la pointe des pieds, fourre quelques provisions dans ma besace et me glisse au-dehors. Je me faufile par des ruelles et des arrière-cours jusqu'au trou dans le grillage le plus près de la boucherie de Rooba. Comme les mineurs sont nombreux à passer par là pour se rendre au travail, la neige est sillonnée d'empreintes. Mes traces se fondront dans la masse. Malgré son obsession sécuritaire, Thread ne s'est pas encore penché sur le grillage, estimant peut-être que la rigueur de l'hiver et les bêtes féroces devraient suffire à tenir tout le monde à l'intérieur. Même ainsi, une fois de l'autre côté, je prends soin de maquiller mes traces jusqu'à l'orée de la forêt.

Alors que l'aube point à l'horizon, je récupère mon arc et mes flèches et m'enfonce dans les bois enneigés. J'ai décidé, sans trop savoir pourquoi, de me rendre au lac. Peut-être pour faire mes adieux à cet endroit, à mon père, me rappeler les bons moments que j'y ai connus, parce que je n'y retournerai probablement plus jamais. Ou peut-être pour respirer librement une dernière fois. Et tant pis s'ils m'attrapent.

Le trajet prend deux fois plus de temps que d'habitude. Les vêtements de Cinna retiennent bien la chaleur, effectivement, et j'arrive en nage sous ma combinaison alors que mon visage est engourdi par le froid. Le scintillement du soleil hivernal sur la neige m'aveugle à moitié, et je suis si fatiguée, si absorbée par mes réflexions déprimantes, que je ne remarque pas les signes : le mince filet de fumée qui s'échappe de la cheminée, les traces de pas récentes, l'odeur d'aiguilles de sapin en train d'infuser. Je ne suis plus qu'à quelques mètres de la maison en béton quand je m'immobilise. Non pas à cause de la fumée, des traces ou de l'odeur, mais parce que j'ai entendu le déclic inimitable d'un fusil qu'on arme derrière moi.

Seconde nature. Instinct. Je pivote et j'encoche une flèche dans le mouvement, même si je sais déjà que les chances ne sont pas en ma faveur. J'embrasse d'un seul regard l'uniforme blanc, le menton pointu, l'iris marron clair au bout de ma flèche. La femme lâche son arme et me tend quelque chose au creux de sa main gantée.

— Arrête ! s'écrie-t-elle.

J'hésite, déstabilisée par la tournure des événements. Peut-être leur a-t-on donné l'ordre de me prendre vivante afin de pouvoir me torturer et m'obliger à accuser les miens. « Compte là-dessus et bois de l'eau. » Je suis sur le point de relâcher ma flèche quand je remarque l'objet qu'elle tient à la main. C'est un petit pain en forme de huit. Une sorte de gros bretzel. Moisi, un peu humide sur les bords.

Mais une image inimitable se découpe au milieu. J'aperçois en son centre un motif reconnaissable entre mille.

Celui de mon geai moqueur.

Deuxième partie

L'expiation



Ça n'a aucun sens. Mon oiseau, façonné et cuit dans un pain. Au contraire des représentations stylisées que j'ai vues au Capitole, il ne saurait s'agir ici d'un effet de mode.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire ? je m'écrie d'un ton hargneux, toujours prête à tuer.

— Ça veut dire qu'on est dans ton camp, répond timidement une voix féminine derrière moi.

Je n'ai aperçu personne en m'approchant. L'autre devait être cachée dans la maison. Je ne quitte pas ma cible des yeux. La nouvelle venue est sans doute armée aussi, mais je parie qu'elle ne me fera pas entendre le déclic de son arme, sachant que j'abattrais aussitôt sa collègue.

— Avance-toi, que je puisse te voir, dis-je.

— Elle ne peut pas, elle est..., commence la femme au pain.

— Avance-toi !

J'entends des pas traînants, un souffle rauque. Une autre femme, ou plutôt une jeune fille car elle doit avoir à peu près mon âge, sort à découvert en claudiquant. Sa silhouette mince flotte dans un uniforme de Pacificateur trop grand pour elle. Apparemment désarmée, elle s'appuie des deux mains sur une branche morte qui lui tient lieu de béquille. Le bout de sa botte droite traîne dans la neige.

J'examine le visage de la fille, que le froid rend écarlate. Elle a les dents de travers ainsi qu'une tache de naissance au-dessus d'un œil. Ce n'est pas une Pacificatrice. Ni même une habitante du Capitole.

Je reste sur mes gardes, mais ma voix devient moins agressive.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Twill, répond la femme. (Plus âgée que sa compagne, elle a autour de trente-cinq ans.) Et elle, Bonnie. Nous sommes des fugitives du district Huit.

Le district Huit ! Alors, elles doivent être au courant du soulèvement !

— D'où sortez-vous ces uniformes ?

— Je les ai volés à l'usine, explique Bonnie. C'est nous qui les fabriquons. Sauf que j'avais prévu celui-là pour... quelqu'un d'autre. C'est pour ça qu'il est un peu grand.

— Quant à l'arme, je l'ai prise sur le corps d'un Pacificateur, ajoute Twill en suivant mon regard.

— Ce petit pain que vous tenez. Pourquoi cet oiseau ?

— Tu ne sais vraiment pas, Katniss ? s'étonne Bonnie.

Elles m'ont reconnue. Bien sûr ! Une fille qui se tient là, tête nue, à les menacer de son arc à l'extérieur du district Douze. Qui d'autre cela pourrait-il être ?

— C'est le même motif que sur la broche que je portais dans l'arène.

— Elle n'est pas au courant, dit Bonnie à voix basse. Si ça se trouve, elle ne sait rien du tout.

— Je sais que vous avez eu un soulèvement dans le Huit, dis-je pour me donner une contenance.

— C'est pour ça qu'il a fallu nous enfuir, confirme Twill.

— Bravo, c'est réussi. Et maintenant, quelles sont vos intentions ?

— Nous sommes en route pour le district Treize.

— Le Treize ? Il n'y a plus de Treize. Il a été rayé de la carte.

— Oui, il y a soixante-quinze ans, dit Twill.

Bonnie déplace son poids sur sa béquille avec une grimace.

— Qu'est-ce qu'elle a, ta jambe ?

— Je me suis tordu la cheville. Mes bottes sont trop grandes.

Je me mords la lèvre. Mon instinct me souffle qu'elles disent la vérité. Et derrière cette vérité se trouve une foule de renseignements précieux. Néanmoins, je m'avance et je ramasse l'arme de Twill avant d'abaisser mon arc. Puis j'hésite un moment, en me rappelant cette autre journée dans la forêt où Gale et moi avons vu un hovercraft se matérialiser en plein ciel pour capturer deux fugitifs du Capitole. Le garçon s'était fait harponner et tuer. La rousse, ai-je découvert lors de ma venue au Capitole, avait été mutilée et changée en Muette.

— Vous n'êtes pas poursuivies ?

— Je ne crois pas. Ils doivent s’imaginer que nous sommes mortes dans l’explosion de l’usine, dit Twill. Il s’en est fallu de peu, d’ailleurs.

— Très bien, passons à l’intérieur, dis-je en indiquant la maison en béton.

Je les suis en emportant l’arme.

Bonnie va directement à la cheminée et se laisse tomber sur un manteau de Pacificateur étalé par terre. De maigres flammes s’élèvent d’une bûche à demi calcinée. Elle tend les mains par-dessus, en grelottant. Sa peau est si pâle qu’elle en devient presque translucide ; j’ai l’impression de voir brûler le feu à travers ses doigts. Twill remonte le manteau, sans doute le sien, sur les épaules de la jeune fille.

Un bidon en fer-blanc coupé en deux, au bord dentelé et dangereux, repose dans les braises. Une poignée d’aiguilles de sapin y infuse dans de l’eau bouillante.

— Vous vous faites de la tisane ? je demande.

— Je n’en sais trop rien. Je me souviens d’avoir vu quelqu’un préparer un breuvage de ce genre au cours des Hunger Games, il y a quelques années. Enfin, je crois que c’étaient des aiguilles de sapin, répond Twill en fronçant les sourcils.

Je me rappelle le district Huit, une zone urbaine crasseuse qui empestait les vapeurs industrielles, où les gens s’entassaient dans des immeubles délabrés. À peine un brin d’herbe en vue. Jamais la moindre occasion d’apprendre à se débrouiller dans la nature. C’est un miracle, que ces deux-là soient parvenues jusqu’ici.

— Vous n’avez rien à manger ?

Bonnie hoche la tête.

— On a emporté ce qu’on pouvait, mais il y avait pénurie. Il ne nous reste plus rien.

La fêlure dans sa voix balaye mes dernières réticences. Ce n’est qu’une gamine affamée, blessée, qui cherche à fuir le Capitole.

— Eh bien, c’est votre jour de chance, dis-je en laissant tomber ma besace par terre.

Des gens meurent de faim dans tout le district, mais, pour notre part, nous avons encore largement ce qu’il nous faut.

Alors, je me suis mise à donner de la nourriture autour de moi. J'ai mes priorités : la famille de Gale, Sae Boui-boui, d'autres connaissances de la Plaque qui ont dû fermer boutique. Ma mère a les siennes, des patients pour la plupart, qu'elle tient à aider. Ce matin j'ai bourré ma besace exprès, sachant que ma mère verrait le placard vide et s'imaginerait que je suis partie faire ma tournée des affamés. En réalité, je gagnais du temps pour me rendre au lac sans qu'elle s'inquiète. J'avais l'intention de distribuer mes provisions ce soir, à mon retour, mais je crois que ce sera pour une autre fois.

Je sors de la besace deux petits pains ronds recouverts de fromage fondu. Nous en avons toujours à la maison depuis que Peeta a découvert que je les aimais. J'en lance un à Twill, mais je me penche et dépose l'autre sur les genoux de Bonnie, car sa coordination laisse à désirer, et je n'ai pas envie qu'il finisse dans le feu.

— Oh, soupire Bonnie. C'est pour moi ? Je peux tout prendre ?

J'ai un pincement au cœur en me rappelant une autre voix. Celle de Rue. Dans l'arène. Quand je lui avais donné une cuisse de groosling. « Oh, c'est la première fois que j'ai une cuisse entière pour moi toute seule. » L'incrédulité de l'affamé chronique.

— Oui, vas-y, mange, dis-je. (Bonnie tient le pain comme si elle ne parvenait pas à se convaincre de sa réalité, puis mord dedans, encore et encore, sans pouvoir s'arrêter.) C'est meilleur quand on mâche. (Elle hoche la tête, essaie de prendre son temps, mais je sais à quel point c'est dur quand on a le ventre creux.) J'ai l'impression que votre tisane est prête.

Je sors le bidon du feu. Twill prend deux gobelets en fer-blanc dans son paquetage et je verse la tisane. Les deux femmes se pelotonnent l'une contre l'autre, en mangeant, en soufflant sur le breuvage brûlant, en buvant à petites gorgées pendant que je rajoute du bois sur le feu. J'attends qu'elles aient fini de se lécher les dernières traces de gras sur les doigts pour leur demander :

— Alors, c'est quoi votre histoire ?

Et elles se mettent à raconter.

Depuis les Hunger Games, le mécontentement n'avait cessé de croître dans le district Huit. Il existait depuis toujours, bien sûr, à un certain degré. Mais, désormais, les discours ne suffisaient plus et l'idée de passer à l'action avait fait son chemin. Les usines de textile qui fournissaient la totalité de Panem résonnaient du fracas des machines, ce qui avait permis aux ouvriers de se passer le mot discrètement, par le bouche-à-oreille. Twill était enseignante, Bonnie faisait partie de ses élèves ; après la dernière sonnerie, chacune d'elles partait travailler quatre heures dans l'usine où l'on fabriquait les uniformes des Pacificateurs. Bonnie, affectée aux inspections hivernales, avait mis des mois à détourner les deux uniformes, une botte par-ci, un pantalon par-là. Ils étaient destinés à Twill et à son mari, car il avait été convenu que dès le début du soulèvement tous deux partiraient répandre la nouvelle hors du district pour que le mouvement s'étende et réussisse.

Le jour de notre apparition à Peeta et moi, lors de la Tournée de la victoire, avait constitué une sorte de répétition. Les gens dans la foule s'étaient regroupés par équipes, près des bâtiments qu'ils prendraient pour cible au moment décisif. Leur plan était le suivant : s'emparer des symboles d'autorité tels que l'hôtel de justice, le quartier général des Pacificateurs et le centre de communication sur la grand-place. Tout en frappant d'autres points stratégiques du district : la voie ferrée, le grenier, l'usine électrique et l'arsenal.

La nuit de mes fiançailles, au moment même où Peeta posait un genou à terre et proclamait son amour éternel pour moi devant les caméras du Capitole, le soulèvement avait éclaté. C'était l'occasion idéale. Chacun était tenu de regarder notre interview par Caesar Flickerman. Les gens du district Huit avaient ainsi une bonne raison de se trouver dans les rues à la nuit tombée, regroupés devant les écrans géants sur la grand-place ou dans les différents foyers communautaires. D'ordinaire, ce genre de rassemblements auraient paru suspects. Au lieu de quoi, tout le monde était en place à 8 heures pile, quand les masques étaient tombés et que l'enfer avait commencé.

Pris par surprise, dépassés par le nombre, les Pacificateurs avaient rapidement battu en retraite. Les rebelles s'étaient rendus maîtres du centre de communication, du grenier et de l'usine électrique, récupérant au passage les armes de leurs anciens gardiens. Un bref instant on avait pu croire qu'il ne s'agissait pas d'un acte de folie, que d'une manière ou d'une autre on parviendrait à prévenir les autres districts et qu'un renversement du gouvernement deviendrait possible.

Et puis, le couperet était tombé. D'autres Pacificateurs avaient débarqué par milliers. Des hovercrafts étaient venus bombarder les positions des rebelles. Dans le chaos total qui s'était ensuivi, les gens avaient tout juste pu se terrer chez eux. En moins de quarante-huit heures, le calme avait été rétabli. Après quoi le district avait été bouclé. Plus de nourriture, plus de charbon, instauration du couvre-feu. La seule fois où la télévision avait affiché autre chose que de la neige parasite, c'était pour montrer la pendaison des soi-disant agitateurs sur la grand-place. Un soir enfin, alors que le district entier crevait de faim, l'ordre avait été donné de reprendre le travail.

Pour Twill et pour Bonnie, ça voulait dire retourner à l'école. Une rue jonchée de gravats les avait obligées à faire un détour, si bien qu'elles se trouvaient encore à une centaine de mètres de l'usine quand celle-ci avait explosé, tuant tout le monde à l'intérieur – y compris le mari de Twill et toute la famille de Bonnie.

— On a dû dire au Capitole que l'idée du soulèvement était partie de là, commenta Twill d'une voix brisée.

Elles étaient retournées ensemble chez Twill, où les uniformes volés les attendaient toujours. Elles avaient rassemblé toutes les provisions qu'elles avaient pu trouver, y compris chez les voisins morts dans l'explosion de l'usine. Et elles s'étaient rendues à la gare. Après s'être changées en Pacificatrices dans un entrepôt désert, elles avaient réussi à se glisser dans un wagon rempli de tissu à destination du district Six. À l'occasion d'un arrêt pour refaire le plein, elles avaient quitté le train et continué à pied. Dissimulées dans les bois, tout en se guidant grâce aux rails, elles avaient atteint le

district Douze deux jours plus tôt mais avaient dû s'arrêter quand Bonnie s'était tordu la cheville.

— Je comprends que vous ayez voulu fuir, mais qu'espérez-vous trouver au district Treize ? leur dis-je.

Bonnie et Twill échangent un regard nerveux.

— On ne sait pas exactement, me répond Twill.

— Il n'y a plus que des ruines, là-bas. Vous n'avez pas vu les images ?

— Si, justement. Aussi loin qu'on se souvienne, ce sont toujours les mêmes images.

— Ah bon ?

J'essaie de me rappeler les images du district Treize qu'on nous passe régulièrement à la télé.

— Tu vois l'hôtel de justice ? Ils le montrent à tous les coups, reprend Twill. (Je fais oui de la tête. Je l'ai vu des milliers de fois.) Si on regarde très attentivement, on le voit. En haut à droite, dans le coin.

— Quoi donc ?

Twill me ressort son bretzel avec l'oiseau.

— Un geai moqueur. On le voit traverser l'image. C'est le même chaque fois.

— Chez nous, on pense que le Capitole rediffuse sans arrêt la même séquence parce qu'il ne veut pas montrer ce qu'il y a vraiment là-bas, intervient Bonnie.

J'émetts un grognement incrédule.

— Et c'est là-dessus que vous vous basez pour vous rendre au district Treize ? L'image d'un oiseau ? Que croyez-vous découvrir ? Une ville flambant neuve avec des gens dans les rues ? Sans que le Capitole y trouve rien à redire ?

— Non, répond Twill avec sérieux. Nous pensons que les gens se sont réfugiés sous terre après la destruction de leur district. Qu'ils ont réussi à survivre. Et que le Capitole les laisse tranquilles parce que, avant les jours obscurs, la principale industrie du district Treize était l'énergie nucléaire.

Je proteste :

— C'étaient des mineurs de graphite !

Puis j'hésite un instant, car c'est une information que je tiens du Capitole.

— Ils exploitaient quelques mines, oui, me concède Twill. Mais pas assez pour justifier une population de cette importance. C'est la seule chose dont nous soyons vraiment certaines.

Mon cœur s'emballe. Et si elles avaient raison ? Est-ce possible ? Y aurait-il un refuge quelque part au milieu de ces terres sauvages ? Un endroit sûr ? S'il existe bel et bien une communauté dans le district Treize, ne ferais-je pas mieux de la rejoindre, plutôt que d'attendre ici une mort inutile ? D'un autre côté... s'il y a vraiment des gens là-bas, dotés d'armes puissantes...

— Pourquoi ne nous ont-ils jamais aidés ? dis-je avec colère. Si c'est vrai, pourquoi nous laissent-ils endurer ces conditions ? La faim, les exécutions, les Jeux ?

Soudain, j'éprouve une flambée de haine envers cette ville souterraine imaginaire du district Treize ainsi que ses habitants qui restent les bras croisés, à nous regarder mourir. Ils ne valent pas mieux que ceux du Capitole.

— On n'en sait rien, murmure Bonnie. On s'accroche simplement à l'espoir qu'ils existent.

Sa réponse me ramène à la raison. Elles se bercent d'illusions. Le district Treize n'existe plus, car le Capitole ne l'aurait jamais permis. Elles doivent se tromper à propos des images. Les geais moqueurs sont à peu près aussi rares que les pierres. Et presque aussi coriaces. S'ils ont pu survivre au bombardement initial du Treize, ils doivent se porter mieux que jamais à présent.

Bonnie n'a plus de foyer. Sa famille est morte. Retourner au district Huit ou se fondre dans un autre lui serait impossible. Bien sûr que l'idée d'un district Treize florissant et indépendant la séduit ! Je ne veux pas lui dire qu'elle poursuit une chimère, aussi insaisissable qu'un filet de fumée. Twill et elle réussiront peut-être à s'inventer une nouvelle vie quelque part dans la forêt. J'en doute, mais elles sont si pitoyables que je me dois de les aider.

Je commence par leur donner le contenu entier de ma besace, principalement du blé et des haricots secs. Ça devrait leur permettre de tenir un moment si elles font attention.

Ensuite, j’emmène Twill avec moi dans la forêt et j’essaie de lui enseigner les rudiments de la chasse. Son arme peut convertir l’énergie solaire en rayons mortels, elle ne risque donc pas de s’épuiser. Le premier écureuil qu’elle réussit à tuer est presque entièrement calciné, le pauvre, car elle l’a touché de plein fouet. Je lui montre comment l’écorcher et le vider. Avec un peu de pratique, elle se débrouillera très bien. Je taille une nouvelle béquille pour Bonnie. De retour à la maison, je sors une paire de chaussettes de rechange. Je lui conseille de les fourrer au fond de ses bottes pour marcher et de les enfiler pour la nuit. Enfin, je leur apprends à faire un feu correct.

Elles me posent toutes sortes de questions sur la situation au district Douze. Je leur parle de nos conditions de vie depuis l’arrivée de Thread. Je vois bien qu’elles s’imaginent recueillir des renseignements précieux pour les habitants du district Treize, et je joue le jeu, afin de ne pas ruiner leurs espoirs. Mais bientôt le soleil commence à descendre sur l’horizon.

— Il faut que j’y aille.

Elles m’embrassent et se confondent en remerciements.

Bonnie a les larmes aux yeux.

— Je n’arrive pas à croire que ce soit vraiment toi. Tout le monde ne parle plus que de toi, depuis que...

— Je sais, je sais. Depuis que j’ai sorti ces fichues baies, dis-je avec lassitude.

Le trajet du retour passe très vite, malgré la neige qui se remet à tomber. Je n’arrête pas de repenser au soulèvement du district Huit, ainsi qu’au district Treize. Se pourrait-il qu’il ait survécu ? Cette idée me fascine.

La discussion avec Twill et Bonnie a confirmé une chose : le président Snow m’a prise pour une idiote. Tous les baisers, toutes les preuves d’amour du monde n’auraient rien arrêté dans le district Huit. D’accord, ce sont mes baies qui ont mis le feu aux poudres, mais je n’avais aucune chance d’étouffer l’incendie. Il le savait certainement. Alors pourquoi se donner la peine de venir chez moi, de m’ordonner de convaincre le public de ma sincérité envers Peeta ? À l’évidence, il s’agissait surtout de m’empêcher de souffler sur les braises à travers les districts. Et de distraire les braves gens du Capitole, naturellement. Je

suppose que mon mariage s'inscrit dans la continuité logique de cette démarche.

Le grillage n'est plus très loin lorsqu'un geai moqueur se pose sur une branche devant moi et se met à siffler. En le voyant, je réalise que je n'ai toujours pas eu d'explication à propos du bretzel et de ce qu'il représente.

« Ça veut dire qu'on est dans ton camp », a prétendu Bonnie. J'aurais des gens dans mon camp ? Quel camp ? Serais-je devenue malgré moi l'incarnation de cette rébellion tant attendue ? Le geai moqueur de ma broche serait-il un symbole de la résistance ? Si c'est le cas, la partie semble bien mal engagée pour mon camp. Il suffit de voir où en est le district Huit.

Après avoir dissimulé mes armes dans le tronc creux près de mon ancienne maison, je me dirige vers le grillage. Un genou à terre, je me prépare à me glisser dans le Pré, mais je suis encore absorbée par les événements du jour. Un hululement me ramène à la réalité.

Dans le jour déclinant, les mailles ont leur aspect habituel. Mais, soudain, je retire ma main en sursautant : leur bourdonnement, semblable à celui d'un nid de guêpes tueuses, m'indique que le grillage est sous tension.

Je bats en retraite sous les arbres. Je me couvre la bouche avec la main, pour disperser la vapeur de mon souffle dans l'air glacé. L'adrénaline me donne un coup de fouet, balayant les soucis de la journée tandis que je me concentre sur le danger immédiat. Que se passe-t-il ? Thread aurait-il remis le courant dans le grillage par mesure de sécurité ? Ou bien a-t-il appris, d'une manière ou d'une autre, que je m'étais sauvée aujourd'hui ? Est-il décidé à me tenir hors du district Douze jusqu'à ce qu'il soit en mesure de m'arrêter ? A-t-il l'intention de me traîner sur la grand-place, de me jeter en cellule avant le fouet ou la pendaison ?

« Du calme », me dis-je. Ce n'est pas la première fois que je suis piégée en dehors du district par un grillage électrifié. Cela m'est arrivé plusieurs fois ces dernières années. Mais Gale était toujours avec moi. Nous grimpons tous les deux à l'abri d'un grand arbre, en attendant une coupure de courant, qui finissait invariablement par se produire. Quand il se faisait tard, Prim se rendait dans le Pré pour vérifier si la clôture était sous tension, afin d'éviter à ma mère de s'inquiéter.

Sauf qu'aujourd'hui ma mère et ma sœur ignorent que j'étais dans les bois. J'ai tout fait pour les induire en erreur. Si elles ne me voient pas revenir, elles vont se faire du souci. Et je m'en fais, moi aussi, car je ne peux pas croire que cette mise sous tension de la clôture le jour même où je ressors dans les bois soit une simple coïncidence. Je croyais que personne ne m'avait surprise en train de me glisser sous le grillage, mais qui sait ? On trouve des informateurs partout. Quelqu'un nous a bien vus nous embrasser, Gale et moi, à cet endroit précis. C'était en plein jour, cela dit, et j'étais moins prudente que maintenant. Y aurait-il des caméras de surveillance ? Je me suis déjà posé la question. Est-ce ainsi que le président Snow a eu vent de ce baiser ? Il faisait encore nuit quand j'ai rampé sous la clôture, et

j'avais le visage dissimulé dans mon écharpe. Mais la liste des personnes susceptibles de sortir braconner dans les bois ne doit pas être bien longue.

Je scrute le Pré derrière le grillage. Je ne vois que la neige qui scintille çà et là, éclairée par la lueur des maisons voisines. Aucun Pacificateur à l'horizon, pas le moindre signe d'un comité d'accueil. Que Thread soit au courant ou non de ma petite escapade, je n'ai guère le choix : je dois trouver un moyen de repasser la clôture sans éveiller les soupçons.

Tout contact avec les mailles du grillage ou les rouleaux de barbelé qui le coiffent se traduirait par une électrocution instantanée. Je ne pense pas pouvoir creuser un trou sous la clôture sans me faire repérer. Le sol est complètement gelé de toute manière. Ce qui ne me laisse qu'une possibilité. J'ignore encore comment, mais je vais devoir passer par-dessus.

Je commence à longer la forêt, à la recherche d'une branche qui me permettra cet exploit. Au bout d'un kilomètre, je tombe sur un vieil érable, mais le tronc est large et trop glissant pour que j'y grimpe et il n'offre aucune branche basse. J'escalade un arbre voisin puis, de là, saute d'un bond dans l'érable, manquant déraiper sur l'écorce. Je me rattrape de justesse, puis j'entreprends de me hisser le long d'une branche qui s'avance au-dessus des barbelés.

En baissant les yeux, je me rappelle pourquoi Gale et moi préférons attendre dans les bois plutôt que passer par-dessus la clôture : pour être suffisamment haut de façon à éviter l'électrocution, il faut grimper à sept bons mètres au-dessus du sol. La branche sur laquelle je me trouve doit bien se dresser à huit mètres. Ça représente une sacrée chute, même pour quelqu'un qui a des années de pratique dans les arbres. Ai-je le choix ? Je pourrais chercher une autre branche, mais il fait déjà presque nuit. Les nuages masqueront la lune. Ici, au moins, je distingue une congère qui devrait amortir ma chute. Même si je trouvais un autre arbre, ce qui n'est pas certain, qui sait sur quoi j'atterrirais ? Je fais passer ma besace vide autour de mon cou et me laisse lentement descendre dans le vide, jusqu'à me retrouver pendue par les mains. Je rassemble mon courage. Puis j'écarte les doigts.

Après une courte chute, j'atterris violemment sur mes pieds. La secousse remonte dans toute ma colonne vertébrale. Une seconde plus tard, mes fesses frappent le sol. Je reste allongée dans la neige, tâchant d'estimer les dégâts. Je sens déjà une terrible douleur au talon gauche et au coccyx. J'espère en être quitte pour quelques ecchymoses mais je me relève péniblement et je prends conscience que j'ai dû me casser quelque chose. Je peux encore marcher, malgré tout, si bien que je m'éloigne en m'efforçant de dissimuler ma claudication.

Ma mère et Prim ne doivent pas savoir que j'étais dans les bois. Il me faut un alibi, aussi mince soit-il. Certaines échoppes sont encore ouvertes sur la grand-place. Je rentre dans la première qui se présente et j'y achète un rouleau de coton blanc pour des bandages. Nous allions en manquer de toute manière. Dans une autre, je fais l'emplette d'un sachet de pastilles à la menthe pour Prim. J'en jette une dans ma bouche. En la laissant fondre sur ma langue, je réalise que c'est la première chose que j'avale de la journée. J'avais l'intention de manger au bord du lac, mais en voyant l'état dans lequel se trouvaient Twill et Bonnie je n'ai pas voulu leur enlever une seule bouchée.

Quand j'arrive enfin chez moi, je ne peux plus prendre appui sur mon pied gauche. Je décide de raconter à ma mère que j'ai glissé en voulant réparer le toit de notre ancienne maison. Quant à la nourriture, je prétendrai l'avoir distribuée sans entrer dans les détails. Je me traîne jusqu'à la porte, prête à entrer et à m'écrouler devant le feu. Une surprise m'attend.

Deux Pacificateurs, un homme et une femme, se tiennent sur le seuil de notre cuisine. La femme demeure impassible, mais je décèle une lueur de surprise dans le regard de l'homme. On ne m'attendait pas. Ils savent que je me trouvais dans les bois et que je devrais encore être prise au piège là-bas.

— Bonsoir, dis-je d'une voix neutre.

Ma mère apparaît derrière eux, en gardant ses distances.

— La voilà, juste à l'heure pour le dîner, annonce-t-elle sur un ton un peu trop enjoué.

Je suis, en fait, très en retard pour le dîner.

J'envisage d'ôter mes bottes comme à mon habitude, mais je doute de pouvoir le faire sans dévoiler mes blessures. Je me

contente donc de baisser mon capuchon trempé et de secouer la neige dans mes cheveux.

— Que puis-je faire pour vous ? dis-je en m'adressant aux Pacificateurs.

— Le chef Thread nous a chargés d'un message pour vous, déclare la femme.

— Ils t'attendent depuis des heures, ajoute ma mère.

Ils sont venus constater mon absence. Confirmer que je me suis électrocutée sur le grillage, ou que je suis bloquée dans les bois, afin de pouvoir embarquer ma famille pour un interrogatoire.

— Ce doit être important, dis-je.

— Pouvons-nous savoir où vous êtes allée, mademoiselle Everdeen ? s'enquiert la femme.

— Demandez-moi plutôt où je ne suis *pas* allée, dis-je en feignant l'exaspération.

Je m'avance dans la cuisine, m'appuie normalement sur mon pied même si chaque pas est une torture. Je passe entre les deux Pacificateurs et réussis à gagner la table. J'y jette ma besace avant de me tourner vers Prim, figée près de la cheminée. Haymitch et Peeta sont présents également, installés dans deux fauteuils à bascule, devant une partie d'échecs. Sont-ils là par hasard, ou ont-ils été « invités » par les Pacificateurs ? De toute façon, je suis contente de les voir.

— Très bien, où n'es-tu pas allée, alors ? soupire Haymitch.

— Eh bien, je n'ai pas trouvé l'Homme-chèvre pour discuter avec lui de la saillie de la chèvre de Prim, parce que les indications qu'on m'a données étaient complètement farfelues, dis-je avec un regard appuyé en direction de Prim.

— Non, pas du tout, proteste Prim. Je t'ai expliqué exactement comment y aller.

— Tu m'as dit qu'il vivait à côté de l'entrée ouest de la mine.

— L'entrée est, corrige Prim.

— Je me souviens très bien que tu m'as dit l'ouest, parce que ensuite j'ai demandé : « À côté du crassier ? », et tu m'as répondu : « Oui. »

— Le crassier à côté de l'entrée *est*, approuve Prim sans se départir de son calme.

— Jamais de la vie. Quand as-tu dit ça ?

— Hier soir, intervient Haymitch.

— Elle a parlé de l'entrée est, confirme Peeta. (Il se tourne vers Haymitch, et tous deux éclatent de rire. Je lance un regard noir à Peeta, qui s'efforce de prendre un air contrit.) Je suis désolé, mais on en parlait encore tout à l'heure. Tu n'écoutes jamais ce qu'on te raconte.

— Encore une preuve qu'une fois de plus tu n'en as fait qu'à ta tête, ajoute Haymitch.

— La ferme, Haymitch, dis-je, reconnaissant ainsi qu'il a raison.

Haymitch et Peeta sont hilares. Prim elle-même s'autorise un sourire.

— Bon ! Puisque c'est comme ça, débrouillez-vous sans moi pour faire culbuter cette stupide chèvre, je m'écrie, ce qui les fait s'esclaffer de plus belle.

Et je pense : « Voilà pourquoi ils sont arrivés aussi loin, Haymitch et Peeta. Rien ne peut les ébranler. »

Je jette un coup d'œil aux Pacificateurs. L'homme sourit, mais la femme ne paraît pas convaincue.

— Qu'y a-t-il dans votre sac ? demande-t-elle d'un ton sec.

Je sais qu'elle espère y trouver du gibier ou des plantes sauvages. N'importe quoi qui permette de me coincer. J'en déverse le contenu sur la table.

— Voyez vous-même.

— Oh, très bien, se réjouit ma mère en examinant le coton. Nous commençons à manquer de bandages.

Peeta s'approche et ouvre le sachet de bonbons.

— Super, des pastilles de menthe, s'exclame-t-il avant d'en jeter une dans sa bouche.

— Elles sont pour moi, je proteste en faisant mine de lui reprendre le sachet. (Il le lance à Haymitch. Celui-ci enfourne une poignée de pastilles dans sa bouche, puis passe le paquet à Prim qui le reçoit en gloussant.) Aucun de vous ne mérite de bonbons !

— Pourquoi, parce que tu t'es trompée ? (Peeta m'attrape par la taille. Mon coccyx m'arrache un petit cri de douleur. Je tâche de faire passer ça pour une protestation indignée, mais je lis

dans ses yeux qu'il a deviné que je suis blessée.) D'accord, Prim t'a indiqué l'entrée ouest. Je le reconnais. Et nous ne sommes tous qu'une bande d'idiots. Ça va, comme ça ?

— C'est mieux, dis-je, et j'accepte son baiser. (Je me tourne soudain vers les Pacificateurs, comme si je venais de me rappeler leur présence.) Vous aviez un message pour moi ?

— De la part du chef Thread, dit la femme. Il tenait à vous informer que le grillage qui entoure le district Douze sera désormais sous tension vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Ce n'était pas le cas jusqu'ici ? je m'étonne avec une innocence un peu forcée.

— Il a pensé que vous aimeriez le faire savoir à votre cousin, dit la femme.

— Merci. Je lui passerai le mot. Je suis sûre que nous dormirons tous plus tranquilles grâce à cette information.

Je pousse le bouchon un peu loin, j'en ai conscience ; j'en éprouve néanmoins une vive satisfaction.

La femme serre les dents. Rien ne s'est déroulé comme prévu, mais ses ordres s'arrêtent là. Elle me salue d'un bref hochement de tête puis s'en va, suivie de son compagnon. Dès que ma mère a tiré le verrou derrière eux, je m'affale sur la table.

— Qu'est-ce que tu as ? s'inquiète Peeta.

— Je me suis cogné le pied gauche. Le talon. Et je me suis fait mal au coccyx, aussi.

Il me soutient jusqu'à son fauteuil à bascule et m'aide à m'asseoir sur le coussin.

Ma mère me retire mes bottes.

— Comment t'es-tu fait ça ?

— Oh, j'ai glissé. Sur une plaque de verglas.

Quatre paires d'yeux incrédules me fixent. Mais nous savons tous que la maison est probablement truffée de micros, et qu'on ne peut pas parler librement. Pas ici, pas maintenant.

Après avoir ôté ma chaussette, ma mère palpe mon talon. Je grimace.

— J'ai peur qu'il ne soit cassé, confirme-t-elle. (Elle m'inspecte l'autre pied.) Celui-ci n'a rien.

Pour mon coccyx, elle annonce que je vais avoir un vilain bleu.

On envoie Prim chercher mon pyjama et ma robe de chambre. Ma mère prépare de la pâte de neige, qu'elle place sur un tabouret pour que j'y trempe mon talon. Une fois changée, j'avale trois bols de ragoût et la moitié d'une miche de pain pendant que les autres dînent à table. Le regard perdu dans le feu, je pense à Twill et à Bonnie, en priant pour que la neige fraîche ait effacé mes traces.

Prim vient s'asseoir par terre à côté de moi, en posant la tête sur mon genou. Nous suçons des pastilles de menthe, je ramène l'une de ses mèches blondes derrière son oreille.

— Ça s'est bien passé, l'école ? lui dis-je.

— Oui. On a eu un cours sur les sous-produits du charbon, me répond-elle. (Nous fixons le feu en silence pendant un moment.) Tu comptes essayer tes robes de mariée ?

— Pas ce soir. Demain, sans doute.

— Attends que je sois rentrée de l'école, d'accord ?

— Promis, lui dis-je.

« Si on n'est pas venu m'arrêter avant. »

Ma mère me prépare une tisane à la camomille additionnée d'une cuillerée de sirop de sommeil. Mes paupières s'alourdissent aussitôt. Après qu'elle a bandé mon pied blessé, Peeta propose de me conduire jusqu'à mon lit. Au début, j'essaie de m'appuyer sur lui mais je suis si faible qu'il me soulève carrément dans ses bras pour me porter jusqu'à l'étage. Il me couche et me souhaite bonne nuit. Je le retiens par la main. L'un des effets secondaires du sirop de sommeil est qu'il rend les gens moins inhibés, comme l'alcool blanc, et je sais qu'il me faut tenir ma langue. Mais je n'ai pas envie qu'il parte. En fait, je voudrais bien qu'il reste dormir avec moi, pour qu'il soit là quand mes cauchemars surviendront. Seulement, pour une raison que je serais incapable de formuler, je ne me sens pas le droit de lui demander ça.

— Ne pars pas tout de suite. Attends que je sois endormie.

Peeta s'assied au bord du lit, en réchauffant ma main entre les siennes.

— J’ai bien cru que tu avais changé d’avis, aujourd’hui. En ne te voyant pas arriver pour le dîner.

J’ai beau avoir les idées embrumées, je comprends ce qu’il veut dire. Avec la remise sous tension du grillage, mon retard et l’apparition des deux Pacificateurs, il s’est imaginé que je m’étais enfuie, peut-être avec Gale.

— Non, je t’aurais prévenu.

J’attire l’une de ses mains contre ma joue, et je hume les arômes discrets de cannelle et d’aneth des pains qu’il a dû pétrir aujourd’hui. Je voudrais lui parler de Twill, de Bonnie, du soulèvement et de leurs espoirs fous à propos du district Treize, mais ce ne serait pas prudent. Je sens mes paupières se fermer de toute façon.

— Reste avec moi, je lui souffle.

Tandis que le sirop de sommeil m’enveloppe d’une douce torpeur, je l’entends murmurer un dernier mot, que je ne comprends pas.

Ma mère me laisse dormir jusqu’à midi, puis me réveille afin d’examiner mon talon. Elle me prescrit une semaine de repos complet, à laquelle je ne me sens pas la force de m’opposer. Ce n’est pas uniquement mon talon et mon coccyx. J’ai mal partout. Je laisse donc ma mère me soigner, m’apporter mon petit déjeuner au lit et me rajouter un édredon supplémentaire. Et je reste allongée comme ça, à regarder le ciel d’hiver par la fenêtre, en me demandant comment tout ça va se terminer. Je pense beaucoup à Twill et Bonnie, ainsi qu’à la pile de robes de mariée qui m’attend en bas, et je me demande si Thread va se rendre compte que je l’ai possédé et réagir. C’est drôle, parce qu’il pourrait facilement m’arrêter pour mes crimes passés, mais peut-être a-t-il besoin de preuves tangibles actuelles maintenant que j’ai remporté les Jeux. Je me demande si le président Snow est en contact avec lui. Je ne crois pas qu’il ait jamais adressé la parole au vieux Cray, mais, à présent que je suis devenue un problème national, adresse-t-il des instructions détaillées au chef des Pacificateurs ? Ou celui-ci agit-il de sa propre initiative ? Peu importe, je suis certaine qu’ils tomberaient d’accord pour me garder confinée à l’intérieur du district, dans les limites de la clôture. Même si je trouvais un

moyen de m'échapper – en jetant une corde par-dessus cette branche d'érable, par exemple –, je ne pourrais plus me sauver avec ma famille et mes amis. De toute façon, j'ai promis à Gale de rester là et de me battre.

Pendant plusieurs jours, je sursaute chaque fois qu'on frappe à la porte. Aucun Pacificateur ne vient m'arrêter, cependant, et je finis par me détendre. Je suis d'autant plus rassurée quand Peeta m'apprend incidemment qu'on a coupé le courant dans certaines portions du grillage, le temps pour les équipes d'entretien de renforcer les fixations au sol. Thread doit croire que j'ai trouvé un moyen de passer par-dessous, malgré le courant mortel qui circule dans les mailles. C'est nouveau, pour le district, de voir les Pacificateurs s'adonner à d'autres activités que de bousculer les pauvres gens.

Peeta passe tous les jours m'apporter des petits pains au fromage. Il m'aide aussi à continuer le grand livre familial. C'est un vieil ouvrage, tout en cuir et en parchemin, commencé depuis des siècles par je ne sais quel herboriste du côté de ma mère. Page après page, il aligne des dessins à la plume de plantes médicinales, avec leurs différents usages. Mon père y a ajouté un chapitre sur les plantes comestibles qui m'a beaucoup servi après sa mort. Il y a longtemps que je voulais y consigner mes propres connaissances. Des choses que j'ai découvertes par moi-même, ou que je tiens de Gale, ou encore les petits trucs que j'ai appris aux Jeux lors de mon entraînement. Je ne l'avais jamais fait parce que je ne sais pas dessiner et qu'il est primordial que les dessins soient le plus détaillés possible. C'est là que Peeta intervient. Il connaît déjà certaines des plantes ; pour les autres, il se base sur des échantillons séchés, ou bien je les lui décris. Il commence par les esquisser sur un brouillon jusqu'à ce que je me déclare satisfaite, puis il les reporte au propre dans mon livre. Et il ne me reste plus qu'à rédiger le texte d'une écriture soignée.

C'est une occupation paisible, absorbante, qui m'aide à oublier un peu mes soucis. J'aime regarder les mains de Peeta quand il dessine, quand il fait fleurir une page à grands traits de plume, en ajoutant quelques touches de couleurs à cet ouvrage jauni dont les feuilles, jusque-là, se couvraient exclusivement

d'encre noire. Son visage prend une expression particulière sous l'effet de la concentration. Sa décontraction habituelle cède le pas à un état d'une telle intensité qu'il semble ouvrir sur des profondeurs intérieures insoupçonnées. J'en ai déjà eu plusieurs aperçus : dans l'arène, ou quand il parlait en public, ou encore quand il a repoussé les armes des Pacificateurs braquées sur moi dans le district Onze. Je ne sais pas trop qu'en penser. Je suis aussi fascinée par ses cils. D'ordinaire, on les remarque à peine tant ils sont blonds. Mais de près, avec le soleil qui tombe en rais par la fenêtre, ils se nimbent d'une lumière dorée et paraissent tellement longs qu'on s'attendrait à les voir s'emmêler à chaque clignement de paupière.

Un après-midi, Peeta s'interrompt en plein encrage et lève les yeux si vivement que je sursaute, comme s'il m'avait surprise en train de l'espionner. Ce qui est vrai, en un sens. Mais il se contente de dire :

— Tu sais, je crois bien que c'est la première fois qu'on fait quelque chose de normal ensemble.

— Eh oui. (Notre relation est pourrie par les Jeux depuis le début. La normalité n'y a jamais eu sa place.) Ça nous change.

Chaque après-midi, il me descend dans le salon et j'exaspère tout le monde en allumant la télévision. D'habitude, nous ne la regardons que sur ordre du Capitole, parce que la propagande et les démonstrations de force de ce dernier – notamment les rediffusions des soixante-quatorze éditions des Hunger Games – sont proprement insupportables. Mais à présent je guette une séquence en particulier. Celle du geai moqueur sur lequel Twill et Bonnie fondent leurs espoirs. C'est sans doute une fausse piste, je sais, mais je tiens à la vérifier. Ne serait-ce que pour tirer un trait définitif sur cette image d'un district Treize en pleine activité.

Je finis par tomber sur un reportage dans lequel il est fait allusion aux jours obscurs. On y voit les ruines fumantes de l'hôtel de justice du district Treize, et j'aperçois brièvement, dans le coin supérieur droit de l'écran, les ailes noir et blanc d'un geai moqueur. Ça ne prouve rien, bien sûr. Ce sont de vieilles images qui accompagnent une histoire ancienne.

En revanche, quelques jours plus tard, une autre séquence retient mon attention. Le présentateur du journal parle d'une pénurie de graphite qui affecterait la fabrication de certains articles dans le district Trois. On nous diffuse alors un reportage, soi-disant en direct, d'une envoyée spéciale en combinaison protectrice dans le district Treize. Elle se tient devant les ruines de l'hôtel de justice. À travers son masque elle nous informe que, selon de nouveaux examens, les mines de graphite seraient encore trop toxiques pour être exploitées. Fin du reportage. Mais juste avant que l'image revienne sur le présentateur, j'ai le temps d'apercevoir le battement d'ailes caractéristique du même geai moqueur.

Cela prouve que les images que l'on nous diffuse sont toujours les mêmes. La journaliste ne se trouve sans doute même pas sur les lieux du reportage. Cette découverte soulève une question fondamentale : qu'y a-t-il exactement dans le district Treize ?

12

Rester tranquillement dans mon lit devient plus difficile, après ça. Je voudrais faire quelque chose, en découvrir davantage au sujet du district Treize ou travailler au renversement du Capitole. Pourtant je reste là, à m’empiffrer de petits pains au fromage en regardant Peeta dessiner. Haymitch passe me voir de temps en temps pour m’apporter des nouvelles, toujours mauvaises. Les sanctions se multiplient, et les gens meurent de faim.

L’hiver s’achève quand mon pied est de nouveau opérationnel. Ma mère me donne des exercices à faire et me laisse marcher un peu toute seule. Un soir, je m’endors décidée à me rendre en ville le lendemain matin, mais, à mon réveil, je découvre Venia, Octavia et Flavius à mon chevet.

— Surprise ! s’exclament-ils joyeusement. Nous sommes venus en avance !

Après l’épisode du coup de fouet, Haymitch avait repoussé leur visite de plusieurs mois afin de donner le temps à ma joue de guérir. Je ne m’attendais pas à les voir avant trois semaines. Je m’efforce néanmoins de paraître ravie. Nous allons enfin pouvoir procéder à ma séance photos. Ma mère a sorti les robes de mariée, tout est prêt, sauf que, pour être honnête, je n’en ai pas essayé une seule.

Après leurs jérémiades habituelles à propos de l’altération de ma beauté, ils se mettent au travail. Leur plus gros souci concerne mon visage, même si les soins prodigués par ma mère ont été remarquables. On ne voit plus qu’une marque rose pâle sur ma pommette. L’incident du coup de fouet n’a pas fait les gros titres, je peux donc leur raconter que j’ai glissé sur une plaque de verglas et me suis coupée. Puis je réalise que cette excuse est la même que pour mon pied – ce dernier risque de me poser un problème quand il me faudra marcher avec des

talons hauts. Mais Flavius, Octavia et Venia ne sont pas du genre soupçonneux, de sorte que je peux dire ce que je veux.

Comme il s'agit de perdre mes poils uniquement pour quelques heures, on me rase au lieu de m'épiler à la cire. Je dois quand même me tremper dans une substance étrange, mais rien de répugnant, et nous attaquons bientôt ma coiffure et mon maquillage. L'équipe, comme à son habitude, échange toutes sortes de ragots auxquels je ne prête pas attention d'ordinaire. Soudain, Octavia lâche un commentaire qui me trouble. Rien d'important, une simple allusion à une soirée pour laquelle elle n'a pas réussi à se procurer de crevettes.

— Pourquoi n'y avait-il plus de crevettes ? je demande. Ce n'est pas la saison ?

— Oh, Katniss, nous n'avons plus aucun fruit de mer depuis des semaines ! se désole Octavia. Tu sais, à cause du mauvais temps dans le district Quatre.

Des rouages s'enclenchent dans mon esprit. Plus de fruits de mer. Depuis des semaines. Venant du district Quatre. La colère palpable de la foule durant la Tournée de la victoire. Et, tout à coup, je suis absolument certaine que le district Quatre s'est révolté.

Je commence alors à interroger discrètement mon équipe sur les autres désagréments que le Capitole a connus cet hiver. Peu habitués à manquer de quoi que ce soit, Venia, Flavius et Octavia pointent aussitôt le moindre défaut d'approvisionnement. Quand je suis enfin prête à m'habiller, leurs récriminations concernant les difficultés à se procurer différentes choses – de la viande de crabe aux puces musicales, en passant par les rubans – me brosent un tableau assez net des districts qui pourraient être en train de se révolter. Les produits de la mer du district Quatre. Les gadgets électroniques du Trois. Et, bien sûr, les étoffes du Huit. L'idée d'une rébellion aussi largement répandue me fait trembler de peur et d'excitation.

Je voudrais leur poser davantage de questions, mais Cinna nous rejoint pour me serrer dans ses bras et vérifier mon maquillage. Son attention se porte immédiatement sur ma joue. Je doute qu'il marche dans mon histoire de glissade sur le

verglas, toutefois il fait mine de l'accepter sans sourciller. Il se contente de rectifier mon fond de teint, et les dernières traces de ma cicatrice disparaissent.

En bas, on a débarrassé et éclairé le salon en vue de la séance photos. Effie s'active en tous sens, lançant des ordres pour s'assurer que nous ne prenions pas de retard. C'est sans doute une bonne chose, car il y a six robes et chacune nécessite un changement de voile, de chaussures, de bijoux, de coiffure, de maquillage, de décor et d'éclairage. De la dentelle mousseuse, des roses et des anglaises. Du satin ivoire, des tatouages dorés et des plantes vertes. Un fourreau de diamant, un voile chargé de bijoux et une clarté lunaire. De la soie blanche, des manches qui tombent jusqu'à terre et des perles. À peine une photo convient-elle qu'il faut déjà préparer la suivante. Je me sens comme une pâte à pain qu'on pétrirait encore et toujours. Ma mère s'arrange pour me donner un peu à manger et à boire pendant qu'on s'occupe de moi. Malgré cela, à l'issue de la séance, je suis affamée et complètement vidée. J'espérais avoir l'occasion de bavarder un peu avec Cinna, mais Effie reconduit tout le monde dehors et je dois me contenter de sa promesse de m'appeler.

Comme le soir tombe et que mon pied me fait souffrir après toutes ces chaussures extravagantes qu'il a fallu essayer, je renonce à me rendre en ville. Je préfère monter à l'étage, enlever mon maquillage, puis redescendre me sécher les cheveux devant la cheminée. Prim, rentrée de l'école à temps pour m'admirer dans mes deux dernières robes, discute de la séance avec ma mère. Elles paraissent enchantées. En allant me coucher, je réalise qu'elles me croient en sécurité. Qu'elles se figurent que le Capitole m'a pardonné mon intervention lors de la flagellation, parce qu'on ne se donnerait pas tant de peine pour quelqu'un qu'on prévoit de faire mourir. Tu parles.

Dans mon cauchemar, je me vois dans ma robe de mariée en soie, boueuse et déchirée. Mes longues manches se prennent dans les ronces et s'accrochent aux branches tandis que je m'enfuis à travers la forêt. La meute des mutations génétiques se rapproche, me rattrape et m'engloutit dans un tourbillon de souffles chauds et de crocs baveux. Je me réveille en hurlant.

L'aube est trop proche pour que j'essaie de me rendormir. Aujourd'hui, il faut vraiment que je sorte parler à quelqu'un. Gale sera au travail à la mine. Mais j'irai voir Haymitch, ou Peeta, n'importe qui pourvu que je puisse lui confier tout ce qui m'est arrivé depuis ma sortie au lac : les fugitives, le grillage électrifié, la survie du district Treize, les pénuries de produits au Capitole. Tout.

Après avoir pris mon petit déjeuner en compagnie de ma mère et de Prim, je sors à la recherche d'un confident. L'air tiède sent déjà le printemps. « Le printemps serait le moment idéal pour un soulèvement », me dis-je. On se sent toujours moins vulnérable après la fin de l'hiver. Peeta n'est pas chez lui. J'imagine qu'il a dû se rendre en ville. Par contre, je suis surprise de voir Haymitch debout de si bonne heure dans sa cuisine. J'entre chez lui sans frapper. J'entends Hazelle, en haut, qui balaye le plancher. Sans être complètement soûl, Haymitch n'a pas l'air vraiment sobre non plus. La rumeur selon laquelle Ripper a repris ses activités doit être fondée. Il ferait peut-être mieux d'aller se coucher, mais il me suggère une petite promenade en ville.

Haymitch et moi nous comprenons à demi-mot à présent. Il me suffit de quelques minutes pour tout lui raconter. De son côté, il me fait part de rumeurs de soulèvement dans les districts Sept et Onze. Ce qui signifierait que la moitié des districts ou presque auraient tenté de se rebeller.

— Vous croyez toujours que ça n'a aucune chance de marcher ici ?

— Pas encore. Ces autres districts sont beaucoup plus vastes. Même si la moitié de leur population reste chez elle, les rebelles ont une petite chance. Ici, dans le Douze, il faudrait mobiliser tout le monde.

Je n'avais pas pensé à ça. À notre faiblesse numérique.

— Mais peut-être un jour prochain ? j'insiste.

— Peut-être. Sauf que nous sommes peu nombreux, mal équipés et que nous ne fabriquons pas d'armes nucléaires, rétorque-t-il avec une pointe de sarcasme dans la voix.

Mon histoire de district Treize ne l'emballa guère.

— Que vont-ils faire, Haymitch, aux districts rebelles ?

— Eh bien, tu sais maintenant ce qui s'est passé dans le Huit. Tu as vu toi-même ce qu'ils ont fait ici, et sans la moindre provocation encore. Je crois que si la situation leur échappe, ils n'auront aucun scrupule à éradiquer un nouveau district comme ils l'ont fait avec le Treize. Pour l'exemple, tu comprends ?

— Vous ne croyez vraiment pas que le Treize ait pu survivre ? Twill et Bonnie avaient tout de même raison concernant la séquence avec le geai moqueur.

— D'accord, concède Haymitch, mais qu'est-ce que ça prouve ? Rien du tout. Il peut y avoir un tas de raisons pour justifier la réutilisation de ces images. Elles sont sans doute plus impressionnantes. Et puis, c'est beaucoup plus simple, non, de manipuler quelques boutons en salle de montage que de se rendre sur place pour filmer ? L'idée que le Treize ait su rebondir et que le Capitole choisisse de l'ignorer... Pour moi, ça ressemble au genre de rumeurs auxquelles on se raccroche quand on est désespéré.

— Je sais. J'avais juste envie d'y croire.

— Précisément. Parce que tu es désespérée, conclut Haymitch.

Je ne trouve rien à répliquer. Il a raison, bien sûr.

Prim rentre tout excitée de l'école. Les professeurs ont annoncé une émission obligatoire ce soir.

— Je suis sûre qu'il s'agit de ta séance photos !

— Impossible, Prim. Elle n'a été tournée qu'hier, dis-je.

— En tout cas, c'est ce qu'on raconte.

J'espère qu'elle se trompe. Je n'ai pas eu le temps de préparer Gale à ces images. Il travaille souvent sept jours sur sept à la mine. Depuis sa flagellation, je ne le vois plus sauf quand il passe montrer l'évolution de ses cicatrices à ma mère. Je le raccompagne alors en ville. Une fois, il m'a laissé entendre que la reprise en main du district par Thread avait calmé toute velléité de soulèvement. Il sait que je n'ai plus l'intention de m'enfuir. Mais il doit bien se rendre compte que, faute d'une révolte dans le Douze, je finirai par épouser Peeta. Me voir me pavaner à la télévision dans mes robes somptueuses... comment va-t-il réagir ?

Quand toute la famille se réunit devant la télévision à 19 h 30, je découvre que Prim avait raison : Caesar Flickerman est là, qui s'adresse à une foule debout devant le centre d'Entraînement pour lui annoncer mes noces prochaines. Il accueille Cinna, lequel est devenu une star du jour au lendemain grâce aux costumes qu'il a imaginés pour moi, et après les amabilités et plaisanteries d'usage, tous deux nous invitent à regarder un écran géant.

Je comprends à présent comment ils peuvent présenter l'émission de ce soir avec des séquences tournées la veille. À l'origine, Cinna avait esquissé deux douzaines de robes. Il a ensuite fallu réduire le choix, créer les robes et choisir les accessoires. Apparemment, à chaque étape, les habitants du Capitole ont eu la possibilité de voter pour leur modèle préféré. L'émission montre ensuite des images de moi dans les six robes finales, ce qui n'a pas dû réclamer trop de travail aux techniciens. Chacune de mes apparitions provoque des réactions très contrastées au sein de la foule. Les gens acclament leurs robes préférées, huent celles qu'ils n'aiment pas. Comme ils ont voté, et sans doute parié, sur celle qui sera retenue, ils se sentent tous très concernés par ma robe de mariée. Amusant, quand on pense que je ne m'étais même pas donné la peine d'en enfiler une avant l'arrivée des caméras. Caesar annonce que les personnes ont jusqu'à demain midi pour voter.

— Assurons-nous que Katniss Everdeen se présente à la cérémonie avec classe ! claironne-t-il à l'intention de la foule.

Je suis sur le point d'éteindre la télé, quand Caesar nous annonce l'autre grand événement de la soirée.

— Cette année verra le soixante-quinzième anniversaire des Hunger Games, ce qui signifie que nous allons connaître notre troisième Expiation !

— Et alors ? s'étonne Prim. Elle n'aura pas lieu avant des mois.

Nous nous tournons vers ma mère qui a pris une expression solennelle, lointaine, comme si elle se rappelait un vieux souvenir.

— On va sans doute nous lire le carton.

L'hymne démarre. La gorge nouée par le dégoût, je vois le président Snow monter sur scène, suivi d'un petit garçon habillé de blanc qui tient un coffret. À la fin de l'hymne, le président Snow prend la parole pour évoquer les jours sombres dont sont sortis les Hunger Games. Dès leur conception, le règlement des Jeux avait prévu tous les vingt-cinq ans une édition spéciale, dite « d'Expiation », en hommage aux victimes de la rébellion des districts.

Ces paroles ne sauraient mieux tomber, car je soupçonne plusieurs districts d'être en pleine insurrection en ce moment même.

Le président Snow poursuit par un bref rappel des Expiations précédentes.

— Au vingt-cinquième anniversaire des Jeux, afin que les rebelles n'oublient pas qu'ils avaient choisi de verser le premier sang, chaque district a dû tenir une élection et voter pour les tributs qui le représenteraient.

Je me demande ce que j'aurais ressenti. En choisissant ceux qui allaient partir. Ce doit être pire, à mon avis, d'être désigné par ses voisins plutôt que par tirage au sort.

— Au cinquantième anniversaire, continue le président, afin de rappeler que pour chaque citoyen du Capitole tué deux rebelles sont morts, les districts ont dû envoyer deux fois le nombre habituel de tributs.

Je m'imagine face à quarante-sept adversaires au lieu de vingt-trois. Plus de risques, moins d'espoir de survie, et le double de morts à l'arrivée. C'est l'année où Haymitch a gagné...

— Une de mes amies a été tirée au sort cette année-là, nous confie ma mère d'une voix douce. Maysilee Donner. Ses parents tenaient la confiserie. Ils m'ont donné son canari, après.

Prim et moi échangeons un regard. C'est la première fois que nous entendons parler de Maysilee Donner. Peut-être notre mère savait-elle que nous aurions demandé comment elle était morte.

— Aujourd'hui, nous nous préparons à tenir notre troisième édition d'Expiation, déclare le président.

Le petit garçon en costume blanc s'avance et lui présente le coffret. Snow soulève le couvercle, découvrant une rangée

d'enveloppes jaunies. Ceux qui ont inventé ce système d'Expiations ont prévu plusieurs siècles de Hunger Games. Le président prélève une enveloppe frappée du chiffre 75, passe le pouce sous le rabat et en sort un petit carton imprimé. Sans la moindre hésitation, il lit à voix haute :

— Au soixante-quinzième anniversaire, afin de rappeler aux rebelles que même les plus forts d'entre eux ne sauraient l'emporter sur le Capitole, les tributs mâles et femelles de chaque district seront moissonnés parmi les vainqueurs survivants.

Ma mère pousse un petit cri. Prim s'enfouit le visage entre les mains. À l'instar du public à l'écran, je suis plutôt décontenancée. Comment ça, les vainqueurs survivants ?

Et puis, je comprends ce que ça veut dire. Pour moi, en tout cas. Il n'y a que trois vainqueurs encore en vie dans le district Douze. Deux hommes. Une seule femme... On me renvoie dans l'arène.

13

Mon corps réagit de lui-même et je me rue dehors, dans la nuit, sur les pelouses du Village des vainqueurs. Malgré le sol détrempé qui mouille mes chaussettes, malgré le vent cinglant, je fonce droit devant moi. Où ? Où aller ? Dans la forêt, bien sûr. Alors que j'atteins le grillage, son bourdonnement me rappelle à quel point je suis prise au piège. Je recule, hors d'haleine, tourne les talons et repars dans l'autre sens.

Quand je reprends mes esprits, je me trouve à quatre pattes dans la cave de l'une des maisons vides du Village des vainqueurs. Des rayons de lune tombent en rais par le soupirail. J'ai froid, je suis trempée, épuisée, mais ma course folle n'a en rien apaisé l'hystérie que je sens monter en moi. Elle risque de me submerger si je ne la libère pas. Je froisse un pan de ma chemise, me le fourre dans la bouche et commence à hurler. Combien de temps, je ne saurais le dire. Mais quand je m'arrête, je n'ai pratiquement plus de voix.

Je me recroqueville sur le flanc, perdue dans la contemplation des rayons de lune sur le sol en béton. Dans l'arène. Dans ce lieu de cauchemar. C'est là qu'on me renvoie. Je dois reconnaître que je n'ai rien vu venir. Je m'attendais à toutes sortes d'ennuis. Je craignais d'être humiliée en public, torturée, exécutée. De devoir me cacher dans les terres sauvages, poursuivie par les Pacificateurs et leurs hovercrafts. D'épouser Peeta et de voir nos enfants partir pour l'arène. Mais je n'avais jamais imaginé devoir prendre part aux Jeux une nouvelle fois. Pourquoi ? Parce que c'est sans précédent. Les gagnants échappent définitivement à la Moisson. Il en a toujours été ainsi. Jusqu'à présent.

Il y a une sorte de bâche, comme on en étale pour faire de la peinture. Je la ramène sur moi à la manière d'une couverture. Au loin, des voix m'appellent. Mais, pour l'instant, je ne veux

même pas penser à ceux que j'aime le plus au monde. Je ne songe qu'à moi. Et à ce qui m'attend.

La bâche est raide mais retient la chaleur. Mes muscles se détendent, mon pouls ralentit. Je revois le coffret dans les mains du petit garçon, le président Snow qui en tire l'enveloppe jaunie. Est-ce possible que cette édition d'Expiation ait bel et bien été imaginée soixante-quinze ans plus tôt ? Ça paraît peu probable. C'est une réponse trop commode à tous les problèmes actuels du Capitole. Qui permet de se débarrasser de moi et de mater les districts sans coup férir.

J'entends encore le discours du président Snow. « Au soixante-quinzième anniversaire, afin de rappeler aux rebelles que même les plus forts d'entre eux ne sauraient l'emporter sur le Capitole, les tributs mâles et femelles de chaque district seront moissonnés parmi les vainqueurs survivants. »

Oui, les gagnants sont les plus forts d'entre nous. Ceux qui ont survécu à l'arène, échappé au collet de la pauvreté qui étouffe le reste de la population. Ils sont, ou plutôt nous sommes, l'incarnation de l'espoir dans un monde sans espoir. Et voilà que vingt-trois d'entre nous vont mourir afin de montrer que cet espoir n'était qu'une illusion.

Je suis soulagée d'avoir gagné l'année dernière. Sinon, je connaîtrais tous les autres gagnants non pas pour les avoir vus à la télé mais parce qu'ils sont invités à chaque édition des Jeux. Même ceux qui ne sont pas tenus d'être mentors, contrairement à Haymitch, reviennent chaque année au Capitole pour célébrer l'événement. Je crois que beaucoup d'entre eux sont devenus amis. Alors que le seul ami dont j'aurai à me soucier sera Peeta ou Haymitch. *Peeta ou Haymitch !*

Je me redresse en position assise, rejetant la bâche. Quelle idée vient de me traverser l'esprit ? Jamais je ne pourrai tuer Peeta ou Haymitch. Pourtant, l'un d'entre eux se retrouvera dans l'arène avec moi, c'est un fait. Peut-être même ont-ils déjà décidé lequel. Quel que soit celui qui sera désigné par le sort, l'autre aura la possibilité de se porter volontaire pour le remplacer. Je sais déjà ce qui va se passer. Peeta demandera à Haymitch de le laisser m'accompagner dans l'arène. Pour me sauver. Me protéger.

Je trébuche en traversant la cave, à la recherche d'une issue. Comment suis-je arrivée là ? Je remonte à tâtons l'escalier qui mène à la cuisine, et constate que le carreau de la porte a été brisé. Ce qui explique sans doute ma main en sang. Je ressors dans la nuit et fonce droit chez Haymitch. Je le trouve attablé tout seul dans sa cuisine, une bouteille d'alcool blanc à moitié vide dans une main, son couteau dans l'autre. Ivre mort.

— Ah, voilà la plus belle. Toute décoiffée. Alors, chérie, tu as fini par additionner deux et deux ? Par comprendre que tu ne retournerais pas là-bas toute seule ? Et maintenant, tu viens me demander... quoi, au juste ?

Il ricane. Je ne réponds rien. La fenêtre est grande ouverte, et le vent glacial me transperce.

— Je dois reconnaître que le gamin a le plus beau rôle. Il a débarqué avant que j'aie le temps de déboucher cette bouteille. Pour me supplier de le laisser y aller. Mais toi, que pourrais-tu demander ? (Il poursuit en imitant ma voix.) Prenez sa place, s'il vous plaît, parce que, tout bien réfléchi, je préfère que ce soit Peeta qui s'en sorte plutôt que vous... Je me mords la lèvre en réalisant qu'Haymitch vient peut-être de formuler mon désir le plus cher : que Peeta vive, même si Haymitch doit mourir. Mais non, ce n'est pas vrai. Aussi insupportable soit-il, Haymitch fait partie de ma famille à présent. « Pourquoi suis-je là ? me dis-je. Que suis-je venue chercher ? »

— J'ai envie d'un verre.

Haymitch éclate de rire et pose brutalement la bouteille sur la table devant moi. J'essuie le goulot contre ma manche, je prends deux lampées puis je m'étrangle. Il me faut un long moment pour retrouver une contenance, et même au bout de plusieurs minutes mes yeux et mon nez continuent de couler. Mais, au fond de moi, l'alcool me brûle comme une flamme et j'aime ça.

— Il vaudrait peut-être mieux que ce soit vous, je suggère tranquillement en prenant une chaise. Vous détestez la vie, de toute manière.

— Très juste, reconnaît Haymitch. Et puisque la dernière fois c'est toi que j'ai tenté de sauver... il semblerait que cette fois-ci j'aie une obligation envers le garçon.

— Pas faux.

Je m'essuie le nez avant de boire une autre gorgée à la bouteille.

— L'argument de Peeta, poursuit Haymitch, est que, comme je t'avais choisie, je suis en dette avec lui. Il peut me réclamer tout ce qu'il veut. Et ce qu'il veut, c'est une chance de retourner là-bas avec toi pour te protéger.

Je le savais. Par certains côtés, le comportement de Peeta n'est pas difficile à prévoir. Pendant que je pleurais sur mon sort dans cette cave, il était là, à ne se préoccuper que de moi. La honte n'est pas un mot assez fort pour décrire ce que je ressens.

— Tu pourrais vivre cent vies que tu ne serais toujours pas digne de lui, tu sais, observe Haymitch.

— Ouais, ouais, dis-je avec brusquerie, c'est lui le meilleur de nous trois, on est bien d'accord. Et alors, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je n'en sais rien. (Haymitch soupire.) T'accompagner là-bas, sans doute. Mais si mon nom est tiré au sort, c'est foutu. Il se portera volontaire pour prendre ma place.

Nous restons assis un moment en silence.

— Ce serait moche pour vous, dans l'arène, pas vrai, de retrouver tous ces gens que vous connaissez ?

— Oh, je crois que ce sera moche de toute façon. (Il indique sa bouteille du menton.) Je peux récupérer ça, maintenant ?

— Non, dis-je en refermant les bras dessus.

Haymitch sort une deuxième bouteille de sous la table et dévisse le bouchon. Je réalise que je ne suis pas simplement venue pour boire.

— Très bien, je sais ce que je voulais vous demander. Si Peeta et moi retournons aux Jeux, cette fois c'est *lui* qu'on essaie de garder en vie.

Quelque chose brille dans ses yeux injectés de sang. De la souffrance.

— Vous l'avez dit vous-même, ce sera moche dans un sens ou dans l'autre. Et Peeta peut raconter ce qu'il veut, c'est à son tour d'être sauvé. Nous lui devons bien ça tous les deux. (Ma voix prend des accents implorants.) En plus, le Capitole me hait si fort que je suis pratiquement déjà morte. Alors que lui a peut-

être une chance. Je vous en prie, Haymitch. Promettez-moi de m'aider.

Il fixe sa bouteille en fronçant les sourcils. Il prend le temps de peser mes paroles.

— Entendu, déclare-t-il enfin.

— Merci.

Je devrais aller trouver Peeta, à présent, mais je n'en ai aucune envie. La tête me tourne à cause de tout l'alcool que j'ai ingurgité, et, dans mon état, qui sait ce qu'il serait capable de me faire accepter ? Non, il vaudrait mieux que je rentre chez moi affronter ma mère et Prim.

Alors que je monte en titubant les marches du perron, la porte d'entrée s'ouvre sur Gale, qui me serre dans ses bras.

— J'ai eu tort. On aurait dû s'enfuir quand tu me l'as proposé, chuchote-t-il.

— Mais non, dis-je.

J'y vois trouble, et je suis en train d'éclabousser le blouson de Gale avec ma bouteille d'alcool, mais on dirait qu'il s'en moque.

— Il n'est pas trop tard, insiste-t-il.

Par-dessus son épaule, j'aperçois ma mère et Prim sur le seuil, dans les bras l'une de l'autre. Si nous fuyons, elles mourront. Et puis, je dois désormais protéger Peeta.

— Si, c'est trop tard.

Mes genoux se dérobent, et il doit me retenir pour m'empêcher de tomber. L'esprit embrumé par l'alcool, j'entends ma bouteille se fracasser par terre. Manifestement, tout me glisse entre les doigts en ce moment.

À mon réveil, j'ai tout juste le temps de me ruer aux toilettes avant que l'alcool blanc se rappelle à moi. Il brûle autant en ressortant qu'en descendant, et le goût est deux fois plus atroce. Je finis de vomir toute tremblante et couverte de sueur, mais au moins ai-je purgé en partie mon organisme. L'alcool m'a provoqué une migraine lancinante ; j'ai la bouche parcheminée et l'estomac en ébullition.

Je prends une douche brûlante et reste dessous pendant une bonne minute avant de réaliser que j'ai gardé mes sous-vêtements. Ma mère a dû me les laisser lorsqu'elle m'a

déshabillée avant de me fourrer au lit. Je les arrache, les jette dans le lavabo et me verse du shampooing sur la tête. Les mains me démangent ; je remarque alors des petits points de suture soigneusement alignés en travers d'une de mes paumes et sur le tranchant de mon autre main. Je me rappelle vaguement avoir cassé une fenêtre la nuit dernière. Je me frictionne de la tête aux pieds, en m'interrompant juste pour vomir sous la douche. Cette fois je rends surtout de la bile, qui disparaît dans l'écoulement avec les bulles parfumées.

Enfin propre, j'enfile ma robe de chambre et regagne mon lit sans attacher la moindre attention à mes cheveux dégoulinants. Je me glisse sous les draps. J'ai l'impression d'être victime d'un empoisonnement. Des bruits de pas dans l'escalier réveillent ma panique de la veille. Je ne suis pas prête à voir ma mère ni Prim. Je dois me reprendre, présenter une façade calme et rassurante, comme le jour des adieux lors de la dernière Moisson. Je dois être forte. Je me redresse sur mon séant, écarte mes cheveux humides de mes tempes douloureuses, et me prépare à ce qui va suivre. Elles apparaissent sur le seuil, avec du thé et des tartines, le visage soucieux. J'ouvre la bouche, prête à lancer je ne sais quelle plaisanterie... et j'éclate en sanglots.

Tant pis pour la force.

Ma mère vient s'asseoir au bord du lit et Prim se faufile à côté de moi. Elles me serrent dans leurs bras et me murmurent des paroles apaisantes jusqu'à ce que l'épuisement tarisse mes larmes. Après quoi, Prim va chercher une serviette et entreprend de sécher et de démêler mes cheveux, tandis que ma mère me donne un peu de thé et de pain grillé. Elles me font enfiler un pyjama bien chaud, me rajoutent un édredon et me laissent me rendormir.

L'après-midi touche à sa fin quand j'émerge du sommeil. On a posé un verre d'eau sur ma table de chevet. Je le vide d'un trait. Malgré un estomac et une tête encore fragiles, je me sens beaucoup mieux. Je me lève, m'habille et me tresse les cheveux. Avant de descendre, j'hésite au sommet de l'escalier, embarrassée par ma réaction à l'annonce de l'Expiation. Ma façon de sortir en coup de vent, de me soûler avec Haymitch, ma crise de larmes. Vu les circonstances, je suppose qu'on ne

m'en tiendra pas rigueur. Une chance que les caméras n'aient pas été là, quand même.

En bas, ma mère et Prim me serrent de nouveau dans leurs bras, mais avec une émotion contenue. Je sais qu'elles prennent sur elles pour me faciliter les choses. En regardant Prim, on a peine à imaginer la petite fille fragile que j'ai quittée neuf mois plus tôt le jour de la Moisson. Cette épreuve, comme celles qui ont suivi – la cruauté de la vie dans les districts, la procession des malades et des blessés qu'elle doit souvent soigner elle-même car ma mère ne suffit plus à la tâche –, l'ont fait vieillir d'un coup. Elle a grandi, également ; nous sommes presque de la même taille à présent, même si ce n'est pas ça qui la fait paraître plus âgée.

Ma mère me sert une tasse de bouillon. Je lui en réclame une deuxième pour l'apporter à Haymitch. Puis je franchis la pelouse qui me sépare de chez lui. Il vient à peine de se réveiller, et accepte la tasse sans commentaire. Nous restons assis là, dans son salon, presque sereins, à regarder le soleil descendre à l'horizon. Quelqu'un s'active à l'étage. Je crois d'abord qu'il s'agit d'Hazelle, mais, quelques minutes plus tard, Peeta descend nous rejoindre. Il jette sur la table un carton rempli de bouteilles vides.

— Là, c'est fait, déclare-t-il sur un ton sans appel.

Voyant qu'Haymitch a déjà du mal à focaliser son regard sur les bouteilles, je lui demande :

— Qu'est-ce qui est fait ?

— J'ai vidé tout l'alcool dans la baignoire, répond Peeta.

Haymitch s'arrache d'un coup à sa stupeur, pour fouiller dans le carton avec une expression incrédule.

— Tu as fait quoi ?

— J'ai tout jeté.

— Il en rachètera, dis-je.

— Oh non, rétorque Peeta. Je suis allé trouver Ripper ce matin et j'ai promis de la dénoncer sur-le-champ si elle vous vendait la moindre bouteille à l'un ou à l'autre. Je l'ai payée, aussi, pour plus de sécurité, mais je ne crois pas qu'elle veuille retourner en cellule de sitôt.

Haymitch tente de l'atteindre avec son couteau. Peeta détourne le coup si facilement que c'en est pathétique. La colère monte en moi.

— En quoi est-ce que ça te concerne, qu'il boive ou non ?

— Ça me concerne totalement. Quoi qu'il arrive, deux d'entre nous vont retourner dans l'arène avec le troisième comme mentor. On ne peut pas se permettre d'avoir un ivrogne dans l'équipe. Surtout pas toi, Katniss.

— Quoi ? (Je manque m'étouffer d'indignation. Je serais plus convaincante si je ne tenais pas une telle gueule de bois.) C'est la première fois de ma vie que je me soûle !

— Oui, et regarde dans quel état tu t'es mise, réplique Peeta.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais pour ma première rencontre avec Peeta après l'annonce. Une étreinte, quelques baisers. Un peu de réconfort, peut-être. Mais pas ça. Je me tourne vers Haymitch.

— Ne vous inquiétez pas, je vous trouverai de l'alcool.

— Dans ce cas je vous dénoncerai tous les deux. Vous cuverez en cellule, nous prévient Peeta.

— Où veux-tu en venir, à la fin ? demande Haymitch.

— C'est simple, répond Peeta. Je veux que deux d'entre nous reviennent du Capitole. Le mentor, et un gagnant ou une gagnante. Effie va m'envoyer une compilation d'enregistrements concernant chaque vainqueur encore en vie. Nous allons étudier leur comportement pendant les Jeux et apprendre tout ce que nous pourrons sur leur manière de se battre. Nous allons prendre du poids et des muscles. Bref, nous allons commencer à nous comporter comme des tributs de carrière. Et l'un d'entre nous va remporter ces Jeux, que ça vous plaise ou non !

Il tourne les talons et quitte la maison en claquant la porte.

Haymitch et moi faisons la grimace.

— J'ai horreur des donneurs de leçons, dis-je.

— Qui les aime ? demande Haymitch, en se mettant à siroter les fonds de bouteille.

— Vous et moi. C'est nous qu'il compte voir revenir sains et saufs à la maison.

— Eh bien, il se prépare une drôle de surprise.

Mais au bout de quelques jours nous acceptons de nous comporter en carrières, parce que c'est la meilleure manière de convaincre Peeta de se préparer. Tous les soirs, nous visionnons de vieux résumés des Jeux. Je m'aperçois que nous n'avons pas rencontré un seul autre gagnant lors de notre Tournée de la victoire, ce qui paraît curieux quand on y réfléchit. Interrogé à ce propos, Haymitch répond que le président Snow ne tenait sûrement pas à nous voir créer des liens – surtout moi – avec d'autres gagnants, dans des districts au bord de la rébellion. Les vainqueurs jouissent d'un statut spécial. S'ils avaient donné l'impression de soutenir mon opposition au Capitole, ç'aurait pu être dangereux sur le plan politique. En calculant les dates, je réalise que certains de nos adversaires risquent d'être assez vieux, ce qui est à la fois triste et rassurant. Peeta prend une foule de notes, Haymitch nous raconte tout ce qu'il sait de la personnalité de chaque gagnant, et, peu à peu, nous en venons à nous familiariser avec nos futurs adversaires.

Chaque matin, on s'entraîne pour fortifier nos corps. On court, on soulève des poids, on se dérouille les muscles. L'après-midi est plutôt consacré au combat, au lancer de couteau ou au corps-à-corps ; j'apprends même à mes compagnons à grimper aux arbres. Officiellement, les tributs ne sont pas censés s'entraîner, mais personne ne vient nous en empêcher. Les tributs des districts Un, Deux et Quatre arrivent toujours rompus au maniement des lances et des épées. Ceci n'est rien en comparaison.

Après tant d'années de négligence, le corps d'Haymitch fait de la résistance. S'il a conservé une vigueur physique remarquable, il s'essouffle au bout de quelques foulées. Et, alors qu'on pourrait croire qu'un homme qui s'endort tous les soirs avec son couteau serait capable de toucher une maison à dix mètres avec sa lame, ses mains tremblent tellement qu'il met des semaines à réussir son premier lancer.

Par contre, ce nouveau programme nous réussit à merveille, à Peeta et moi. Il nous donne un but. Ma mère nous astreint à un régime spécial afin de prendre du poids. Prim soigne nos muscles endoloris. Madge nous fait parvenir en secret les journaux du Capitole que reçoit son père. Les pronostics des

parieurs nous font figurer parmi les favoris. Même Gale vient nous prêter main-forte les dimanches, bien qu'il ne porte pas Peeta ni Haymitch dans son cœur. Il nous enseigne tout ce qu'il sait à propos des collets. Ça me fait drôle, de voir Peeta et Gale ensemble, mais ils semblent avoir mis leur hostilité de côté.

Un soir, alors que je raccompagne Gale en ville, il m'avoue :

— Ce serait plus facile s'il n'était pas sympa.

— Ne m'en parle pas, dis-je. Si j'avais pu le détester dans l'arène, nous n'aurions pas tous ces ennuis aujourd'hui. Il serait mort, et je serais une gentille petite gagnante qui ne pose aucun problème.

— Et nous, Katniss, où en serions-nous ? demande Gale.

J'hésite, ne sachant que répondre. Où en serais-je avec mon cousin, qui ne serait pas mon cousin s'il n'y avait pas eu Peeta ? M'aurait-il embrassée, lui aurais-je rendu son baiser si j'avais été libre de le faire ? Me serais-je abandonnée à lui, endormie par la sécurité trompeuse que procurent l'argent, la nourriture et l'assurance de la victoire, si les circonstances avaient été différentes ? La menace de la Moisson aurait toujours pesé sur nous, sur nos enfants. Même si j'en avais eu envie...

— On serait à la chasse. Comme tous les dimanches, dis-je.

Ce n'est pas la réponse qu'il attendait, mais, en toute honnêteté, je ne peux rien lui offrir de plus. Il sait que je lui ai déjà donné la préférence sur Peeta en renonçant à m'enfuir. À quoi bon discuter de ce qui aurait pu être ? Quand bien même j'aurais tué Peeta dans l'arène, je n'aurais pas voulu me marier. Je ne me suis fiancée que pour épargner des vies, et voilà le résultat !

J'ai peur toutefois qu'une explication à cœur ouvert n'entraîne Gale à commettre une folie. Comme déclencher un soulèvement chez les mineurs. Haymitch l'a dit lui-même, le district Douze n'est pas prêt. Il l'est même moins que jamais, car le lendemain matin de l'annonce de l'Expiation une centaine de Pacificateurs sont arrivés en renfort par le train.

Puisque je n'espère pas revenir vivante des Jeux une deuxième fois, plus tôt Gale parviendra à m'oublier, mieux ce sera. Je compte tout de même lui glisser un mot ou deux à l'issue de la Moisson, quand on nous accordera une heure pour

faire nos adieux. Lui dire l'importance qu'il a eue pour moi toutes ces années. À quel point notre rencontre a changé ma vie. Combien je l'aime, même si ce n'est pas tout à fait comme il l'aurait souhaité.

Mais on ne m'en laisse pas l'occasion.

La Moisson se déroule par une journée chaude et moite. La population du district Douze y assiste en silence, en nage, sous les canons des mitrailleuses. Je me tiens seule dans un coin délimité par un cordon, avec Peeta et Haymitch dans un enclos similaire à ma droite. Le tirage au sort ne prend qu'une minute. Effie, éblouissante sous sa perruque dorée, n'a pas sa verve habituelle. Elle doit tâtonner longuement dans la boule de Moisson des filles pour en sortir le seul et unique papier dont tout le monde sait déjà qu'il porte mon nom. Puis elle tire le nom d'Haymitch. À peine a-t-il le temps de me lancer un regard maussade que Peeta se porte volontaire pour prendre sa place.

On nous escorte immédiatement à l'hôtel de justice où le chef Thread nous attend.

— La procédure a changé, nous annonce-t-il avec un sourire.

On nous fait sortir par derrière, on nous pousse dans une voiture et on nous conduit à la gare. Il n'y a pas de caméras sur le quai, aucune foule venue saluer notre départ. Haymitch et Effie nous rejoignent, escortés par des gardes. Les Pacificateurs nous font embarquer dans le train et claquent la portière derrière nous. Le train s'ébranle.

Et je me tiens là derrière la vitre, à regarder s'éloigner la gare, mes adieux en travers de la gorge.

Je reste à la fenêtre longtemps après que la forêt a englouti les derniers paysages du district Douze. Je ne caresse aucun espoir de retour cette fois-ci. Avant mes premiers Jeux, j'avais promis à Prim de tout faire pour gagner, mais là, je me suis simplement juré de garder Peeta en vie. Jamais je ne reviendrai.

Je savais même quelles seraient mes dernières paroles à ceux que j'aime. Comment tirer et verrouiller la porte derrière moi, et les laisser tristes mais en sécurité après mon départ. Et voilà que le Capitole m'a volé ça aussi.

— On leur écrira, Katniss, promet Peeta dans mon dos. Ce sera mieux, de toute façon. Ça leur donnera quelque chose à quoi se raccrocher. Haymitch leur fera passer nos lettres... le cas échéant.

J'acquiesce de la tête et me retire dans mon compartiment. En me laissant tomber sur le lit, je sais que je n'écirai jamais ces lettres. Ce sera comme pour le discours que j'ai essayé de rédiger en hommage à Rue et Thresh dans le district Onze. Tout me semblait clair dans ma tête, ou même quand je m'adressais à la foule, mais je n'avais pas réussi à coucher une seule phrase sur le papier. Par ailleurs, je comptais accompagner ces mots d'étreintes, de baisers, d'une main dans les cheveux pour Prim, d'une caresse sur la joue pour Gale, d'une pression des doigts pour Madge. Pas d'une caisse en bois avec mon cadavre dedans.

Trop écoeurée pour pleurer, je n'ai qu'une envie : me recroqueviller dans mon lit et dormir jusqu'à notre arrivée au Capitole, demain matin. J'ai une mission. Non, c'est plus que ça. Ma dernière volonté. « Garder Peeta en vie. » Et même s'il paraît peu probable que je réussisse, il est important que je sois au mieux de ma forme. Ce qui ne sera pas le cas si je passe mon temps à pleurer mes proches. « Laisse-les s'éloigner, me dis-je. Dis-leur adieu et oublie-les. » Je fais de mon mieux, j'évoque tour à tour chaque personne, je les libère comme on sortirait des

oiseaux d'une cage et je referme soigneusement derrière eux pour m'assurer qu'ils ne reviennent pas.

Quand Effie vient frapper à ma porte pour le dîner, j'ai fait le vide dans ma tête. Je me sens légère, ce qui n'a pas que des inconvénients.

Le repas se déroule dans une ambiance maussade, avec de longues périodes de silence à peine interrompues par l'arrivée et le retrait des plats. Une soupe de légumes, froide. Des galettes de poisson arrosées d'une sauce au citron vert. Des petits perdreaux fourrés à l'orange, accompagnés de riz sauvage et de cresson. Une crème au chocolat agrémentée de cerises entières.

Malgré les efforts de Peeta et d'Effie, la conversation ne cesse de retomber.

— J'adore votre nouvelle coiffure, Effie, lance Peeta.

— Merci. Je l'ai choisie pour qu'elle soit assortie à la broche de Katniss. Je me disais que nous pourrions te trouver un bracelet de cheville en or, et peut-être un bracelet ou je ne sais quoi en or aussi pour Haymitch, afin que nous ayons l'air de former une équipe, dit Effie.

À l'évidence, Effie ignore que mon geai moqueur est devenu un symbole pour les rebelles. Dans le district Huit, en tout cas. Au Capitole, il est possible qu'il soit seulement un souvenir de Hunger Games particulièrement excitants. Que serait-il d'autre ? Les vrais rebelles ne gravent pas leur signe de reconnaissance sur des bijoux. Ils le mettent sur un bretzel qu'ils peuvent faire disparaître en une bouchée.

— Je trouve l'idée excellente, approuve Peeta. Qu'en dites-vous, Haymitch ?

— Oui, si vous voulez, grommelle l'intéressé.

Il ne boit rien, et il est clair qu'il est en manque. Effie a fait remporter son propre vin en voyant ses efforts, mais il est dans un triste état. S'il était un tribut, il ne devrait rien à Peeta et pourrait se soûler à sa guise. Hélas, il va devoir faire de son mieux pour préserver Peeta dans une arène remplie de vieux amis, sans espoir de réussite.

— On pourrait peut-être vous dénicher une perruque, dis-je pour dérider l'atmosphère.

Il me jette un regard qui veut dire « Fiche-moi la paix » et nous terminons notre crème au chocolat en silence.

— Si nous allions assister au résumé de la Moisson ? propose Effie en se tamponnant les commissures des lèvres avec sa serviette.

Peeta part chercher ses notes sur les vainqueurs, et nous passons dans la voiture-salon pour étudier nos futurs adversaires. Nous sommes tous en place devant la télé quand l'hymne s'élève et que démarre le résumé de la Moisson annuelle.

Dans toute l'histoire des Jeux, il y a eu soixante-quinze vainqueurs. Cinquante-neuf sont encore en vie. J'en reconnais beaucoup, soit pour les avoir vus comme tributs ou mentors dans les éditions précédentes, soit d'après les enregistrements que nous avons visionnés. D'autres sont trop vieux ou trop ravagés par la maladie, la drogue ou la boisson pour que je mette un nom sur leurs visages. Bien évidemment, les plus nombreux viennent des districts Un, Deux et Quatre. Mais chaque district est parvenu à présenter au moins un gagnant et une gagnante.

La Moisson est rapidement expédiée. Peeta inscrit scrupuleusement des étoiles dans son cahier de notes en face des noms sélectionnés. Haymitch regarde, le visage fermé, ses amis monter sur scène. Effie lâche de petits commentaires anxieux, comme « Oh, non, pas Cecelia », ou bien « Chaff a toujours aimé la bagarre, de toute manière ». Elle soupire fréquemment.

Pour ma part, j'essaie de fixer les autres tributs dans un coin de ma tête, mais, comme l'année dernière, seuls quelques-uns me restent en mémoire. Il y a le frère et la sœur à la beauté classique du district Un, qui ont gagné deux années de suite quand j'étais petite. Brutus, un volontaire du district Deux, qui doit désormais avoir la quarantaine et paraît impatient de retourner dans l'arène. Finnick, le beau blond du district Quatre, sacré il y a dix ans à l'âge de quatorze ans. Une jeune femme hystérique aux longs cheveux châtons est également sélectionnée pour le Quatre, mais se fait vite remplacer par une vieille de quatre-vingts ans appuyée sur une canne. Vient

ensuite Johanna Mason, la seule gagnante disponible dans le Sept, qui a triomphé voilà quelques années en se faisant passer pour une mauviette. La femme du Huit, celle qu'Effie appelle Cecelia, a une trentaine d'années ; elle doit s'arracher à trois enfants accourus la serrer dans leurs bras. Vient le tour de Chaff, un homme du Onze que je sais être un ami personnel d'Haymitch.

Enfin, c'est moi qu'on appelle. Puis Haymitch. Peeta se porte volontaire. L'une des présentatrices y va de sa petite larme, parce que le sort semble décidément s'acharner sur nous, les amants maudits du district Douze. Elle se reprend très vite et parie que ces Jeux seront « les meilleurs qu'on ait jamais connus ! ».

Haymitch quitte le compartiment sans dire un mot. Effie, après quelques commentaires décousus sur tel ou tel tribut, se retire en nous souhaitant bonne nuit. Je regarde Peeta arracher les feuilles concernant les gagnants qui n'ont pas été choisis.

— Pourquoi tu n'irais pas dormir un peu ? me suggère-t-il.

« Parce que je ne pourrais pas affronter mes cauchemars. Pas sans toi », me dis-je. Je suis sûre qu'ils seront effroyables cette nuit. Mais je peux difficilement demander à Peeta de venir dormir avec moi. Nous ne nous sommes pratiquement plus touchés depuis le soir où Gale s'est fait fouetter. Je lui demande :

— Que vas-tu faire, toi ?

— Simplement relire mes notes un moment. Me faire une meilleure idée de ce qui nous attend. Mais je reverrai tout ça avec toi demain matin. Va te coucher, Katniss.

Je suis son conseil et, comme prévu, je suis réveillée quelques heures plus tard par un cauchemar épouvantable où la vieille femme du district Quatre se transforme en un gigantesque rongeur et me mange le visage. Je sais que j'ai hurlé, mais personne ne vient. Ni Peeta, ni aucun domestique du Capitole. J'enfile une robe de chambre pour calmer la chair de poule qui m'envahit. Incapable de rester dans mon compartiment, je décide de trouver quelqu'un pour me préparer un thé, un chocolat chaud ou n'importe quoi. Haymitch est peut-être encore debout. J'ai peine à croire qu'il dorme.

Je commande un lait chaud, la boisson la plus apaisante qui me vienne à l'esprit, auprès du premier serveur que je croise. Entendant du bruit dans la voiture-salon, j'y vais et j'y découvre Peeta. À côté de lui, sur le canapé, je reconnais le carton envoyé par Effie avec tous les enregistrements des anciens Hunger Games. Il se repasse l'édition remportée par Brutus.

Peeta se lève et arrête la bande à mon entrée.

— Tu n'as pas pu dormir ?

— Pas longtemps.

Je resserre les pans de ma robe de chambre en revoyant la vieillearde se changer en rongeur.

— Tu veux en parler ? me demande-t-il.

Parfois ça m'aide, mais je secoue la tête, dégoûtée par ma propre faiblesse. Je suis déjà hantée par mes adversaires avant même de les affronter.

Quand Peeta m'ouvre ses bras, je cours m'y blottir. C'est la première fois depuis l'annonce de l'Expiation qu'il m'offre son affection. Jusqu'à présent il a surtout été un entraîneur implacable, toujours à nous pousser Haymitch et moi, à nous exhorter à courir plus vite, à manger davantage, à mieux connaître l'ennemi. Un amant ? Il a même renoncé à se comporter en ami ! Je referme les bras autour de son cou avant qu'il ne m'ordonne de faire des pompes ou je ne sais quoi. Au lieu de ça, il m'attire plus près et enfouit son visage dans mes cheveux. Ses lèvres sur mon cou diffusent une chaleur qui se répand lentement en moi. Je me sens bien, tellement bien ! Il m'est tout simplement impossible de me détacher de lui.

Et pourquoi le devrais-je ? J'ai dit adieu à Gale. Je ne le reverrai plus jamais, c'est une certitude. Rien de ce que je ferai ne pourra plus le blesser. Soit il n'en verra rien, soit il croira que je joue la comédie pour les caméras. Voilà au moins un poids en moins sur mes épaules.

C'est l'arrivée du serveur du Capitole avec le lait chaud qui nous sépare. L'homme pose sur la table un cruchon fumant ainsi que deux tasses sur un plateau.

— J'ai apporté une tasse supplémentaire, explique-t-il.

— Merci, lui dis-je.

— Et j'ai mis une cuillère de miel dans le lait. Pour l'adoucir. Avec une pincée d'épices.

Il paraît sur le point d'ajouter quelque chose, puis secoue la tête avant de quitter la pièce.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je crois qu'il est désolé pour nous, répond Peeta.

— Ben voyons, dis-je en servant le lait.

— Sérieusement, insiste Peeta. Je ne crois pas que les gens du Capitole soient enchantés à l'idée de nous revoir dans l'arène. Ils se sont attachés à leurs héros.

— Je suppose qu'ils oublieront tout ça dès que le sang commencera à couler. (S'il y a une chose dont je n'ai pas envie de me préoccuper, c'est bien de l'impact de l'Expiation sur l'ambiance générale au Capitole.) Alors, tu reprends l'étude de chaque bande ?

— Pas vraiment. Je les repasse en accéléré, histoire de revoir les techniques de combat de nos adversaires.

— Qui est le suivant ?

— À toi de choisir, répond Peeta en me tendant le carton.

Je fouille dans le carton et sors une bande que nous n'avons pas encore regardée. Celle de la cinquantième édition. La deuxième Expiation. Celle remportée par Haymitch Abernathy.

— On n'a jamais regardé celle-là.

Peeta secoue la tête.

— Non. Je savais qu'Haymitch n'en aurait pas envie. Pas plus que nous ne tenons à revoir nos propres Jeux. Et comme nous sommes dans la même équipe, je me suis dit que ça n'avait pas beaucoup d'importance.

— Le gagnant de la vingt-cinquième édition est-il là-dedans ?

— Je ne crois pas. Il doit être mort, depuis le temps, et Effie ne m'a envoyé que les bandes concernant des adversaires potentiels. (Peeta soupèse la bande d'Haymitch d'une main.) Tu crois qu'on devrait la regarder ?

— C'est la seule Expiation que nous ayons. On y apprendra peut-être deux ou trois choses sur la manière dont elles se déroulent. Haymitch n'a pas besoin d'être au courant.

Je me sens quand même gênée, comme si j'entrais dans son intimité. J'ignore pourquoi car ces Jeux ont été largement

diffusés. C'est le cas, pourtant. Et puis, je dois avouer que je suis curieuse de ce qu'on pourra y découvrir.

— D'accord, concède Peeta.

Il engage la bande dans le lecteur. Je me love contre lui sur le canapé, avec mon lait chaud au miel et aux épices – un vrai régal –, et je me plonge dans les cinquantièmes Hunger Games. Après l'hymne, on voit le président Snow tirer l'enveloppe contenant le programme de la deuxième Expiation. Il paraît plus jeune mais me dégoûte toujours autant. Il lit le carton de la même voix grave que pour le nôtre, informant Panem qu'en honneur de l'Expiation le nombre de tributs sera doublé cette année-là. Ensuite apparaissent sur l'écran la Moisson et l'appel des noms.

Le temps d'en arriver au district Douze, je suis abasourdie par le nombre de gamins condamnés à une mort certaine. La femme qui procède au tirage n'est pas Effie, mais elle aussi commence par clironner : « Les dames d'abord ! » La première désignée est une fille de la Veine, ça se voit à son allure. On appelle ensuite Maysilee Donner.

— Oh ! C'était une amie de ma mère.

La caméra la trouve dans la foule, accrochée à deux autres jeunes filles. Toutes blondes. Toutes des filles de marchands.

— On dirait ta mère, à côté d'elle, non ?

Il a raison. Alors que Maysilee Donner se dégage et s'avance bravement vers la scène, j'ai un bref aperçu de ma mère à mon âge. Ce qu'on raconte sur sa beauté n'est pas exagéré. L'autre fille qui lui tient la main ressemble trait pour trait à Maysilee. Elle me rappelle également quelqu'un d'autre.

— Madge...

— C'est sa mère. Maysilee et elle étaient jumelles, dit Peeta. Mon père m'en a parlé, un jour.

Je songe à la mère de Madge, la femme du maire Undersee, qui passe la moitié de sa vie alitée, coupée du monde, en proie à des douleurs terribles. Je n'avais jamais réalisé que ma mère et elle se connaissaient. Je revois Madge, bravant la tempête de neige pour apporter des anti-douleurs à Gale. Je pense au geai moqueur de ma broche. Il prend une tout autre signification

maintenant que je sais qu'il appartenait à la tante de Madge, Maysilee Donner, morte assassinée dans l'arène.

Le nom d'Haymitch est le dernier à sortir. Sa vue me cause un choc, plus que celle de ma mère. Il est jeune. Il est fort. Difficile à croire, mais il ne manque pas de charme. Avec ses cheveux bruns bouclés, ces yeux gris typiques de la Veine et cet air canaille.

— Oh, Peeta, ne me dis pas qu'il a tué Maysilee Donner... Je crois que je ne pourrais pas le supporter.

— Avec quarante-huit concurrents ? Il y a très peu de risques.

Après le trajet en chariot – au cours duquel les gamins du district Douze sont affublés de tenues de mineurs grotesques –, les interviews défilent. Le temps manque pour se concentrer sur chaque participant. Mais comme Haymitch va remporter cette édition, nous avons droit à un entretien complet entre lui et Caesar Flickerman, égal à lui-même dans son costume scintillant bleu nuit. Seuls ses cheveux, ses paupières et ses lèvres, vert foncé, sont différents.

— Dis-moi, Haymitch, que penses-tu de ces Jeux où tu vas devoir affronter deux fois plus de concurrents que d'habitude ? s'enquiert Caesar.

Haymitch hausse les épaules.

— Je ne vois aucune différence. Ils ne vont pas être deux fois moins bêtes, alors je dirais que mes chances sont plus ou moins les mêmes.

Le public éclate de rire. Haymitch se fend d'un demi-sourire. Narquois. Arrogant. Indifférent.

— Il n'a pas eu besoin de forcer sa nature, on dirait, je grommelle.

On passe ensuite au premier matin des Jeux. On suit la scène par-dessus l'épaule de l'une des participantes, qu'on voit s'élever dans le tube de lancement puis déboucher dans l'arène. Je ne peux retenir une exclamation de surprise. L'incrédulité se lit sur tous les visages. Même Haymitch hausse les sourcils, avant de les froncer presque aussitôt.

L'endroit est d'une beauté à couper le souffle. La Corne d'abondance dorée se dresse au milieu d'une prairie verdoyante

tapissée de fleurs splendides. Le ciel azur se couvre de nuages moutonneux. Des oiseaux chanteurs volent au-dessus des têtes. À voir certains tributs humer l'air, il doit flotter une odeur délicieuse. Une vue aérienne révèle que la prairie s'étend à perte de vue. Une forêt se dessine à l'horizon dans une direction, tandis que dans l'autre s'élève une montagne coiffée de neige.

Bon nombre de joueurs sont déstabilisés par tant de beauté : au coup de gong, la plupart semblent hésiter, comme s'ils émergeaient d'un rêve. Pas Haymitch, toutefois. Il atteint déjà la Corne d'abondance, armé, avec un lourd sac à dos sur les épaules. Il s'éloigne vers la forêt avant même qu'une grande partie des autres soient descendus de leurs plaques métalliques.

Dix-huit tributs perdent la vie dans le bain de sang de ce premier jour. D'autres ne tardent pas à suivre et il devient vite évident que tout, dans ce lieu enchanteur – des fruits succulents sur les branches à l'eau cristalline des ruisseaux en passant par le parfum des fleurs quand on le respire à pleins poumons –, est mortellement vénéneux. Seules l'eau de pluie et les provisions du Capitole sont propres à la consommation. Il y a aussi une meute de dix carrières bien équipés qui battent la montagne à la recherche de victimes.

Haymitch connaît ses premières difficultés dans la forêt, où les écureuils dorés se révèlent être carnivores et hautement agressifs tandis que les piqûres de papillons provoquent de grandes souffrances, voire la mort. Il persiste néanmoins à continuer tout droit, en gardant toujours la montagne dans son dos.

De son côté, Maysilee Donner s'avère pleine de ressources pour une fille qui a quitté la Corne d'abondance avec un sac à dos bien mince. À l'intérieur, elle découvre un bol, un peu de bœuf séché et une sarbacane avec deux douzaines de dards. Grâce aux poisons qu'on trouve partout, elle a tôt fait de transformer la sarbacane en une arme mortelle. Il lui suffit de tremper les dards dans n'importe quelle substance mortelle avant de les souffler sur ses adversaires.

Au bout de quatre jours, la montagne si pittoresque entre en éruption et élimine d'un coup une douzaine de concurrents, dont la moitié de la meute des carrières. Avec le volcan qui

vomit un flot de lave, et la prairie qui n'offre aucune cachette, les treize tributs restants – dont Haymitch et Maysilee – n'ont d'autre choix que de rester confinés dans la forêt.

Haymitch semble bien décidé à poursuivre dans la même direction, loin du volcan en éruption, mais un labyrinthe de buissons le ramène au centre de la forêt où il tombe nez à nez avec trois carrières. Il tire son couteau. Les autres ont beau être plus grands et plus vigoureux, Haymitch est rapide comme l'éclair et il en a déjà tué deux quand le troisième le désarme. Alors que le carrière se prépare à lui trancher la gorge, il s'écroule dans l'herbe, foudroyé par un dard.

Maysilee Donner sort des arbres.

— On tiendra plus longtemps si on est deux.

— Ce n'est pas moi qui prétendrai le contraire, dit Haymitch en se massant le cou. Alliés ?

Maysilee hoche la tête. Et les voilà engagés dans l'un de ces pactes que l'on n'a pas intérêt à rompre si on espère retourner chez soi et affronter son district.

Tout comme Peeta et moi, ils s'en tirent beaucoup mieux en duo. Ils se reposent à tour de rôle, bricolent un système de récupération d'eau de pluie, se battent en équipe et se partagent la nourriture récupérée dans les sacs des tributs tués. Haymitch reste déterminé à poursuivre son chemin.

— Pourquoi ? veut savoir Maysilee.

Au début, il ne répond pas, mais elle finit par refuser de le suivre si elle n'obtient pas de réponse.

— Parce qu'il faut bien que ce territoire se termine quelque part, tu ne crois pas ? explique Haymitch. L'arène doit bien avoir des limites.

— Qu'espères-tu trouver ?

— Je n'en sais rien. Quelque chose qui pourrait nous aider, peut-être.

Lorsqu'ils finissent par franchir ces sous-bois inextricables, grâce à un chalumeau trouvé dans l'équipement d'un des carrières, ils découvrent une bande de terre nue et sèche qui s'achève en à-pic. Au pied de cette falaise, on aperçoit des rochers.

— Tu vois ? dit Maysilee. Il n’y a rien du tout. Retournons dans la forêt.

— Non, je reste ici, déclare Haymitch.

— Très bien. Nous ne sommes plus que cinq. Autant nous séparer maintenant de toute façon. Je n’aimerais pas que ça se règle entre toi et moi.

— D’accord, dit-il.

C’est tout. Il ne lui offre pas une dernière poignée de main, pas même un regard. Et elle s’éloigne.

Haymitch longe la falaise comme s’il cherchait à comprendre quelque chose. Un caillou roule sous son pied et tombe dans le gouffre. Une minute plus tard, alors qu’il s’est assis pour souffler un moment, le caillou émerge du vide et retombe juste à côté de lui. Haymitch le contemple avec de grands yeux écarquillés, puis son visage se plisse sous l’effet d’une étrange concentration. Il lance une grosse pierre dans le vide et attend. Quand la pierre lui revient dans la main, il éclate de rire.

Soudain on entend Maysilee crier. Leur alliance n’est plus, c’est elle qui l’a rompue, de sorte qu’on ne pourrait pas en vouloir à Haymitch de l’ignorer. Pourtant, il se rue en direction des hurlements. Il arrive juste à temps pour voir une volée d’oiseaux rose bonbon, équipés de longs becs effilés, embrocher Maysilee au niveau du cou. Il lui tient la main pendant qu’elle agonise, et je ne peux m’empêcher de repenser à Rue. Moi aussi, je suis arrivée trop tard pour la sauver.

Plus tard ce jour-là, un autre tribut se fait tuer en combat et un troisième est dévoré par les écureuils : Haymitch reste seul avec la fille du district Un en lice pour la couronne. Elle est plus forte que lui, et tout aussi rapide. L’inévitable affrontement final est sanglant, atroce, et tous deux ont reçu des blessures qui risquent de leur être fatales. Mais soudain Haymitch se retrouve désarmé. Il s’éloigne en titubant à travers la forêt, retenant ses entrailles d’une main, pendant qu’elle le poursuit, les jambes flageolantes, pour l’achever avec sa hache. Haymitch fonce droit vers la falaise. À peine l’a-t-il atteinte que la fille lance sa hache. Il se laisse tomber par terre et l’arme disparaît dans le vide. À présent les mains vides elle aussi, la fille reste plantée là, essayant d’étancher le flot de sang qui ruisselle de son œil crevé.

Peut-être pense-t-elle pouvoir survivre plus longtemps que son adversaire, lequel est pris de convulsions dans la poussière. Mais ce qu'elle ignore, contrairement à Haymitch, c'est que la hache va revenir. L'arme jaillit par-dessus la falaise et lui fend le crâne. Le canon retentit, on vient enlever son cadavre et une sonnerie de trompettes annonce la victoire d'Haymitch.

Peeta arrête la bande. Nous restons sans rien dire un long moment.

Puis Peeta prend la parole.

— Ce champ de force au pied de la falaise... c'est comme celui qui protège le toit du centre d'Entraînement, tu sais ? Celui qui t'empêche de te jeter dans le vide. Haymitch a trouvé le moyen d'en faire une arme.

— Pas seulement contre les autres tributs, mais aussi contre le Capitole, dis-je. Ils ne s'attendaient pas à un coup pareil. Ça n'aurait pas dû faire partie de l'arène. Ils n'avaient pas prévu qu'on puisse s'en servir de cette manière. Les Juges sont passés pour des imbéciles, et je te parie qu'ils ont dû se creuser les méninges pour trouver comment présenter le final sous un jour plus favorable. J'imagine que c'est pour ça qu'ils ne le repassent jamais à la télé. C'est presque aussi grave que nous avec les baies !

Je ne peux m'empêcher de rire de bon cœur, pour la première fois depuis des mois. Peeta secoue la tête comme si je devenais folle – ce qui est peut-être le cas, d'ailleurs.

— Presque, dit Haymitch dans notre dos, mais pas tout à fait.

Je tourne les talons, redoutant un éclat de colère de sa part, mais il se contente de s'avalier une gorgée de vin au goulot avec un petit sourire narquois. Au temps pour la sobriété. Je devrais sans doute être contrariée de le voir recommencer à boire, mais ce n'est pas là ma préoccupation première.

J'essaie depuis des semaines de savoir qui sont mes adversaires, sans même une seule pensée pour mes coéquipiers. Or, une confiance nouvelle s'allume en moi car je sais finalement qui est Haymitch. Et je commence à savoir qui je suis. Et ce serait bien le comble si deux personnes qui ont occasionné tant de soucis au Capitole ne trouvaient pas un moyen de ramener Peeta en vie.

Ayant déjà subi de nombreuses préparations entre les mains de Flavius, Venia et Octavia, je devrais survivre à cette épreuve sans problème. Sauf que je ne m'attendais pas à une réaction aussi émotive de leur part. Chacun d'eux éclate en sanglots au moins deux fois, et Octavia pleurniche pratiquement toute la matinée. Il semble qu'ils se soient pris d'une affection sincère pour moi, et que l'idée de me voir retourner dans l'arène les laisse anéantis. Sans compter qu'avec ma disparition ils vont perdre leur billet d'entrée pour toutes sortes de festivités grandioses, telles que mon mariage, et la nouvelle devient proprement insupportable. Comme le concept de prendre sur soi ne leur a jamais traversé l'esprit, je me retrouve en situation de devoir les consoler. Ce qui m'agace au plus haut point. C'est quand même moi qui risque de me faire massacrer !

C'est intéressant, malgré tout, quand on repense à ce que m'a dit Peeta dans le train à propos du serveur. Ce dernier semblait réticent à l'idée de voir s'affronter les anciens gagnants. Il paraît que les habitants du Capitole ne sont pas non plus très enthousiastes. Je continue de croire que tout ça sera oublié dès le premier coup de gong, mais ça fait un choc de découvrir que des gens du Capitole peuvent éprouver de l'affection pour nous. Ils n'ont aucun scrupule à regarder des enfants s'entre-tuer chaque année. Mais peut-être connaissent-ils trop bien les vainqueurs, surtout ceux qui sont célèbres depuis des années, pour oublier que nous sommes aussi des êtres humains. Un peu comme s'ils regardaient mourir des amis. Alors que les Jeux ne devraient endeuiller que les districts.

Le temps que Cinna me rejoigne, je suis à bout de nerfs à force de consoler mes préparateurs, dont les larmes intarissables me rappellent trop celles qu'on doit verser pour moi à la maison. Debout dans mon peignoir vapoureux, avec ma peau et mon cœur à vif, je ne me sens plus la patience

d'affronter le moindre regard affligé. Alors, à l'instant où il passe la porte, je lui lance :

— Si vous pleurez vous aussi, je vous arrache la tête.

Cinna se contente de sourire.

— La matinée a été humide ?

— On pourrait me tordre pour m'essorer, dis-je.

Cinna me prend par l'épaule et m'entraîne vers la salle à manger.

— Ne t'inquiète pas. Dans mon travail, je garde toujours le contrôle de mes émotions. Comme ça, j'évite de faire souffrir les autres.

— Je ne veux pas revivre ça, dis-je.

— Je sais. Je leur en toucherai deux mots, promet Cinna.

Le déjeuner me remonte un peu le moral. Du faisan sur un lit de gelées multicolores, de minuscules légumes noyés dans du beurre et des pommes de terre écrasées et persillées. En dessert, nous trempions des morceaux de fruits dans un pot de chocolat fondu. Cinna en commande un deuxième en me voyant attaquer le contenu du premier à la cuillère.

— Alors, qu'allons-nous porter lors de la cérémonie d'ouverture ? dis-je enfin en raclant le fond du deuxième pot. Des casques à lampe ou des flammes ?

Je sais que, pour le trajet en chariot, Peeta et moi devons avoir une tenue en rapport avec le charbon.

— Quelque chose dans ce goût-là, répond-il.

Quand arrive l'heure de nous habiller, mes préparateurs reviennent mais Cinna les renvoie, affirmant qu'ils ont accompli un travail si excellent ce matin qu'il ne reste plus rien à faire. Ils partent se remettre de leurs émotions et, grâce au ciel, me laissent seule entre les mains de Cinna. Il commence par mes cheveux, qu'il tresse comme ma mère le lui a enseigné, puis s'occupe de mon maquillage. L'année dernière, il en avait utilisé très peu afin qu'on me reconnaisse dès mon entrée dans l'arène. Mais aujourd'hui il s'emploie au contraire à renforcer les ombres et accentuer chacun de mes traits. Il rend mes sourcils hautains, mes pommettes anguleuses, mes yeux flamboyants et mes lèvres purpurines. Le costume, d'une simplicité trompeuse de prime abord, se résume à une combinaison moulante qui

m'enveloppe jusqu'au cou. Cinna pose sur ma tête une couronne, semblable à celle en or que j'ai reçue lors de ma victoire sauf que celle-ci est en métal noir. Puis il baisse la lumière dans la pièce et presse un bouton cousu dans ma manche au niveau du poignet. Sous mes yeux fascinés, ma tenue prend vie, parcourue de reflets mordorés qui forment peu à peu une sorte de halo rougeoyant. On dirait que je suis recouverte de charbons ardents – non, que je *suis* un charbon ardent, jailli tout droit de la cheminée. Les couleurs miroitent, ondulent et s'entremêlent, comme sur un tapis de braises.

— Comment avez-vous fait ça ? dis-je, émerveillée.

— Portia et moi avons passé des heures à observer des feux, répond Cinna. Regarde-toi !

Il me fait pivoter face à un miroir pour que je puisse juger de l'effet d'ensemble. Ce n'est pas une fille que je découvre, ni même une femme, mais une sorte de créature surnaturelle qui aurait pu être vomie par ce volcan qui a tué tant de concurrents lors de l'Expiation d'Haymitch. La couronne noire, qui semble désormais chauffée au rouge, creuse des ombres inquiétantes sur mon visage peinturluré. Katniss, la fille du feu, a laissé derrière elle ses flammèches, ses robes semées de bijoux et ses lueurs de bougies. Elle est désormais aussi redoutable que le feu lui-même.

— Je crois... que c'est exactement ce qu'il me fallait pour affronter les autres.

— Oui, il était temps de tourner la page sur ta période rouge à lèvres et rubans roses, approuve Cinna. (Il presse de nouveau le bouton à l'intérieur de mon poignet, pour couper le rougeoiement.) Inutile d'épuiser la batterie. Quand tu seras sur le chariot, cette fois-ci, ne salue pas et ne souris pas. Je veux que tu regardes droit devant toi, comme si la foule était indigne de ton attention.

— Enfin quelque chose où je n'aurai pas trop à me forcer !

Comme il reste à Cinna deux ou trois détails à régler, je décide de descendre au rez-de-chaussée du centre de Transformation, dans la salle immense où l'on fait patienter les tributs et leurs chariots avant la cérémonie d'ouverture. J'espère y retrouver Peeta et Haymitch, mais ils ne sont pas encore là.

Contrairement à l'année dernière, où chacun restait pratiquement collé à son chariot, la scène est très conviviale. Les gagnants et leurs mentors se réunissent par petits groupes pour discuter. Bien sûr ils sont tous plus ou moins liés, alors que je ne connais personne, et je ne suis pas du genre à faire le tour de la salle en me présentant. Je me contente donc de flatter l'encolure d'un de mes chevaux en priant pour passer inaperçue.

Ça ne marche pas.

J'entends un bruit de mastication avant même de sentir sa présence à côté de moi, et quand je tourne la tête, je me retrouve à quelques centimètres de Finnick Odair et de ses célèbres yeux verts. Il jette un deuxième sucre dans sa bouche avant de s'appuyer contre mon cheval.

— Salut, Katniss, me lance-t-il comme si nous nous connaissions depuis des années.

— Salut, Finnick, dis-je sur le même ton, malgré la gêne que j'éprouve à me tenir si près de lui, surtout qu'il est pratiquement nu.

— Tu veux un morceau de sucre ? me propose-t-il en me montrant sa paume qui en contient toute une pile. En principe ils sont destinés aux chevaux, mais quelle importance ? Ils ont la vie devant eux pour croquer du sucre, alors que toi et moi... eh bien, si nous voyons quelque chose qui nous tente, mieux vaut en profiter tout de suite.

Finnick Odair est une légende vivante à Panem. Comme il a remporté les soixante-cinquièmes Hunger Games à l'âge de quatorze ans seulement, il reste l'un des plus jeunes vainqueurs présents. Venant du district Quatre, c'était un carré, de sorte que les pronostics étaient déjà en sa faveur. Cependant, son avantage décisif, qui ne devait rien à un quelconque entraîneur, tenait surtout à son extraordinaire beauté. Grand, athlétique, il avait une peau dorée, des cheveux cuivrés et ces yeux verts incroyables. Alors que les autres concurrents, cette année-là, ont à peine reçu une poignée de céréales ou quelques allumettes en cadeau, Finnick n'a jamais manqué de rien, qu'il s'agisse de nourriture, de médicaments ou d'armes. Ses adversaires ont mis une semaine à comprendre qu'il était l'homme à abattre, mais, à ce moment-là, il était trop tard. Il était déjà devenu un guerrier

redoutable avec les lances et les couteaux qu'il avait ramassés à la Corne d'abondance. Et quand un parachute argenté lui a remis un trident – probablement le cadeau le plus coûteux qu'on ait jamais vu dans l'arène –, c'en était fini. Le district Quatre vit de la pêche. Finnick avait passé toute son enfance à bord d'une barque. Le trident est devenu une extension naturelle de son bras. Il s'est confectionné un filet avec des lianes, s'en est servi pour immobiliser ses adversaires avant de les transpercer avec son trident, et au bout de quelques jours il décrochait la couronne.

Dès lors, il est devenu le chouchou des citoyennes du Capitole.

En raison de sa jeunesse, elles n'ont pas vraiment pu se jeter sur lui les deux premières années. Mais depuis ses seize ans il passe le temps des Jeux à se faire harceler par ses admiratrices. Aucune ne le retient bien longtemps. Il peut en épuiser quatre ou cinq lors de sa visite annuelle. Qu'elles soient jeunes ou vieilles, belles ou non, riches ou très riches, il passe un moment auprès d'elles à profiter de leurs faveurs, puis s'en va ; et quand il en quitte une, il ne la revoit jamais.

Je dois reconnaître que Finnick est l'une des personnes les plus belles, les plus sensuelles de la planète. Pourtant, en toute franchise, il ne m'a jamais attirée. Peut-être est-il trop parfait, ou trop facile à séduire, ou, tout simplement, trop facile à perdre.

— Non merci, dis-je en parlant du sucre. J'aimerais bien t'emprunter ton costume, à l'occasion, par contre.

Il est drapé dans un filet doré, noué de manière stratégique à l'endroit du bas-ventre, si bien qu'il n'est pas nu à proprement parler, mais c'est tout comme. Son styliste a dû penser qu'il avait intérêt à en dévoiler le maximum.

— Tu sais que tu m'impressionnes dans cette tenue. Où sont passées tes robes de petite fille ? s'enquiert-il.

Il s'humecte les lèvres du bout de la langue. Ça doit rendre ses admiratrices complètement folles. Mais, bizarrement, ça me fait penser au vieux Cray en train de saliver au-dessus d'une malheureuse jeune femme crevant de faim.

— J'ai grandi, dis-je.

Finnick attrape le col de ma combinaison et le fait rouler entre ses doigts.

— C'est dommage, cette histoire d'Expiation. Tu aurais fait un malheur au Capitole. Bijoux, argent, tu aurais eu tout ce que tu voulais.

— Je n'aime pas les bijoux, et j'ai déjà plus d'argent qu'il ne m'en faut. À quoi dépenses-tu le tien, Finnick ?

— Oh, je ne réclame plus d'argent depuis des années, se défend-il avec un haussement d'épaules.

— Dans ce cas, comment peut-on s'offrir le plaisir de ta compagnie ?

— Avec des secrets, répond-il d'une voix douce. (Il incline la tête de telle sorte que ses lèvres sont presque en contact avec les miennes.) Qu'en dis-tu, fille du feu ? Aurais-tu des secrets qui puissent m'intéresser ?

Bêtement, je ne peux m'empêcher de rougir, mais je m'interdis de battre en retraite.

— Non, je suis un livre ouvert, lui dis-je dans un souffle. Tout le monde connaît mes secrets, parfois même avant moi.

Il sourit.

— J'ai bien peur que ce ne soit vrai. (Il jette un regard sur le côté.) Voilà Peeta qui arrive. Dommage que vous ayez dû annuler le mariage. Je suis sûr que ça t'a brisé le cœur.

Il enfourne un autre sucre dans sa bouche puis s'éloigne avec nonchalance.

Peeta me rejoint, vêtu d'une combinaison identique à la mienne.

— Finnick Odair, hein ? Que voulait-il ?

Je me tourne vers lui, approche mes lèvres des siennes et baisse les paupières en une parfaite imitation de Finnick.

— M'offrir un morceau de sucre et connaître tous mes secrets, dis-je en prenant ma voix la plus caressante.

Peeta rit.

— Beurk. Non, sérieusement ?

— Sérieusement, dis-je. Je te raconterai tout dès que je n'aurai plus la chair de poule.

— Crois-tu que nous aurions fini ainsi si un seul d'entre nous l'avait emporté ? demande-t-il en jetant un regard circulaire sur

les autres vainqueurs. Comme une créature de plus dans la parade des monstres ?

— Oh oui. Surtout toi.

— Tiens donc. Et pourquoi, surtout moi ? veut-il savoir avec un petit sourire.

— Parce que tu as toujours eu un faible pour les belles choses, et pas moi, dis-je avec un air supérieur. Elles t'auraient entraîné dans les bas-fonds du Capitole et tu t'y serais perdu.

— Être sensible à la beauté n'est pas forcément une faiblesse, souligne Peeta.

La musique démarre. Je vois les portes s'ouvrir tout grand devant le premier chariot, j'entends la clameur de la foule.

— Prête ? dit-il en me tendant la main.

Je grimpe dans le chariot et l'aide à me rejoindre.

— Ne bouge pas, dis-je en redressant sa couronne. As-tu vu fonctionner ton costume ? On va encore être époustouflants.

— Absolument. Mais Portia m'a bien recommandé de rester au-dessus de ça. Pas de geste de la main ni rien du tout. Où sont-ils, d'ailleurs ?

— Je ne sais pas. (Je regarde s'avancer les chariots.) On ferait peut-être mieux d'allumer nos tenues.

Alors que nous commençons à luire, je vois des gens nous pointer du doigt en parlant à voix basse et je sais que, une fois de plus, nous serons le clou de la cérémonie. Nous sommes presque à la porte. J'ai beau me dévisser le cou, je n'aperçois ni Cinna ni Portia. Ils étaient pourtant là jusqu'à l'ultime seconde l'année dernière.

— Est-ce qu'on est censés se tenir la main, cette année ?

— Je pense que c'est à nous de choisir, répond Peeta.

Je lève la tête vers ces yeux bleus qu'aucun maquillage, aussi théâtral soit-il, ne parviendra jamais à rendre inquiétants et je me rappelle qu'un an plus tôt j'étais prête à tuer ce garçon. Persuadée qu'il en avait autant à mon égard. Tout est inversé désormais. Je suis bien résolue à le sauver, même au prix de ma vie ; mais cette part de moi, moins brave que je ne le voudrais, se réjouit que ce soit Peeta, et non Haymitch, qui se tienne à côté de moi. Nos mains se trouvent d'elles-mêmes. Bien sûr, nous allons affronter cette épreuve ensemble.

La clameur de la foule devient un immense cri universel quand nous jaillissons dans la lumière déclinante du soir, mais aucun de nous ne trahit la moindre réaction. Je fixe mon regard dans le lointain et fais comme si la foule en délire n'existait pas. Je ne peux m'empêcher de glisser quelques coups d'œil en direction des écrans géants qui jalonnent le parcours, cependant, et je vois que nous ne sommes pas seulement magnifiques, mais aussi sombres et menaçants. Non, plus que ça : nous sommes les amants maudits du district Douze, qui ont tant souffert et si peu goûté les joies de la victoire, et nous ne recherchons pas la faveur du public. Nous ne le gratifions d'aucun sourire et demeurons indifférents aux baisers qu'il nous envoie. Nous sommes implacables.

Et j'adore ça. Enfin, je peux être moi-même.

Au moment de nous engager dans le virage du Grand Cirque, je constate que plusieurs stylistes ont tenté de copier l'idée de Cinna et de Portia d'éclairer leurs tributs. Les tenues rehaussées d'ampoules électriques du district Trois, où l'on fabrique du matériel électronique, peuvent se justifier. Mais que cherchent les bouviers du district Dix, déguisés en vaches, avec leurs ceintures enflammées ? À se griller eux-mêmes ? Pathétique.

Peeta et moi, à l'inverse, dans nos tenues en perpétuel changement, sommes le point de mire de la plupart des autres tributs. Ceux du district Six, accros notoires à la morphine, semblent particulièrement fascinés. D'une maigreur malade, la peau flasque et cireuse, ils ne parviennent pas à détacher de nous leurs yeux trop grands, même lorsque le président Snow sort sur son balcon pour nous accueillir à l'Expiation. L'hymne s'élève puis, alors que nous bouclons un dernier tour de Cirque – est-ce une impression ? –, il me semble surprendre le regard du président braqué sur nous.

Peeta et moi attendons pour nous détendre que les portes du centre d'Entraînement se referment derrière nous. Cinna et Portia sont là, enchantées de notre prestation ; quant à Haymitch, il est présent aussi cette année, quoique pas devant notre chariot mais avec les tributs du district Onze. Je le vois nous indiquer d'un geste de la tête et venir à notre rencontre suivi de ses compagnons.

Je connais Chaff pour l'avoir vu à la télé se passer et se repasser une bouteille avec Haymitch. Il a la peau noire, mesure plus d'un mètre quatre-vingts, et l'un de ses bras se termine par un moignon car il a perdu une main lors des Jeux qu'il a remportés trente ans plus tôt. Je suis sûre qu'on a dû lui offrir une prothèse, comme à Peeta quand il a fallu lui amputer la jambe au-dessous du genou, mais je suppose qu'il l'a refusée.

La femme, Seeder, pourrait venir de la Veine avec son teint olivâtre et ses cheveux bruns et raides parsemés de gris. Seuls ses yeux d'un marron doré indiquent qu'elle est originaire d'un autre district. Âgée d'une soixantaine d'années, elle paraît encore vigoureuse et ne montre aucun signe de dépendance à l'alcool, à la morphine ou à aucune autre substance. Avant que nous ayons pu placer un mot, elle me serre dans ses bras. Sans doute en raison de Rue et de Thresh. Incapable de m'en empêcher, je lui demande en chuchotant :

— Les familles ?

— Elles sont en vie, me répond-elle sur le même ton avant de me lâcher.

Chaff m'entoure avec son bras valide et me plante un baiser en plein sur la bouche. Je me dégage avec un sursaut, pendant qu'Haymitch et lui éclatent de rire.

Sans nous accorder un moment de répit, l'encadrement du Capitole nous entraîne avec fermeté vers les ascenseurs. J'ai la nette impression qu'on n'apprécie guère l'esprit de camaraderie parmi les vainqueurs, lesquels paraissent s'en moquer éperdument. Alors que je me dirige vers les ascenseurs, en tenant toujours la main de Peeta, une jeune femme me rejoint dans un froissement de feuilles. Elle arrache sa coiffe de branchages et la jette derrière elle sans se soucier de l'endroit où celle-ci atterrit.

Johanna Mason. Du district Sept. Bois et papier, d'où le costume. Elle a remporté la victoire en jouant de façon très convaincante les femmes faibles, afin qu'on la laisse tranquille. Après quoi, elle a révélé une redoutable aptitude au meurtre. Elle fait bouffer ses cheveux en pointes et lève au plafond ses yeux bruns largement écartés.

— Ma tenue est affreuse, non ? Ma styliste est sans doute la moins créative de tout le Capitole. Nos tributs sont déguisés en arbres depuis quarante ans grâce à elle. J'aurais bien voulu avoir Cinna. Tu as une allure fantastique.

Papotage de filles. Cela n'a jamais été mon truc. Les discussions sur les vêtements, la coiffure, le maquillage. Alors, je mens.

— Oui, il m'a beaucoup aidée à développer ma propre collection de vêtements. Tu devrais voir ce qu'il arrive à faire avec du velours.

Du velours. Le premier tissu qui me soit passé par la tête.

— J'ai vu. Pendant votre Tournée. La robe bleue sans bretelles que tu portais dans le district Deux, la bleu foncé, avec les diamants... Magnifique. J'avais envie de tendre la main à travers l'écran et de te l'arracher, déclare Johanna.

« Je veux bien le croire, me dis-je. Avec quelques lambeaux de chair au passage. »

Pendant que nous attendons les ascenseurs, Johanna dégrafe le reste de son arbre, le laisse glisser par terre et l'écarte d'un coup de pied avec dégoût. Hormis ses mules vert forêt, elle n'a plus rien sur elle.

— Voilà qui est mieux.

Elle monte dans la même cabine que nous, et passe son temps jusqu'au septième à discuter peinture avec Peeta pendant que le rougeoiement de nos costumes se reflète sur ses seins nus. Quand elle nous quitte, je n'ai pas besoin de regarder Peeta pour savoir qu'il sourit. Je repousse sa main dès que Chaff et Seeder descendent et nous laissent entre nous. Il éclate de rire.

— Quoi ? dis-je en me tournant vers lui au moment de quitter la cabine.

— C'est ta faute, Katniss. Tu ne vois donc pas ?

— Qu'est-ce qui est ma faute ?

— C'est à cause de toi s'ils se comportent tous comme ça. Finnick avec ses morceaux de sucre, le baiser de Chaff, ce numéro d'effeuillage de Johanna. (Il tente de redevenir sérieux, sans succès.) Ils jouent avec toi parce que tu es si... tu sais.

— Non, je ne sais pas.

J'ignore sincèrement de quoi il parle.

— C'est comme dans l'arène, quand tu étais gênée de me voir nu alors que j'étais à moitié mort. Tu es tellement... innocente, m'explique-t-il.

— Innocente ? dis-je avec indignation. Je te saute dessus chaque fois qu'il y a une caméra depuis un an !

— D'accord, d'accord... Mais pour le Capitole ça reste innocent, insiste-t-il, cherchant clairement à m'attendrir. Pour moi, tu es parfaite. Ils cherchent seulement à t'asticoter.

— Non, ils se moquent de moi, et toi aussi !

— Non.

Peeta secoue la tête, sans parvenir à gommer tout à fait son sourire. Je réexamine sérieusement la question de savoir lequel de nous deux doit sortir vivant de ces Jeux, quand la porte de l'ascenseur voisin s'ouvre à son tour.

Haymitch et Effie en émergent, visiblement ravis. Puis Haymitch se renfrogne d'un coup.

« Qu'est-ce que j'ai encore fait ? » suis-je tentée de protester. Ce n'est pas moi qu'il regarde, toutefois, mais l'entrée de la salle à manger.

Effie suit son regard, bat des cils et s'exclame :

— On dirait qu'ils vous ont choisi un couple assorti, cette année.

Je me retourne et découvre la Muette rousse qui s'occupait de moi l'année dernière, avant le début des Jeux. Je me dis que c'est une bonne nouvelle d'avoir une amie sur place. Le jeune homme debout à côté d'elle, un autre Muet, a les cheveux roux lui aussi. C'est sans doute à cela qu'Effie faisait allusion en parlant de couple « assorti ».

Puis je suis parcourue d'un frisson. Car je connais ce nouveau Muet. Non pas du Capitole, mais pour l'avoir croisé des années à la Plaque, pour avoir plaisanté avec lui à propos de la soupe de Sae Boui-boui, et pour l'avoir vu étendu sur la grand-place pendant que Gale se vidait de son sang.

Il s'agit de Darius.

Haymitch me serre le poignet comme s'il appréhendait ma réaction, mais je reste sans voix, tout comme Darius sortant des mains de ses bourreaux. Haymitch m'a raconté un jour que le Capitole opérait ses Muets afin qu'ils ne puissent plus parler. Je me rappelle la voix de Darius, claire et joyeuse, résonnant à travers la Plaque pour se moquer gentiment de moi. Non pas comme le font les autres vainqueurs, mais parce que nous éprouvions une réelle affection l'un pour l'autre. Si Gale le voyait comme ça... Je sais que le moindre geste en direction de Darius, le moindre signe de reconnaissance, ne ferait que lui attirer de nouveaux ennuis. Alors, on se contente d'échanger un regard. Darius, désormais un esclave condamné au silence ; et moi, en route vers mon destin. Que pourrions-nous dire, de toute façon ? Que la souffrance de l'autre nous rend tristes ? Que nous sommes heureux d'avoir pu nous connaître ?

Non, Darius ne doit pas se réjouir de m'avoir connue. Si j'avais été là pour arrêter Thread, il n'aurait pas eu besoin d'intervenir en faveur de Gale. Il ne serait pas devenu un Muet. Surtout, il ne serait pas *mon* Muet, car de toute évidence le président Snow l'a affecté ici à mon intention.

Je m'arrache à la poigne d'Haymitch et je file m'enfermer dans mon ancienne chambre. Je m'assois au bord du lit, les coudes sur les genoux, les poings sur le front, et je contemple ma combinaison qui luit dans la pénombre en m'imaginant dans mon ancienne maison du district Douze, recroquevillée à côté de la cheminée. Le tissu s'éteint progressivement à mesure que la batterie s'épuise.

Quand Effie vient frapper à ma porte pour le dîner, je me lève et quitte ma combinaison, que je replie soigneusement sur la table de chevet, avec ma couronne. Dans la salle de bains, je nettoie les traînées de maquillage sur mon visage. J'enfile un

chemisier et un pantalon tout simples, puis je rejoins les autres dans la salle à manger.

Je ne prête pas vraiment attention au dîner, sinon pour remarquer qu'il est servi par Darius et la Muette rousse. Effie, Haymitch, Cinna, Portia et Peeta sont certainement en train de parler de la cérémonie d'ouverture. Mais la seule fois où je me sens vraiment là, c'est quand je renverse une assiette de petits pois et qu'immédiatement je m'accroupis pour nettoyer. Je me retrouve côte à côte avec Darius, à ramasser les légumes. L'espace d'un instant, nos mains se trouvent. Dans l'étreinte farouche, désespérée de nos doigts passent tous les mots que nous ne pourrions jamais prononcer. Puis Effie émet un petit bruit réprobateur et me dit :

— Ce n'est pas à toi de faire ça, Katniss.

Et Darius me lâche.

Au moment de regarder le résumé de la cérémonie d'ouverture, je me glisse entre Cinna et Haymitch sur le canapé car je n'ai pas envie de me retrouver à côté de Peeta. Cette histoire abominable avec Darius nous appartient à Gale et moi, voire à Haymitch, mais pas à Peeta. Peut-être connaissait-il suffisamment Darius pour le saluer en le croisant, mais il ne faisait pas partie de la Plaque, contrairement à nous. En plus, je lui en veux encore d'avoir ri à mes dépens avec les autres vainqueurs. Sa sympathie et son réconfort sont les dernières choses dont j'aie envie. Je n'ai pas changé d'avis à propos de le sauver dans l'arène, mais je ne lui dois rien de plus.

En regardant le cortège faire le tour du Grand Cirque, je me dis qu'il est déjà suffisamment dégradant de nous déguiser pour nous faire parader dans les rues chaque année. Des jeunes gens en costumes, c'est peut-être ridicule, mais avec des vainqueurs vieillissants ça devient pitoyable. Ceux qui restent encore jeunes, comme Johanna ou Finnick, ou qui ont conservé une certaine vigueur, comme Seeder ou Brutus, parviennent à garder un semblant de dignité. Mais les autres, diminués par la boisson, la morphine ou la maladie, ont l'air grotesques dans leurs costumes de vaches, d'arbres ou de tranches de pain. L'année dernière, nous avons donné notre avis sur chaque concurrent ; cette année, les commentaires sont rares. Pas

étonnant que la foule acclame autant notre apparition, à Peeta et moi. Jeunes, forts et beaux dans nos combinaisons incandescentes, nous offrons une image idyllique des tributs.

Dès la fin de l'émission, je me lève et, après avoir complimenté Cinna et Portia pour leur travail fantastique, je pars me coucher. Effie rappelle à tout le monde de se lever de bonne heure afin d'élaborer une stratégie d'entraînement lors du petit déjeuner, mais sa voix semble manquer de conviction. Pauvre Effie. Sa carrière décollait enfin grâce à Peeta et moi, et la voilà qui prend une tournure si épouvantable qu'elle serait bien en peine d'en relever un seul aspect positif. Dans le jargon du Capitole, c'est sans doute ce qu'on appellerait « une authentique tragédie ».

Je viens de me coucher lorsqu'on frappe doucement à ma porte. Je ne réponds pas. Je ne veux pas de Peeta près de moi cette nuit. Surtout avec Darius dans les parages. C'est presque aussi affreux que si Gale se trouvait là. Gale... Comment réussirais-je à l'oublier avec Darius qui rôde dans les couloirs ?

Des histoires de langue reviennent plusieurs fois dans mes cauchemars. Il y a d'abord la dissection sanglante de la bouche de Darius par des mains gantées, à laquelle j'assiste sans bouger, impuissante. Puis je me retrouve dans une fête où tous les convives portent des masques et où l'un d'eux, que je crois être Finnick, me poursuit en dardant une langue humide, sauf qu'au moment où il me rattrape et arrache son masque, je découvre qu'il s'agit du président Snow, aux lèvres ourlées d'une salive rougeâtre. Pour finir, je me vois dans l'arène, la langue râpeuse comme du papier de verre, essayant d'atteindre une flaque d'eau qui ne cesse de reculer devant moi.

Je me réveille en sursaut, passe dans la salle de bains en titubant et bois longuement au robinet. Puis j'ôte mon pyjama trempé de sueur et me remets au lit, nue, avant de me rendormir.

Je m'attarde dans ma chambre le plus longtemps possible le lendemain matin, car je n'ai aucune envie de parler de notre stratégie d'entraînement. À quoi bon ? Chaque vainqueur sait parfaitement de quoi les autres sont capables. Ou de quoi ils étaient capables, en tout cas. Peeta et moi continuerons donc à

jouer la comédie de l'amour, et voilà tout. Je ne me sens pas la force d'en discuter, surtout en présence de Darius. Je m'offre une longue douche, prends tout mon temps pour enfiler la tenue déposée par Cinna à mon intention et commande mon petit déjeuner dans la chambre. Moins d'une minute plus tard, on m'apporte une saucisse, des œufs, des pommes de terre, du pain, du jus de fruits et un chocolat chaud. Je concentre mon attention sur les aliments, en espérant être occupée jusqu'à 10 heures, moment où je devrai descendre au centre d'Entraînement. À 9 h 30, Haymitch tambourine à ma porte, manifestement furieux contre moi, et m'ordonne de les rejoindre *tout de suite* dans la salle à manger ! Je prends quand même le temps de me brosser les dents avant de lui obéir, ce qui me fait gagner cinq minutes.

La salle à manger est quasiment déserte. Ne s'y trouvent plus que Peeta et Haymitch, ce dernier empourpré sous l'effet de l'alcool et de la colère. Il porte au poignet un bracelet en or massif orné de flammes – sans doute sa concession au plan d'Effie pour nous présenter tous comme une équipe –, qu'il ne cesse de tripoter d'un air maussade. Un très bel objet, vraiment, mais qui, vu l'humeur d'Haymitch, ressemble plus à une menotte qu'à un bijou.

— Tu es en retard, maugrée-t-il en me voyant.

— Désolée. J'ai eu du mal à me réveiller. Des cauchemars de langues mutilées m'ont empêchée de dormir la moitié de la nuit.

J'aurais voulu prendre un ton hostile, mais ma voix se brise à la fin de ma phrase.

Haymitch me lance un regard noir, puis capitule.

— Bon, ça ne fait rien. Aujourd'hui, à l'entraînement, vous aurez deux missions. D'abord, être amoureux.

— Ça va de soi, dis-je.

— Ensuite, vous faire des amis, poursuit Haymitch.

— Non, dis-je. Je n'ai confiance en personne, je ne les supporte pas, je préfère qu'on reste entre nous.

— C'est ce que j'ai dit moi aussi, au début, mais..., commence Peeta.

— Mais ça ne suffira pas, achève Haymitch. Cette fois-ci, vous aurez besoin d'alliés.

— Pourquoi ? dis-je.

— Parce que vous serez nettement désavantagés. Vos concurrents se connaissent depuis des années. Alors, à qui vont-ils s'attaquer en premier, d'après vous ?

— À nous. Et tout ce que nous pourrons faire n'y changera rien. À quoi bon essayer ?

— Parce que vous savez vous battre. Vous êtes populaires auprès du public. Ça pourrait faire de vous des alliés précieux, insiste Haymitch. Mais seulement si vous leur faites savoir que vous êtes disposés à jouer en équipe.

— En somme, vous nous suggérez de rejoindre la meute des carrières ? dis-je, sans chercher à dissimuler mon dégoût.

Les tributs des districts Un, Deux et Quatre font traditionnellement alliance. Ils incluent parfois certains combattants exceptionnels dans leur bande, pour traquer les concurrents les plus faibles.

— C'est bien notre stratégie depuis le début, non ? De nous entraîner comme des carrières ? riposte Haymitch. Et la composition de la meute se décide généralement avant les Jeux. Peeta a failli ne pas en faire partie l'année dernière.

Je me rappelle la répugnance que j'ai ressentie durant les derniers Jeux en découvrant Peeta dans les rangs des carrières.

— On est donc censés s'entendre avec Finnick et Brutus, c'est bien ça ?

— Pas nécessairement, répond Haymitch. Ce sont tous des vainqueurs. Formez votre propre meute si vous préférez. Je vous conseillerais Chaff et Seeder. Quoique Finnick ne soit pas à négliger. Trouvez des alliés qui puissent vous être utiles. N'oubliez pas que vous n'avez plus affaire à une bande de gamins qui crèvent de trouille. Quelle que soit leur forme actuelle, ces gens sont tous des tueurs expérimentés.

Il a peut-être raison. Seulement, à qui puis-je me fier ? Peut-être à Seeder. Mais ai-je vraiment envie de conclure un pacte avec elle, si c'est pour la tuer plus tard ? Non. Cela dit, j'avais bien passé un accord avec Rue dans les mêmes circonstances. Je promets à Haymitch d'essayer, même si je ne crois pas être très douée pour ce genre de choses.

Effie vient nous chercher un peu en avance parce que l'année passée, tout en étant à l'heure, nous étions descendus en dernier. Haymitch s'oppose à ce qu'elle nous accompagne jusqu'au gymnase. Les autres gagnants ne se présenteront pas en compagnie d'une baby-sitter, et puisque nous sommes les plus jeunes, il est d'autant plus important que nous paraissions autonomes. Elle doit donc se contenter de nous escorter jusqu'à l'ascenseur, de vérifier notre coiffure et d'appuyer à notre place sur le bouton.

Le trajet très court ne nous laisse guère le temps de discuter, mais quand Peeta me prend la main, je ne me dérobe pas. Si je l'ai ignoré la veille au soir, en privé, durant l'entraînement nous devons donner l'image d'une équipe soudée.

Effie a eu tort de s'inquiéter. À notre arrivée, seuls Brutus et la femme du district Deux, Enobaria, nous ont précédés. Enobaria a une trentaine d'années et tout ce dont je me souviens à son sujet, c'est qu'au corps-à-corps elle a égorgé un tribut avec les dents. Ce geste l'a rendue tellement célèbre qu'après sa victoire elle s'est fait limer les dents. Elle arbore désormais une double rangée de crocs incrustés d'or. Elle compte beaucoup d'admirateurs au Capitole.

À 10 heures, seule la moitié des tributs sont présents. Atala, la femme chargée de superviser l'entraînement, commence son discours pile à l'heure sans se laisser déstabiliser par le nombre d'absents. Peut-être s'y attendait-elle. Je suis plutôt soulagée : voilà une douzaine de personnes en moins avec lesquelles feindre l'amitié. Atala énumère les différents ateliers, qui couvrent aussi bien des compétences de combat que de survie, puis nous laisse commencer l'entraînement.

Je propose à Peeta de nous séparer afin d'élargir notre champ de connaissances. Tandis qu'il part croiser l'épieu avec Brutus et Chaff, je me dirige vers le cours pour apprendre à faire les nœuds, activité peu prisée par les autres concurrents. J'aime bien l'instructeur, qui semble avoir conservé un bon souvenir de moi. Il se réjouit de voir que je sais encore réaliser le piège qui laisse l'adversaire suspendu par un pied. Visiblement, il m'a vue tendre mes collets dans l'arène l'année dernière et me considère désormais comme une élève très douée. Je demande à passer en

revue tous les nœuds susceptibles de me servir, plus quelques-uns moins utiles. J'y consacrerai bien la matinée mais au bout d'une heure et demie quelqu'un m'entoure de ses bras et achève pour moi le nœud complexe sur lequel je m'escrimais en vain. Il s'agit de Finnick, bien sûr, qui a manié des tridents et tissé des filets toute sa vie. Je le regarde ramasser un bout de corde, nouer un nœud coulant et faire mine de se pendre pour m'amuser.

Levant les yeux au ciel, je me dirige vers un autre atelier vacant où l'on apprend à faire du feu. Je sais déjà attiser d'excellents feux, mais pas les démarrer sans allumettes. L'instructeur me montre comment procéder avec un silex, un morceau de fer et un bout de chiffon calciné. C'est beaucoup plus difficile que ça n'en a l'air. Malgré tous mes efforts, il me faut une bonne heure avant d'allumer mon feu. En relevant la tête avec un sourire triomphal, je m'aperçois que j'ai de la compagnie.

Les deux tributs du district Trois m'ont rejointe, et s'efforcent tant bien que mal de démarrer un petit feu avec des allumettes. J'envisage de partir, mais je voudrais continuer à m'entraîner avec mon silex, et si je dois raconter à Haymitch comment j'ai tenté de me faire des amis, ces deux-là me paraissent un choix acceptable. Tous deux sont chétifs, le teint blême et les cheveux noirs. La femme, Wiress, qui doit avoir l'âge de ma mère, s'exprime d'une voix douce et intelligente. Je remarque tout de suite qu'elle a tendance à ne jamais achever ses phrases, comme si elle oubliait la présence de son interlocuteur. Beetee, l'homme, est plus vieux et ne tient pas en place. Il porte des lunettes mais regarde souvent par-dessus. Ils forment un couple un peu étrange. Toutefois, je ne pense pas qu'ils chercheront à me mettre mal à l'aise en se déshabillant devant moi. Et puis, ils sont du district Trois. Peut-être pourront-ils me dire s'il y a eu soulèvement ou non.

Je jette un regard circulaire sur le gymnase. Peeta se trouve au milieu d'un groupe bruyant de lanceurs de couteaux. Les drogués du Six sont à l'atelier camouflage, occupés à se peindre des tourbillons rose vif sur le visage. L'homme du Cinq vomit son vin sur la piste d'escrime. Finnick et la vieille femme de son

district s'exercent au tir à l'arc. Johanna Mason, encore une fois toute nue, est en train de s'enduire le corps d'huile avant une leçon de lutte. Je décide de rester.

Wiress et Beetee sont des compagnons agréables. Ils se montrent amicaux, mais peu curieux. Nous parlons de nos talents respectifs ; ils m'expliquent qu'ils inventent toutes sortes d'outils, ce qui fait paraître quelque peu futile ma soi-disant passion pour la mode. Wiress me montre un instrument de couture sur lequel elle travaille.

— Il calcule la densité du tissu et sélectionne la résistance..., commence-t-elle, avant de s'absorber dans la contemplation d'un brin de paille.

— ... La résistance du fil, achève Beetee à sa place. Automatiquement. Ça permet d'éliminer l'erreur humaine.

Il évoque ensuite son dernier succès, une puce musicale assez petite pour être dissimulée dans une paillette, capable de contenir des heures de chansons. Octavia m'en avait déjà touché deux mots avant ma séance photos en robes de mariée, et j'y vois l'occasion de glisser une allusion au soulèvement.

— Oh, oui. Mes préparateurs ne parlaient que de ça, voilà quelques mois, parce qu'ils n'arrivaient pas à s'en procurer, dis-je avec nonchalance. Je crois qu'il y avait pas mal de retard à la commande dans le district Trois, non ?

Beetee m'étudie par-dessus ses lunettes.

— C'est vrai. Avez-vous connu le même genre de retard dans la production de charbon, cette année ? me demande-t-il.

— Non. Enfin, nous avons perdu du temps à la nomination d'un nouveau chef des Pacificateurs et de son équipe, mais rien de grave. Pour la production, je veux dire. Nous sommes juste restés enfermés chez nous deux semaines à crever de faim.

Je crois qu'ils comprennent ce que j'essaie de leur dire : que nous n'avons pas eu de soulèvement.

— Oh. C'est dommage, dit Wiress avec une pointe de déception. Je trouvais ton district très... Elle s'interrompt, distraite par je ne sais quoi.

— ... Intéressant, complète Beetee. On le pensait tous les deux.

Je suis gênée, certaine que leur district a souffert bien davantage que le nôtre. Je me sens tenue de défendre mes concitoyens.

— Eh bien, nous ne sommes pas très nombreux dans le Douze, dis-je. On pourrait croire le contraire, notez, à voir la quantité de Pacificateurs dans les rues. Mais on ne manque sans doute pas d'intérêt, effectivement.

Alors que nous passons à l'atelier des abris, Wiress s'arrête et observe le sommet des gradins où les Juges vont et viennent, mangent, boivent, et daignent parfois s'apercevoir de notre présence.

— Regarde, dit-elle avec un discret coup de menton dans leur direction.

Je lève la tête et je vois Plutarch Heavensbee, dans la splendide robe violette au col de fourrure qui le désigne comme Haut Juge. Il est en train de mordre dans un pilon de dinde. Je ne vois pas en quoi cela mérite un commentaire, mais je dis :

— Oui, on l'a nommé Haut Juge cette année.

— Non, non. Regarde au coin de la table. On le remarque..., commence Wiress.

— ... À peine, achève Beete en plissant les yeux par-dessus ses lunettes.

Je suis leur regard, perplexe. Puis je l'aperçois à mon tour. Au coin de la table, une zone carrée d'une quinzaine de centimètres de côté semble vibrer. Comme si l'air ondulait, déformant les lignes de la table et celles d'un gobelet de vin posé là.

— Un champ de force. Ils ont tendu un champ de force entre les Juges et nous. Je me demande pourquoi, s'interroge Beete à voix basse.

— À cause de moi, sans doute, dis-je. L'année dernière, je leur ai envoyé une flèche lors de ma séance de démonstration. (Beete et Wiress me dévisagent avec curiosité.) Ils m'avaient provoquée ! Est-ce que tous les champs de force comportent une tache floue comme celle-là ?

— Un défaut..., commence Wiress.

— ... Dans la cuirasse, conclut Beete. Dans l'idéal ils seraient complètement invisibles, pas vrai ?

J'aimerais les interroger davantage, mais on annonce l'heure du déjeuner. Je cherche Peeta du regard. Il traîne avec un groupe d'une dizaine de vainqueurs ; je décide donc de manger avec le district Trois. Peut-être pourrais-je proposer à Seeder de se joindre à nous.

Dans la salle commune réservée aux repas, je constate que les compagnons de Peeta ont d'autres projets. Ils sont en train de rassembler les tables afin que nous mangions tous ensemble. Je ne sais plus quoi faire. À l'école déjà, j'évitais de me mêler aux autres à la cantine. Franchement, je crois que j'aurais mangé seule si Madge n'avait pas pris l'habitude de se joindre à moi. J'aurais pu m'asseoir à côté de Gale, sauf qu'il y avait deux classes de différence entre nous, nous ne déjeunions donc pas au même service.

Je prends un plateau et me dirige vers les chariots de nourriture. Peeta me rejoint devant le ragoût.

— Comment ça se passe ?

— Super. J'aime bien les gagnants du district Trois, dis-je. Wiress et Beetee.

— Ah bon ? Les autres n'arrêtent pas de se moquer d'eux.

— Tu m'étonnes.

Je revois Peeta à l'école, toujours entouré d'une foule d'amis. C'est curieux qu'il m'ait remarquée, vraiment, moi, la fille bizarre.

— Johanna les surnomme Tics et Volts, m'apprend-il. Je crois que Tics, c'est elle, et lui, Volts.

— Et moi qui pensais qu'ils pourraient nous être utiles, dis-je d'un ton sec. Si seulement j'avais écouté Johanna Mason pendant qu'elle se huilait les seins pour sa séance de corps-à-corps !

— En fait, poursuit-il sans s'offusquer, je crois qu'ils ont ces surnoms depuis des années. Et je ne disais pas ça pour les insulter. Simplement pour te mettre au courant.

— Eh bien, Wiress et Beetee sont très intelligents. Ils inventent des trucs. Ils ont tout de suite repéré le champ de force tendu devant les Juges. Et s'il nous faut absolument des alliés, je les veux avec nous.

Je rejette violemment la louche dans le plat de ragoût, en nous éclaboussant tous les deux.

— Pourquoi es-tu en colère ? demande Peeta en essuyant la sauce sur sa chemise. À cause de notre conversation dans l'ascenseur ? Désolé. Je croyais que tu prendrais ça en rigolant.

— Laisse tomber, dis-je en secouant la tête. C'est tout un ensemble.

— Darius, devine-t-il.

— Darius, les Jeux, Haymitch qui tient à nous voir faire équipe avec les autres...

— On peut très bien rester entre nous, si tu veux. Juste toi et moi.

— Je sais. Mais peut-être qu'Haymitch n'a pas tort. Ne lui raconte pas que j'ai dit ça, mais en ce qui concerne les Jeux, il a souvent raison.

— C'est quand même nous qui aurons le dernier mot dans le choix de nos alliés. Pour l'instant, je serais d'avis de prendre Chaff et Seeder, dit Peeta.

— D'accord pour Seeder, pas pour Chaff. Pas pour l'instant, en tout cas.

— Viens donc déjeuner avec nous. Je l'empêcherai de t'embrasser.

Chaff se tient mieux que je l'aurais cru. Il est sobre, et bien qu'il parle fort et multiplie les plaisanteries de mauvais goût, il se moque surtout de lui-même. Je vois ce qu'il peut apporter à Haymitch, dont l'humeur est en général massacrate. Ce qui ne veut pas dire que je sois prête à l'accepter comme partenaire.

Je fais un effort surhumain pour paraître sociable, non seulement avec Chaff mais avec tout le monde. Après le déjeuner, j'essaie l'atelier des insectes comestibles avec les tributs du district Huit – Cecelia, qui a trois enfants qui l'attendent à la maison, et Woof, un vieillard dur d'oreille qui n'a pas l'air de saisir ce qu'on lui explique car il n'arrête pas de porter des insectes venimeux à sa bouche. J'aimerais pouvoir leur parler de ma rencontre avec Twill et Bonnie dans la forêt, mais je ne vois pas comment. Cashmere et Gloss, les frère et sœur du district Un, m'invitent à me joindre à eux pour apprendre à fabriquer des hamacs. Ils se montrent polis, mais

froids, et je n'arrête pas de penser que j'ai tué les deux tributs de leur district, Glimmer et Marvel, l'an dernier. Peut-être même étaient-ils leurs mentors. Mon hamac comme mes efforts pour briser la glace ne rencontrent pas un franc succès. Je rejoins Enobaria sur la piste d'escrime et nous échangeons quelques banalités, mais il est clair qu'aucune de nous ne veut de l'autre comme alliée. Finnick refait surface à l'atelier de pêche, surtout pour me présenter Mags, la vieille femme du Quatre. Entre son accent du district et son élocution hésitante – elle a peut-être subi une attaque cérébrale –, je ne comprends pas un mot sur quatre de ce qu'elle me dit. Par contre, elle sait fabriquer un hameçon à partir de n'importe quoi – une épine, un bréchet de poulet, une boucle d'oreille. Au bout d'un moment, je cesse d'écouter l'instructeur et me contente de reproduire les gestes de Mags. En me voyant réussir un assez bel hameçon avec un clou tordu et quelques mèches de mes propres cheveux, elle m'adresse un sourire édenté avec un commentaire inintelligible, sans doute un compliment. Tout à coup, je la revois se porter volontaire à la place de la jeune femme hystérique de son district. Impossible qu'elle ait nourri la moindre illusion sur ses chances de remporter la victoire. Elle a fait ça pour sauver la jeune femme, comme je me suis portée volontaire l'an dernier afin d'épargner Prim. Je décide que je la veux dans mon équipe.

Génial. Maintenant, je n'ai plus qu'à retourner voir Haymitch et lui dire que mes alliés seront Tics et Volts, ainsi qu'une grand-mère de quatre-vingts ans. Il va adorer.

Je renonce finalement à me faire des amis et me rends à l'atelier de tir à l'arc pour y retrouver mes marques. Ça me fait du bien d'être là, à essayer toute une sélection d'arcs et de flèches. L'instructeur, Tax, se rend vite compte que les cibles fixes ne présentent aucune difficulté pour moi et commence à lancer en l'air de stupides oiseaux factices. Au début, je trouve ça ridicule, mais dans le fond c'est plutôt amusant. Pas très différent du tir sur une cible vivante. Comme je fais mouche à tous les coups, il se met à en jeter plusieurs à la fois. J'oublie bientôt le reste du gymnase, les autres vainqueurs et ma mauvaise humeur pour ne plus faire qu'un avec mon arc. Quand j'abats cinq oiseaux à la volée, je prends conscience du silence

qui m'entoure. En me retournant, je découvre que la plupart des gagnants ont cessé toute activité pour me regarder. On lit de tout sur leurs visages, de l'envie à la haine en passant par l'admiration.

Après l'entraînement, Peeta et moi traînons un peu en attendant qu'Haymitch et Effie nous appellent pour dîner. À peine les avons-nous rejoints dans la salle à manger qu'Haymitch me saute dessus.

— La moitié des vainqueurs ont dit à leur mentor qu'ils voudraient faire de toi leur alliée. Tu ne vas pas me raconter que ta personnalité irrésistible les a ensorcelés ?

— Ils l'ont vue tirer, explique Peeta en souriant. Moi aussi, pour la première fois. Je pense d'ailleurs déposer une demande officielle.

— Tu es si bonne que ça ? dit Haymitch. Au point que Brutus te réclame ?

Je hausse les épaules.

— Je ne veux pas de Brutus. Je veux Mags et le district Trois.

— Je l'aurais parié, soupire Haymitch, avant de se commander une bouteille de vin. C'est bon, je dirai à tout le monde que tu n'as rien décidé pour l'instant.

Après ma démonstration au tir, je suis encore la cible de quelques plaisanteries mais je n'ai plus le sentiment qu'on se moque de moi. En fait, j'ai l'impression d'avoir été admise dans le cercle des vainqueurs. Au cours des deux journées suivantes, je passe un moment avec chacun d'entre eux ou presque. Y compris les drogués du Six qui, assistés de Peeta, s'essaient à l'art du camouflage en me peignant des fleurs jaunes sur la joue. Y compris Finnick, qui m'enseigne à manier le trident pendant une heure en échange d'une leçon de tir à l'arc. Et plus j'en viens à connaître ces gens, pire c'est. Parce que, dans le fond, je n'ai rien contre eux. Il y en a même que j'aime bien. Et beaucoup sont en si mauvaise forme que mon instinct naturel me pousserait à les protéger. Sauf qu'ils vont tous devoir mourir si je veux que Peeta vive.

Notre entraînement se termine par les habituelles séances privées du dernier jour. On nous accorde quinze minutes à chacun pour impressionner les Juges par notre savoir-faire,

même si je vois mal ce qui nous reste à leur montrer. On plaisante beaucoup à ce sujet à l'heure du déjeuner. À propos de ce qu'on pourrait inventer. Chanter, danser, nous dénuder, raconter des blagues... Mags, que je comprends un peu mieux désormais, annonce qu'elle fera une sieste. En ce qui me concerne, je ne sais pas. Tirer quelques flèches, j'imagine. Haymitch nous a recommandé de les surprendre si possible, mais je suis à court d'idées.

En tant que fille du Douze, je suis la dernière à passer. La salle commune devient de plus en plus silencieuse à mesure que les tributs partent à tour de rôle. Difficile de conserver une attitude irrévérencieuse et indestructible. En regardant les autres franchir la porte, je ne peux m'empêcher de penser qu'il ne leur reste plus que quelques jours à vivre.

Peeta et moi finissons par rester seuls. Il me prend les mains par-dessus la table.

— Alors, as-tu décidé ce que tu allais faire devant les Juges ?

Je secoue la tête.

— Je ne peux plus les prendre pour cible, maintenant, à cause de ce fichu champ de force. Je fabriquerai peut-être quelques hameçons. Et toi ?

— Aucune idée. J'aimerais bien avoir ce qu'il faut pour leur préparer un gâteau.

— Rabats-toi sur le camouflage, je lui suggère.

— Si les bouffeurs de morphine m'en ont laissé, rétorque-t-il sèchement. Ils sont collés à cet atelier depuis le début de l'entraînement.

Nous patientons un moment en silence, puis je formule à voix haute ce qui nous tracasse tous les deux :

— Comment allons-nous nous y prendre pour tuer ces gens, Peeta ?

— Je ne sais pas.

Il pose la tête sur nos mains entrecroisées.

— Je ne veux pas m'allier avec eux. Pourquoi Haymitch nous a-t-il poussés à faire leur connaissance ? Ça va rendre les choses encore plus difficiles que la dernière fois. Sauf avec Rue, peut-être. Mais je suppose que j'aurais été incapable de la tuer, de toute manière. Elle ressemblait trop à Prim.

Peeta me dévisage, un pli soucieux sur le front.

— Sa mort a été la pire, hein ?

— Oh, aucun n'a vraiment eu une belle mort, dis-je en pensant à Glimmer et à Cato.

On appelle Peeta, et je reste seule dans la salle. Quinze minutes s'écoulent. Une demi-heure. Au bout de quarante minutes, c'est enfin mon tour.

Dès mon entrée, je flaire une odeur de désinfectant et remarque qu'on a traîné l'un des tapis au centre du gymnase. L'atmosphère est très différente de l'an dernier, où les Juges à moitié soûls picoraient distraitemment le buffet. Ils échangent des messes basses avec des mines contrariées. Qu'a bien pu manigancer Peeta pour les troubler à ce point ?

J'éprouve un frisson d'inquiétude. Ce n'est pas bon. Je ne tiens pas à voir Peeta s'offrir comme cible à la colère des Juges. C'est ma mission. Détourner l'attention de Peeta. Mais comment s'y est-il pris ? Parce que je voudrais bien le surpasser. Gratter le vernis d'autosatisfaction de ces gens qui consacrent leur intelligence à imaginer des manières distrayantes de nous tuer. Leur faire sentir que, si nous sommes vulnérables à la cruauté du Capitole, ils le sont tout autant.

« Savez-vous seulement à quel point je vous déteste ? me dis-je. Vous qui vendez votre talent au Capitole ? »

J'essaie de croiser le regard de Plutarch Heavensbee, mais il m'évite soigneusement, comme il l'a fait tout au long de l'entraînement. Je le revois en train de m'inviter à danser, je me rappelle le plaisir qu'il a eu à me montrer le geai moqueur de sa montre. Son attitude amicale n'est plus de mise ici. Comment serait-ce possible, alors que je ne suis qu'un tribut et lui le Haut Juge des Hunger Games ? Tellement puissant, inaccessible, hors d'atteinte... Soudain, je sais quoi leur montrer. Une chose qui leur fera complètement oublier les agissements de Peeta. Je me rends à l'atelier des nœuds et j'attrape une corde. Je commence à la manipuler, laborieusement, car il s'agit d'un nœud nouveau pour moi. J'ai seulement observé Finnick le faire, et ses doigts bougeaient si vite... Au bout de dix minutes, j'obtiens malgré tout un nœud coulant tout à fait acceptable. Je traîne un mannequin d'entraînement au centre du gymnase,

lance la corde par-dessus les barres parallèles et le pends par le cou. J'aimerais pouvoir lui attacher les mains dans le dos mais je ne suis pas sûre d'en avoir le temps. Je cours à l'atelier de camouflage que certains tributs précédents, sûrement les drogués du Six, ont laissé dans une pagaille épouvantable. Je dénêche néanmoins un flacon de jus de baies rouge sang qui conviendra à merveille. La toile couleur chair du mannequin constitue un excellent support. Avec le doigt, je trace les lettres sur son torse en faisant écran avec mon corps. Puis je m'écarte brusquement, et je guette la réaction des Juges au moment où ils vont découvrir le nom inscrit sur le mannequin :

Seneca Crane.

L'effet sur les Juges est aussi satisfaisant qu'immédiat. Plusieurs laissent échapper un petit cri. D'autres lâchent leurs verres de vin, qui explosent par terre avec un bruit mélodieux. Deux font mine de s'évanouir. Tous sont profondément choqués.

J'ai enfin l'attention de Plutarch Heavensbee. Il me fixe sans ciller pendant que le jus de la pêche qu'il a écrasée dans son poing s'écoule entre ses doigts. Il finit par se racler la gorge pour déclarer :

— Ce sera tout, mademoiselle Everdeen.

Je lui adresse un hochement de tête respectueux et tourne les talons. Au dernier moment, je ne résiste pas à l'envie de vider mon flacon de jus de baies par-dessus mon épaule. J'entends le contenu éclabousser le mannequin et deux autres verres se briser sur le sol. Quand les portes de l'ascenseur se referment sur moi, je constate qu'aucun des Juges n'a esquissé un geste.

« Pour les surprendre, je les ai surpris », me dis-je. Ce n'était pas très malin ni très prudent, et on me le fera sans doute payer cher. Mais, pour l'instant, j'éprouve un sentiment grisant, que je m'autorise à savourer.

Je voudrais aller retrouver Haymitch sur-le-champ afin de lui raconter ma séance, mais il n'y a personne dans le salon. J'imagine que tout le monde se prépare pour le dîner. Je décide donc de prendre une douche, car j'ai les mains tachées de jus. Debout sous le jet, je commence à m'interroger sur la sagesse de mon acte. La question qui devrait toujours me guider à présent est : « Dans quelle mesure cela peut-il aider Peeta à rester vivant ? » Indirectement, je ne lui ai peut-être pas rendu service. Ce qui se déroule à l'entraînement restant secret, prendre des sanctions contre moi serait inutile. En fait, l'an dernier, j'ai été récompensée pour mon impudence. Mais il

s'agit là d'un crime très différent. Si les Juges sont en colère contre moi et décident de me punir dans l'arène, Peeta risque d'en subir aussi les conséquences. Peut-être me suis-je montrée trop impulsive. Malgré tout... je ne regrette rien.

En retrouvant les autres au dîner, je remarque que les mains de Peeta sont encore légèrement colorées, et ses cheveux, humides. Il a dû employer le camouflage, en fin de compte. Une fois la soupe servie, Haymitch met les pieds dans le plat.

— Très bien, comment se sont déroulées vos séances privées ?

J'échange un regard avec Peeta. Soudain, je ne suis plus aussi pressée de raconter mon exploit. Dans le calme de cette salle à manger, il me paraît quelque peu excessif.

— Toi d'abord, lui dis-je. Tu as dû faire un truc vraiment stupéfiant. J'ai attendu une bonne quarantaine de minutes avant de passer.

Peeta semble éprouver la même réticence que moi.

— Eh bien, je... je me suis servi du camouflage, comme tu me l'avais suggéré, Katniss. (Il hésite.) Enfin, pas pour me camoufler. Disons que j'ai utilisé les teintures.

— Pour faire quoi ? demande Portia.

Je repense à l'agitation des Juges lors de mon entrée dans le gymnase. À l'odeur de désinfectant. Au matelas traîné au centre de la salle. Était-ce pour recouvrir des marques qu'on n'avait pas réussi à nettoyer ?

— Tu as peint quelque chose, pas vrai ? Une image, dis-je.

— Tu l'as vue ? s'étonne Peeta.

— Non. Mais ils se sont donné du mal pour la cacher.

— Rien d'étonnant à cela. On ne doit pas laisser un tribut voir l'œuvre d'un autre tribut, déclare Effie. Qu'est-ce que tu as peint, Peeta ? (Ses yeux s'embuent.) Un portrait de Katniss ?

— Pourquoi un portrait de moi, Effie ? dis-je, un brin agacée.

— Pour faire savoir qu'il ne reculera devant rien pour te protéger. C'est ce que tout le monde attend au Capitole, en tout cas. Il s'est quand même porté volontaire pour t'accompagner, non ? répond Effie, comme s'il s'agissait d'une évidence.

— J'ai peint un portrait de Rue, dit Peeta. Telle qu'elle était après que Katniss l'a recouverte de fleurs.

Un long silence s'installe autour de la table, pendant lequel chacun prend la mesure de ce qui vient d'être dit.

— Que cherchais-tu à prouver, exactement ? s'enquiert Haymitch d'une voix douce.

— Je ne sais pas. Je voulais qu'ils se sentent un peu coupables, ne serait-ce qu'un instant, explique Peeta. Pour avoir tué cette petite fille.

— C'est affreux. (Effie paraît au bord des larmes.) Ce genre de... on ne doit pas penser ça, Peeta. C'est interdit. Ça ne fera que vous attirer des ennuis supplémentaires, à Katniss et toi.

— Pour une fois, je suis d'accord avec Effie, avoue Haymitch.

Portia et Cinna restent muets, mais leur expression est grave. Ils ont tous raison, bien sûr. Pourtant, malgré mon inquiétude, je trouve que Peeta a été formidable.

— J'imagine que le moment est mal choisi pour mentionner que j'ai pendu un mannequin par le cou et peint le nom de Seneca Crane sur son torse ?

J'obtiens l'effet recherché. Après un moment d'incrédulité, la désapprobation est générale.

— Tu as... pendu... Seneca Crane ? dit Cinna.

— Oui. Je voulais leur montrer le nœud coulant que j'avais appris, avec un pantin au bout.

— Oh, Katniss, fait Effie à voix basse. Comment es-tu au courant de cette tragédie ?

— C'était un secret ? Le président Snow ne me l'a pas dit. (Effie quitte la table en se tamponnant les yeux avec sa serviette.) Allons bon, voilà que je fais pleurer notre Effie. J'aurais dû mentir et lui raconter que j'avais tiré quelques flèches.

— On croirait presque qu'on s'était mis d'accord, s'émerveille Peeta avec un mince sourire.

— Ce n'était pas le cas ? demande Portia.

Elle presse deux doigts sur ses paupières comme pour se protéger d'une lumière trop forte.

— Non, dis-je. (Je réalise que je vois soudain Peeta sous un jour nouveau.) Avant d'entrer, nous ne savions même pas ce que nous allions faire.

— Au fait, Haymitch, dit Peeta, nous avons décidé de ne pas prendre d'alliés dans l'arène.

— Tant mieux ! gronde-t-il. Comme ça, je ne serai pas responsable si votre stupidité entraîne la mort d'un de mes amis.

— Exactement ce qu'on s'est dit, je rétorque.

Le repas s'achève en silence. Au moment de nous lever pour passer au salon, Cinna met un bras autour de mes épaules et me donne une légère pression.

— Allons voir quels scores vous aurez attribués les Juges.

Nous nous réunissons autour de la télévision, bientôt rejoints par Effie qui a encore les yeux rouges. Les visages des tributs s'affichent l'un après l'autre, avec leur score écrit dessous. De un à douze. Comme prévu, de hauts scores pour Cashmere, Gloss, Brutus, Enobaria et Finnick. De médiocres à moyens pour les autres.

— Quelqu'un a-t-il déjà eu zéro ? dis-je.

— Non, mais il y a un début à tout, répond Cinna.

Il s'avère qu'il a raison. Car, en décrochant un douze tous les deux, Peeta et moi entrons dans l'histoire des Hunger Games. Pour autant, personne ne songe vraiment à s'en réjouir.

— Pourquoi ont-ils fait ça ? dis-je.

— Pour obliger les autres à vous traquer en premier, répond sèchement Haymitch. Filez au lit. Je ne veux même plus vous voir, tous les deux.

Peeta me raccompagne en silence jusqu'à ma chambre. Avant qu'il me laisse, je le serre dans mes bras et pose ma tête contre sa poitrine. Ses mains se referment au creux de mon dos tandis que sa joue s'enfonce dans mes cheveux.

— Désolée d'avoir aggravé la situation, lui dis-je.

— Oh, tu n'as pas été pire que moi. Pourquoi as-tu fait ça, au juste ?

— Je ne sais pas. Pour leur montrer que je suis davantage qu'un simple pion dans leurs Jeux ?

Il rit doucement, en se rappelant sans doute la nuit d'avant les Jeux, l'année dernière. Nous étions sortis sur le toit, incapables de trouver le sommeil. Peeta avait déclaré quelque

chose de ce genre, mais, à l'époque, je n'avais pas saisi ce qu'il voulait dire. Je comprends désormais.

— Moi aussi, m'avoue-t-il. Tu sais, je ne dis pas que je ne vais pas essayer. De faire en sorte que tu rentres saine et sauve. Mais pour être parfaitement honnête...

— Pour être parfaitement honnête, tu penses que le président Snow a sans doute donné des ordres clairs afin de s'assurer qu'on meure tous les deux dans l'arène.

— Disons que ça m'a traversé l'esprit.

Ça m'a traversé l'esprit, à moi aussi. Très souvent. Mais tout en sachant que je ne quitterai pas vivante l'arène, je m'accroche à l'espoir que Peeta en ressortira sain et sauf. Après tout, c'est moi qui ai utilisé ces baies, pas lui. Personne n'a jamais douté que sa principale motivation était l'amour. Alors, peut-être que le président Snow préférera le garder en vie, le cœur brisé, vaincu, afin de servir d'exemple aux autres.

— Quoi qu'il arrive, les gens sauront que nous sommes morts en nous battant, pas vrai ? demande Peeta.

— Tout le monde le saura, dis-je.

Pour la première fois, je refoule ce sentiment de tragédie personnelle qui m'accable depuis l'annonce de l'Expiation. Je me rappelle le vieillard exécuté dans le district Onze, Twill et Bonnie, ainsi que les rumeurs de soulèvement. Oui, dans tous les districts les gens regarderont comment j'affronte cette sentence de mort, cette ultime démonstration de force du président Snow. Ils chercheront un signe que leurs combats n'ont pas été vains. Si je peux défier le Capitole jusqu'au bout, je mourrai... mais mon esprit survivra. Quelle meilleure manière de rendre espoir aux rebelles ?

Le plus beau, dans tout ça, c'est que ma décision de protéger Peeta au prix de ma propre vie constitue en soi un geste de défi. Un refus de jouer les Hunger Games selon les règles du Capitole. Je peux gagner sur les deux tableaux, public et privé. Et si je parviens à sauver Peeta... en termes de révolution, ce serait l'idéal. Parce que je serais plus utile morte. On ferait de moi une martyre, on peindrait mon portrait sur des bannières, et ce serait beaucoup plus fédérateur que tout ce que j'aurais jamais pu accomplir. Peeta, au contraire, serait plus précieux

vivant, en figure tragique, car il saurait transformer son chagrin en paroles propres à mobiliser les foules.

Peeta deviendrait fou s'il m'entendait parler ainsi. Je me contente donc de lui demander :

— Que veux-tu faire maintenant, en attendant les Jeux ?

— J'aimerais passer avec toi chaque minute du reste de ma vie, répond-il.

— Alors viens, dis-je en l'entraînant dans ma chambre.

C'est un tel bonheur de dormir de nouveau avec Peeta. Je n'avais pas réalisé à quel point j'avais soif de présence humaine. De le sentir allongé contre moi dans le noir. Je regrette de ne pas l'avoir laissé entrer les deux nuits précédentes. Je m'enfonce dans le sommeil, lovée entre ses bras, et quand je rouvre les yeux la lumière du jour se déverse par les fenêtres.

— Pas de cauchemars ? s'enquiert-il.

— Pas de cauchemars. Et toi ?

— Non plus. J'avais oublié ce qu'était une vraie nuit de sommeil.

Nous restons couchés là un moment, aucunement pressés de nous lever. Demain soir auront lieu les interviews télévisées, de sorte qu'aujourd'hui sera consacré aux conseils d'Effie et d'Haymitch. « Encore des talons hauts et des commentaires sarcastiques », me dis-je. Puis la Muette rousse nous apporte un petit mot d'Effie nous informant qu'au vu de notre dernière Tournée Haymitch et elles sont convenus que nous n'avions besoin de personne pour savoir comment nous comporter en public. Les séances de coaching sont annulées.

— Sérieux ? s'écrie Peeta en m'arrachant le mot des mains. Tu sais ce que ça veut dire ? Nous avons la journée entière rien que pour nous.

— Dommage qu'on ne puisse aller nulle part, dis-je sur un ton de regret.

— Qui a dit qu'on ne pouvait pas ?

La terrasse. Nous commandons un bon repas, emportons quelques couvertures et montons pique-niquer sur la terrasse. Passer la journée au milieu du jardin et des carillons qui tintent au gré du vent. Nous mangeons. Nous lézardons au soleil. J'arrache quelques plantes grimpantes et m'entraîne à nouer

des nœuds ou à tisser des filets. Peeta exécute un dessin de moi. Nous jouons avec le champ de force qui entoure le toit – l'un de nous fait rebondir une pomme dessus, et l'autre la rattrape.

Personne ne vient nous déranger. En fin d'après-midi, je me retrouve allongée avec la tête sur les genoux de Peeta, à tresser une couronne de fleurs pendant qu'il joue avec mes cheveux, affirmant s'exercer à la technique des nœuds. Au bout d'un moment, ses mains s'immobilisent.

— Quoi ? lui dis-je.

— J'aimerais pouvoir figer ce moment, et qu'il dure toute notre vie, répond-il.

D'habitude je me sens toujours coupable, minable, quand il m'adresse ce genre de commentaire où transparaît son amour infini pour moi. Mais je suis si bien, tellement détendue et libre de toute préoccupation pour un avenir que je ne connaîtrai jamais, que le mot sort naturellement de ma bouche :

— Oui.

J'entends son sourire dans sa voix.

— C'est vrai, tu serais d'accord ?

— Mais oui, dis-je.

Il se remet à me caresser les cheveux, et je m'assoupis. Il me réveille pour assister au coucher du soleil, un flamboiement spectaculaire d'or et d'orange derrière les immeubles du Capitole.

— J'étais sûr que tu ne voudrais pas rater ça.

— Merci, lui dis-je.

Car je peux compter sur mes doigts le nombre de couchers de soleil qui me restent. Je ne tiens pas à en rater un seul.

Nous ne descendons pas rejoindre les autres pour le dîner, et personne ne vient nous chercher.

— Tant mieux. J'en ai assez de rendre tout le monde malheureux autour de moi, me confie Peeta. De faire pleurer les autres. Ou d'entendre Haymitch...

Il n'a pas besoin de poursuivre.

Nous restons sur la terrasse jusqu'à l'heure d'aller nous coucher, puis nous nous glissons discrètement dans ma chambre sans croiser personne.

Le lendemain matin, nous sommes tirés du lit par mes préparateurs. En nous voyant couchés dans les bras l'un de l'autre, Octavia éclate en sanglots.

— N'oublie pas ce que Cinna nous a demandé, lui rappelle sévèrement Venia.

Octavia hoche la tête et sort en pleurant.

Peeta retourne dans sa chambre pour se préparer lui aussi. Je reste seule en compagnie de Venia et de Flavius. Ils m'épargnent leurs cancanes habituels. En fait, ils ne parlent pratiquement pas, sinon pour me demander de relever le menton ou discuter d'une technique particulière de maquillage. Alors qu'il est presque midi, je sens des gouttes me tomber sur l'épaule. Je me retourne pour découvrir Flavius, occupé à me couper les cheveux, les joues ruisselantes de larmes. Venia lui lance un regard ; il pose doucement ses ciseaux sur la coiffeuse et se retire.

Il ne reste plus que Venia, dont la peau est si pâle que ses tatouages ressortent de manière presque irréaliste. Avec une détermination presque butée, elle apporte les dernières touches à mes cheveux, à mes ongles, à mon maquillage, en faisant voler ses doigts trois fois plus vite pour compenser l'absence de ses collègues. Pendant toute la séance, elle refuse de croiser mon regard. Ce n'est qu'à l'arrivée de Cinna, qui la complimente et la remercie, qu'elle me prend les deux mains, me regarde droit dans les yeux et déclare :

— Nous tenions tous les trois à ce que tu saches à quel point... ç'a été un privilège de te rendre la plus belle possible.

Puis elle s'empresse de nous laisser.

Mon équipe de préparation. Mes gentils assistants, stupides, creux et attentionnés, avec leur obsession des plumes et des fêtes. Ils manquent me briser le cœur par leurs adieux. Les paroles de Venia prouvent que je n'en réchapperai pas ; nous en avons tous conscience. « Le monde entier est-il au courant ? » me dis-je. Je regarde Cinna. Lui le sait, sans l'ombre d'un doute. Mais, comme il me l'a promis, il ne pleurera pas.

— Alors, que vais-je mettre ce soir ? dis-je en jetant un coup d'œil curieux sur le sac qui contient ma robe.

— Une tenue choisie par le président Snow en personne, répond Cinna.

Il ouvre la fermeture Éclair du sac, dévoilant l'une des robes de mariée que j'ai portées lors de ma séance photos. Celle en soie blanche épaisse, avec le décolleté profond, la taille pincée et les manches qui tombent jusqu'à terre. Sans oublier les perles. Partout, des perles. Cousues dans l'étoffe, en collier, ou dans le diadème qui retient mon voile.

— Malgré l'annonce de l'Expiation le soir de la séance photos, les gens ont continué à voter pour leur robe préférée. C'est celle-ci qui a remporté le plus de suffrages. Le président a tenu à ce que tu la portes ce soir. Il n'a pas voulu entendre nos objections.

Je fais rouler un pan de soie entre mes doigts, tâchant de deviner le raisonnement du président Snow. Je suppose que, puisque c'est moi la plus coupable, il estime juste de mettre ma souffrance, ma perte et mon humiliation en pleine lumière. Comme ça, doit-il penser, ce sera clair. C'est tellement barbare de sa part, de faire de ma robe de mariée mon linceul, que le coup porte et me laisse un goût amer dans la bouche. Tout ce que je trouve à dire, c'est :

— Bah, ç'aurait été dommage qu'une aussi jolie robe ne serve pas.

Cinna m'aide à l'enfiler. En la sentant peser sur mes épaules, je ne peux retenir une grimace.

— Elle a toujours été aussi lourde ? dis-je.

Je me souviens d'avoir trouvé certaines robes plutôt denses, mais celle-ci donne l'impression de peser une tonne.

— J'ai dû procéder à quelques modifications de dernière minute pour des questions d'éclairage, m'explique Cinna.

Je hoche la tête, même si je ne vois pas le rapport. Il me met mes chaussures, mon collier de perles, mon voile. Retouche légèrement mon maquillage. Me fait marcher dans la chambre.

— Tu es ravissante, déclare-t-il. Maintenant, écoute, Katniss : avec un corsage si ajusté, je ne veux pas que tu lèves les bras au-dessus de ta tête. Pas avant de tourner sur toi-même, en tout cas.

— Quoi, il va encore falloir que je fasse la toupie ? dis-je en me rappelant ma robe de l'an dernier.

— Je suis sûr que Caesar te le demandera. S'il ne le fait pas, suggère-le-lui. Mais pas tout de suite. Garde ça pour la fin, me recommande Cinna.

— Vous n'aurez qu'à me faire un petit signe le moment venu.

— D'accord. As-tu prévu ce que tu allais dire dans ton interview ? Je sais qu'Haymitch ne vous a rien imposé, cette année.

— Non, cette fois, j'improvise. Le plus drôle, c'est que je n'ai absolument pas le trac.

C'est vrai. Le président Snow a beau me détester, le public du Capitole m'adore.

Nous retrouvons Effie, Haymitch, Portia et Peeta devant l'ascenseur. Peeta porte un smoking et des gants blancs. Le genre de tenue qu'on revêt pour son mariage, au Capitole.

Chez nous, les choses se font plus simplement. La future mariée se contente le plus souvent de louer une robe blanche déjà portée des centaines de fois. L'homme enfle des habits propres qui ne soient pas sa tenue de mineur. Les deux remplissent un formulaire à l'hôtel de justice et se voient attribuer une maison. Leurs familles et leurs amis se réunissent, autour d'un repas ou d'un gâteau pour ceux qui en ont les moyens. Puis on entonne un chant traditionnel pendant que le couple franchit le seuil de son nouveau foyer. S'ensuit une petite cérémonie au cours de laquelle les époux allument leur premier feu, font griller un morceau de pain et se le partagent. Ça peut paraître vieux jeu, mais au district Douze on n'est pas vraiment mariés avant d'avoir partagé le pain grillé.

Les autres tributs sont déjà réunis en coulisses et bavardent entre eux, mais en nous voyant arriver Peeta et moi ils se taisent brusquement. Je réalise qu'ils jettent tous des regards venimeux sur ma robe de mariée. Serait-ce de la jalousie ? À cause de la sympathie qu'elle pourrait me valoir auprès du public ?

Finnick brise le silence pour dire :

— Je n'arrive pas à croire que Cinna ait pu te faire ça.

— Il n'a pas eu le choix. C'est le président Snow qui l'a obligé, dis-je, sur la défensive.

Je ne laisserai personne dire du mal de Cinna.

Cashmere rejette ses boucles blondes en arrière et crache :

— En tout cas, tu as l'air ridicule !

Elle prend son frère par la main et l'entraîne à la tête de notre procession. Les autres tributs commencent à leur tour à s'aligner par ordre d'entrée. Je ne sais comment réagir, car ils ont l'air en colère, mais certains me donnent une petite tape amicale sur l'épaule. Johanna Mason s'arrête même pour rectifier la position de mon collier de perles.

— Fais-lui payer ça, d'accord ? me dit-elle.

Je fais oui de la tête, même si je ne sais pas de qui elle parle. Les choses s'éclaircissent un peu quand nous sommes assis sur scène et que Caesar Flickerman, les cheveux et le visage rehaussés de reflets lavande, fait son discours d'introduction puis démarre les premières interviews. Pour la première fois, je réalise à quel point les gagnants se sentent trahis et aigris. Mais ils se montrent habiles, remarquablement habiles dans leurs réponses. Ils mettent tout sur le dos du gouvernement en général, et du président Snow en particulier. Pas tous. Il y a aussi les vieux attardés, comme Brutus ou Enobaria, qui sont là juste pour les Jeux, et ceux qui sont trop hébétés, drogués ou simplement perdus pour se joindre à l'offensive. Mais ça laisse suffisamment de gagnants qui ont encore l'intelligence et les tripes pour se battre.

Cashmere donne le ton en racontant qu'elle n'arrête pas de pleurer quand elle songe à la douleur de la population du Capitole, qui va nous perdre. Gloss enchaîne en rappelant la gentillesse qu'on leur témoigne ici depuis des années, à sa sœur et à lui. Beetee remet en cause le caractère légal de l'Expiation, à sa manière nerveuse et agitée, en se demandant si des experts se sont penchés sur la question récemment. Finnick récite un poème qu'il a écrit à l'intention de son seul et unique amour au Capitole, et une bonne centaine de femmes tournent de l'œil, convaincues qu'il leur est adressé. Quand vient le tour de Johanna Mason, elle demande carrément s'il ne serait pas opportun de changer la règle. À l'évidence, les créateurs de l'Expiation n'avaient pas envisagé qu'une telle affection puisse naître entre les vainqueurs et le Capitole. Personne ne serait

assez cruel pour vouloir trancher des liens aussi forts. Seeder confesse que, dans le district Onze, on tient généralement le président Snow pour tout-puissant. S'il est vraiment si puissant, pourquoi ne change-t-il pas les modalités de l'Expiation ? Et Chaff, qui passe tout de suite après, affirme que le président pourrait modifier l'Expiation s'il le voulait, mais sans doute doit-il considérer que les gens n'y attachent aucune importance.

Lorsqu'on m'appelle enfin, le public est à bout de nerfs. Certains pleurent, d'autres défaillent, quelques cris fusent même pour réclamer un changement. Quand on me voit m'avancer dans ma robe de soie blanche, c'est pratiquement l'émeute. Fini, Katniss Everdeen, fini, les amants maudits coulant des jours heureux jusqu'à la fin de leur vie, oublié, le mariage. Même le professionnalisme de Caesar commence à se fissurer quand il réclame un peu de silence. Mes trois minutes sont déjà sérieusement entamées.

Enfin, une accalmie se dessine et il se lance.

— Eh bien, Katniss, c'est assurément une soirée très émouvante pour tout le monde. Y a-t-il quelque chose que tu voudrais dire au public ?

Je réponds d'une voix tremblante :

— Seulement que je suis désolée, que j'aurais bien voulu vous inviter tous à mon mariage... mais, au moins, je suis heureuse d'avoir pu vous montrer ma robe. Avez-vous jamais... rien vu d'aussi beau ?

Je n'ai pas besoin du signal de Cinna pour savoir que le moment est venu. Je commence à tourner sur moi-même, lentement, en levant les bras au-dessus de ma tête.

Aux premiers cris de la foule, je me dis que je dois vraiment être éblouissante. Puis je vois monter quelque chose autour de moi. De la fumée. Des flammes. Pas d'inoffensives flammèches comme l'an dernier sur le chariot, mais de vraies flammes, qui engloutissent ma robe. Je commence à paniquer en voyant la fumée s'épaissir. Des fragments de soie calcinée s'élèvent dans les airs, des perles dégringolent en tintant sur la scène. Je n'ose pas m'arrêter, car je n'éprouve pas de brûlure et je devine la main de Cinna derrière cet effet. Alors je continue de pivoter, encore et encore. Pendant une fraction de seconde, je me

retrouve complètement enveloppée par les flammes et je cherche mon souffle. Et puis, subitement, le feu s'éteint. Je m'immobilise, en me demandant si je suis nue, et pourquoi Cinna a réduit en cendres ma robe de mariée.

Mais je ne suis pas nue. Je porte une seconde robe en tout point similaire à ma robe de mariée, sauf qu'elle a la couleur du charbon et se compose de plumes minuscules. Stupéfaite, je lève mes longues manches flottantes dans les airs et c'est alors que je me vois sur l'écran de contrôle. Tout en noir, à l'exception des taches blanches au bout de mes manches. Ou plutôt de mes ailes.

Cinna vient de me transformer en geai moqueur.

Des volutes de fumée virevoltent encore autour de moi. Avec une certaine appréhension, Caesar avance la main vers ma tête. Mon voile blanc s'est évaporé, laissant place à un capuchon de gaze noire qui disparaît dans le col de ma robe.

— Des plumes, souffle-t-il. Tu ressembles à un oiseau.

— Un geai moqueur, je pense, dis-je en secouant légèrement mes ailes. L'oiseau qui figure sur la broche que je portais dans l'arène.

Une lueur éclaire brièvement le visage de Caesar : il comprend soudain que mon geai moqueur n'est pas uniquement un bijou. Qu'il symbolise bien davantage, désormais. Que ce qui passe au Capitole pour un spectaculaire changement de costume sera perçu de manière tout autre dans les districts. Mais il s'efforce de faire bonne figure.

— Ma foi, un grand coup de chapeau à ton styliste. Je crois que personne ne viendra me contredire si j'affirme que c'est la chose la plus incroyable qu'on ait jamais vue lors d'une interview. Cinna, je crois que vous méritez des applaudissements !

Caesar fait signe à Cinna de se lever. Ce dernier s'exécute, et s'incline avec grâce devant le public. Soudain, j'ai peur pour lui. Qu'a-t-il fait ? Quelque chose de terriblement dangereux. Un acte de rébellion. Uniquement pour servir ma cause. Je me rappelle ses propres mots...

« Ne t'inquiète pas. Dans mon travail, je garde toujours le contrôle de mes émotions. Comme ça, j'évite de faire souffrir les autres. »

Je crains qu'il ne se soit condamné tout seul à beaucoup souffrir. La symbolique de ma flamboyante métamorphose n'aura pas échappé au président Snow.

Le public, d'abord muet de stupeur, applaudit à tout rompre. J'entends à peine le buzzer indiquer la fin de mes trois minutes.

Caesar me remercie et je regagne mon siège, dans ma robe qui me semble aérienne à présent.

En me croisant, Peeta esquive mon regard. Je me rassois avec prudence, heureuse d'être indemne. Je fixe alors mon attention sur lui.

Caesar et Peeta s'entendent comme larrons en foire depuis leur première apparition commune. Leur bagout, leur sens du comique et cette faculté qu'ils ont de basculer naturellement dans le mélodrame – comme l'an dernier avec la déclaration d'amour de Peeta –, leur assurent une immense popularité auprès du public. Ils commencent par échanger quelques plaisanteries où il est question de feu, de plumes et de ne pas trop faire cuire la volaille. Mais on voit bien que Peeta en a gros sur le cœur, si bien que Caesar recentre la discussion sur la question essentielle.

— Dis-moi, Peeta, après tout ce que tu avais enduré, qu'as-tu ressenti à l'annonce de l'Expiation ? interroge Caesar.

— Un grand choc. La minute d'avant, je regardais défiler les images de Katniss, si incroyablement belle dans ses robes de mariée, et d'un seul coup... Peeta s'interrompt.

— Tu as réalisé qu'il n'y aurait pas de mariage ? achève Caesar d'une voix douce.

Peeta hésite longuement, comme s'il prenait une décision. Il regarde le public suspendu à ses lèvres, baisse les yeux, puis les pose sur Caesar.

— Caesar, croyez-vous que nos amis ici présents soient capables de garder un secret ?

Un rire gêné parcourt le public. Que veut-il dire ? Garder un secret pour qui ? Le pays entier suit leur conversation.

— Oh, j'en suis convaincu, lui assure Caesar.

— Nous sommes déjà mariés, confesse doucement Peeta.

L'assistance est frappée de stupeur, et je dois m'enfouir le visage dans les plis de ma jupe pour dissimuler ma confusion. À quoi est-il en train de jouer ?

— Mais... comment est-ce possible ? veut savoir Caesar.

— Oh, ce n'était pas un mariage officiel. Nous ne sommes pas passés à l'hôtel de justice ni rien de ce genre. Mais nous avons une coutume, dans le district Douze. J'ignore comment ça se

passé dans les autres districts. En tout cas, voilà comment nous procédons.

Et Peeta entreprend de décrire le rituel du pain grillé.

— Et vos deux familles étaient présentes ? s'étonne Caesar.

— Non, nous n'avons prévenu personne. Même pas Haymitch. La mère de Katniss n'aurait pas approuvé. Seulement, vous comprenez, si nous nous étions mariés au Capitole, il n'y aurait pas eu de cérémonie du pain grillé. Et puis, aucun de nous deux ne voulait attendre. Alors, un jour, nous avons sauté le pas, explique Peeta. Et pour nous, nous sommes aussi mariés que si nous avions signé un papier ou donné une grande fête.

— Si je comprends bien, c'était avant l'annonce de l'Expiation ?

— Oui ! Je suis certain que nous n'aurions rien fait si nous avions su, dit Peeta, dont la voix commence à trembler. Mais qui s'attendait à cela ? Personne. Nous avons survécu aux Jeux, nous étions vainqueurs, tout le monde semblait enchanté de nous voir ensemble, et puis, brusquement... Je veux dire, comment pouvions-nous prévoir une chose pareille ?

— Vous ne pouviez pas, Peeta. (Caesar le prend par les épaules.) Comme tu l'as dit, personne ne pouvait s'y attendre. Je suis heureux de savoir que vous avez connu au moins quelques mois de bonheur ensemble.

Salve d'applaudissements. Comme encouragée, je sors la tête de mes plumes et laisse voir au public un petit sourire tragique. Le reste de fumée qui se dégage encore de ma robe me pique les yeux, ce qui ajoute une touche de réalisme à la scène.

— Pas moi, reconnaît Peeta. Je regrette que nous n'ayons pas attendu la cérémonie officielle.

Même Caesar paraît décontenancé.

— Allons, mieux vaut une courte période de bonheur que pas de bonheur du tout, non ?

— Je penserais peut-être la même chose que vous, Caesar, admet Peeta d'un ton amer, s'il n'y avait pas le bébé.

Et voilà. Il recommence. Il vient de lâcher une bombe qui couronne en beauté les efforts de tous les tributs qui l'ont précédé.

Quand elle explose, cette bombe fait voler des accusations d'injustice, de barbarie et de cruauté dans toutes les directions. Même le partisan le plus sanguinaire du Capitole et des Hunger Games ne peut s'empêcher de réaliser, ne serait-ce qu'un instant, à quel point l'affaire est abominable.

Je suis enceinte.

Le public accuse le coup. Il lui faut le temps d'accepter la nouvelle, de la digérer, de se l'entendre confirmer par d'autres avant de commencer à s'agiter comme un troupeau de bêtes blessées, à gémir, à hurler, à crier au secours. Et moi ? J'ai conscience que mon visage passe en gros plan à l'écran, mais je ne fais aucun effort pour me cacher. Car, pour le moment, je suis moi-même sous le choc de ce que je viens d'entendre. N'est-ce pas précisément ce que je redoutais le plus à propos du mariage, de l'avenir – perdre mes enfants dans les Jeux ? Ça pourrait être vrai, d'ailleurs. Si je n'avais pas passé ma vie à bâtir mes défenses jusqu'à ce que la simple suggestion du mariage ou d'une famille me fasse frémir d'horreur.

Caesar ne parvient plus à tenir la foule à présent, pas même au son du buzzer. Peeta salue de la tête et regagne sa place sans un mot. Je vois remuer les lèvres de Caesar, mais la salle est en délire et je n'entends pas ce qu'il dit. Seul l'hymne, diffusé si fort que je le sens vibrer dans mes os, nous fait savoir que l'émission se termine. Je me lève comme une automate et, dans le mouvement, je sens Peeta chercher ma main. De grosses larmes roulent sur ses joues. Sont-elles sincères ? Est-ce une manière d'admettre qu'il était en proie aux mêmes craintes que moi ? Que tous les vainqueurs le sont ? Comme tous les parents, dans tous les districts de Panem ?

Je regarde le public mais ce sont les visages des parents de Rue qui flottent devant mes yeux. Leur chagrin. Leur deuil. Je me tourne spontanément vers Chaff et lui tends la main. Je sens mes doigts se refermer sur son moignon et serrer, fort.

Et puis, tout s'enchaîne. Dans les rangs, les vainqueurs se prennent par la main. Certains sans réserve, comme les drogués du Six ou Wiress et Beetee. D'autres de manière plus hésitante, comme Brutus ou Enobaria, mais ils finissent par céder devant l'insistance de leurs voisins. Quand l'hymne prend fin, les vingt-

quatre tributs forment une ligne soudée. C'est peut-être la première manifestation d'unité parmi les districts depuis les jours obscurs. D'autres ont dû s'en rendre compte, car l'image s'efface prestement dans un fondu au noir. Mais il est trop tard. Dans la confusion, le réalisateur est intervenu trop tard. Tout le monde nous a vus.

La confusion s'étend sur la scène, également, car les lumières s'éteignent et nous devons regagner le centre d'Entraînement à tâtons. J'ai perdu Chaff. Heureusement, Peeta me guide jusqu'à un ascenseur. Finnick et Johanna essaient de nous rejoindre, mais un Pacificateur hargneux leur barre le passage et nous filons seuls dans les étages.

À l'instant où nous sortons de l'ascenseur, Peeta me saisit par les épaules.

— On n'a pas beaucoup de temps, alors dis-moi : y a-t-il quelque chose dont je doive m'excuser ?

— Non, dis-je.

Il a pris de sérieuses libertés avec nous sans me demander mon avis, mais je suis contente de n'avoir rien su, rien anticipé. Ainsi, ma culpabilité à l'égard de Gale n'est pas venue gâcher ce que j'éprouve en ce moment : une profonde fierté.

Quelque part, très loin, se trouve un endroit appelé le district Douze, où ma mère, ma sœur et mes amis devront affronter les conséquences de cette soirée. Et tout près, à un saut de puce en hovercraft, m'attend une arène où Peeta, les autres et moi devons subir notre châtiment dès demain. Mais quand bien même nous connaîtrions tous une mort horrible, il s'est produit quelque chose ici, ce soir, qui ne pourra pas s'effacer. Nous autres vainqueurs avons mis en scène notre propre soulèvement, et peut-être le Capitole ne sera-t-il pas en mesure de l'étouffer, celui-là. Qui sait ?

Nous attendons les autres, mais, quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, seul Haymitch en émerge.

— C'est la folie, en bas. Ils ont renvoyé tout le monde et annulé le résumé des interviews.

Peeta et moi nous penchons à la fenêtre et tâchons de comprendre les cris de la foule dans la rue.

— Que disent-ils ? veut savoir Peeta. Est-ce qu'ils demandent au président d'interrompre les Jeux ?

— Je crois qu'ils ne savent plus où ils en sont. La situation est totalement inédite. La seule idée de contester une décision du Capitole est déjà une source de confusion pour tous ces gens, dit Haymitch. Mais Snow ne pourrait pas annuler ces Jeux, même s'il le voulait. Vous le savez tous les deux.

Bien sûr, que je le sais. Il ne peut plus reculer. La seule chose qui lui reste à faire consiste à riposter, en frappant fort.

— Les autres sont rentrés chez eux ? je demande.

— En tout cas, ils en ont reçu l'ordre, répond Haymitch. Je leur souhaite bien du plaisir pour traverser cette foule.

— Alors on ne reverra plus jamais Effie, murmure Peeta. (Elle n'était pas là au matin des Jeux, l'année dernière.) Vous lui direz merci de notre part.

— Et même plus que ça. N'ayez pas peur d'en rajouter. C'est Effie, quand même, je proteste. Dites-lui à quel point nous apprécions ce qu'elle a fait, qu'elle a été la meilleure des organisatrices, et, surtout... dites-lui qu'on l'aime.

Nous restons là en silence, à retarder l'inévitable. Puis Haymitch s'éclaircit la voix.

— Je suppose que le moment des adieux est venu pour nous aussi.

— Un dernier conseil ? demande Peeta.

— Restez en vie, grogne Haymitch. (C'est devenu une vieille plaisanterie entre nous. Il nous serre dans ses bras, l'un après l'autre, et on voit bien qu'il a du mal à contenir son émotion.) Allez dormir. Il faut que vous soyez en forme.

À cet instant, il y a une foule de choses que je devrais dire à Haymitch, mais rien qu'il ne sache déjà, et j'ai la gorge tellement nouée que je doute de pouvoir formuler un seul mot de toute manière. Alors, une fois encore, je laisse Peeta parler pour nous deux.

— Prenez soin de vous, Haymitch, lui recommande-t-il.

Nous faisons mine de partir, mais Haymitch me rappelle.

— Katniss, quand tu seras dans l'arène..., commence-t-il.

Puis il s'interrompt. À sa manière de froncer les sourcils, j'ai l'impression de l'avoir déçu d'avance.

— Eh bien quoi ? fais-je, sur la défensive.

— N'oublie pas qui est l'ennemi, dit Haymitch. C'est tout. Allez ouste, fichez-moi le camp !

Nous descendons le couloir. Peeta voudrait s'arrêter dans sa chambre, prendre une douche pour se débarrasser de son maquillage et me retrouver dans quelques minutes, mais je l'en empêche. Je suis certaine que si une porte se referme entre nous, elle se verrouillera et que je devrai passer la nuit sans lui. De toute façon, j'ai aussi une douche dans ma chambre. Je refuse de lui lâcher la main.

Est-ce que nous dormons ? Je l'ignore. Nous restons toute la nuit dans les bras l'un de l'autre, à mi-chemin entre éveil et rêve. Sans parler. Sans oser déranger l'autre, dans l'espoir qu'il réussisse à engranger quelques précieuses minutes de repos.

Cinna et Portia arrivent à l'aube, et je sais que Peeta va devoir me quitter. Les tributs entrent seuls dans l'arène. Il m'embrasse doucement.

— À tout à l'heure, me dit-il.

— À tout à l'heure.

Cinna, qui m'aidera à m'habiller pour les Jeux, m'accompagne sur la terrasse. Alors que j'empoigne l'échelle de l'hovercraft, je me souviens d'une chose.

— Je n'ai pas dit au revoir à Portia.

— Je m'en chargerai pour toi, me promet Cinna.

Le courant électrique me fige sur l'échelle jusqu'à ce que le médecin m'injecte le mouchard dans l'avant-bras gauche. Désormais, on pourra me localiser en permanence dans l'arène. L'hovercraft décolle, et je regarde par le hublot jusqu'à ce qu'il s'obscurcisse. Cinna insiste pour me faire manger, ou au moins boire. Je me force à avaler un peu d'eau, en me rappelant la déshydratation qui a bien failli me tuer l'année dernière. J'aurai besoin de toutes mes forces pour garder Peeta en vie.

Une fois dans ma chambre de lancement, je prends une douche. Cinna me fait une longue natte dans le dos et m'aide à m'habiller. La tenue de cette année se compose d'une combinaison moulante bleue, réalisée à partir d'un matériau très étrange, avec une fermeture Éclair sur le devant ; d'une épaisse ceinture de quinze centimètres de large enrobée de

plastique rose ; d'une paire de chaussures en nylon avec des semelles en caoutchouc.

— Qu'en pensez-vous ? dis-je à Cinna, en lui montrant la combinaison.

Il fronce les sourcils, fait rouler le matériau entre ses doigts.

— Je ne sais pas. Ce genre de tissu ne devrait pas te protéger beaucoup de l'eau ou du froid.

— Du soleil, peut-être ?

Je me représente déjà un soleil de plomb au-dessus d'un désert suffocant.

— Possible. S'il a été traité. Oh, j'allais presque oublier ton geai moqueur ! s'écrie-t-il, avant de sortir ma broche de sa poche pour la fixer sur ma combinaison.

— Ma robe était fantastique, hier soir, lui dis-je.

Cinna a fait preuve de virtuosité, d'imprudence également. Mais il en a sans doute conscience.

— Je savais qu'elle te plairait, m'avoue-t-il avec un mince sourire.

Nous restons assis là, comme l'an dernier, en nous tenant les mains, jusqu'à ce qu'une voix m'avertisse de me préparer au lancement. Cinna me conduit à la plaque de métal circulaire et remonte la fermeture Éclair sous mon menton.

— N'oublie pas, fille du feu, me dit-il, je continue à miser sur toi.

Il m'embrasse sur le front, puis recule pendant que le tube de verre descend autour de moi.

— Merci, dis-je, même s'il ne peut probablement plus m'entendre.

Je redresse le menton, tiens la tête bien droite comme il me le répète sans cesse, et attends que la plaque m'emporte à travers le plafond. Sauf qu'il ne se passe rien. Elle reste totalement immobile.

Je regarde Cinna, quêtant une explication d'un haussement de sourcils. Il se contente de secouer la tête, aussi perplexe que moi. Pourquoi mon départ est-il retardé ?

Soudain, la porte s'ouvre et trois Pacificateurs font irruption dans la pièce. Les deux premiers attrapent Cinna, lui ramènent les bras dans le dos et le menottent, pendant que le troisième lui

envoie un coup de poing dans la tempe avec une telle force que le styliste tombe sur les genoux. Ils continuent de le frapper avec leurs gants cloutés. Les coups pleuvent sur son visage, sur son corps. Je hurle à pleins poumons, je tambourine contre le cylindre de verre pour tenter de le rejoindre. Sans un regard vers moi, les Pacificateurs traînent le corps inanimé de Cinna hors de la pièce, laissant des traces ensanglantées sur le sol.

Malade de dégoût, terrorisée, je sens la plaque s'ébranler. Je suis encore appuyée contre le verre quand une brise souffle dans mes cheveux et m'oblige à me redresser. Juste à temps, d'ailleurs, car le tube redescend et me laisse debout dans l'arène. J'ai l'impression qu'il y a un problème avec mes yeux. Le sol paraît trop clair, trop lumineux, et ondule sans arrêt. En plissant les paupières, je constate que la plaque sur laquelle je me tiens est entourée de vaguelettes qui me lèchent les bottines. Lentement, je lève les yeux et j'embrasse du regard l'eau qui s'étend à perte de vue dans toutes les directions.

Une pensée me vient immédiatement.

« L'endroit est plutôt mal choisi pour une fille du feu. »

Troisième partie

L'ennemi



— Mesdames et messieurs, que les soixante-quinzièmes Hunger Games commencent !

La voix de Claudius Templesmith, le speaker des Hunger Games, me résonne dans les oreilles. J'ai moins d'une minute pour reprendre mes esprits. Après quoi, le gong retentira et les tributs seront libres de descendre de leurs plaques métalliques. Mais pour aller où ?

Je suis incapable de rassembler mes idées. La vision de Cinna en sang, roué de coups, m'obsède. Où se trouve-t-il à présent ? Est-on en train de le torturer ? De le tuer ? De le changer en Muet ? À l'évidence, son arrestation avait pour but de me déstabiliser, tout comme la présence de Darius à mon service. C'est réussi. Je n'ai qu'une envie, m'écrouler comme une loque sur ma plaque métallique. Mais je peux difficilement me le permettre après la scène à laquelle je viens d'assister. Il faut que je sois forte. Je le dois à Cinna, qui a tout risqué pour écorner l'image du président Snow en transformant ma soie nuptiale en plumage de geai moqueur. Et je le dois aux rebelles qui, enhardis par l'exemple de Cinna, sont peut-être en train de lutter contre le Capitole en ce moment même. Mon refus de subir la règle des Jeux sera mon dernier acte de rébellion. Alors, je serre les dents et je m'oblige à réfléchir.

« Où es-tu ? » Tout reste flou autour de moi. « Où es-tu ? » J'exige une réponse de ma part et, progressivement, le monde retrouve sa netteté. Des eaux bleues. Un ciel rose. Un soleil chauffé à blanc au-dessus de ma tête. Ah, j'aperçois la Corne d'abondance à une quarantaine de mètres. J'ai d'abord l'impression qu'elle se dresse au centre d'un îlot. Mais en l'examinant de plus près je remarque les minces bandes de terre qui partent de l'îlot tels les rayons d'une roue. J'en compte une bonne dizaine, à égale distance les uns des autres. Entre chaque rayon, de l'eau. De l'eau, et deux tributs.

Alors, c'est ça. Il y a douze rayons, séparés chacun par deux tributs sur leurs plaques en métal. L'autre concurrent dans mon coin est le vieux Woof, du district Huit. Il se trouve à ma droite, à la même distance que la bande de terre à ma gauche. Après l'eau, où que le regard se porte, on ne voit qu'une plage étroite puis un rideau dense de verdure. Je parcours des yeux le cercle des tributs, sans apercevoir Peeta. Il doit se trouver de l'autre côté de la Corne d'abondance.

Je recueille un peu d'eau au creux de ma main, je la renifle ; puis j'y trempe un doigt et le pose sur le bout de ma langue. Je m'en doutais : c'est de l'eau de mer. Comme les vagues que Peeta et moi avons découvertes lors de notre brève visite sur la plage du district Quatre. Au moins, elle a l'air propre.

On ne voit aucune embarcation nulle part, aucune corde, pas même un morceau de bois flotté auquel se cramponner. Non, il n'y a qu'une seule façon d'atteindre la Corne d'abondance. Au coup de gong, je plonge sur ma gauche sans hésiter. La distance dépasse celle que j'ai l'habitude de nager, et la houle me change des eaux calmes de mon lac, mais mon corps semble étonnamment léger, et je fends les vagues sans efforts. Peut-être grâce au sel. Je me hisse hors de l'eau, ruisselante, sur la bande de terre sablonneuse et je pique un sprint vers la Corne d'abondance. Je ne vois personne approcher, mais la corne d'or me bouche la vue de l'autre côté. Toutefois, je ne me laisse pas ralentir par l'idée d'adversaires éventuels. Je dois penser comme une carrière à présent, et, avant toute chose, il faut me procurer une arme.

L'an dernier, les ustensiles se trouvaient dispersés à une certaine distance autour de la Corne d'abondance, les plus précieux étant les plus proches de la conque. Cette année, le butin a été empilé juste devant la gueule de sept mètres de hauteur. Mon regard s'arrête aussitôt sur un arc doré, à portée de main, que j'arrache vivement.

Il y a quelqu'un dans mon dos. Je suis alertée par je ne sais quoi, un léger tassement du sable ou peut-être une simple perturbation dans l'air. Je tire une flèche du carquois encore coincé dans la pile et je l'encoche en me retournant.

Finnick, ruisselant, magnifique, se tient à quelques mètres, un trident à la main. Un filet oscille dans son autre main. Il sourit, mais les muscles du haut de son corps restent bandés, prêts à l'action.

— Tu nages drôlement bien, s'émerveille-t-il. Où as-tu appris ça, au district Douze ?

— Nous possédons une immense baignoire, dis-je.

— J'imagine. L'arène te plaît ?

— Pas particulièrement. Tu devrais l'apprécier, toi. On dirait qu'elle a été bâtie pour toi.

Je ne peux retenir une pointe d'amertume en disant ça. Car c'est bien l'impression qu'elle donne, toute cette eau, alors que les vainqueurs qui savent nager doivent se compter sur les doigts de la main. Et il n'y avait pas de piscine au centre d'Entraînement, aucune possibilité d'apprendre. Ici, vous avez intérêt à prendre le coup très vite. Même votre participation au bain de sang initial dépend de votre capacité à couvrir vingt mètres dans l'eau. Ça représente un avantage énorme pour le district Quatre.

Pendant un moment nous restons figés comme des statues, à nous jauger du regard, à soupeser nos armes, l'habileté de chacun. Puis Finnick me sourit à pleines dents.

— Une chance qu'on soit dans le même camp. Pas vrai ?

Flairant un piège, je suis sur le point de lâcher ma flèche dans l'espoir de l'abattre avant d'être empalée par son trident, quand il tourne légèrement la main. Quelque chose scintille au soleil à son poignet. Un bracelet en or massif, orné de flammes. Haymitch avait le même le premier matin de l'entraînement. Finnick a pu le voler pour me tromper, mais je n'y crois pas. C'est Haymitch qui le lui a donné. Pour m'adresser un signal. Un ordre, en fait : celui de me fier à Finnick.

J'entends d'autres pas s'approcher. Je dois me décider tout de suite.

— Exact ! dis-je.

Mon ton est sec, car Haymitch a beau être mon mentor, je ressens de la colère. Pourquoi ne m'a-t-il pas soufflé mot de cet arrangement ? Probablement parce que Peeta et moi lui avions

dit que nous ne voulions pas d'alliés. Alors, Haymitch nous en a choisi un tout seul.

— Baisse-toi ! m'ordonne Finnick d'une voix si autoritaire, si différente de son timbre habituel, que je lui obéis d'instinct.

Son trident siffle au-dessus de ma tête et trouve sa cible avec un craquement sinistre. L'homme du district Cinq, l'ivrogne qui vomissait sur la piste d'escrime, tombe à genoux pendant que Finnick dégage son trident de sa poitrine.

— Méfie-toi du Un et du Deux, m'avertit Finnick.

Je n'ai pas le temps de lui demander pourquoi. Je récupère le carquois.

— Chacun son côté ? dis-je.

Il fait oui de la tête, et je contourne la pile. À quatre rayons de distance, Enobaria et Gloss viennent à peine de toucher terre. Soit ils nagent très mal, soit ils redoutaient que l'eau ne recèle d'autres dangers, ce qui est tout à fait possible. Ce n'est pas toujours bon d'envisager trop de scénarios. Maintenant qu'ils sont sur le sable, ils seront là dans quelques secondes.

— Tu trouves quelque chose d'utile ? me crie Finnick.

Une rapide inspection des ustensiles à ma portée fait apparaître des massues, des épées, des arcs et des flèches, des tridents, des couteaux, des épieux, des haches, des objets métalliques dont le nom m'est inconnu... et rien d'autre.

— Des armes ! je réponds sur le même ton. Il n'y a que des armes !

— Pareil pour moi, confirme-t-il. Ramasse ce qui t'intéresse et fichons le camp d'ici !

Je tire sur Enobaria, qui se rapproche un peu trop à mon goût, mais elle s'y attendait et replonge dans l'eau avant que ma flèche ne puisse l'atteindre. Gloss n'est pas aussi rapide. Je l'atteins à la cuisse au moment où il s'enfonce dans les vagues. Je rafle un arc supplémentaire avec un deuxième carquois, passe deux couteaux et un poinçon dans ma ceinture, puis retrouve Finnick de l'autre côté de la corne.

— Occupe-toi de ça, veux-tu ? me lance-t-il.

Je vois Brutus se ruer sur nous. Il a défait sa ceinture et la tient devant lui comme un bouclier. Quand je lui tire dessus, il réussit à bloquer ma flèche avec au lieu de se faire transpercer le

foie. Un liquide gicle de la ceinture traversée de part en part, et l'éclabousse au visage. Le temps que j'encoche une autre flèche, Brutus se laisse tomber à plat ventre par terre, roule jusqu'à l'eau et disparaît dans les vagues. J'entends un objet métallique tinter derrière moi.

— Tirons-nous ! dis-je à Finnick.

Cet affrontement a donné le temps à Enobaria et à Gloss d'atteindre la Corne d'abondance. Brutus est à portée de tir, et je suis sûre que Cashmere n'est pas loin non plus. Ces quatre carrières classiques ont sans doute conclu une alliance. Si je n'avais que ma sécurité à assurer, je serais tentée de m'occuper d'eux avec Finnick. Mais je dois penser à Peeta. Je l'aperçois maintenant, toujours sur sa plaque en métal. Je m'élance vers lui, et Finnick me suit sans hésitation, comme s'il lisait dans mes pensées. Parvenue au bord de l'eau, je commence à me débarrasser de mes couteaux et me prépare à plonger pour aller le chercher.

Finnick m'arrête d'une main sur l'épaule.

— Je m'en charge, déclare-t-il.

Le doute m'assaille. Serait-ce une ruse ? Gagner ma confiance, pour mieux nager jusqu'à Peeta et le noyer ?

— Je peux le faire.

Mais Finnick a lâché toutes ses armes.

— Mieux vaut éviter de te fatiguer. Dans ton état, dit-il en me tapotant le ventre.

« Oh, c'est vrai. Je suis censée être enceinte », me dis-je. Pendant que je réfléchis à tout ce que ça implique – dois-je me mettre à vomir ? – Finnick s'avance au bord de l'eau.

— Couvre-moi, dit-il.

Il disparaît dans un plongeon irréprochable.

Je bande mon arc, prête à repousser tout attaquant venu de la Corne d'abondance, mais personne ne semble s'intéresser à nous. Comme prévu, Gloss, Cashmere, Enobaria et Brutus se sont regroupés près de la corne dorée et fouillent parmi les armes. Leur meute est déjà constituée. Un rapide examen du reste de l'arène m'indique que la plupart des tributs sont encore sur leurs plaques. Non, minute, j'aperçois quelqu'un sur la bande de terre à ma gauche, celle en face de Peeta. C'est Mags.

Mais elle ne se dirige pas vers la Corne d'abondance, pas plus qu'elle n'essaie de fuir. Elle se jette à l'eau et commence à se propulser tant bien que mal dans ma direction, haussant sa tête grisonnante au-dessus des vagues. D'accord, elle est vieille, mais j'imagine qu'en quatre-vingts ans dans le district Quatre elle a au moins appris à flotter.

Finnick a rejoint Peeta et le ramène, un bras en travers du torse, l'autre brassant l'eau avec de grands battements réguliers. Peeta ne résiste pas. J'ignore ce que Finnick a pu lui dire ou faire pour gagner sa confiance – lui montrer le bracelet, peut-être ? À moins qu'il lui ait suffi de nous voir ensemble. Quand ils touchent le sable, j'aide Peeta à se hisser sur la terre ferme.

— Re-bonjour, me dit-il avant de m'embrasser. Nous avons un allié.

— Eh oui, je réponds. Comme le voulait Haymitch.

— Rappelle-moi si nous avons passé d'autres accords, et avec qui ?

— Seulement avec Mags, je crois.

D'un mouvement du menton, j'indique la vieille femme qui se rapproche avec obstination.

— Hé, je ne peux pas l'abandonner, proteste Finnick. C'est l'une des rares personnes qui m'apprécient vraiment.

— Je n'ai rien contre Mags, lui dis-je. Surtout maintenant, avec cette arène. Ses hameçons seront probablement notre meilleure chance de trouver à manger.

— Katniss la voulait avec nous, le premier jour, intervient Peeta.

— Katniss est très perspicace, approuve Finnick.

Il plonge la main dans l'eau et en sort Mags comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'un chiot. Elle maugrée quelques phrases dans lesquelles je distingue le mot « bouée », puis tapote sa ceinture.

— Elle a raison, regardez. Quelqu'un d'autre a compris aussi.

Finnick montre du doigt Beetee. Il se débat dans les vagues tout en parvenant à maintenir la tête hors de l'eau.

— Quoi donc ? dis-je.

— Les ceintures. Elles permettent de flotter, explique Finnick. Je veux dire, il faut quand même se débrouiller pour avancer, mais elles t'empêchent de couler.

J'ai envie de demander à Finnick d'attendre, de récupérer Beetee et Wiress et de les prendre avec nous, mais Beetee se trouve à trois rayons de distance et je n'aperçois même pas Wiress. À mon avis, Finnick les tuerait aussi facilement que le tribut du Cinq, alors je suggère de ne pas traîner. Je donne à Peeta un arc, un carquois et un couteau. Je pensais garder le reste, mais Mags me tire par la manche et bredouille des propos incompréhensibles jusqu'à ce que je lui remette le poinçon. Satisfaite, elle coince le manche entre ses gencives et tend les bras à Finnick. Celui-ci jette son filet par-dessus son épaule, soulève Mags, empoigne son trident avec sa main libre, et nous fuyons loin de la Corne d'abondance.

Au bout de la plage, la forêt s'élève en pente raide. Enfin, ce n'est pas vraiment une forêt. Pas comme celles que je connais, en tout cas. Une « jungle ». Ce mot peu familier, presque obsolète, me revient en mémoire. J'ai dû l'entendre lors d'autres Jeux, ou dans la bouche de mon père. La plupart des arbres me sont inconnus, avec des troncs lisses et peu de branches. Le sol est noir, spongieux sous la semelle, souvent masqué par un fouillis de lianes aux fleurs colorées. Le soleil tape mais l'atmosphère reste lourde et moite. Une sensation d'humidité m'envahit. Le mince tissu bleu de ma combinaison a bien laissé l'eau de mer s'évaporer, mais la sueur le colle déjà contre ma peau.

Peeta prend la tête du petit groupe, en taillant dans la végétation à l'aide de son grand couteau. Je fais passer Finnick en deuxième parce que, bien qu'il soit le plus fort d'entre nous, il porte Mags. Par ailleurs, aussi redoutable soit-il avec son trident, mes flèches sont plus adaptées dans la jungle. En raison de la pente et de la chaleur, nous sommes bientôt hors d'haleine. Peeta et moi avons subi un entraînement intensif, toutefois, et Finnick est un tel phénomène que, même avec Mags sur les épaules, il grimpe d'un pas vif pendant un bon kilomètre et demi avant de réclamer une pause. Encore est-ce davantage pour Mags que pour lui-même, semble-t-il.

Comme les frondaisons nous cachent la roue, j'escalade un arbre aux branches caoutchouteuses afin d'avoir une vue d'ensemble. Je le regrette aussitôt.

Autour de la Corne d'abondance, le sol semble saigner ; l'eau a pris une couleur rosâtre. Des cadavres gisent sur le sable ou flottent dans la mer, mais à cette distance, et sachant que nous sommes tous habillés pareil, je serais incapable de nommer ceux qui ont survécu. Je vois seulement de minuscules silhouettes bleues qui continuent de se battre. Qu'est-ce que je croyais ? Que la belle solidarité montrée hier soir déboucherait sur une sorte de trêve universelle dans l'arène ? Non. Je n'ai pas pensé ça une seconde. Mais j'espérais quand même que les gens montreraient un peu plus de... quoi ? De retenue ? De réticence, au moins. Avant de fonctionner en mode « massacre ». « Dire que vous vous connaissiez tous, me dis-je. Que vous prétendiez être amis. »

Je n'ai qu'un seul ami dans cette arène. Et il n'est pas du district Quatre.

Je laisse la brise me rafraîchir les joues le temps de prendre une décision. En dépit de son bracelet, je devrais éliminer Finnick tout de suite. Cette alliance ne débouchera sur rien. Et il est trop dangereux pour le laisser partir. Je n'aurai peut-être pas de meilleure occasion, alors qu'une trêve fragile règne entre nous. Je pourrais facilement l'abattre en visant son dos pendant la marche. C'est abject, bien sûr, mais cet acte sera-t-il plus louable si j'attends ? Une fois que je le connaîtrai mieux ? Que je lui devrai davantage ? Non, autant régler ça maintenant. Je jette un dernier coup d'œil aux combattants, au sol rougi, pour me donner du courage, puis je me laisse glisser au bas du tronc.

Mais parvenue au sol je découvre que Finnick a eu la même idée que moi. Comme s'il avait anticipé ma réaction face à la scène que je viens de découvrir. Il tient l'un de ses tridents, prêt à frapper.

— Alors, Katniss, comment se passent les choses là-bas ? Se sont-ils tous pris par la main ? Ont-ils fait vœu de non-violence ? Jeté les armes à la mer en signe de défi ? me demande Finnick.

— Non, je reconnais.

— Non, répète-t-il. Parce que le passé est le passé. Et que dans cette arène aucun de nous n'est devenu vainqueur par hasard. (Il lance un regard en direction de Peeta.) Sauf peut-être Peeta.

Finnick sait donc ce qu'Haymitch et moi avons compris depuis longtemps. Au sujet de Peeta. Qu'au fond, il vaut cent fois mieux que chacun d'entre nous. Finnick a éventré sans sourciller ce pauvre tribut du Cinq. Et combien de temps m'a-t-il fallu pour redevenir une tueuse ? Je ne visais pas à côté quand j'ai tiré sur Enobaria, Gloss ou Brutus. Peeta aurait au moins tenté de négocier d'abord. De voir si une alliance plus large était possible. Mais dans quel but ? Finnick a raison. J'ai raison. Les gens qui se trouvent dans cette arène n'ont pas la palme de la compassion.

Je soutiens son regard, en évaluant ma vitesse et la sienne. Le temps qu'il me faudra pour lui planter une flèche dans le crâne, contre celui nécessaire à son trident pour s'enfoncer dans mes entrailles. Je le vois attendre que je prenne l'initiative. Se demander s'il ferait mieux de parer d'abord ma flèche, ou d'attaquer le premier. J'ai l'impression que nous avons pris notre décision tous les deux au moment où Peeta s'interpose entre nous.

— Combien sont morts, en tout ? demande-t-il.

« Pousse-toi, espèce d'idiot », me dis-je. Mais il reste là, campé sur ses deux pieds.

— Difficile à dire, je réponds. Au moins six, je crois. Et le combat n'est pas terminé.

— Ne traînons pas. Il nous faut de l'eau, déclare-t-il.

Nous n'avons aperçu aucun ruisseau ni mare jusqu'à présent, et l'eau de mer est imbuvable. Encore une fois, je repense aux derniers Jeux où j'ai failli mourir de déshydratation.

— Mieux vaudrait en trouver vite, suggère Finnick. Ce serait bien que nous soyons à couvert quand les autres viendront nous traquer cette nuit.

Nous. Eux. La traque. D'accord, tuer Finnick tout de suite est peut-être prématuré. Il s'est montré utile jusqu'ici. Il a l'approbation d'Haymitch. Et puis, qui sait ce que la nuit nous

réserve ? Dans le pire des cas, je pourrai toujours le tuer dans son sommeil. Je laisse donc passer l'occasion. Et Finnick aussi.

L'absence d'eau renforce ma soif. Je garde l'œil ouvert tandis que nous continuons à grimper, sans résultat. Au bout d'un kilomètre et demi, j'entrevois le bout de la forêt. Sans doute avons-nous atteint le sommet de la colline.

— Espérons que nous aurons plus de chance sur l'autre versant. On trouvera peut-être une source.

Sauf qu'il n'y a pas d'autre versant. Je suis la première à le deviner, bien que je ferme la marche, car je repère un drôle de carré flou dans le ciel, comme un panneau de verre dépoli. Au début, je crois à un reflet du soleil ou aux ondes de chaleur qui montent du sol. Mais le carré reste immobile, même quand je me déplace. J'établis le lien avec ce que Wiress et Beetee m'ont montré au centre d'Entraînement, et je réalise ce qui nous attend. Je pousse un cri d'alerte quand le couteau de Peeta tranche un ultime rideau de verdure.

Un craquement électrique retentit. Pendant un instant, les arbres s'écartent en dévoilant une courte bande de terre nue. Puis Peeta est projeté en arrière par le champ de force et renverse Finnick et Mags comme de simples quilles.

Je me précipite à l'endroit où il atterrit, sur un amas de lianes.

— Peeta ?

Je flaire une légère odeur de poils roussis. Je répète son nom, je le secoue, il ne réagit pas. Je tâte maladroitement ses lèvres, froides et inertes alors qu'il haletait encore quelques instants plus tôt. Je colle mon oreille contre sa poitrine, là où j'aime appuyer ma tête en écoutant le battement régulier de son pouls.

À la place, je n'entends que le silence.

20

— Peeta !

Je le secoue plus fort, le gifle même ; en vain : son cœur s'est arrêté. Je parle dans le vide.

— Peeta !

Finnick m'écarte sans ménagement.

— Laisse-moi faire.

Il palpe la nuque de Peeta, ses côtes, le creux de son dos. Il lui pince les narines.

— Non !

Je me jette sur Finnick, convaincue qu'il veut achever Peeta, empêcher qu'il ne revienne à la vie. Il me frappe du plat de la main, au plexus, si fort qu'il m'envoie voler contre un arbre voisin. Momentanément étourdie par la douleur, le souffle coupé, je regarde Finnick boucher encore une fois le nez de Peeta. Affalée par terre, je sors une flèche, l'encoche et m'apprête à tirer quand Finnick se penche sur Peeta pour l'embrasser sur la bouche. Et c'est tellement bizarre, même de la part de Finnick, que je retiens ma main. Non, il ne l'embrasse pas. Il lui bouche le nez mais lui ouvre la bouche en grand et lui insuffle de l'air dans les poumons. Je le vois, je vois vraiment la poitrine de Peeta se soulever et retomber. Puis Finnick ouvre la combinaison de Peeta et entreprend de le masser vigoureusement au niveau du cœur. Passé le premier choc, je comprends ce qu'il essaie de faire.

Il m'est arrivé une fois ou deux de voir ma mère utiliser ce genre de technique. Dans le district Douze, quand votre cœur s'arrête, il est rare que vos proches aient le temps de vous transporter jusque chez ma mère. Ses patients habituels souffrent plutôt de brûlures, de plaies diverses ou de maladie. Ou de malnutrition, bien sûr.

Mais Finnick vit dans un monde différent. Il a déjà pratiqué ça par le passé. On voit un rythme bien précis, une méthode,

dans ses gestes. La pointe de ma flèche retombe par terre tandis que je me penche en avant, guettant désespérément le moindre signe de vie. Plusieurs minutes interminables s'écoulent. Je suis en train de me dire que c'est fini, que Peeta est mort, qu'il ne reviendra plus, quand il se met à toussoter. Finnick se redresse.

J'abandonne mes armes dans la poussière et me jette sur Peeta.

— Peeta ? dis-je doucement.

J'écarte quelques mèches moites de son front, et lui palpe le cou. Je sens son pouls tambouriner de nouveau sous mes doigts.

Il bat des paupières ; son regard croise le mien.

— Attention, me prévient-il d'une voix faible. Il y a un champ de force là, devant. (Je ris, malgré les larmes que je sens ruisseler sur mes joues.) Il est sûrement beaucoup plus intense que celui du centre d'Entraînement. Mais c'est bon, je vais bien. Juste un peu secoué.

— Tu étais mort ! Ton cœur ne battait plus ! dis-je, avant de me demander si je ne ferais pas mieux de me taire.

Je plaque la main sur ma bouche pour tâcher de retenir ces horribles hoquets étranglés que je produis en sanglotant.

— Eh bien, on dirait qu'il est reparti, observe-t-il. Tout va bien, Katniss. (Je fais oui de la tête, sans cesser de hoqueter.) Katniss ?

Voilà qu'il s'inquiète pour moi, à présent. Ça ne fait qu'ajouter à l'absurdité de la situation.

— Ne t'en fais pas pour elle, ce sont les hormones, explique Finnick. À cause du bébé.

Je relève la tête et je le vois accroupi, tranquille, quoique encore essoufflé par l'ascension, la chaleur et l'effort fourni pour ramener Peeta à la vie.

— Non. Ce n'est pas... Je m'interromps, arrêtée par de nouveaux sanglots hystériques qui semblent confirmer ce qu'il vient de dire à propos du bébé. Finnick me regarde droit dans les yeux. Je lui jette un regard noir à travers mes larmes. C'est stupide, je sais, de me vexer de cette manière. Je voulais simplement sauver Peeta, j'en étais incapable, Finnick l'a fait, je devrais lui en être reconnaissante. Et je le suis. Mais cette situation me rend furieuse, également, parce qu'elle signifie que

je serai toujours en dette avec Finnick Odair. Toujours. Alors, comment vais-je pouvoir le tuer dans son sommeil ?

On s'attendrait à lire sur son visage une expression satisfaite, ou narquoise, mais il semble perplexe. Son regard passe de Peeta à moi, comme s'il essayait de comprendre quelque chose, puis il renonce en secouant la tête.

— Comment te sens-tu ? demande-t-il à Peeta. Tu peux marcher ?

— Non, il a besoin de repos, dis-je.

Mon nez coule comme une fontaine et je n'ai même pas de mouchoir. Mags arrache une poignée de mousse sur une branche et me l'offre. Je suis trop secouée pour m'en étonner. Je me mouche bruyamment, puis j'essuie les larmes sur mon visage. C'est bien, la mousse. Très absorbant, étonnamment doux.

Je remarque un scintillement doré sur le torse de Peeta. Je tends la main, et je soulève le disque accroché à une chaîne autour de son cou. Mon geai moqueur est gravé dessus.

— C'est ton objet personnel ? dis-je.

— Oui. Ça ne t'ennuie pas, que j'aie adopté ton oiseau ? Je voulais qu'on soit assortis.

— Non, bien sûr que ça ne m'ennuie pas.

Je me force à sourire. Peeta portant un geai moqueur dans l'arène, c'est à la fois une bonne et une mauvaise chose. D'un côté, ça devrait encourager les rebelles dans les districts. De l'autre, on imagine mal que le président Snow ne s'en aperçoive pas, et ça me complique singulièrement la tâche pour garder Peeta en vie.

— Si je comprends bien, on campe ici ? demande Finnick.

— Je ne crois pas que ce soit possible, répond Peeta. Sans eau, sans protection... Je peux marcher, vraiment. Si on ne va pas trop vite.

— Ce sera toujours mieux que de rester assis là.

Finnick aide Peeta à se lever pendant que je me remets de mes émotions. Depuis ce matin j'ai regardé Cinna se faire rouer de coups sous mes yeux, j'ai atterri dans une nouvelle arène, et j'ai vu mourir Peeta. Encore heureux que Finnick joue la carte

de la grosseesse pour moi, car du point de vue des sponsors on ne peut pas dire que je fasse des étincelles.

Je vérifie mes armes, sachant très bien qu'elles sont en parfait état, afin de me donner une contenance.

— Je vais ouvrir la marche, dis-je avec autorité.

Peeta fait mine de soulever une objection, mais Finnick l'interrompt.

— Non, laisse-la faire. (Il se tourne vers moi, les sourcils froncés.) Tu savais qu'il y avait ce champ de force, pas vrai ? Tu as tenté de nous prévenir à la dernière seconde. (Je fais oui de la tête.) Comment le savais-tu ?

J'hésite. Révéler que Beetee et Wiress m'ont appris à repérer un champ de force pourrait s'avérer dangereux. J'ignore si les Juges ont remarqué ou non cette discussion que nous avons eue lors de l'entraînement. Dans un cas comme dans l'autre, je détiens un renseignement précieux. Et s'ils en ont conscience, ils risquent de modifier leurs champs de force de manière à les rendre indétectables. Mieux vaut mentir.

— Je ne sais pas. C'est comme si j'avais pu l'entendre. Écoutez.

Nous observons un moment de silence. On n'entend plus que le crissement des insectes, le chant des oiseaux et le bruissement du vent dans les feuilles.

— Je n'entends rien, avoue Peeta.

— Mais si, on dirait le bourdonnement du grillage autour du district Douze, en beaucoup plus faible. (Tout le monde écoute intensément. Moi aussi, même si je sais qu'il n'y a rien à entendre.) Là ! Vous l'avez ? Ça vient pile de l'endroit où Peeta s'est pris la décharge.

— Je n'entends rien non plus, reconnaît Finnick. Mais si toi, oui, je t'en prie, passe devant.

Je décide de jouer cette carte à fond.

— Curieux. (Je tourne la tête de part et d'autre, en prenant un air perplexe.) Je ne l'entends que dans mon oreille gauche.

— Celle que les médecins ont opérée ? demande Peeta.

— Oui, dis-je avant de hausser les épaules. Ils ont peut-être amélioré mon audition. Vous savez, parfois j'entends de drôles de trucs de ce côté-là. Des choses qui ne font aucun bruit

d'habitude. Comme le battement des ailes d'insectes, la chute des flocons sur le sol.

Parfait. Désormais, l'attention va se tourner vers les chirurgiens qui m'ont réparé l'oreille à l'issue des Jeux l'année dernière. Ils vont devoir expliquer pourquoi j'ai une ouïe de chauve-souris.

— Toi, dit Mags en me poussant devant elle.

Je prends la tête. Comme nous n'allons pas vite, Mags préfère marcher, en s'aidant d'une canne que Finnick lui a taillée dans une branche. Il a coupé aussi un bâton pour Peeta. Heureusement, d'ailleurs, car en dépit de ses protestations j'ai l'impression que Peeta ne rêve que de s'écrouler et de dormir. Finnick ferme la marche, de sorte que nous avons au moins quelqu'un de valide pour couvrir nos arrières.

J'avance avec le champ de force à ma gauche, puisque c'est de ce côté-là que je suis censée l'entendre grâce à mon oreille bionique. Mais comme j'ai tout inventé, je coupe des sortes de noix qui pendent en grappes à un arbre voisin et je les jette devant moi en marchant. C'est plus prudent, car j'ai l'impression de rater un certain nombre des zones indiquant le champ de force. Chaque fois qu'une noix se cogne contre lui, elle produit un petit nuage de fumée avant de retomber à mes pieds, noircie et la coque fendue.

Quelques minutes plus tard, je prends conscience d'un bruit de mastication dans mon dos et me retourne pour voir Mags peler l'une des noix et la jeter dans sa bouche.

— Mags ! Crachez ça tout de suite. Elles sont peut-être mortelles, je m'écrie.

Elle grommelle quelque chose et continue à se lécher les lèvres avec une satisfaction manifeste. Je me tourne vers Finnick, mais il se contente de hausser les épaules.

— J'imagine qu'on va bientôt le savoir, dit-il.

Je me remets en marche en m'interrogeant sur Finnick, qui a sauvé la vieille Mags mais la laisse manger des noix inconnues. Auquel Haymitch a donné son approbation. Qui a ramené Peeta à la vie. Pourquoi ne pas l'avoir abandonné à la mort ? Personne ne lui en aurait voulu. Je n'aurais jamais su qu'il avait le pouvoir de le ranimer. Quelle raison avait-il de sauver Peeta ? Et

pourquoi tenait-il tellement à faire équipe avec moi ? Il était prêt à me tuer, s'il n'y avait pas eu moyen de s'entendre ; mais il m'a laissé le choix.

Je continue à avancer, à lancer mes noix, en repérant le champ de force de loin en loin, tout en m'efforçant de trouver un chemin vers la gauche qui nous permette de nous éloigner de la Corne d'abondance et, avec un peu de chance, de trouver de l'eau. Mais au bout d'une heure environ je me rends compte que cette tentative est inutile. Nous n'avons pas progressé d'un pas vers la gauche. En fait, on dirait que le champ de force nous oblige à décrire une courbe. Je m'arrête et contemple la silhouette chancelante de Mags, le visage en sueur de Peeta.

— Faisons une pause, dis-je. Je vais remonter jeter un coup d'œil de là-haut.

L'arbre que je choisis semble plus haut que les autres. Je m'élève le long des rameaux tordus, en restant le plus près possible du tronc. Ces branches caoutchouteuses ne m'inspirent pas confiance. Je grimpe néanmoins au-delà du raisonnable, car je veux vérifier quelque chose. Accrochée à la cime étroite, ballottée par la brise humide, je constate que mes soupçons étaient fondés. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas aller à gauche, et ne pourrons jamais le faire. Depuis ce point d'observation précaire, je peux embrasser pour la première fois l'ensemble de l'arène. Un rond parfait. Avec une roue parfaite en son milieu. Au-dessus de la circonférence de la jungle, le ciel est uniformément rose. Il me semble distinguer quelques-uns de ces carrés flous que Wiress et Beetee appellent des « défauts dans la cuirasse », car ils trahissent l'existence d'une chose prétendument invisible. Pour en avoir le cœur net, je tire une flèche au-dessus de la ligne des arbres. Je vois un éclair lumineux, un bref aperçu de ciel bleu, puis ma flèche rebondit dans la jungle. Je redescends annoncer la mauvaise nouvelle aux autres.

— Le champ de force nous confine à l'intérieur d'un cercle. C'est un dôme. J'ignore jusqu'où il s'élève. Il englobe la Corne d'abondance, la mer, et la jungle autour. Tout ça est très net, parfaitement symétrique. Et pas très grand.

— As-tu vu de l'eau ? m'interroge Finnick.

— Seulement de l'eau de mer.

— Il doit bien y en avoir quelque part, proteste Peeta en fronçant les sourcils. Sinon, on sera tous morts d'ici quelques jours.

— Eh bien, les frondaisons sont plutôt denses. J'ai pu rater une source ou un ruisseau, je reconnais sur un ton dubitatif.

Mon petit doigt me dit que le Capitole n'a pas envie de prolonger trop longtemps ces Jeux impopulaires. Plutarch Heavensbee a peut-être déjà reçu l'ordre de nous éliminer.

— De toute façon, inutile de nous demander ce qu'il y a de l'autre côté de cette colline parce que la réponse est « rien du tout ».

— Il y a forcément de l'eau potable entre le champ de force et la roue, insiste Peeta.

Nous savons tous ce que ça signifie. Il va falloir redescendre. Vers les carrières, vers le bain de sang. Avec Mags qui peut à peine marcher et Peeta qui n'est plus en état de se battre.

Nous décidons de descendre sur quelques centaines de mètres puis de continuer notre tour de l'arène. Pour voir s'il n'y aurait pas de l'eau à ce niveau-là. Je reste en tête, en lançant une noix vers la gauche de temps en temps, mais nous sommes loin du champ de force à présent. Le soleil tape fort ; l'air se change en vapeur, et joue de drôles de tours à notre vision. En milieu d'après-midi, il devient clair que Peeta et Mags ne peuvent plus continuer.

Finnick nous choisit un lieu de campement à une dizaine de mètres du champ de force. Il pense pouvoir utiliser ce dernier comme arme en cas d'attaque, en y projetant nos ennemis. Mags et lui arrachent de hautes herbes d'un mètre cinquante qui poussent par touffes et commencent à les tresser. Comme Mags ne semble pas s'être intoxiquée avec les noix, Peeta en cueille d'autres et les fait griller en les lançant sur le champ de force. Puis il les décortique méthodiquement, en les empilant au creux d'une feuille. Je monte la garde, nerveuse, brûlante, les nerfs à vif après les émotions de la journée.

Soif. J'ai si soif. Finalement, je n'y tiens plus.

— Finnick, si tu montais la garde à ma place ? Je pourrais faire un tour dans les environs, voir si je trouve de l'eau, dis-je.

L'idée que je parte seule n'emballa personne, mais la menace de déshydratation pèse sur nous.

— Ne t'en fais pas, je n'irai pas loin, je promets à Peeta.

— Je t'accompagne, dit-il.

— Non, je voudrais en profiter pour chasser un peu. (Je n'ajoute pas : « Et tu ne peux pas venir parce que tu es trop bruyant », mais c'est implicite. Il ferait fuir le gibier et risquerait d'attirer du monde.) Je ne serai pas longue.

Je m'enfonce entre les arbres, heureuse de découvrir que le sol souple se prête à merveille aux déplacements silencieux. Je descends en diagonale, sans rien trouver d'autre qu'une végétation luxuriante.

Un premier coup de canon retentit. Je me fige. Le bain de sang a dû prendre fin à la Corne d'abondance. Le total des premières victimes est enfin connu. Je compte les coups, sachant que chacun correspond à un tribut mort. Huit. C'est moins que l'année dernière. Mais ça me paraît davantage car je connais la plupart d'entre eux, au moins de nom.

Prise d'une faiblesse soudaine, je m'adosse à un arbre. Je sens la chaleur absorber mon humidité corporelle comme une éponge. J'ai déjà du mal à déglutir, et la fatigue commence à se faire sentir. Je me masse le ventre un moment, dans l'espoir qu'une femme enceinte compatissante décide de devenir mon sponsor et permette à Haymitch de m'envoyer de l'eau. En vain. Je me laisse glisser par terre.

Immobile, je commence à remarquer les animaux : d'étranges oiseaux au plumage chatoyant, des lézards arboricoles à la langue bleue, ainsi qu'une drôle de bestiole, sorte de croisement entre le rat et l'opossum, pendue aux branches près d'un tronc d'arbre. J'en abats une afin de l'examiner de plus près.

C'est un gros rongeur, assez vilain, avec un pelage gris tacheté et deux incisives redoutables qui dépassent de sa lèvre inférieure. En le vidant et en l'écorchant, je remarque autre chose : il a le museau mouillé. Comme s'il venait de boire à un ruisseau. Tout excitée, j'abandonne l'arbre dans lequel il se trouvait et je m'en éloigne en spirale. La source ne peut pas être loin.

Rien. Je ne trouve rien. Pas même une goutte de rosée. Pour finir, sachant que Peeta doit se faire du souci, je reprends la direction du camp, plus assoiffée et frustrée que jamais.

À mon arrivée, je constate que les autres n'ont pas perdu leur temps. Mags et Finnick ont construit une sorte de hutte avec leurs nattes, ouverte d'un côté, comportant trois murs, un sol et un toit. Mags a également tressé plusieurs bols que Peeta s'est chargé de remplir de noix grillées. Ils se tournent vers moi avec espoir. Je secoue la tête.

— Non. Pas d'eau. Mais il y en a. Ce petit malin savait où en trouver, dis-je en brandissant le rongeur écorché. Il venait de boire quand je l'ai abattu dans son arbre. Je n'ai pas réussi à trouver sa source, par contre. Et j'ai pourtant inspecté chaque centimètre carré de terrain dans un rayon de dix mètres.

— Tu crois qu'il est comestible ? demande Peeta.

— Pas sûr, mais sa chair n'a pas l'air très différente de celle d'un écureuil. Il vaudrait mieux le cuire, quand même... J'hésite à l'idée de faire du feu sans allumettes. Quand bien même je réussirais, il resterait le problème de la fumée. Nous sommes si proches les uns des autres dans cette arène qu'elle nous ferait tout de suite repérer.

Peeta a une meilleure idée. Il prend un cube de viande crue, l'embroche sur une baguette pointue, et lance le tout contre le champ de force. On entend un grésillement, puis la baguette lui revient dans les mains. Le morceau de chair est noir en surface mais cuit à l'intérieur. Nous saluons sa réussite par une salve d'applaudissements, avant de cesser brusquement en nous rappelant où nous sommes.

Tandis que le soleil aveuglant s'enfonce dans le ciel rose, nous nous installons à l'entrée de la hutte. Je reste réticente à propos des noix, mais, d'après Finnick, Mags en aurait déjà mangé dans ses premiers Jeux. J'ai négligé l'atelier des plantes comestibles car tout avait été si facile pour moi l'année dernière. Je le regrette à présent. On m'y aurait certainement montré quelques-unes des plantes inconnues qui m'entourent. Et j'aurais pu en deviner un peu plus sur notre destination. Mags a l'air d'aller bien, néanmoins. Je ramasse donc une noix et j'en croque un morceau. Le goût, légèrement sucré, rappelle un peu

la châtaigne. Je décide d'oublier ma prudence. Quant à la chair du rongeur, quoique un peu forte, elle se révèle étonnamment juteuse. Ce n'est pas un mauvais repas pour notre premier soir dans l'arène. Si seulement nous avions un peu d'eau pour le digérer... Finnick me pose beaucoup de questions sur le rongeur, que nous décidons d'appeler « rat arboricole ». À quelle hauteur se trouvait-il ? L'ai-je observé longtemps avant de l'abattre ? À quoi était-il occupé ? Je ne me souviens pas de l'avoir vu faire grand-chose. Il devait flairer l'écorce à la recherche d'insectes.

La nuit me fait peur. Au moins, la natte d'herbe tressée devrait nous protéger un peu des bestioles qui pourraient ramper sur le sol de la jungle à la tombée du jour. Mais peu avant que le soleil ne disparaisse à l'horizon, une lune pâle se lève pour éclairer l'arène. Les conversations s'arrêtent d'elles-mêmes, car nous savons ce qui nous attend. Nous venons nous aligner à l'orée de la hutte, et Peeta glisse sa main dans la mienne.

Le ciel s'illumine quand apparaît le sceau du Capitole, qui semble flotter dans les airs. En entendant les premiers accords de l'hymne, je me dis : « Ça va être dur pour Finnick et pour Mags. » En fait, c'est presque aussi dur pour moi de voir les visages des huit vainqueurs morts s'afficher dans le ciel.

L'homme du district Cinq, celui que Finnick a éventré avec son trident, est le premier à apparaître. Ça veut dire que tous les tributs des districts Un à Quatre sont encore en vie – les quatre carrières, Beetee et Wiress et, bien sûr, Mags et Finnick. L'homme du Cinq est suivi du drogué du Six, de Cecelia et de Woof pour le Huit, des deux tributs du Neuf, de la femme du Dix et de Seeder pour le Onze. Le sceau du Capitole réapparaît, accompagné d'une dernière musique, puis le ciel s'assombrit de nouveau.

Personne ne dit un mot. Je ne prétendrai pas avoir connu ces gens. Mais je revois les trois gamins cramponnés aux jupes de Cecelia quand on l'a emmenée. La gentillesse de Seeder dès notre première rencontre. Même le souvenir du drogué aux yeux vitreux en train de me peindre des fleurs jaunes sur les joues me serre le cœur. Ils sont morts. C'est fini pour eux.

J'ignore combien de temps nous serions restés assis là sans l'arrivée du parachute qui s'enfonce entre les frondaisons pour atterrir à nos pieds. Nous le fixons sans faire un geste.

— À qui est-il destiné, à votre avis ? je finis par demander.

— Comment savoir ? rétorque Finnick. Il n'y a qu'à le donner à Peeta, puisqu'il a failli mourir aujourd'hui.

Peeta détache la ficelle et lisse le rond de soie argentée. Au centre du parachute gît un petit objet métallique que je ne reconnais pas.

— Qu'est-ce que c'est ? dis-je.

Personne ne le sait. Nous nous le passons de main en main, en l'examinant chacun notre tour. C'est un tube de métal creux, effilé à un bout. À l'autre extrémité, une embouchure s'incurve. Il me rappelle vaguement quelque chose. Ça pourrait être une pièce d'une bicyclette, d'une tringle à rideau, n'importe quoi, en fait.

Peeta souffle dans l'embouchure en cherchant à produire un son. Sans résultat. Finnick en éprouve la pointe sur le bout de son doigt, pour voir ce qu'il vaut comme arme. Rien du tout.

— Vous croyez pouvoir pêcher avec, Mags ? dis-je.

Mags, qui pourrait pêcher avec pratiquement n'importe quel objet, secoue la tête en grommelant.

Je récupère l'ustensile et le fait rouler au creux de ma paume. Puisque nous sommes alliés, Haymitch doit travailler en relation avec les mentors du Quatre. Il a eu son mot à dire dans le choix du cadeau. Ce qui signifie qu'il est précieux. Vital, même. Je repense à l'an dernier, lorsque j'avais tellement besoin d'eau mais qu'il refusait de m'en envoyer parce qu'il savait que j'en trouverais si j'essayais vraiment. Les cadeaux d'Haymitch – ou leur absence – sont toujours lourds de signification. Je crois presque l'entendre pester : « Sers-toi de ta tête, si tu en as une. Qu'est-ce que tu attends ? »

J'essuie la sueur qui me coule dans les yeux et j'élève le cadeau dans la lueur de la lune. Je le tourne dans tous les sens, l'observe sous différents angles, en cache certaines parties que je dévoile ensuite. Je m'efforce de lui arracher le mystère de sa fonction. En désespoir de cause, je le plante dans le sol d'un geste rageur.

— J’abandonne. Peut-être que Beetee et Wiress sauront à quoi ça sert, si on arrive à les trouver.

Je m’allonge sur la natte d’herbe, face contre le sol, en fixant l’ustensile avec un air de reproche. Peeta entreprend de me masser les épaules et je me détends quelque peu. Je me demande pourquoi cet endroit ne se rafraîchit pas après le coucher du soleil. Je me demande comment les choses se passent chez nous.

Prim. Ma mère. Gale. Madge. Je me les représente à la maison, en train de nous regarder. Enfin, j’espère qu’ils sont à la maison. Que Thread ne les a pas fait arrêter. Ni punir, comme Cinna. Comme Darius. Tous punis à cause de moi.

Ils commencent à me manquer. Je regrette mon district, ma forêt. Une vraie forêt avec de vrais arbres en bois dur, des baies et des racines en abondance, du gibier normal. Des ruisseaux. Des brises fraîches. Non, des vents froids, pour chasser cette moiteur étouffante. J’imagine un tel vent me caresser les joues, m’engourdir les doigts, et, soudain, le morceau de métal fiché dans la terre noire retrouve son nom.

— Un bec ! dis-je, en me redressant brusquement.

— Quoi ? demande Finnick.

J’arrache le tube du sol et je l’essuie. Je le tiens par le bout fuselé, pour le masquer, et j’examine son embout. Oui, j’ai déjà vu ce genre d’ustensile. Par une froide journée venteuse il y a longtemps, alors que je rôdais dans les bois avec mon père. Solidement inséré au creux d’un trou dans le tronc d’un érable. De la sève s’en écoulait dans un seau. Avec du sirop d’érable, même un bout de pain sec devenait une friandise. Après la mort de mon père, je n’ai jamais su ce qu’il était advenu de ces becs. Sans doute sont-ils encore cachés dans les bois, quelque part. Perdus à tout jamais.

— C’est un bec. Une sorte de robinet. On l’enfonce dans un arbre pour en recueillir la sève. (Je regarde les troncs verts fibreux alentour.) Enfin, encore faut-il trouver le bon arbre.

— La sève ? répète Finnick.

Il semble qu’ils ne connaissent pas ça, au bord de la mer.

— Pour faire du sirop, explique Peeta. Mais ces arbres-ci doivent contenir autre chose.

Tout le monde se lève d'un bloc. Notre soif. L'absence de source. Les incisives du rat arboricole et son museau mouillé. Ces arbres ne peuvent renfermer qu'une seule chose qui en vaille la peine. Finnick veut enfoncer le bec dans l'écorce d'un gros tronc à coups de pierre, mais je l'en empêche.

— Arrête. Tu risques de l'abîmer. Il faut percer un trou d'abord, dis-je.

Faute de mieux, Mags propose son poinçon. Peeta l'enfonce de cinq bons centimètres dans le tronc. Ensuite, Finnick et lui se relaient pour élargir le trou avec nos couteaux jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour le bec. J'insère ce dernier avec précaution. Tout le monde s'écarte, le cœur battant. Au début, il ne se passe rien. Puis une goutte d'eau tombe de l'embout recourbé et roule dans la paume de Mags. Qui la lèche, avant de retendre aussitôt la main.

En ajustant la position du bec, nous parvenons à faire couler un mince filet d'eau. Nous nous succédons sous le bec à tour de rôle, pour humecter nos langues parcheminées. Mags apporte un panier d'herbe tressé si serré qu'il retient l'eau. Nous le remplissons et le faisons passer de main en main, en avalant de grandes gorgées et même, pour finir, en nous aspergeant le visage. Comme tout ce qu'on trouve ici, l'eau est plutôt tiède, mais ce n'est pas le moment de faire les difficiles.

Notre soif étanchée, nous prenons tous conscience de notre état de fatigue et nous nous préparons à dormir. L'année dernière, je gardais mes affaires prêtes de façon à pouvoir lever le camp au beau milieu de la nuit. Cette année, je n'ai rien. Seulement mes armes, que je n'ai pas l'intention de lâcher de toute manière. Puis je pense au bec, et je l'arrache du tronc. Je dépouille une liane de ses feuilles, la passe dans le tube et l'attache soigneusement à ma ceinture.

Finnick s'offre à prendre la première garde. Je le laisse faire, sachant que ce sera à moi d'assurer la relève jusqu'à ce que Peeta ait repris des forces. Je m'allonge dans la hutte auprès de Peeta, en demandant à Finnick de me réveiller dès qu'il se sentira fatigué. Je suis tirée du sommeil quelques heures plus tard par ce qui ressemble à un son de cloche. Dong ! Dong ! Elle ne sonne pas tout à fait comme celle de notre hôtel de justice au

Nouvel An, mais suffisamment pour ne pas s'y tromper. Alors que Peeta et Mags continuent à dormir, Finnick a la même expression attentive que moi. La cloche finit par se taire.

— J'ai compté douze coups, souffle-t-il.

Je hoche la tête. Que faut-il en penser ? Un coup par district ? Peut-être. Mais pourquoi ?

— Ça veut dire quelque chose, à ton avis ?

— Aucune idée, avoue-t-il.

Nous guettons d'éventuelles instructions, peut-être une annonce de Claudius Templesmith. Une invitation à un banquet. La seule chose notable se produit au loin : un éclair aveuglant frappe un grand arbre, bientôt suivi d'un violent orage. Peut-être que la cloche est un signe annonciateur de pluie, source d'eau bienvenue pour ceux qui n'ont pas un mentor aussi débrouillard qu'Haymitch.

— Va dormir, Finnick. À mon tour de monter la garde.

Finnick hésite, mais personne ne peut rester éveiller indéfiniment. Il s'étend à l'entrée de la hutte, la main crispée sur son trident, puis s'endort d'un sommeil agité.

Je m'assieds, l'arc prêt, et je scrute la jungle qui prend des teintes fantomatiques dans la clarté lunaire. Au bout d'une heure environ, l'orage se calme. La pluie se met enfin à tomber. Je l'entends crépiter sur les feuilles à quelques centaines de mètres. Elle ne s'approche pas.

Un coup de canon me fait sursauter, sans toutefois réveiller mes compagnons. Inutile de les tirer du sommeil pour si peu. Un autre vainqueur est mort. Je ne veux même pas savoir lequel.

La pluie s'interrompt abruptement, comme l'année dernière dans l'arène.

Quelques instants plus tard, je vois un brouillard glisser vers moi. « Simple réaction naturelle. Une pluie froide sur un sol chaud », me dis-je. Il se rapproche tranquillement, en allongeant des filaments qui s'enroulent comme des doigts, comme s'ils tiraient le reste à leur suite. Je sens les poils se dresser sur ma nuque. Ce brouillard a quelque chose d'étrange. Sa progression est trop uniforme pour être naturelle. Et s'il n'est

pas naturel... Une odeur douceâtre parvient à mes narines. Je secoue aussitôt les autres en leur criant de se réveiller.

Quelques secondes me suffisent pour réaliser que je suis en train de me couvrir de cloques.

De minuscules cloques brûlantes. Sur chaque point de ma peau touché par une gouttelette de brume.

— Debout ! Courez !

Finnick bondit aussitôt sur ses pieds, prêt à riposter à toute attaque. En apercevant le mur de brouillard, il jette sur son dos une Mags encore ensommeillée et s'éloigne à grands pas. Peeta se lève lui aussi, mais il est moins alerte. Je l'empoigne par le bras et le pousse à travers la jungle à la suite de Finnick.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? proteste-t-il, éberlué.

— Une espèce de brouillard. Un gaz empoisonné. Allez, Peeta !

Il a eu beau prétendre le contraire dans la journée, on voit qu'il n'est toujours pas remis de son choc contre le champ de force. Il est lent, beaucoup plus lent que d'habitude. Et le fouillis de lianes et de racines, sur lequel j'ai parfois du mal à garder l'équilibre, le fait trébucher à chaque pas.

Je jette un regard en arrière au mur de brouillard qui s'étend en ligne droite dans les deux directions. Une terrible envie de fuir, d'abandonner Peeta et de sauver ma vie me traverse l'esprit. Ce serait si simple, de prendre mes jambes à mon cou, ou de grimper dans un arbre au-dessus du brouillard, qui semble stagner à une douzaine de mètres du sol. C'est exactement ce que j'ai fait dans les derniers Jeux lors de l'apparition des mutations génétiques. J'ai couru comme une dératée et ne me suis préoccupée de Peeta qu'une fois parvenue à la Corne d'abondance. Cette fois-ci pourtant, je domine ma terreur, la ravale et reste avec lui. Cette fois-ci, ce n'est plus ma survie qui importe, mais celle de Peeta. Je songe à tous ces gens vissés devant leur écran dans les districts, en train de se demander si je vais fuir, comme le voudrait le Capitole, ou me battre jusqu'au bout.

Je glisse mes doigts dans les siens et dis à Peeta :

— Regarde mes pieds. Essaie de marcher dans mes pas.

Ça facilite les choses. Nous progressons un peu plus vite, quoique pas suffisamment pour nous offrir une pause, et la brume continue de nous talonner. Des gouttelettes en jaillissent. Elles brûlent, mais pas comme du feu. On éprouve plutôt une sensation de chaleur, puis de douleur intense quand le produit chimique se dépose sur la peau, s'y colle et traverse l'épiderme. Nos combinaisons ne nous sont d'aucune aide. Pour la protection qu'elles nous apportent, nous pourrions aussi bien être habillés de papier de soie.

Finnick, qui avait pris une certaine avance, s'arrête en réalisant que nous avons des problèmes. Malheureusement, on ne peut pas affronter un danger pareil, juste le fuir. Il nous crie des encouragements, s'efforce de nous faire avancer plus vite ; nous tâchons de nous orienter au son de sa voix.

La jambe artificielle de Peeta se prend dans des racines et il s'étale de tout son long avant que je puisse le rattraper. En l'aidant à se relever, je me rends compte qu'il y a plus inquiétant que les cloques, plus grave que les brûlures. Le côté gauche de son visage est entièrement relâché, comme si les muscles avaient fondu. Sa paupière tombe presque au point de lui masquer l'œil. Sa bouche pend bizarrement.

— Peeta..., dis-je.

Je m'interromps en sentant les premiers spasmes me remonter dans le bras.

Le produit chimique contenu dans le brouillard ne fait pas que brûler : il attaque directement le système nerveux. Une peur nouvelle m'assaille et je tire Peeta en avant, trop fort, ce qui le fait trébucher de nouveau. Le temps que je parvienne à le remettre sur ses pieds, mes deux bras sont saisis de tremblements incontrôlables. Le brouillard est pratiquement sur nous, à moins d'un mètre. Les jambes de Peeta lui obéissent mal ; il ne se déplace plus que par saccades, à la façon d'un automate.

Je le sens accélérer et je réalise que Finnick est revenu sur ses pas pour le soutenir. Je cale mon épaule, encore assez stable, sous le bras de Peeta et je fais de mon mieux pour régler

mon allure sur celle de Finnick. Nous avons gagné une dizaine de mètres sur le brouillard quand Finnick s'arrête.

— Ça ne sert à rien. Je vais devoir le porter. Peux-tu prendre Mags ? me demande-t-il.

— Oui, je réponds avec assurance.

Mon cœur se serre, pourtant. S'il est vrai que Mags doit peser moins de trente-cinq kilos, je suis loin d'être robuste. Enfin, je suis sûre qu'il m'est arrivé de porter des charges plus lourdes. Je m'accroupis et elle se couche en travers de mon épaule, comme elle le faisait avec Finnick. Je me redresse lentement et constate qu'en bloquant les genoux je réussis à la transporter. Finnick a jeté Peeta sur son dos et nous repartons de plus belle, les garçons en tête, moi dans la piste qu'ils m'ouvrent à travers les lianes.

Le brouillard poursuit son avance, inexorable, silencieux, plat comme un mur à l'exception des filaments qui s'en détachent. Alors que mon instinct me pousserait plutôt à m'en éloigner en ligne droite, je réalise que Finnick descend la colline en diagonale. Il essaie de garder le gaz à distance tout en nous entraînant vers les eaux qui bordent la Corne d'abondance. « Oui, de l'eau », me dis-je en grimaçant sous la morsure des gouttelettes d'acide. Je suis bien contente de ne pas avoir tué Finnick, car comment aurais-je sorti Peeta de ce mauvais pas sans lui ? Oui, je suis heureuse d'avoir quelqu'un de mon côté, même si ce n'est que temporaire.

Je commence à faiblir. Bien que Mags fasse de son mieux pour alléger mon fardeau, le fait est qu'elle est trop lourde pour moi. Surtout que ma jambe droite se raidit. Les deux premières fois que je perds l'équilibre, je parviens à me relever, mais, après la troisième chute, ma jambe refuse de coopérer. Alors que je tente de me redresser malgré tout, elle se dérobe sous moi et Mags roule sur le sol. Je tâtonne autour de moi, cherchant désespérément une liane, un tronc sur lequel prendre appui.

Finnick revient vers moi, Peeta toujours sur son dos.

— Je n'y arrive plus, dis-je. Tu peux les prendre tous les deux ? Partez devant, je vous rejoindrai.

Je m'avance sans doute un peu avec cette proposition. Je la fais néanmoins avec toute l'assurance que je parviens à rassembler.

Je vois les yeux de Finnick, d'un beau vert dans la clarté lunaire. Je les vois comme en plein jour. On dirait des yeux de chat qui reflètent la lumière. Peut-être parce qu'ils sont brillants de larmes.

— Non, répond-il. Je ne peux pas les prendre tous les deux. Mes bras ne fonctionnent plus. (C'est vrai : ils tressaillent le long de ses flancs. Il a les mains vides. Sur trois tridents, il ne lui en reste plus qu'un et c'est Peeta qui le tient.) Je regrette, Mags. Je ne peux vraiment pas.

La suite est si rapide, si absurde, que je n'ai même pas le temps d'esquisser un geste. Mags se lève, plante un baiser sur les lèvres de Peeta et, clopin-clopant, s'enfonce droit dans le brouillard. Son corps est aussitôt saisi de contorsions brutales et elle s'écroule au sol, en une gesticulation horrible.

Je voudrais hurler, mais j'ai la gorge en feu. J'esquisse un pas vers elle quand un coup de canon m'apprend que son cœur a cessé de battre.

— Finnick ? dis-je d'une voix rauque.

Mais il s'est déjà détourné de la scène, a déjà repris sa fuite devant le brouillard.

Je le suis en trébuchant, traînant ma jambe inerte derrière moi. Que faire d'autre ?

Le temps et l'espace perdent toute signification tandis que le brouillard semble envahir mon cerveau, m'embrouiller les idées, rendre tout irréel autour de moi. Un désir de survie profondément enraciné me pousse à tituber derrière Finnick et Peeta, à continuer à avancer coûte que coûte, bien que je sois sans doute déjà morte. Des parties de moi sont mortes, ou agonisantes. Et Mags n'est plus. C'est une chose que je sais – ou simplement que je crois savoir, car ça n'a aucun sens.

Les rayons de lune scintillent dans les cheveux de bronze de Finnick, des perles de souffrance me brûlent la peau, ma jambe est dure comme du bois. Je vois Finnick s'écrouler devant moi, avec Peeta sur le dos. Incapable de m'arrêter, je continue jusqu'à ce que je m'affale sur eux. « Voilà où et comment nous

allons tous mourir », me dis-je. Mais l'idée reste abstraite, beaucoup moins alarmante que les douleurs auxquelles je suis en proie. J'entends Finnick gémir, et je parviens à rouler à côté des garçons. Je vois désormais le mur de brouillard, qui a pris une coloration d'un blanc nacré. Ma vision me joue-t-elle des tours, à moins que ce soit la lune ? On dirait qu'il se transforme. Oui, il devient plus épais, comme s'il se condensait contre une plaque de verre. En plissant les yeux, je réalise que les filaments qui s'en échappaient ont disparu. En fait, il a complètement cessé de bouger. Comme d'autres horreurs dont j'ai été le témoin dans l'arène, il doit être parvenu à la limite de son territoire. Ou alors, les Juges ont décidé de ne pas nous tuer tout de suite.

— Ça s'est arrêté, dis-je, mais seul un croassement affreux s'échappe de ma bouche boursouflée. Le brouillard s'est arrêté.

J'ai dû être plus audible la deuxième fois, car Peeta et Finnick tournent tous les deux la tête vers le mur blanc. Il commence à s'élever, à présent, comme s'il était peu à peu aspiré dans le ciel. Je le regarde se dissiper jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul lambeau.

Peeta tombe à côté de Finnick, qui se retourne sur le dos. Nous restons là, hors d'haleine, à trembler, l'esprit et le corps envahis par le poison. Au bout de plusieurs minutes, Peeta fait un geste vague vers le haut.

— 'es 'inges.

Je lève les yeux et j'aperçois un couple de singes. C'est la première fois que j'en vois en vrai – on n'en trouve pas dans les forêts de mon district. J'ai dû en voir en images, ou à la télé dans une autre édition des Jeux, parce que leur nom me vient aussitôt à l'esprit. Je crois qu'ils ont un pelage orange, même si c'est difficile à dire, et environ la moitié de la taille d'un homme adulte. Leur présence me paraît un bon signe. Ils ne traîneraient sûrement pas dans les parages si l'air était mortel. Pendant un moment, nous nous observons en silence, les humains face aux singes. Puis Peeta se met à genoux et commence à descendre la pente en rampant. Nous rampons tous ; marcher nous semble à présent un exploit aussi impossible que voler. Nous progressons vers l'endroit où les plantes grimpantes cèdent la place à une

mince bande de plage sablonneuse, jusqu'à ce que les eaux tièdes qui bordent la Corne d'abondance nous lapent le visage. Je recule comme si j'avais touché une flamme.

« Frotter du sel sur les plaies. » Pour la première fois je goûte toute la saveur de l'expression, car l'eau salée rend la douleur si vive que je manque m'évanouir. Pourtant, j'éprouve également une autre sensation, comme si j'étais à distance. J'enfonce prudemment ma main dans l'eau. C'est une torture, oui, mais qui se dissipe. À travers l'eau bleue, je vois une substance laiteuse sourdre de mes plaies. Et à mesure que la blancheur s'estompe, la douleur s'amenuise. Je déboucle ma ceinture et me débarrasse de ma combinaison, réduite en lambeaux. Mes chaussures et mes sous-vêtements sont, de manière inexplicable, intacts. Peu à peu, j'évacue ainsi le poison de mon organisme. Peeta m'imité. Finnick, lui, s'écarte de l'eau au premier contact et reste allongé le visage dans le sable, incapable de se purger.

Enfin, après avoir survécu au pire, ouvert les yeux sous l'eau, renflé de l'eau pour me nettoyer les sinus et m'être gargarisée à plusieurs reprises pour me laver la gorge, je récupère suffisamment de vigueur pour aider Finnick. J'ai retrouvé des sensations dans ma jambe, même si mes bras sont encore parcourus de spasmes. Je n'ai pas la force de le traîner dans l'eau, et la douleur risquerait de le tuer de toute manière ; je recueille de l'eau au creux de mes mains et la verse sur ses poings. Comme il n'est pas sous l'eau, le poison sort de lui comme il est entré, par filaments de brume que je prends grand soin de ne pas toucher. Peeta est maintenant en mesure de m'aider. Il découpe la combinaison de Finnick, grâce à deux coquillages qu'il a trouvés non loin. Nous arrosons tout d'abord ses bras, gravement atteints, et bien qu'une grande quantité de brume blanche s'en dégage, il ne semble rien remarquer. Il reste allongé là, les yeux clos, en gémissant de temps en temps.

Je jette des regards inquiets autour de nous, consciente de notre situation précaire. Il fait nuit, d'accord, mais la lune brille trop ce soir pour que nous espérions passer inaperçus. Nous avons de la chance que personne ne nous soit encore tombé dessus. Nous les verrions arriver de la Corne d'abondance, mais

si les quatre carrières nous attaquaient maintenant, ils nous élimineraient sans mal. Et s'ils ne nous ont pas encore repérés, les gémissements de Finnick ne tarderont pas à nous trahir.

— Il faut le tirer dans l'eau, dis-je dans un souffle.

Mais il n'est pas question de l'immerger tête la première, pas dans cet état. Peeta désigne du menton les pieds de Finnick. Nous en attrapons chacun un, le faisons pivoter de cent quatre-vingts degrés, et le traînons progressivement dans l'eau salée. Juste quelques centimètres à la fois. Deux minutes plus tard, nous immergeons ses mollets. Puis ses genoux. Des lambeaux blancs sortent de sa chair en lui arrachant des gémissements. Nous continuons à le désintoxiquer ainsi, par étapes. Je m'aperçois que plus je reste assise dans l'eau, mieux je me sens. Pas seulement au niveau de la peau, je récupère aussi le contrôle de mes muscles et de mon cerveau. Je vois le visage de Peeta revenir peu à peu à la normale, sa paupière s'ouvrir, sa bouche perdre son rictus.

Finnick se remet lentement. Ses yeux s'ouvrent, se posent sur nous et montrent qu'il a conscience de nos efforts. Je cale sa tête sur mes genoux et nous le laissons tremper ainsi une dizaine de minutes, avec de l'eau jusqu'au cou. Peeta et moi échangeons un sourire en le voyant agiter les bras.

— Il ne reste plus que ta tête, Finnick. Ce n'est pas le plus agréable, mais tu te sentiras beaucoup mieux après, lui promet Peeta.

Nous l'aidons à s'asseoir et le tenons par la main pendant qu'il se purge les yeux, le nez et la bouche. Il a encore la gorge trop douloureuse pour parler.

— Je vais aller mettre un arbre en perce, dis-je.

Je ramasse ma ceinture et le bec qui y est toujours accroché.

— Laisse-moi d'abord creuser le trou, dit Peeta. Reste avec lui pendant ce temps. C'est toi la guérisseuse.

« Quelle blague », me dis-je en moi-même. Pas à voix haute, car Finnick n'a vraiment pas besoin de ça. C'est lui qui a le plus souffert du brouillard, bien que j'ignore pourquoi. Peut-être parce qu'il est le plus costaud, ou qu'il a fourni le plus d'efforts. Et puis, il y a Mags. Je ne comprends toujours pas ce qui s'est passé. Pourquoi il l'a abandonnée ainsi pour sauver Peeta.

Pourquoi non seulement elle n'a pas cherché à discuter une seconde, mais elle s'est sacrifiée sans la moindre hésitation. Est-ce parce qu'elle était vieille, parce que ses jours étaient comptés de toute manière ? A-t-elle pensé que Finnick aurait une meilleure chance de l'emporter avec Peeta et moi comme alliés ? À en juger par l'expression hagarde de Finnick, le moment paraît mal choisi pour lui poser la question.

Je préfère donc m'occuper un peu de moi. Je récupère ma broche sur les lambeaux de ma combinaison et l'épingle à la bretelle de mon maillot. Ma ceinture-bouée doit être résistante à l'acide, car elle a l'air comme neuve. Sachant nager, je n'en ai pas vraiment besoin, mais j'ai vu Brutus arrêter l'une de mes flèches avec la sienne. Alors je la reboucle, en me disant qu'elle peut m'offrir une certaine protection. Je dénoue mes cheveux, que je peigne avec les doigts. Sérieusement touchés par les gouttelettes d'acide, ils s'arrachent par poignées. Je rassemble ce qui m'en reste dans une natte.

Peeta a trouvé un bon arbre à une dizaine de mètres de la plage. Nous le distinguons à peine, mais le bruit de son couteau contre l'écorce nous parvient clair comme du cristal. Je me demande où est passé le poinçon. Mags a dû le lâcher, à moins qu'elle ne l'ait emporté dans le brouillard avec elle. Quoi qu'il en soit, nous ne l'avons plus.

Je m'éloigne un peu de la plage, en me laissant flotter tour à tour sur le ventre et sur le dos. Si l'eau de mer nous a fait du bien, à Peeta et moi, elle semble littéralement transformer Finnick. Il commence par bouger lentement, pour se dérouiller les membres, puis se met à nager. Sa manière de nager est très différente de la mienne, faite de battements lents et réguliers. On a l'impression de voir un étrange animal marin revenir à la vie. Il plonge et refait surface, recrache de l'eau par la bouche, roule sur lui-même en un mouvement rythmique qui me donne le tournis. Puis, alors qu'il a disparu sous l'eau depuis si longtemps que je commence à croire qu'il s'est noyé, sa tête rejaillit brusquement juste à côté de moi.

— Ne fais plus ça, lui dis-je.

— Quoi ? Remonter ou rester sous l'eau ? demande-t-il.

— Ni l'un ni l'autre. Les deux. On s'en fiche. Contente-toi de faire trempette et sois sage. Ou alors, si tu te sens si en forme, allons aider Peeta.

Dans les quelques instants qu'il nous faut pour gagner l'orée de la jungle, je prends conscience du changement. Peut-être est-ce l'expérience de nombreuses années de chasse, ou peut-être que mon oreille reconstruite fonctionne réellement mieux que prévu. Toujours est-il que je sens la masse des corps tièdes tapis au-dessus de nous. Ils n'ont pas besoin de caqueter ni de hurler. Ils sont si nombreux que leur respiration suffit à les trahir.

Je touche le bras de Finnick. Il suit mon regard vers le haut. Je ne sais pas comment ils ont fait pour arriver sans bruit. Peut-être n'est-ce pas le cas, d'ailleurs. Nous étions tellement occupés à nous soigner. Ils ont très bien pu se regrouper pendant ce temps. Ce ne sont pas cinq, ni dix, mais des vingtaines de singes qui sont désormais perchés dans les branches basses de la jungle. Les deux que nous avons aperçus après avoir échappé au brouillard ressemblaient à un comité d'accueil. Ceux-là sont inquiétants.

J'encoche deux flèches sur mon arc, et Finnick modifie sa prise sur son trident.

— Peeta, dis-je le plus calmement possible, tu peux venir une seconde ?

— D'accord, j'arrive. J'y suis presque, répond-il en continuant à s'échiner sur son arbre. Là, ça y est. Tu as le bec ?

— Oui. Mais je crois que tu ferais mieux de venir jeter un coup d'œil, dis-je d'une voix mesurée. Sans geste brusque, si tu veux bien.

Je ne tiens pas à ce qu'il remarque les singes, ni même qu'il jette un regard dans leur direction. C'est le genre de créatures capables d'interpréter le moindre contact oculaire comme une agression.

Peeta se tourne vers nous, essoufflé par l'effort qu'il vient de fournir. Le ton étrange que j'ai pris a éveillé ses soupçons.

— D'accord, répète-t-il tranquillement.

Il revient vers nous à travers la jungle. On voit qu'il essaie de ne pas faire de bruit, mais ça n'a jamais été son fort, même quand il avait encore deux jambes valides. Enfin, le principal est

qu'il se rapproche et que les singes campent sur leurs positions. Il n'est plus qu'à cinq mètres de la plage quand il les sent. Il lève brièvement les yeux, une seconde à peine, mais c'est comme s'il avait activé une bombe. Les singes explosent en une masse hurlante de fourrure orange qui converge vers lui.

Je n'avais encore jamais vu des animaux évoluer aussi vite. Ils filent le long des lianes comme si elles étaient huilées. Accomplissent des bonds incroyables d'arbre en arbre. Les crocs dénudés, le poil hérissé, les griffes sorties comme des crans d'arrêt. Je n'ai peut-être pas l'habitude des singes, mais je sais que les animaux normaux ne se comportent pas comme ça dans la nature.

— Des mutations génétiques ! je hurle.

Et je me rue dans les sous-bois.

Je sais que chaque flèche va devoir compter, et je m'applique. Dans la pénombre surnaturelle, j'abats singe après singe en visant soit les yeux, soit le cœur ou la gorge, de manière que chaque flèche fasse un mort. Ça ne suffirait pas, malgré tout, si Finnick ne harponnait pas d'autres singes comme des poissons pendant que Peeta taille à gauche et à droite avec son couteau. Je reçois des coups de griffes sur la cuisse, dans le dos, avant qu'on me débarrasse de mon assaillant. L'air s'alourdit du parfum des plantes piétinées, d'une odeur de sang et de la puanteur âcre des singes. Peeta, Finnick et moi nous plaçons en triangle, dos à dos, en laissant quelques mètres entre nous. Je tire ma dernière flèche, et mon cœur se serre ; puis je me souviens que Peeta a un carquois, lui aussi. Et il se sert de son couteau. J'ai sorti mon couteau, moi aussi, mais les singes sont si rapides qu'ils peuvent frapper et battre en retraite avant même qu'on puisse réagir.

— Peeta ! Ton carquois ! je crie.

Peeta se retourne, comprend ce qui m'arrive et saisit son carquois quand tout s'accélère. Un singe s'élance d'un arbre, droit sur lui. Je n'ai plus de flèche, aucun moyen de l'abattre. Finnick est occupé, j'entends le choc sourd de son trident qui s'enfonce dans une nouvelle victime. Peeta est en train de se défaire de son carquois. Je lance mon couteau mais la mutation

génétique parvient à l'éviter en roulant sur elle-même, sans pourtant dévier de sa trajectoire.

Désarmée, impuissante, je tente la dernière chose qui me reste à faire. Je me jette sur Peeta pour le clouer au sol, lui faire un rempart de mon corps, même si je sais au fond de moi que j'arriverai trop tard.

Pas la créature qui vient de se matérialiser devant nous, en revanche. Surgie de nulle part, elle se dresse devant Peeta, sanguinolente. Sa bouche ouverte lance un cri aigu, ses pupilles sont si agrandies par la peur que ses yeux ne sont plus que deux trous noirs.

La droguée du district Six ouvre ses bras squelettiques, comme pour étreindre le singe, et celui-ci lui enfonce ses crocs dans la poitrine.

Peeta lâche son carquois pour plonger son couteau dans le dos du singe, encore et encore, jusqu'à ce que la créature desserre les mâchoires. Il la repousse d'un coup de pied puis se campe solidement sur ses jambes, prêt à en affronter d'autres. J'ai ses flèches à présent, et Finnick se trouve derrière moi, le souffle court mais maniant toujours mon trident avec efficacité.

— Venez ! Venez donc ! crie Peeta, écumant de rage.

Quelque chose se passe chez les singes. Ils battent en retraite, se retirent dans les arbres, se fondent dans la jungle comme si une voix les avait rappelés. La voix d'un Juge leur intimant l'ordre de reculer.

— Charge-toi d'elle, dis-je à Peeta. On te couvre.

Peeta soulève la droguée dans ses bras et l'emporte sur la plage tandis que Finnick et moi protégeons ses arrières. Mais, à l'exception des carcasses orange sur le sol, les singes ont disparu. Peeta dépose la malheureuse sur le sable. Je découpe sa combinaison au niveau de la poitrine, révélant quatre plaies profondes. Les minces filets de sang qui s'en écoulent les font paraître beaucoup moins graves qu'elles ne le sont en réalité. Les vrais dégâts sont internes. D'après la position des trous, je suis sûre que la bête a percé un organe vital, un poumon, peut-être même le cœur.

Elle gît sur le sable, pantelante, comme un poisson hors de l'eau. Avec sa peau flasque d'un jaune cireux, ses côtes saillantes comme celles d'une enfant sous-alimentée. Elle avait sûrement de quoi se payer à manger, mais je suppose qu'elle est tombée dans la morphine comme Haymitch a succombé à la boisson. Tout en elle évoque un immense gâchis – son corps, sa vie, son regard éteint. Je tiens l'une de ses mains tremblantes. Il n'y a rien qu'on puisse faire. Rien, sinon rester près d'elle pendant son agonie.

— Je vais surveiller les arbres, annonce Finnick avant de s'éloigner.

J'aimerais bien m'éloigner, moi aussi, mais la droguée me serre la main avec tant de vigueur qu'il faudrait lui détacher les doigts un à un, et je ne me sens pas la force d'une cruauté pareille. Je repense à Rue, je me dis que je pourrais peut-être chanter une chanson à cette femme dont je ne connais même pas le nom. Je sais seulement qu'elle est en train de mourir.

Peeta vient s'accroupir à côté d'elle et lui caresse les cheveux. Quand il commence à parler d'une voix douce, son discours semble d'abord n'avoir ni queue ni tête.

— Chez nous, avec ma boîte de peintures, j'arrive à obtenir toutes les couleurs imaginables. Du rose, pâle comme la peau d'un bébé, ou foncé comme de la rhubarbe. Du vert comme celui de l'herbe au printemps. Du bleu qui scintille comme la glace au-dessus de l'eau.

La droguée plonge son regard dans celui de Peeta, elle boit ses paroles.

— Une fois, j'ai passé trois jours à mélanger des teintes pour reproduire des rayons de soleil sur de la fourrure blanche. Je pensais qu'il me fallait du jaune, tu vois, alors qu'en fait c'est beaucoup plus compliqué que ça. J'ai dû essayer toutes sortes de couleurs. Les appliquer l'une après l'autre, explique Peeta.

Le souffle de la droguée ralentit, devient plus laborieux. Elle passe sa main libre dans le sang qu'elle a sur la poitrine, en décrivant les petits gestes tourbillonnants du peintre.

— Je n'arrive toujours pas à représenter les arcs-en-ciel. Ils disparaissent si vite. Je n'ai jamais le temps de les fixer. Juste un peu de bleu ou de violet ici et là. Et puis, ils s'évaporent. Et il ne reste plus que le ciel.

La droguée l'écoute avec fascination. Elle paraît comme hypnotisée. Levant une main tremblante, elle esquisse la forme d'une fleur sur la joue de Peeta.

— Merci, lui chuchote-t-il. Ça m'a l'air très beau.

Pendant un instant, un sourire illumine le visage de la malheureuse, qui pousse un petit couinement étouffé. Puis sa main rougie retombe sur sa poitrine, elle lâche un dernier

souffle, et le canon retentit. Je sens ses doigts mollir entre les miens.

Peeta la porte dans l'eau, avant de revenir s'asseoir à côté de moi. La droguée flotte un moment en direction de la Corne d'abondance, puis l'hovercraft apparaît ; une longue griffe descend au bout d'un câble, se referme autour d'elle, l'emporte dans le ciel nocturne, et c'est fini.

Finnick nous rejoint à son tour, tenant dans son poing une brassée de flèches ruisselantes de sang de singe. Il les laisse tomber dans le sable à côté de moi.

— Je me suis dit que tu aimerais les récupérer.

— Merci, dis-je.

Je patauge dans l'eau pour nettoyer le sang sur mes armes, et autour de mes plaies. Le temps que je retourne à l'orée de la jungle ramasser un peu de mousse afin de les sécher, tous les cadavres de singes ont disparu.

— Où sont-ils passés ? je murmure, étonnée.

— On ne sait pas. Les lianes ont bougé et, la seconde suivante, il n'y avait plus rien, explique Finnick.

Nous restons là, à fixer la jungle, abrutis de fatigue. Je remarque que des croûtes commencent déjà à se former là où les gouttelettes de brume ont touché ma peau. Ça ne fait plus mal, mais ça me démange furieusement. J'essaie d'y voir un signe encourageant. Les prémices de la guérison. Je jette un coup d'œil vers Finnick et Peeta, tous les deux en train de se gratter le visage. Oui, même la beauté de Finnick en a pris un coup cette nuit.

— Ne vous grattez pas, dis-je. (J'ai moi-même bien du mal à m'en empêcher. Mais je sais que c'est le conseil qu'aurait donné ma mère.) Vos plaies risquent de s'infecter. Vous croyez qu'on peut aller boire, maintenant ?

Nous rejoignons l'arbre mis en perce par Peeta. Finnick et moi surveillons les environs, l'arme prête à servir, pendant qu'il insère le bec ; mais aucune menace nouvelle ne se manifeste. Peeta a trouvé une bonne veine, et l'eau se met à couler. Nous étanchons notre soif, laissons l'eau tiède ruisseler sur nos corps à vif. Nous remplissons quelques coquillages avec de l'eau douce puis retournons sur la plage.

Il fait encore nuit, mais l'aube ne devrait plus tarder. À moins que les Juges en décident autrement.

— Pourquoi vous ne dormiriez pas un peu, tous les deux ? dis-je. Je vais monter la garde un moment.

— Non, Katniss, je m'en charge, dit Finnick.

Je le regarde dans les yeux, et réalise qu'il a bien du mal à retenir ses larmes. Mags. Le moins que je puisse faire est de lui accorder un peu d'intimité pour la pleurer.

— D'accord, Finnick. Merci, dis-je.

Je m'étends sur le sable auprès de Peeta, qui s'endort aussitôt. Je contemple la nuit, en réfléchissant à tous les changements qui peuvent se produire en l'espace d'une journée. Hier matin Finnick était sur ma liste de personnes à abattre, et me voilà prête à m'endormir sous sa surveillance. Il a sauvé Peeta, sacrifié Mags, et je ne sais toujours pas pourquoi. Je sais seulement que je serai toujours en dette avec lui. Tout ce que je peux faire dans l'immédiat, c'est dormir et le laisser pleurer en paix.

Le soleil est déjà haut dans le ciel quand je rouvre les yeux. Peeta est toujours couché à côté de moi. Au-dessus de nous, une natte d'herbe tendue sur des branches nous fait de l'ombre sur le visage. En m'asseyant, je constate que Finnick n'est pas resté inactif. Il a tressé trois bols avec de l'herbe, les deux premiers remplis d'eau, et le troisième, de coquillages.

Assis sur le sable, il est en train d'ouvrir les coquilles au moyen d'une pierre.

— Ils sont meilleurs frais, annonce-t-il.

Il détache la chair d'un coquillage et la jette dans sa bouche. Il a encore les yeux rouges, mais je fais celle qui n'a rien remarqué.

Mon estomac commence à gargouiller à l'odeur des fruits de mer, et je tends la main vers le bol. La vue de mes ongles incrustés de sang m'arrête. Je me suis grattée comme une folle toute la nuit.

— Tu sais, si tu te grattes, tes plaies risquent de s'infecter, me fait observer Finnick.

— Oui, j'ai déjà entendu ça quelque part.

Je m'enfonce dans les vagues et nettoie mes mains, en me demandant ce que je déteste le plus, la douleur ou les démangeaisons. Agacée, je regagne la plage à grands pas, lève la tête vers le ciel et m'écrie :

— Dites, Haymitch, si vous n'êtes pas trop soûl pour entendre, on aimerait bien quelque chose pour soigner la peau.

C'est presque comique de voir à quelle vitesse le parachute apparaît au-dessus de ma tête. Je tends la main et reçois le tube au creux de ma paume.

— On a failli attendre, dis-je, sans parvenir à conserver mon expression renfrognée.

Haymitch. Je donnerais n'importe quoi pour cinq minutes de conversation avec lui.

Je me laisse tomber sur le sable à côté de Finnick et dévisse le bouchon du tube. Il en sort un baume à l'odeur âcre, où se mêlent le goudron et les aiguilles de sapin. Je fronce le nez, presse une noisette de pommade au creux de ma paume et entreprend de me masser la jambe. Un petit cri de soulagement m'échappe aussitôt. Le produit supprime instantanément mes démangeaisons. Il donne aussi à ma peau une teinte verdâtre assez peu ragoûtante. Avant d'attaquer la deuxième jambe, je jette le tube à Finnick, qui me contemple d'un air dubitatif.

— On dirait que tu es en train de te décomposer, dit-il.

Les démangeaisons finissent sans doute par vaincre sa répugnance : au bout d'une minute, il commence à appliquer la pommade à son tour. Il faut reconnaître que le mélange des croûtes et du baume est particulièrement affreux. Je ne peux m'empêcher de sourire devant sa mine dégoûtée.

— Mon pauvre Finnick. C'est la première fois de ta vie que tu te sens laid ?

— Je crois bien. La sensation est complètement nouvelle pour moi. Comment as-tu fait pour la supporter toutes ces années ?

— Il suffit d'éviter les miroirs. On finit par ne plus y penser, tu verras.

— Pas si je continue à te regarder, dit-il.

Nous nous enduison de la tête aux pieds, en nous aidant à nous passer de la pommade dans le dos là où nos maillots ne nous protègent pas.

— Je vais réveiller Peeta, dis-je.

— Non, attends, m'arrête Finnick. Faisons-le ensemble. En lui collant nos visages sous le nez.

Comme les occasions de rire ne seront plus très nombreuses, j'accepte. Nous nous plaçons de part et d'autre de Peeta, nous penchons à quelques centimètres de lui, et le secouons doucement.

— Peeta. Peeta, réveille-toi, dis-je d'une voix mélodieuse.

Il ouvre les paupières, et bondit en arrière comme s'il avait reçu un coup de poignard.

— Aaah !

Finnick et moi basculons dans le sable en riant à gorge déployée. Chaque fois que nous tentons de reprendre notre sérieux, l'expression dédaigneuse de Peeta nous fait nous esclaffer de plus belle. Quand nous réussissons enfin à sécher nos larmes, je me dis qu'au fond Finnick Odair gagne à être connu. Il est loin d'être aussi vaniteux ou imbu de lui-même que je le pensais. Je commence même à l'apprécier. À peine en suis-je parvenue à cette conclusion qu'un deuxième parachute se pose à côté de nous avec une belle miche de pain frais. Soudain, je repense à la stratégie d'Haymitch l'an dernier : chaque cadeau qu'il m'envoyait était également porteur d'un message. Je comprends immédiatement celui qu'il vient de me transmettre : « Sois amie avec Finnick. Tu auras de quoi manger. »

Finnick retourne le pain entre ses mains, examine la croûte. Avec une possessivité marquée. Ce n'est pas nécessaire. La miche a cette teinte verdâtre que les algues donnent au pain du district Quatre. Nous savons tous que c'est la sienne. Peut-être vient-il à l'instant de prendre conscience du prix de ce pain, l'un des derniers qu'il savourera. À moins que la croûte ne lui rappelle un souvenir de Mags.

— Ça ira très bien avec les coquillages, déclare-t-il simplement.

Tandis que j'aide Peeta à se tartiner de pommade, Finnick détache d'une main experte la chair des coquillages. On s'assoit

en rond et on déguste ces fruits de mer avec le pain salé du district Quatre.

Malgré notre allure effroyable – certaines de nos croûtes commencent à desquamers sous l'effet du baume –, je me réjouis d'avoir reçu ce remède. Pas uniquement parce qu'il réduit les démangeaisons, mais aussi parce qu'il nous protège contre ce soleil accablant qui brûle dans le ciel rose. D'après sa position, j'estime qu'il doit être aux alentours de 10 heures. Ça fait donc une journée que nous sommes dans l'arène. Onze d'entre nous sont morts. Nous ne sommes plus que treize. Dont dix se cachent quelque part dans la jungle. Trois ou quatre sont des carrières. Je ne veux même pas me rappeler qui sont les autres.

À mes yeux, la jungle a vite perdu sa fonction de refuge pour devenir un piège sinistre. Je sais que tôt ou tard nous serons forcés de retourner dans ses profondeurs, soit pour chasser, soit pour être chassés ; mais, pour l'instant, j'ai l'intention de rester sur notre petite plage. D'ailleurs, ni Peeta ni Finnick ne semblent pressés d'en partir. Pendant un long moment la jungle reste presque statique : elle murmure, elle chatoie, sans faire étalage de ses dangers. Et puis, soudain, des hurlements s'élèvent dans le lointain. En face, un quartier de jungle se met à vibrer. Une vague énorme surgit derrière la colline, étête les arbres et dévale la pente en rugissant. Elle frappe la roue avec une telle violence que, même de ce côté-ci, le niveau de l'eau monte brusquement jusqu'au genou, emportant nos maigres possessions. À nous trois, nous parvenons à récupérer le principal, à l'exception de nos combinaisons saturées de poison, tellement rongées par l'acide que leur perte nous importe peu de toute façon.

Le canon retentit. L'hovercraft apparaît au-dessus de la zone balayée par la vague pour récupérer un corps entre les arbres. « Et de douze ! » me dis-je.

Une fois la vague géante absorbée, les eaux s'apaisent lentement autour de la Corne d'abondance. Nous lâchons notre équipement sur le sable mouillé et sommes sur le point de nous rasseoir quand je les vois déboucher sur la plage en titubant. Ils sont trois, à deux rayons de distance.

— Là ! dis-je à voix basse, en indiquant les nouveaux venus d'un geste de la tête.

Peeta et Finnick suivent mon regard. Sans qu'il soit nécessaire d'en discuter, nous battons en retraite dans les ombres de la jungle.

Le trio est mal en point, ça se voit tout de suite. L'un de ses membres se fait pratiquement traîner par un autre, tandis que le troisième tourne en rond comme s'il n'avait plus les idées claires. À voir leur teint rouge brique, on dirait qu'on les a plongés dans la peinture.

— Qui est-ce ? demande Peeta. Des concurrents ou des mutations génétiques ?

J'encoche une flèche, pour parer à toute éventualité. Mais celui qui se faisait tirer s'écroule sans force sur la plage. L'autre, qui le traînait, donne un coup de pied rageur dans le sable, puis, peut-être pour calmer ses nerfs, se retourne et fait tomber le troisième.

Le visage de Finnick s'illumine.

— Johanna ! appelle-t-il, avant de s'élancer à la rencontre du trio.

— Finnick ! lui répond la voix de Johanna.

J'échange un regard avec Peeta.

— Et maintenant ? dis-je.

— Eh bien, on ne peut pas abandonner Finnick.

— Non, j'imagine que non. C'est bon, amène-toi, je grommelle.

Je suis furieuse parce que, même si j'avais eu une liste d'alliés, Johanna Mason n'aurait certainement pas figuré dessus. Nous longeons la plage jusqu'à l'endroit où Finnick et Johanna fêtent leurs retrouvailles. En approchant, je reconnais les deux autres et la confusion s'installe. Il y a Beetee, allongé sur le dos, et Wiress, qui s'est relevée et se remet à tourner en rond.

— Elle est avec Wiress et Beetee.

— Tics et Volts ? s'exclame Peeta, incrédule. Alors là, j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé.

Quand nous les rejoignons, Johanna est en train d'indiquer la jungle en racontant à toute vitesse :

— On a cru que c'était de la pluie, tu vois, à cause des éclairs, et on avait tous tellement soif. Mais quand les premières gouttes sont tombées, on a vu que c'était du sang. Du sang chaud. On ne voyait rien du tout, on ne pouvait pas ouvrir la bouche sans en avaler. On a essayé de sortir de la forêt comme on pouvait, à l'aveuglette. C'est là que Blight est tombé sur le champ de force.

— Je suis désolé, Johanna, dit Finnick.

Il me faut un moment pour situer Blight. Il me semble que c'était l'autre tribut du district Sept qui était venu avec Johanna, mais je me souviens à peine de quoi il avait l'air. En y réfléchissant, je ne crois même pas l'avoir vu aux entraînements.

— Oui, bah, il ne valait pas grand-chose mais il était de chez moi, dit-elle. Dire qu'il m'a laissée seule avec ces deux-là. (Elle pousse Beetee, à peine conscient, du bout de sa chaussure.) Il a pris un coup de couteau dans le dos à la Corne d'abondance. Quant à elle... Nous nous tournons vers Wiress, qui continue à tourner en rond, couverte de sang séché, en répétant à voix basse :

— Tic, tac. Tic, tac.

— Oui, tic, tac. On sait. Tics est en état de choc, bougonne Johanna. (Wiress oblique dans sa direction et lui rentre dedans ; Johanna la repousse avec rudesse sur le sable.) Reste tranquille, tu veux ?

— Fiche-lui la paix, dis-je d'un ton hargneux.

Johanna fixe sur moi ses yeux marron brûlants de haine.

— Que je lui fiche la paix ? siffle-t-elle. (Elle fait un pas vers moi et, avant que je puisse réagir, me gifle si fort que je vois trente-six chandelles.) Qui les a sortis de cette foutue jungle pour toi, à ton avis ? Espèce de... Finnick la jette en travers de son épaule et, sans prêter attention à ses ruades, la porte jusque dans l'eau où il la plonge à plusieurs reprises pendant qu'elle me crie toutes sortes d'insultes. Mais je ne tire pas. Parce qu'elle est avec Finnick, et aussi en raison de ce qu'elle a dit.

— De quoi veut-elle parler, en affirmant les avoir sortis de la jungle pour moi ? dis-je à Peeta.

— Aucune idée. C'est vrai que tu les voulais avec nous, au début, me rappelle-t-il.

— Exact. Au début. (Ça ne répond pas à la question. Je baisse les yeux sur la forme inerte de Beetee.) Sauf qu'on ne les aura pas longtemps avec nous si on ne fait rien.

Peeta soulève Beetee, je prends Wiress par la main et nous les ramenons à notre petit campement sur la plage. Je fais s'asseoir Wiress dans l'eau afin qu'elle puisse se débarbouiller, mais elle se contente de se tordre les mains en marmonnant « tic, tac » de temps à autre. Je défais la ceinture de Beetee et j'y trouve un lourd cylindre en métal attaché avec une cordelette de lianes. J'ignore de quoi il s'agit, mais s'il a cru bon de le garder, je ne vois aucune raison de le jeter. Je le mets donc de côté sur le sable. Le sang colle ses habits à sa peau, si bien que Peeta doit le tenir dans l'eau pendant que je le déshabille. J'ai quand même du mal à lui retirer sa combinaison, et c'est pour découvrir que ses sous-vêtements ne valent guère mieux. Il ne me reste pas d'autre choix que de le dénuder entièrement pour le nettoyer, ce qui ne me fait plus ni chaud ni froid. La table de notre cuisine a vu défiler tellement d'hommes nus cette année. On finit par s'y habituer.

Nous déposons Beetee sur la natte tressée par Finnick, face contre terre afin de pouvoir examiner son dos. Une entaille de quinze centimètres court de son omoplate à ses côtes flottantes. Heureusement, elle ne semble pas trop profonde. Il a perdu beaucoup de sang, par contre – sa pâleur en atteste –, et la plaie continue de saigner.

Je m'assieds dans le sable et m'efforce de réfléchir. Avec quoi vais-je bien pouvoir le soigner ? De l'eau de mer ? J'ai l'impression de me retrouver dans la même situation que ma mère, quand elle n'avait que de la neige fraîche à sa disposition. Je jette un coup d'œil en direction de la jungle. Je parie qu'il y aurait une véritable pharmacie là-dedans, si je savais quoi chercher. Mais ce ne sont pas mes plantes. Puis je repense à ce que m'avait donné Mags pour me moucher.

— Je reviens ! dis-je à Peeta.

Heureusement, on trouve de la mousse en abondance dans ces sous-bois. J'en ramasse une brassée sur les arbres les plus proches et je la rapporte sur la plage. J'en fais une sorte de cataplasme, que je pose sur la blessure de Beetee et que

j'entortille de lianes pour le faire tenir en place. Enfin, nous lui faisons boire un peu d'eau avant de le traîner à l'ombre, à l'orée de la jungle.

— Je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus, dis-je.

— C'est déjà beaucoup. Tu es douée pour soigner les gens, me complimente Peeta. Tu as ça dans le sang. Comme ta mère.

Je secoue la tête.

— Non, j'ai plutôt le sang de mon père. (Le genre qui bouillonne dans mes veines pendant la chasse, pas lors d'une épidémie.) Je vais m'occuper de Wiress.

Je ramasse une poignée de mousse en guise d'éponge et rejoint Wiress dans l'eau. Elle se laisse déshabiller et laver sans résistance. Mais ses yeux restent dilatés par la peur et, quand je lui parle, elle ne réagit pas sinon pour répéter d'un ton pressant :

— Tic, tac.

Elle semble vouloir m'expliquer quelque chose. Malheureusement, sans la traduction de Beetee, je ne parviens pas à la comprendre.

— Mais oui, tic, tac. Tic, tac, dis-je.

Ça paraît la calmer un peu. Je frotte sa combinaison jusqu'à ce qu'il n'y reste presque plus aucune tache de sang, puis je l'aide à la renfiler. Elle n'a pas subi les mêmes dommages que les nôtres. Sa ceinture est intacte, elle aussi ; je la lui attache autour de la taille. Quant à ses sous-vêtements, je les coince sous une grosse pierre et les laisse tremper, comme ceux de Beetee.

Le temps de rincer la combinaison de Beetee, nous sommes rejoints par un Finnick qui pèle sur tout le corps et une Johanna toute propre. Pendant que celle-ci boit comme un trou et s'empiffre de coquillages, j'essaie de faire avaler un morceau à Wiress. Finnick raconte l'histoire du brouillard et des singes sur un ton détaché, presque clinique, en passant sous silence l'élément principal de l'histoire.

Tout le monde se propose pour monter la garde tandis que les autres se reposeront, mais, pour finir, c'est Johanna et moi qui restons à veiller. Moi parce que je suis tout à fait reposée, elle parce qu'elle refuse purement et simplement de se coucher.

Nous nous asseyons en silence sur la plage jusqu'à ce que les autres soient endormis.

Après un coup d'œil en direction de Finnick, par mesure de précaution, Johanna se tourne vers moi.

— Comment avez-vous perdu Mags ?

— Dans le brouillard. Finnick portait Peeta, et moi, Mags. Mais assez vite je n'ai pas eu la force de continuer. Finnick ne pouvait pas les prendre tous les deux. Elle l'a embrassé et s'est avancée directement dans le brouillard.

— C'était l'ancien mentor de Finnick, tu sais ? m'apprend Johanna sur un ton accusateur.

— Non, je l'ignorais, dis-je.

— Elle était pratiquement de sa famille, soupire Johanna un moment plus tard, d'une voix moins venimeuse.

Nous regardons l'eau passer et repasser sur les sous-vêtements.

— Et toi, comment t'es-tu retrouvée avec Tics et Volts ? je demande.

— Je te l'ai dit : je suis allée les chercher pour toi. D'après Haymitch, c'était la condition pour que nous puissions faire alliance, explique Johanna. C'est bien ce que tu lui avais dit, non ?

« Non », me dis-je en moi-même. Pourtant, je hoche la tête.

— Merci. J'apprécie.

— J'espère bien.

Elle m'adresse un regard dégoûté, comme si j'étais le pire boulet qu'elle ait jamais traîné de sa vie. Je me demande si ça ressemble à ça, d'avoir une grande sœur qui vous déteste.

Soudain, j'entends derrière moi :

— Tic, tac.

Je me retourne et je vois Wiress s'approcher en rampant. Ses yeux restent fixés sur la jungle.

— Super, en voilà déjà une qui va mieux. Bon, je vais dormir. Tics et toi n'aurez qu'à vous tenir compagnie, grogne Johanna.

Elle se lève brusquement et se couche près de Finnick.

— Tic, tac, chuchote Wiress.

Je la guide vers moi et l'oblige à s'allonger, en lui caressant le bras pour la calmer. Elle s'endort d'un sommeil agité, dans lequel elle lâche parfois un « tic, tac » dans un soupir.

— Tic, tac, dis-je doucement. C'est l'heure d'aller au lit. Tic, tac. Il est temps de dormir.

Le soleil monte dans le ciel jusqu'à se trouver au-dessus de nous. « Il doit être midi », me dis-je machinalement. Non pas que ça ait la moindre importance. De l'autre côté de l'eau, sur ma droite, la foudre frappe un arbre avec un flash énorme et l'orage électrique reprend de plus belle. Exactement au même endroit que la nuit dernière. Quelqu'un a dû s'approcher trop près et déclencher l'attaque. Je contemple les éclairs tout en veillant sur Wiress, bercée par le clapotis de l'eau. Je repense à la nuit dernière, à la manière dont l'orage a éclaté juste après les coups de cloche. Les douze coups.

— Tic, tac, dit Wiress, revenant brièvement à la conscience avant de se rendormir aussitôt.

Douze coups la nuit dernière. Comme les douze coups de minuit. Puis la foudre. Et maintenant, le soleil au zénith. Et de nouveau la foudre.

Je me lève lentement et je balaye l'arène du regard. La foudre frappe dans ce coin-là. Le coin suivant est celui dans lequel la pluie de sang s'est abattue sur Johanna, Wiress et Beete. Nous devons être dans le troisième coin, juste après, quand le brouillard est apparu. Et dès que le brouillard s'est dissipé, les singes ont commencé à se regrouper dans le quatrième coin. Tic, tac. Je tourne la tête de l'autre côté. Deux heures plus tôt, vers 10 heures environ, cette vague a surgi dans le deuxième coin à gauche de celui sur lequel la foudre frappe en ce moment. À midi. À minuit. À midi.

— Tic, tac, répète Wiress dans son sommeil.

Quand l'orage électrique s'interrompt et que la pluie de sang prend la suite dans le coin juste à droite, ces deux mots prennent soudain tout leur sens.

— Oh, dis-je dans un souffle. Tic, tac. (Je jette un regard circulaire sur l'arène, et je comprends qu'elle a raison.) Tic, tac. C'est une horloge.

Une horloge. Je peux presque voir les aiguilles tourner autour de l'arène découpée en douze quartiers. À chaque heure s'amorce une nouvelle horreur, une manœuvre diabolique des Juges, tandis qu'une autre prend fin. La foudre, la pluie de sang, le brouillard, les singes – voilà les quatre premières heures de l'horloge. Puis à 10 heures, la vague. J'ignore ce qui se produit lors des sept autres heures, mais je sais que Wiress a vu juste.

À présent, la pluie de sang est en train de tomber et nous sommes sur la plage dans le coin des singes, bien trop près du brouillard à mon goût. Les différents phénomènes restent-ils confinés dans la jungle ? Pas nécessairement. Ce n'était pas le cas pour la vague. Si ce brouillard déborde sur la plage, ou si les singes reviennent...

— Debout ! dis-je à Peeta, Finnick et Johanna en les réveillant. Levez-vous ! Il faut qu'on bouge.

Il reste assez de temps pour leur expliquer ma théorie. Leur parler du tic-tac de Wiress, de la manière dont les aiguilles invisibles activent une force mortelle dans chaque section.

Quelques minutes plus tard, je crois avoir convaincu tout le monde, à l'exception de Johanna, naturellement hostile à toute suggestion de ma part. Même si elle convient que prudence est mère de sûreté.

Tandis que les autres ramassent nos maigres possessions et enfilent sa combinaison à Beetee, je secoue Wiress. Elle s'éveille avec un « tic-tac ! » paniqué.

— Oui, tic, tac, l'arène est une horloge. C'est une horloge, Wiress, vous aviez raison, dis-je. Vous aviez raison.

Le soulagement se lit sur son visage – parce que, je suppose, quelqu'un a enfin compris ce qu'elle avait probablement deviné dès les premiers sons de cloche.

— Minuit, dit-elle.

— Ça commence à minuit, oui.

Un souvenir me revient. Une autre horloge. Non, une montre, au creux de la main de Plutarch Heavensbee. « Ça commence à minuit », m'a-t-il dit. Puis mon geai moqueur s'est affiché brièvement, avant de disparaître. Avec le recul, j'ai l'impression qu'il voulait me donner un indice sur le fonctionnement de l'arène. Mais pourquoi l'aurait-il fait ? À ce moment-là, je n'étais pas encore un tribut dans ces Jeux. Peut-être a-t-il pensé que ça pourrait m'aider dans mon rôle de mentor. À moins que toute cette histoire ait été planifiée depuis le début.

Wiress indique la pluie de sang du menton.

— Un et demi, dit-elle.

— Exactement. Une heure et demie. Et à 2 heures, un brouillard empoisonné se lève dans ce coin-là, dis-je en indiquant la jungle. C'est pour ça que nous devons partir d'ici sans tarder. (Elle me sourit et se lève docilement.) Vous avez soif ?

Je lui tends le bol d'eau, et elle boit un bon litre. Finnick lui donne le reste du pain, qu'elle mastique avec appétit. Ayant surmonté son incapacité à communiquer, elle semble retrouver un second souffle.

Je vérifie mes armes. J'enveloppe le bec et le tube de pommade dans le parachute, que j'attache à ma ceinture avec un bout de liane.

Beetee est encore très faible, mais quand Peeta essaie de le soulever, il résiste.

— Mon fil, proteste-t-il.

— Quoi ? De quoi est-ce que vous parlez ? demande Peeta.

Mais Beetee continue à se débattre.

— Mon fil, insiste-t-il.

— Oh, je sais ce qu'il veut, dit Johanna avec impatience. (Elle traverse la plage et ramasse le cylindre que nous avons détaché de sa ceinture pour le baigner. Il est couvert de sang coagulé.) Cette saleté de truc. Une sorte de fil, ou je ne sais quoi. C'est à cause de ça qu'il s'est fait avoir. En courant le rafler à la Corne d'abondance. Je ne sais pas pourquoi il y tient. Je suppose qu'en le déroulant on peut s'en servir comme d'un garrot. Mais,

franchement, vous imaginez Beetee en train de faire un garrot à qui que ce soit ?

— Il a remporté ses Jeux avec un morceau de fil. Grâce au piège électrique qu'il avait installé, dit Peeta. Pour lui, c'est une arme prodigieuse.

— Bizarre que tu n'aies pas fait le lien, dis-je. On ne l'appelle pas Volts pour rien, tu sais.

Johanna me fixe en plissant les yeux.

— C'est vrai, ça, où avais-je la tête ? Je devais être trop occupée à sauver tes petits copains. Pendant que toi... tu faisais quoi, au juste ? Ah oui. Tu abandonnais Mags à la mort.

Mes doigts se crispent sur le manche de mon couteau.

— Vas-y. Essaie. Je me fiche que tu sois armée, je t'arracherai la gorge à mains nues, dit Johanna.

Je ne peux pas la tuer maintenant, je le sais. Mais entre Johanna et moi ce n'est que partie remise. Tôt ou tard, l'une de nous réglera son compte à l'autre.

— Nous ferions peut-être bien de nous calmer un peu, tous, intervient Finnick en m'adressant un regard sévère. (Il prend le cylindre et le dépose sur le torse de Beetee.) Tiens, Volts, ton fil. Fais attention à ne pas le brancher n'importe où.

Peeta empoigne Beetee, qui se laisse désormais soulever sans résistance.

— Où va-t-on ?

— J'aimerais bien retourner à la Corne d'abondance, suggère Finnick. Juste pour vérifier cette histoire d'horloge.

C'est un plan qui en vaut un autre. Par ailleurs, c'est l'occasion de fouiller plus longuement dans le tas d'armes. Et puis, nous sommes six à présent. Même sans compter Beetee et Wiress, ça représente quand même quatre vrais combattants. Rien à voir avec ma situation de l'an dernier, où je ne pouvais compter que sur moi-même. Oui, c'est génial d'avoir des alliés – tant qu'on oublie qu'il faudra les éliminer un jour.

Beetee et Wiress s'arrangeront probablement pour se faire tuer. Si nous devons fuir devant un danger, ils n'iront pas très loin. Quant à Johanna, franchement, je pourrais l'éliminer sans sourciller pour défendre Peeta. Ou même rien que pour ne plus l'entendre. Ce qu'il me faut, c'est quelqu'un pour s'occuper de

Finnick à ma place, car je ne me sens pas la force de le supprimer. Pas après tout ce qu'il a fait pour Peeta. Je pourrais peut-être monter une rencontre inopinée avec les carrières ? C'est monstrueux, je sais. Mais ai-je le choix ? Maintenant que nous sommes au courant pour l'horloge, il y a peu de chances qu'il meure dans la jungle. Il va donc devoir combattre.

Dégoûtée, j'essaie de penser à autre chose. Mais la seule idée qui me vienne pour oublier où je suis, c'est de fantasmer sur le meurtre du président Snow. Rêveries bien macabres pour une jeune fille de dix-sept ans, je sais, mais ô combien gratifiantes.

Nous remontons la bande de sable la plus proche et approchons de la Corne d'abondance avec prudence, au cas où les carrières y seraient dissimulés. J'en doute, cela dit, car nous sommes restés sur la plage pendant des heures sans apercevoir le moindre signe de vie. L'endroit est désert, comme je m'y attendais. Il n'y a que l'immense corne dorée et le tas d'armes.

Quand Peeta allonge Beetee à l'ombre de la Corne d'abondance, celui-ci appelle Wiress. Elle s'accroupit auprès de lui, et il lui fourre sa bobine de fil dans les mains.

— Tu veux bien le nettoyer ? lui demande-t-il.

Wiress hoche la tête, va s'asseoir près des vagues et plonge le cylindre dans l'eau. Elle entonne une drôle de chanson, où il est question d'une souris qui court sur une horloge. Une comptine enfantine, sans doute, qui semble faire son bonheur.

— Oh, non ! s'exclame Johanna en levant les yeux au ciel, pas cette chanson ! Elle l'a fredonnée pendant des heures avant de se mettre à dérailler.

Wiress se lève soudain, très droite, et pointe le doigt vers la jungle.

— Deux, dit-elle.

En suivant la direction de son doigt, je vois le mur de brouillard se répandre sur la jungle.

— Elle a raison, regardez. Il est 2 heures, et le brouillard se lève.

— Réglé comme une horloge, confirme Peeta. Très astucieux de votre part d'avoir remarqué ça, Wiress.

Wiress sourit, puis se remet à fredonner en nettoyant sa bobine de fil.

— Oh, c'est plus que de l'astuce, assure Beetee. C'est de l'intuition. (Tout le monde se tourne vers Beetee, qui paraît revenir à la vie.) Elle sent les choses avant qu'elles n'arrivent. Comme un canari dans vos mines de charbon.

— Qu'est-ce que c'est, un canari ? me demande Finnick.

— Un oiseau qu'on emmène dans les mines pour donner l'alerte quand l'air devient irrespirable.

— Comment fait-il ? Il meurt ? s'enquiert Johanna.

— D'abord, il arrête de chanter. C'est le signal qu'il vaut mieux remballer sans traîner. Mais si l'air est trop empoisonné, il meurt, oui. Comme tous ceux qui sont avec lui.

Je n'ai pas envie d'évoquer la mort d'oiseaux chanteurs. Ça me fait penser à la mort de mon père, à la mort de Rue, à la mort de Maysilee Donner et à ma mère qui avait hérité de son serin. Oh, super, maintenant je pense à Gale en train de s'échiner au fond de cette mine abominable, avec la menace du président Snow comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Il serait si facile de lui arranger un accident fatal. Un canari muet, une étincelle, et le tour serait joué.

J'en reviens à mes fantasmes d'assassiner le président.

Malgré l'agacement que lui inspire Wiress, je n'ai jamais vu Johanna aussi heureuse. Pendant que je reconstitue ma réserve de flèches, elle fouille parmi les armes et en sort deux haches. Ce choix peut paraître curieux, jusqu'à ce que je la voie en lancer une avec une telle force qu'elle s'enfonce dans l'or tendre de la Corne d'abondance. Bien sûr ! Johanna Mason, district Sept. L'industrie forestière. Je suppose qu'elle sait lancer des haches depuis qu'elle a quitté ses couches. C'est comme Finnick avec son trident. Ou Beetee avec son fil, Rue avec sa connaissance des plantes. Face aux autres, les tributs du district Douze ont un handicap certain : celui d'affronter les Jeux sans aucun talent. Nous ne travaillons pas à la mine avant nos dix-huit ans. Alors que la plupart des autres apprennent les rudiments de leur métier bien avant. Certaines choses qu'on nous enseigne dans la mine pourraient nous servir dans les Jeux. Manier une pioche. Manipuler des explosifs. Ça constituerait un atout. Au même titre que mon expérience de la chasse. Mais nous apprenons tout ça beaucoup trop tard.

Pendant que je fouinais parmi les armes, Peeta s'est assis par terre pour tracer quelque chose avec la pointe de son couteau sur une grande feuille plate ramassée dans la jungle. En regardant par-dessus son épaule, je vois qu'il dessine une carte de l'arène. Au centre figure la Corne d'abondance sur son cercle de sable, avec les douze rayons qui partent vers la plage. On dirait une tarte coupée en douze parts égales. Un deuxième cercle représente la limite des eaux, et un troisième, l'orée de la jungle.

— Regarde l'orientation de la corne, me suggère-t-il.

Un seul coup d'œil à la Corne d'abondance, et je comprends tout de suite.

— La queue pointe en direction de 12 heures ?

— Exact, ce qui nous donne le sommet de l'horloge. (Il trace rapidement les chiffres de un à douze tout autour du cadran.) Entre douze et un, c'est la zone où la foudre frappe.

Il écrit « foudre » en tout petits caractères dans le coin correspondant, puis « sang », « brouillard » et « singes » dans les coins suivants.

— Entre dix et onze, c'est la vague, dis-je.

Il l'ajoute sur la carte. Finnick et Johanna nous rejoignent, bardés de tridents, de haches et de couteaux.

— Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'étrange dans les autres quartiers ? je demande à Johanna et Beetee, qui ont peut-être exploré d'autres parties de l'arène que nous.

Mais ils n'ont vu que des flots de sang.

— Je vais indiquer ceux dont l'effet s'étend au-delà de la jungle, déclare Peeta en traçant des diagonales sur la plage au niveau du brouillard et de la vague. Qu'on se souvienne de les éviter à tout prix. (Il se redresse.) Eh bien, nous voilà quand même un peu plus avancés que ce matin.

Nous marquons tous notre approbation d'un hochement de tête, et c'est à ce moment précis que je remarque le silence. Notre canari, Wiress, a cessé de chanter.

Je n'hésite pas. J'encoche une flèche, je pivote sur moi-même et je découvre un Gloss ruisselant qui laisse Wiress glisser par terre, la gorge tranchée en un sourire écarlate. La pointe de ma flèche disparaît dans sa tempe droite. Dans

l'instant qu'il me faut pour recharger mon arc, Johanna a planté une hache dans la poitrine de Cashmere. Finnick détourne l'épieu que Brutus avait lancé sur Peeta et reçoit le couteau d'Enobaria dans la cuisse. Sans la Corne d'abondance qui leur a servi de refuge, ils seraient morts, les deux tributs du district Deux. Je m'élance à leur poursuite. Boum ! Boum ! Boum ! Le canon me confirme qu'il n'y a plus rien à faire pour Wiress, ni aucun besoin d'achever Gloss ou Cashmere. Mes alliés et moi faisons le tour de la corne, sur les traces de Brutus et d'Enobaria qui piquent un sprint vers la jungle le long d'une bande de sable.

Soudain, le sol se dérobe sous mes pieds et me projette sur le flanc. Le disque de sable sur lequel repose la Corne d'abondance se met à tourner, de plus en plus rapidement, et je vois la jungle défiler si vite que ma vue se brouille. Sentant la force centrifuge m'entraîner vers l'eau, je plante les mains et les pieds dans le sable et me cramponne de mon mieux au sol instable. Le sable qui vole en tous sens et la sensation de vertige m'obligent à fermer les yeux. Je ne peux rien faire à part m'agripper. Et puis, tout à coup, sans la moindre décélération, le sol cesse de tourner.

Nauséuse, du sable plein la bouche, je me relève lentement pour constater que mes compagnons sont dans le même état que moi. Finnick, Johanna et Peeta ont tenu bon. Les trois cadavres ont roulé dans l'eau.

Toute l'affaire, depuis le moment où Wiress a cessé de chanter jusqu'à maintenant, n'a pas dû prendre plus d'une minute ou deux. Nous restons assis là, le souffle court, à cracher du sable.

— Où est Volts ? demande Johanna.

Nous bondissons sur nos pieds. Une brève inspection de la Corne d'abondance confirme qu'il n'est plus là. Finnick le repère dans l'eau à une vingtaine de mètres, surnageant à grand-peine, et il plonge aussitôt pour le récupérer.

C'est alors que je me rappelle le fil, et l'importance qu'il avait à ses yeux. Je cherche autour de moi avec frénésie. Où est-il ? Je l'aperçois dans la main crispée de Wiress, loin dans l'eau. Mon estomac se noue à l'idée de ce qui m'attend.

— Couvrez-moi, dis-je aux autres.

J'abandonne mes armes pour courir sur la bande de sable la plus proche d'elle. Sans ralentir, je me jette à l'eau et commence à nager avec vigueur. Du coin de l'œil, je vois l'hovercraft apparaître au-dessus de nous et la griffe descendre pour emporter Wiress. Mais je ne m'arrête pas. Je continue à nager de toutes mes forces jusqu'à buter dans son cadavre. Je sors la tête et je respire un grand coup, en évitant tant bien que mal d'avaler l'eau rougie de sang qui s'étale autour de son cou. Elle flotte sur le dos, soutenue par sa ceinture, les yeux braqués sur le soleil implacable. Sans cesser de patauger, je lutte pour lui arracher le cylindre qu'elle serre encore jusque dans la mort. Je ne peux rien faire de plus sinon lui fermer les yeux, lui murmurer « adieu » et m'éloigner. Le temps pour moi de jeter la bobine de fil sur le sable et de me hisser hors de l'eau, son corps a disparu. Mais j'ai encore dans la bouche le goût de son sang mêlé à l'eau de mer.

Je regagne la Corne d'abondance. Finnick a ramené Beetee à demi noyé. Le pauvre est assis dans le sable, à souffler de l'eau de mer par les narines. Il a eu la présence d'esprit de tenir ses lunettes, de sorte qu'il y voit encore clair. Je dépose le cylindre sur ses genoux. Il est comme neuf, sans la moindre trace de sang. Beetee tire un bout de fil qu'il fait couler entre ses doigts. C'est la première fois que je vois un fil métallique pareil : couleur d'or pâle, et fin comme un cheveu. Je me demande quelle longueur il peut y en avoir dans ce cylindre. Probablement des kilomètres. Mais je ne pose pas la question, car je sais que Beetee pense à Wiress.

Je regarde les autres. Les expressions sont graves. À présent, Finnick, Johanna et Beetee ont tous perdu leur partenaire de district. Je marche jusqu'à Peeta, le serre dans mes bras, et pendant un moment nous demeurons tous silencieux.

— Fichons le camp de cet îlot pourri, finit par grommeler Johanna.

Ne reste plus que la question de nos armes, que nous avons conservées pour la plupart. Heureusement, les lianes sont solides par ici et j'ai conservé à ma ceinture le bec et le tube de pommade enveloppés dans le parachute. Finnick retire son maillot et l'attache autour de la blessure qu'Enobaria lui a

infligée à la cuisse ; la plaie n'est pas profonde. Comme Beetee pense pouvoir marcher, à condition que nous n'allions pas trop vite, je l'aide à se lever. Nous décidons de regagner la plage à 12 heures. Voilà qui devrait nous assurer plusieurs heures de tranquillité, loin de tout résidu de poison. Mais Peeta, Johanna et Finnick partent dans trois directions différentes.

— On a dit 12 heures, non ? s'étonne Peeta. C'est là où pointe le bout de la corne.

— Avant qu'ils nous fassent pivoter, rectifie Finnick. Je me basais plutôt sur la position du soleil.

— Le soleil t'indique seulement qu'il est 4 heures, Finnick, dis-je.

— Je crois que Katniss insinue que savoir l'heure ne veut pas nécessairement dire qu'on sait la trouver sur l'horloge, intervient Beetee. Ça donne simplement une vague idée de la direction. À moins de considérer qu'ils ont aussi fait pivoter le cercle extérieur de jungle.

En fait, ce que Katniss insinuait était beaucoup plus simple que ça. La théorie de Beetee dépasse largement ma vision des choses. Mais je hoche la tête d'un air entendu.

— Donc, n'importe lequel de ces rayons peut correspondre à 12 heures, dis-je.

Nous faisons le tour de la Corne d'abondance, en étudiant la jungle. Elle est d'une uniformité déconcertante. Je me souviens du grand arbre qui a reçu le premier éclair à minuit, mais chaque secteur en compte un similaire. Johanna voudrait se fier aux traces d'Enobaria et de Brutus, mais celles-ci ont été soufflées ou lavées par les eaux. Nous n'avons aucun moyen de déterminer où nous sommes.

— Je n'aurais pas dû mentionner cette histoire d'horloge, dis-je d'un ton amer. Maintenant, nous avons perdu même cet avantage.

— Ce n'est que temporaire, affirme Beetee. À 10 heures, la vague reviendra et nous remettra sur les rails.

— Oui, ils ne peuvent pas redessiner toute l'arène, renchérit Peeta.

— On s'en fiche, s'impatiente Johanna. Il fallait bien que tu nous expliques, sinon nous n'aurions jamais levé le camp,

abrutie. (Ironiquement, sa réponse, logique bien que méprisante, me reconforte un peu.) Allez, j'ai besoin d'eau. Quelqu'un a une préférence ?

Nous choisissons un rayon au hasard et l'empruntons, sans savoir vers quelle heure nous nous dirigeons. En atteignant la jungle, nous scrutons les sous-bois en tâchant de deviner ce qui nous y attend.

— Ça devrait être l'heure des singes. Et je n'en vois aucun dans les parages, déclare Peeta. Je vais mettre un arbre en perçe.

— Non, c'est mon tour, dit Finnick.

— Très bien, je couvre tes arrières.

— Katniss peut s'en occuper, intervient Johanna. Il faut surtout que tu nous dessines une nouvelle carte. L'autre a été emportée par les eaux.

Elle arrache une grande feuille plate à un arbre et la lui donne.

Un bref instant, je les soupçonne de vouloir nous séparer pour nous tuer. Mais ça ne tient pas. J'aurai l'avantage sur Finnick s'il est en train de percer un trou dans un arbre, et Peeta est beaucoup plus fort que Johanna. Je suis donc Finnick sur une quinzaine de mètres à l'intérieur de la jungle, où il repère un arbre et commence à attaquer l'écorce à coups de couteau.

En surveillant les environs, l'arc prêt, je n'arrive pas à me défaire de ce sentiment qu'il se produit quelque chose d'étrange autour de Peeta. Je me repasse mentalement tous les événements depuis le coup de gong, pour essayer de mettre le doigt sur ce qui me chiffonne. Finnick qui va chercher Peeta sur sa plaque métallique. Finnick qui ranime Peeta après que son cœur a cessé de battre. Mags qui se jette dans le brouillard mortel pour que Finnick puisse porter Peeta. La droguée du Six qui lui fait un rempart de son corps lors de l'attaque des singes. Le combat contre les carrières a été très bref, mais n'ai-je pas vu Finnick détourner l'épieu de Brutus qui visait Peeta, au risque de se prendre un couteau dans la cuisse ? Et maintenant, Johanna qui lui demande de dessiner une carte sur une feuille, ce qui, comme par hasard, lui évite de s'exposer dans la jungle... Le tableau paraît clair. Pour des raisons incompréhensibles,

certains s'appliquent à garder Peeta en vie, quitte à se sacrifier dans l'histoire.

J'en reste abasourdie. Primo, c'est à moi de le défendre. Secundo, ça n'a aucun sens. Un seul d'entre nous va s'en sortir. Alors pourquoi ont-ils choisi de protéger Peeta ? Qu'a bien pu leur raconter Haymitch, qu'a-t-il négocié avec eux pour les convaincre de placer sa survie au-dessus de la leur ?

Je sais pourquoi je tiens à sauver Peeta. Il est mon ami, et c'est ma façon de défier le Capitole, de m'opposer à ses Jeux abominables. Sans cela, quelles raisons pourrais-je avoir de le choisir, lui, plutôt que moi ? Il est courageux, mais nous avons tous dû l'être pour survivre aux Jeux. Il y a une grande bonté en lui, c'est incontestable, mais quand même... Soudain, je sais ce que Peeta peut accomplir bien mieux que n'importe lequel d'entre nous : se servir des mots. Il a balayé tous ses concurrents lors des deux interviews. Et c'est peut-être à cause de cette bienveillance qu'on sent chez lui qu'il a cette capacité à se mettre le public – non, le pays entier – dans la poche en quelques phrases bien tournées.

Je me rappelle avoir pensé que ce talent serait nécessaire au chef de notre révolution. Haymitch aurait-il réussi à persuader les autres que l'éloquence de Peeta aurait bien plus d'impact sur le Capitole que la force physique de n'importe lequel d'entre nous ? Je l'ignore. Ça me paraît tout de même exiger un sacrifice énorme de la part des autres tributs. De Johanna Mason, par exemple. Mais quelle autre explication peut-il y avoir à leur volonté commune de le préserver ?

— Alors, Katniss, ça vient, ce bec ? m'interpelle Finnick, me ramenant brutalement à la réalité.

Je détache le tube de métal de ma ceinture et le lui tends.

C'est à ce moment-là que j'entends le hurlement. À vous glacer le sang, tant il transpire la terreur et la souffrance. Et tellement familier. Je laisse tomber le bec, oublie où je me trouve et ce qui m'attend, pour ne plus songer qu'à la protéger. Je m'élance comme une furie en direction de ses cris, indifférente au danger, en arrachant les lianes et les feuilles sur mon passage, en fonçant à travers n'importe quel obstacle.

Pour rejoindre ma petite sœur.

« Où est-elle ? Que sont-ils en train de lui faire ? »

— Prim ! Prim !

Un autre hurlement de souffrance me répond.

« Comment est-elle arrivée là ? Que vient-elle fabriquer dans ces Jeux ? »

— Prim !

Je me griffe le visage et les bras aux lianes, je me prends les pieds dans des racines. Mais je me rapproche. Je suis tout près, à présent. La sueur qui dégouline le long de mon visage pique mes cicatrices. La respiration sifflante, je cherche mon souffle dans cet air moite dépourvu d'oxygène. Prim lâche un cri tellement affreux, tellement déchirant, que je ne veux même pas imaginer ce qui a pu le provoquer.

— Prim !

Je crève un dernier rideau de verdure et débouche dans une petite clairière. Le son se répète directement au-dessus de moi. Au-dessus ? Je rejette la tête en arrière. L'aurait-on hissée dans un arbre ? Je scrute désespérément le feuillage, en vain.

— Prim ? dis-je sur un ton implorant.

Je ne parviens pas à la voir. Un nouveau hurlement s'élève, clair comme du cristal, et cette fois on ne peut pas se méprendre sur sa source. Il sort du bec d'un petit oiseau noir à huppe perché sur une branche à plus de six mètres au-dessus de ma tête.

Un geai bavard.

C'est la première fois que j'en vois un – je les croyais disparus –, et je l'examine un instant en m'appuyant contre le tronc, la main sur mon point de côté. La mutation génétique, le précurseur, le père. Je lui superpose l'image mentale du geai moqueur, et oui, je peux voir comment le premier a pu engendrer l'autre. Il n'y a rien chez cet oiseau qui trahisse son origine artificielle. Rien, sinon les accents horriblement

humains de la voix de Prim qui jaillissent de son bec. Je le fais taire d'une flèche dans la gorge. L'oiseau tombe sur le sol. Je lui tords le cou pour faire bonne mesure. Puis je récupère ma flèche, et je jette cette bestiole répugnante à travers la jungle. Aucune sensation de faim ne pourrait me convaincre de la manger.

« Ce n'était pas réel, me dis-je. De la même manière que les faux loups de l'année dernière n'étaient pas vraiment les tributs morts. C'est juste un mauvais tour de ces sadiques de Juges. »

Finnick fait irruption dans la clairière. Il me trouve en train d'essuyer ma flèche avec de la mousse.

— Katniss ?

— Ça va. Je vais bien, dis-je, même si c'est un mensonge. J'ai cru entendre la voix de ma sœur, mais... Un cri strident m'interrompt. Ce n'est plus la voix de Prim ; on dirait celle d'une jeune femme. Je ne la reconnais pas. En revanche, son effet sur Finnick est immédiat. Son visage blêmit, et je peux voir ses pupilles se dilater de terreur.

— Finnick, attends ! lui dis-je en tendant le bras pour le rassurer. (Mais il s'élance déjà dans la jungle, à la recherche de la victime, comme je me suis élancée sans réfléchir à la recherche de Prim.) Finnick !

Je sais qu'il ne va pas s'arrêter ni attendre que je lui fournisse une explication rationnelle. Alors, il ne me reste plus qu'à lui emboîter le pas.

Il n'est pas difficile à suivre, malgré sa rapidité, car il laisse une piste très nette dans son sillage. Mais l'oiseau est à quelque six cents mètres de distance, plus haut sur la colline, et je suis à bout de souffle lorsque je le rattrape. Je le trouve en train de tourner en rond autour d'un arbre géant. Le tronc fait presque un mètre cinquante de diamètre et ses premières branches ne commencent pas à moins de sept mètres de hauteur. Les cris de la jeune femme parviennent du feuillage, mais le geai bavard reste invisible. Finnick hurle, lui aussi.

— Annie ! Annie !

Il est complètement paniqué, hermétique à mes arguments, si bien que je fais ce que j'aurais fait de toute manière. Je grimpe à un arbre voisin, localise le geai bavard et l'abat d'une

flèche. L'oiseau s'écrase aux pieds de Finnick. Celui-ci le ramasse, fait le lien dans son esprit, mais quand je me laisse glisser au sol pour le rejoindre il paraît plus désespéré que jamais.

— Tout va bien, Finnick. C'est juste un geai bavard. Un sale tour qu'on nous joue, lui dis-je. Ça n'a rien de réel. Ce n'est pas... ton Annie.

— Non, ce n'est pas elle. Par contre c'était bien sa voix. Les geais bavards sont de parfaits imitateurs. Mais pour les reproduire, il faut qu'ils les aient entendues crier, ces voix ! Katniss !

Je me sens blêmir à mon tour.

— Oh, Finnick, tu ne crois quand même pas que...

— Si. C'est exactement ce que je crois.

Je me représente Prim dans une pièce toute blanche, sanglée sur une table, pendant que des inconnus masqués en blouse lui arrachent ces hurlements. On est en train de la torturer, ou on l'a torturée, pour lui arracher ces cris. Mes genoux cèdent et je m'écroule par terre. Finnick s'efforce de me dire quelque chose que je n'entends pas. Ce que je finis par entendre, c'est un troisième oiseau quelque part sur ma gauche. Avec la voix de Gale cette fois-ci.

Finnick me retient par le bras.

— Non. Ce n'est pas lui. (Il m'entraîne dans la pente, en direction de la plage.) Fichons le camp d'ici !

Mais la voix de Gale est empreinte d'une telle souffrance que je ne peux m'empêcher de me débattre pour tenter de le rejoindre.

— Ce n'est pas lui, Katniss ! C'est une saleté de mutation génétique ! me crie Finnick. Viens !

Il me tire derrière lui, en me portant à moitié, jusqu'à ce que je finisse par me raisonner. Ce n'est qu'un geai bavard. Courir derrière lui ne va pas aider Gale. Ce qui ne change rien au fait que c'est bien la voix de Gale, et que quelqu'un, quelque part, l'a forcé à émettre ces sons atroces.

Je cesse pourtant de lutter contre Finnick, et, comme lors de la nuit du brouillard, je fuis ce que je ne peux pas combattre. Ce qui ne peut que me faire du mal. Sauf que là, c'est mon cœur et

non mon corps qui se désintègre. C'est sans doute une autre arme de l'horloge. Celle de 4 heures, j'imagine. Quand les aiguilles invisibles atteignent le quatre, les singes repartent à la niche et les geais bavards entrent en jeu. Finnick a raison : il ne nous reste plus qu'à ficher le camp d'ici. Même si rien de ce qu'Haymitch pourra nous envoyer au bout d'un parachute ne saura nous aider l'un ou l'autre à nous remettre des blessures infligées par ces oiseaux.

En voyant Peeta et Johanna debout à l'orée de la forêt, j'éprouve un mélange de soulagement et de colère. Pourquoi Peeta n'a-t-il pas volé à mon secours ? Pourquoi ne sont-ils pas venus nous aider ? À présent encore, il reste à distance, les mains levées, les paumes vers nous, en remuant les lèvres en silence. Pourquoi ?

Le mur est si transparent que Finnick et moi nous jetons droit dessus avant de rebondir sur le sol de la jungle. J'ai de la chance, j'ai reçu l'impact du choc sur l'épaule, alors que Finnick se l'est pris en pleine face. Son nez saigne abondamment. Voilà pourquoi Peeta, Johanna et même Beetee, qui secoue tristement la tête derrière eux, ne nous ont pas secourus. Une barrière invisible bloque l'accès à la plage. Ce n'est pas un champ de force. On peut toucher sa surface lisse et dure sans problème. Mais ni le couteau de Peeta ni la hache de Johanna n'ont réussi à l'entamer. Je sais, sans avoir besoin de vérifier sur plus de quelques mètres de chaque côté, qu'elle englobe la totalité du coin correspondant à la quatrième heure. Nous sommes faits comme des rats, piégés à l'intérieur jusqu'à la fin de l'heure.

Peeta plaque ses mains contre la surface et je pose les miennes de l'autre côté, comme si je pouvais le sentir à travers la paroi. Je vois remuer sa bouche mais je ne l'entends pas, je n'entends rien du tout en dehors de notre coin de jungle. J'essaie de lire sur ses lèvres, en vain ; je me contente donc de fixer son visage, en faisant de mon mieux pour garder mon sang-froid.

Puis les oiseaux commencent à s'approcher. Un à un. À se percher dans les branches environnantes. Et un concert de hurlements soigneusement orchestrés s'élève de leurs becs. Finnick capitule tout de suite : il se roule en boule par terre, les

deux mains sur les oreilles comme s'il cherchait à se broyer le crâne. J'essaie de résister un moment. Je vide mon carquois de flèches sur ces maudits piafs. Mais chaque oiseau que j'abats est remplacé par un autre. En fin de compte, j'abandonne à mon tour et me recroqueville à côté de Finnick en tâchant d'occulter les voix déchirantes de Prim, de Gale, de ma mère, de Madge, de Rory, de Vick ou même de Posy, la pauvre petite Posy...

Je prends conscience que l'épreuve est terminée quand les mains de Peeta se posent sur moi, me soulèvent du sol et m'emportent hors de la jungle. Je garde les yeux fermés, les mains sur les oreilles, incapable de détendre mes muscles. Peeta me serre dans ses bras en me berçant de paroles apaisantes, en me balançant doucement. Un long moment s'écoule avant que je me décontracte. Et quand j'y réussis enfin, je commence à trembler.

— Ce n'est rien, Katniss, me murmure-t-il.

— Tu n'as pas entendu leurs voix.

— J'ai entendu celle de Prim. Au tout début. Mais ce n'était pas elle. C'était un geai bavard.

— Si, c'était elle. Quelque part. Le geai bavard n'a fait qu'enregistrer sa voix.

— Ça, c'est ce qu'ils aimeraient te faire avaler, insiste-t-il. Comme l'année dernière, quand j'ai cru reconnaître les yeux de Glimmer sur cette mutation génétique. Sauf que ce n'étaient pas ses yeux. Pas plus qu'il ne s'agissait de la voix de Prim. Ou alors, sa voix récupérée dans une interview et déformée pour lui faire dire ce qu'ils voulaient.

— Non, ils l'ont torturée, dis-je. Elle est sans doute morte à l'heure qu'il est.

— Katniss, Prim n'est pas morte. Ils ne peuvent pas la tuer. Nous ne sommes pratiquement plus que huit. Et que se passe-t-il habituellement à ce moment-là ?

— Sept d'entre nous vont mourir, dis-je d'un ton désespéré.

— Non, chez nous. Que se passe-t-il quand les huit derniers tributs atteignent la phase finale des Jeux ? (Il me relève le menton pour m'obliger à le regarder. À croiser son regard.) Qu'arrive-t-il à ce moment-là ?

Sachant qu'il essaie de m'aider, je me force à réfléchir.

— Quand il n'en reste plus que huit ? dis-je. Ils passent dans les districts, interviewer les familles et les amis.

— Précisément, confirme Peeta. Les familles et les amis. Et comment feraient-ils s'ils avaient déjà tué tout le monde ?

— Ils ne pourraient pas ? dis-je d'une voix mal assurée.

— Eh non. C'est pour ça que je sais que Prim est encore en vie. Tu peux être sûre que c'est la première à laquelle ils tendront le micro.

Je voudrais le croire. De tout mon être. Mais ces voix...

— D'abord Prim. Et ensuite, ta mère. Ton cousin Gale. Puis Madge, continue Peeta. Ce n'était qu'un piège, Katniss. Un piège horrible. Mais dont nous sommes les seuls à pouvoir souffrir. C'est nous qui sommes dans l'arène. Pas nos proches.

— Tu en es sûr ?

— J'en suis convaincu, déclare Peeta.

J'hésite, sachant à quel point Peeta peut se montrer persuasif. Je me tourne vers Finnick et le découvre fasciné par Peeta, buvant ses paroles.

— Et toi, Finnick ? lui dis-je. Tu le crois aussi ?

— Il a peut-être raison. Je n'en sais rien, répond-il. Est-ce que c'est possible, Beetee ? De prendre la voix de quelqu'un et de la manipuler pour...

— Oh, oui. Ça n'a rien de sorcier, vous savez, nous assure Beetee. On apprend à faire ça à l'école.

— Bien sûr que Peeta a raison, intervient froidement Johanna. Le pays entier adore la petite sœur de Katniss. S'ils la tuaient, ils se retrouveraient avec un soulèvement sur les bras. Et ils ne veulent pas de ça. (Elle rejette la tête en arrière et se met à crier à tue-tête.) Hein ? Une rébellion générale à travers tout le pays ! Pas vrai, que vous ne voulez pas de ça ?

J'en reste bouche bée. Personne n'a jamais osé tenir des propos pareils dans les Jeux. Bien sûr, ils vont effacer ce que vient de dire Johanna, couper ses paroles au montage. Mais moi, je l'ai entendue et ne pourrai plus jamais la regarder de la même manière. Elle ne décrochera peut-être pas la médaille de la gentillesse, mais elle est sacrément gonflée. Ou bien elle est folle. Elle ramasse une coquille vide et se dirige vers la jungle.

— Je vais chercher à boire, annonce-t-elle.

Je la retiens par la main quand elle passe devant moi.

— Ne va pas là-dedans. Les oiseaux... Je me souviens alors que les geais ont dû partir, mais ça ne fait rien. Je ne veux voir aucun de nous pénétrer dans ce coin de forêt. Même pas elle.

— Ils ne peuvent rien contre moi. Je ne suis pas comme vous. Personne que j'aime ne m'attend chez moi, dit Johanna, en dégageant sa main d'une secousse impatiente.

Quand elle me ramène la coquille remplie d'eau, je la remercie d'un simple hochement de tête, sachant qu'elle détesterait entendre le moindre accent de pitié dans ma voix.

Pendant que Johanna repart chercher de l'eau et récupérer mes flèches, Beetee joue avec son fil et Finnick va se baigner. J'aurais bien besoin de me laver, moi aussi, mais je reste dans les bras de Peeta, encore trop secouée pour bouger.

— Qui ont-ils utilisé pour effrayer Finnick ? s'enquiert Peeta.

— Une jeune femme du nom d'Annie, dis-je.

— Sans doute Annie Cresta.

— Qui ça ?

— Annie Cresta. Celle pour qui Mags s'est portée volontaire, m'explique Peeta. Elle a gagné il y a cinq ans, je crois.

Ce qui remonte à l'été de la mort de mon père, quand j'ai dû commencer à nourrir ma famille, me battre bec et ongles contre la faim.

— Je ne me souviens pas beaucoup de ces Jeux-là. C'était l'année du tremblement de terre ?

— Oui. Annie est devenue folle en voyant son partenaire se faire décapiter. Elle a couru se cacher dans un coin. Un séisme a fait sauter un barrage et l'arène a été presque entièrement inondée. Elle a gagné parce qu'elle était la meilleure nageuse, raconte Peeta.

— Est-ce que ça s'est arrangé, après ? Dans sa tête, je veux dire ?

— Aucune idée. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais revue aux Jeux. Mais elle n'avait pas l'air vraiment bien pendant la Moisson, cette année.

« Ainsi donc, voilà le grand amour de Finnick, me dis-je. Non pas l'une de ses belles adoratrices du Capitole, mais une pauvre folle de son district. »

Un coup de canon nous ramène tous sur la plage. Un hovercraft apparaît au-dessus de la zone de 6 à 7 heures. Nous observons la griffe descendre à cinq reprises pour récupérer les morceaux d'un corps déchiqueté. Impossible de savoir de qui il s'agit. Quant à ce qui se produit à 6 heures, je préfère ne pas y penser.

Peeta dessine une nouvelle carte sur sa feuille, en ajoutant « GB » pour geais bavards dans le quatrième coin. Dans celui où nous avons vu ramasser le tribut en petits morceaux, il inscrit simplement « carnage ». Nous savons désormais à quoi nous attendre dans sept des douze heures. Et s'il faut retirer un point positif de l'attaque des geais bavards, c'est que nous savons désormais où nous situer sur l'horloge.

Finnick tisse un nouveau récipient à eau ainsi qu'un filet de pêche. Je pique une tête dans les vagues, puis m'enduis de pommade. Après quoi je m'assois au bord de l'eau et je me mets à vider les poissons attrapés par Finnick tout en contemplant le soleil descendre à l'horizon. La lune se lève déjà, plongeant l'arène dans un crépuscule étrange. Nous sommes sur le point d'entamer notre dîner de poisson cru quand l'hymne retentit. Et les visages défilent... Cashmere. Gloss. Wiress. Mags. La femme du district Cinq. La droguée qui s'est sacrifiée pour Peeta. Blight. L'homme du Dix.

Huit morts. Plus huit le premier soir. Les deux tiers d'entre nous, fauchés en un jour et demi. C'est sûrement un record.

— Ils n'y vont pas de main morte, cette année, grommelle Johanna.

— Qui reste-t-il ? À part nous et le district Deux ? demande Finnick.

— Chaff, répond Peeta sans avoir à se creuser la cervelle.

Peut-être le gardait-il à l'esprit à cause d'Haymitch.

Un parachute descend vers nous, porteur d'une pile de petits pains carrés.

— Ceux-là viennent de chez vous, Beetee, pas vrai ? s'enquiert Peeta.

— Oui, du district Trois, confirme Beetee. Combien y en a-t-il ?

Finnick les compte, en les retournant un à un avant de les aligner soigneusement. J'ignore ce qu'il a avec le pain, mais l'intérêt qu'il lui porte tourne à l'obsession.

— Vingt-quatre, annonce-t-il.

— Deux douzaines tout rond, donc ? dit Beetee.

— Pas un de plus, pas un de moins, confirme Finnick. Comment va-t-on les partager ?

— Prenons-en trois chacun, ceux qui seront encore en vie au petit déjeuner n'auront qu'à se répartir le reste, suggère Johanna.

Nous attendons que la vague géante ait balayé le secteur de 10 heures, que l'eau se soit retirée, puis descendons sur la plage pour dresser le camp. En théorie, nous devrions avoir douze heures de tranquillité devant nous. Des cliquètements inquiétants, sans doute produits par je ne sais quel insecte redoutable, nous parviennent du secteur de 12 heures. Mais leur source, quelle qu'elle soit, reste confinée dans la jungle. Nous évitons tout de même la portion de plage correspondante, au cas où les insectes n'attendraient que ça pour s'y ruer en masse.

Je ne sais pas comment fait Johanna pour tenir encore debout. Elle n'a dormi qu'une heure depuis le début des Jeux. Peeta et moi nous portons volontaires pour prendre la première garde, parce que nous sommes les plus reposés et aussi parce que nous voulons un peu d'intimité. Les autres s'endorment aussitôt, quoique le sommeil de Finnick soit agité. De temps en temps, je l'entends murmurer le nom d'Annie.

Peeta et moi nous asseyons sur le sable humide, tournés dans deux directions opposées, mon épaule et ma hanche droites pressées contre les siennes. Je surveille l'eau et, lui, la jungle. C'est mieux ainsi ; je suis encore hantée par les voix des geais bavards, que, malheureusement, le crissement des insectes ne parvient pas à noyer. Au bout d'un moment, je pose ma tête contre son épaule. Sa main s'enfonce dans mes cheveux.

— Katniss, dit-il doucement, ça ne sert à rien de faire semblant d'ignorer ce que l'autre essaie de faire.

J'imagine que non, en effet, mais ça ne sert à rien d'en discuter, non plus. Enfin, pour nous, en tout cas. Les

spectateurs du Capitole sont probablement rivés à leur écran afin de ne pas perdre une miette de nos paroles.

— Je ne sais pas quel genre d'accord tu crois avoir conclu avec Haymitch, mais tu dois savoir qu'il m'a fait une promesse à moi aussi. (Bien sûr que je le sais. Il est convenu avec Peeta qu'ils me garderaient en vie afin d'endormir ses soupçons.) On peut donc considérer qu'il a menti à l'un d'entre nous.

Voilà qui retient mon attention. Un double accord, une double promesse, Haymitch étant le seul à savoir lequel est le bon. Je lève la tête et regarde Peeta dans les yeux.

— Pourquoi me dire tout ça maintenant ?

— Pour que tu n'oublies pas que nos situations ne sont pas les mêmes. Si tu meurs, et que je m'en sorte, il n'y aura pas de vie pour moi au district Douze. Tu es toute ma vie, m'assure-t-il. Je ne pourrai jamais plus être heureux. (Je fais mine de protester, mais il pose un doigt sur mes lèvres.) Pour toi, c'est différent. Je ne dis pas que ce serait facile. Mais il y a d'autres personnes prêtes à remplir ta vie.

Peeta soulève le disque d'or qu'il porte en médaillon autour du cou. Il l'élève dans la clarté lunaire afin de me montrer le geai moqueur. Puis son pouce presse un minuscule bouton qui m'avait échappé jusque-là, et le médaillon s'ouvre. Il n'est pas massif, contrairement à ce que je croyais, mais creux. Et il contient deux photos. Celle de droite montre ma mère et Prim, en train de rire. Et celle de gauche, Gale. Qui sourit.

Rien au monde n'aurait pu mieux me toucher que ces trois visages. Après ce que j'ai entendu cet après-midi... c'est l'arme parfaite.

— Ta famille a besoin de toi, Katniss, dit Peeta.

Ma famille. Ma mère. Ma sœur. Et mon soi-disant cousin Gale. Mais, dans le discours de Peeta, il est clair que Gale fait partie de ma famille. Ou le fera un jour, si je m'en sors. Parce que je l'épouserai. Ainsi Peeta prétend m'offrir sa vie et Gale dans un seul et même paquet cadeau. Me faire savoir que je n'aurais jamais dû en douter. Tout. Peeta veut que je lui prenne tout.

Je m'attends à ce qu'il mentionne également le bébé, devant les caméras, mais il s'abstient. Je sais ainsi qu'il n'est pas en

train de jouer la comédie pour les Jeux. Que ses sentiments sont sincères.

— Alors que personne n’a besoin de moi, dit-il.

Il n’y a aucun auto-apitoiement là-dedans. C’est vrai que sa famille n’a pas besoin de lui. Elle le pleurera, bien sûr, ainsi qu’une poignée d’amis. Mais la vie continuera. Pour Haymitch également, grâce à l’alcool. La seule personne qui ne s’en remettra pas si Peeta meurt, c’est moi.

— Si, moi, dis-je. J’ai besoin de toi.

Il paraît troublé, prend sa respiration comme pour se lancer dans un long discours. Ce n’est pas bon, pas bon du tout, car il va me parler de Prim, de ma mère, tout ça, ce qui va encore m’embrouiller les idées. Alors, avant qu’il ne dise un mot de plus, je lui ferme les lèvres par un baiser.

Voilà que ça me reprend. Cette chose que j’ai déjà éprouvée une fois. L’an dernier, dans la grotte, quand j’essayais de convaincre Haymitch de nous envoyer à manger. J’ai embrassé Peeta un millier de fois au cours de ces Jeux et par la suite. Mais un seul de ces baisers m’a profondément remuée. Un seul m’a donné envie d’en avoir d’autres. Seulement, ma blessure à la tête s’était mise à saigner et m’avait obligée à m’allonger.

Cette fois-ci, rien ne vient nous interrompre. Et après quelques tentatives Peeta renonce à parler. Une sensation de chaleur me gagne, part de ma poitrine et se répand à travers mon corps, le long de mes bras, de mes jambes, dans tout mon être. Loin de me satisfaire, ce baiser accroît mon désir. Moi qui me croyais une experte en matière de faim, je découvre là un appétit d’un genre nouveau.

Le premier coup de tonnerre – celui de l’éclair qui frappe le grand arbre à minuit – nous ramène à la réalité. Il réveille également Finnick, qui se redresse brusquement avec un grand cri. Je vois ses doigts creuser dans le sable comme pour s’assurer qu’il est sorti de son cauchemar.

— Je n’arrive plus à dormir, nous dit-il. Je vais remplacer l’un de vous deux. (C’est alors seulement qu’il remarque nos expressions, la manière dont nous sommes lovés dans les bras l’un de l’autre.) Ou peut-être les deux. Je peux monter la garde tout seul.

Mais Peeta ne veut pas en entendre parler.

— C'est trop dangereux, objecte-t-il. Je ne suis pas fatigué. Va te coucher, Katniss.

Je ne proteste pas. J'ai besoin de sommeil si je veux être en état de le protéger. Je le laisse me raccompagner au milieu des autres. Il me passe son médaillon autour du cou, puis pose la main sur mon ventre.

— Tu seras une mère formidable, tu sais, me dit-il.

Il m'embrasse une dernière fois puis retourne auprès de Finnick.

Sa référence au bébé m'indique que notre petit intermède privé est terminé. Qu'il a conscience que le public doit se demander pourquoi il n'a pas utilisé le meilleur argument de son arsenal. Que les sponsors doivent être caressés dans le sens du poil.

Mais, en m'étendant sur le sable, je me demande s'il n'y aurait pas davantage dans cette remarque. Une façon de me rappeler que je pourrais avoir des enfants avec Gale ? Si c'est ça, Peeta fait erreur. Parce que, d'une part, ça n'a jamais fait partie de mes projets. Et d'autre part, si l'un d'entre nous doit devenir parent, il est évident que c'est lui.

En sombrant dans le sommeil, j'essaie de m'imaginer un monde sans Jeux, sans Capitole. Un endroit pareil à la prairie de la berceuse que j'ai chantée pour Rue quand elle est morte. Où l'enfant de Peeta grandirait sain et sauf.

À mon réveil, j'éprouve une brève sensation de bonheur en pensant à Peeta. Bien sûr, le bonheur est une absurdité totale à ce stade : au train où vont les choses, je serai morte avant deux jours. Et seulement dans le meilleur des scénarios, si je parviens à éliminer la concurrence, et moi-même, pour faire couronner Peeta vainqueur des Jeux de l'Expiation. Malgré tout, cette sensation est si inattendue et si délicieuse que je m'y accroche, ne serait-ce que pour quelques instants, avant que la morsure du sable et du soleil sur ma peau à vif ne me ramène à la réalité.

Les autres sont déjà levés et regardent un parachute atterrir. Je les rejoins à temps pour une nouvelle distribution de pains, identiques à ceux que nous avons reçus hier soir. Vingt-quatre petits pains du district Trois. Ça nous en fait trente-trois en tout. Chacun de nous en prend cinq, ce qui nous laisse une réserve de huit pains. Personne ne le dit, mais ils se diviseront à merveille après le prochain décès. En plein jour, les plaisanteries concernant ceux qui seront encore en vie pour les manger semblent avoir perdu tout leur sel.

Combien de temps pouvons-nous respecter cette alliance ? Je ne crois pas qu'aucun de nous s'attendait à voir le nombre des tributs décroître aussi rapidement. Et si je me trompais à propos des autres et de Peeta ? S'ils n'avaient pas cherché à le protéger, si tout ça n'était qu'un enchaînement de coïncidences, ou une stratégie pour gagner notre confiance et faire de nous des proies faciles ? Et si, en réalité, je ne comprenais rien à ce qui se passe ? Non, ça, c'est une certitude. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Ce qui signifie qu'il est grand temps de décamper, Peeta et moi.

Je m'assieds sur le sable avec Peeta pour manger mes petits pains. J'ignore pourquoi, mais j'ai un peu de mal à le regarder en face. Peut-être à cause de ces baisers d'hier soir, même si le fait de l'embrasser n'a rien de nouveau en soi. Je ne suis même

pas certaine qu'il ait ressenti la moindre différence. Peut-être est-ce parce qu'il nous reste peu de temps ; et aussi, parce que nous travaillons l'un contre l'autre en ce qui concerne le choix du vainqueur de ces Jeux.

Après avoir mangé, je le prends par la main et l'entraîne dans l'eau.

— Viens. Je vais t'apprendre à nager.

J'ai besoin de lui parler en privé pour discuter d'une rupture de l'alliance. Ce sera un moment délicat, car dès que les autres auront réalisé ce qui se passe, nous deviendrons des cibles.

Si je voulais vraiment lui apprendre à nager, je lui ferais ôter sa ceinture-bouée, mais quelle importance à présent ? Je me contente de lui montrer les mouvements de base et le laisse s'entraîner dans l'eau à hauteur de la taille. Au début, Johanna nous surveille du coin de l'œil, mais son intérêt s'émousse rapidement et elle s'allonge pour faire une sieste. Finnick s'occupe encore à tresser un nouveau filet, et Beetee joue avec son fil. C'est le moment ou jamais.

Pendant que Peeta barbotait, j'ai fait une découverte. Les croûtes de mes cicatrices sont en train de se détacher. En me frottant doucement le bras avec une poignée de sable, j'arrive à les enlever sans difficulté, dévoilant la peau neuve par-dessous. J'interromps l'entraînement de Peeta pour lui montrer comment se débarrasser de ces croûtes qui nous démangent et, pendant que nous nous frottons l'un l'autre, j'aborde la question de notre fuite.

— Écoute, on n'est plus que huit, dis-je en chuchotant, même si les autres sont trop loin pour nous entendre. Je crois qu'il est temps de fausser compagnie à nos alliés.

Peeta hoche la tête, et je vois qu'il réfléchit à ma proposition. Qu'il pèse le pour et le contre.

— Je vais te dire, me souffle-t-il. Restons avec eux jusqu'à la mort de Brutus et d'Enobaria. Beetee est en train de leur préparer un petit piège de son invention. Ensuite, promis, on disparaît dans la nature.

Je ne suis pas entièrement convaincue. Mais si nous partons maintenant, nous aurons deux groupes d'adversaires contre nous. Peut-être trois, car qui sait ce que nous réserve Chaff ?

Sans compter les dangers de l'horloge. Par ailleurs, je dois songer à Beetee. Johanna ne l'a épargné que pour moi. On peut être certains qu'elle le tuera aussitôt après notre départ. Et puis, je me souviens : je ne peux pas protéger Beetee. Il ne peut y avoir qu'un seul vainqueur, et il faut que ce soit Peeta. Je dois l'accepter. Sa survie doit constituer mon seul souci.

— Très bien, dis-je. On reste jusqu'à la mort des carrières. Mais ensuite, au revoir tout le monde ! (Je me retourne pour faire signe à Finnick.) Hé, Finnick, viens voir un peu par ici ! On a trouvé le moyen que tu redeviennes un beau gosse !

Nous nous débarrassons de nos croûtes, en nous frottant le dos les uns les autres, et nous en sortons aussi roses que le ciel. Nous nous appliquons une dernière couche de pommade. En effet, la peau neuve semble un peu fragile pour être exposée au soleil. Le résultat paraît moins affreux sur une peau lisse et fera un bon camouflage dans la jungle.

Beetee nous appelle. Apparemment, ces heures passées à jouer avec son fil lui ont bel et bien permis d'élaborer un plan.

— Je pense que nous sommes tous d'accord pour convenir que notre prochaine étape consiste à nous débarrasser de Brutus et d'Enobaria, déclare-t-il d'une voix douce. Je doute qu'ils nous attaquent de front, maintenant qu'ils sont en infériorité numérique. On pourrait essayer de retrouver leur piste, je suppose, mais ce serait à la fois dangereux et fatigant.

— Vous croyez qu'ils ont compris le fonctionnement de l'horloge ? dis-je.

— Si ce n'est pas déjà fait, ils ne tarderont pas à le saisir. Peut-être pas de manière aussi précise que nous. Mais ils savent sûrement que certaines attaques ont lieu dans certaines zones, et qu'elles se répètent en boucle. Par ailleurs, ils ont forcément remarqué que notre dernier combat a été interrompu par une intervention des Juges. Nous savons que c'était une manière de nous désorienter, mais eux doivent se demander ce qui s'est passé, et ça aussi, ça peut les aider à réaliser que l'arène est une horloge, dit Beetee. Alors, à mon avis, le mieux serait de leur tendre un piège.

— Attendez, je vais réveiller Johanna, nous dit Finnick. Elle serait furieuse si elle apprenait qu'on l'a tenue à l'écart d'une chose aussi importante.

— Oh non, je maugrée.

Elle est toujours furieuse, de toute façon. Mais je ne le retiens pas, car je réagirais comme elle si on m'excluait d'un plan à ce stade.

Une fois qu'elle nous a rejoints, Beetee nous fait reculer un peu de manière à pouvoir dessiner sur le sable. Il trace un disque grossier qu'il divise en douze coins. C'est l'arène, restituée non pas avec la précision artistique de Peeta mais plutôt avec la désinvolture d'un homme déterminé.

— Si vous étiez Brutus ou Enobaria, où vous sentiriez-vous le plus en sécurité ? demande Beetee.

Il n'y a aucune condescendance dans sa voix, mais je ne peux m'empêcher de penser à un gentil professeur qui fait la leçon à ses élèves. C'est peut-être à cause de la différence d'âge, ou simplement parce que Beetee est mille fois plus intelligent que nous tous.

— Là où nous sommes en ce moment, répond Peeta. Sur la plage. C'est l'endroit le moins dangereux.

— Alors, pourquoi ne sont-ils pas sur la plage ?

— À cause de nous, répond Johanna avec impatience.

— Exactement. Parce que nous occupons le terrain. Alors, où iriez-vous à leur place ?

Je songe à la jungle et à ses dangers mortels, à la plage occupée...

— Moi, je me cacherais à la lisière de la jungle, dis-je. De façon à pouvoir m'échapper en cas d'attaque. Tout en gardant un œil sur nous.

— Pour pouvoir manger, aussi, ajoute Finnick. La jungle est pleine de créatures et de plantes étranges. Mais, en nous observant, tu saurais que les fruits de mer sont comestibles.

Beetee nous sourit comme si nous avions répondu à ses attentes.

— Oui, très bien. Vous avez tout à fait raison. C'est pourquoi je vous propose de passer à l'action à 12 heures. Qu'arrive-t-il précisément à midi et à minuit ?

— La foudre s'abat sur le grand arbre, dis-je.

— Oui. Alors, le plan, explique Beete, c'est qu'entre midi et minuit nous attachions mon fil à cet arbre et le déroulions jusque dans l'eau salée, qui bien sûr est hautement conductrice. Quand l'éclair frappera, l'électricité voyagera à travers le fil et se répandra dans l'eau de mer mais aussi sur la plage, encore humide après le passage de la vague de 10 heures. Quiconque sera en contact avec l'une ou l'autre de ces surfaces à ce moment-là se retrouvera électrocuté.

Une longue pause s'ensuit, durant laquelle nous digérons le plan de Beete. Il me paraît quelque peu fantaisiste, voire franchement irréalisable. Mais pourquoi ? J'ai tendu des milliers de collets. Au fond, celui-ci n'est qu'un collet plus grand avec une composante scientifique, non ? A-t-il une chance de fonctionner ? Comment le saurions-nous, nous qui sommes formés à la pêche, à l'exploitation forestière, à l'extraction du charbon ? Que connaissons-nous de la domestication des forces naturelles ?

Peeta se hasarde à poser une question.

— Votre fil est-il assez résistant pour conduire une décharge pareille, Beete ? Il a l'air si fragile. Il ne risque pas de fondre ?

— Oh, si, bien sûr. Mais seulement après le passage du courant. Il agira comme une sorte de fusible géant, si tu veux. Sauf qu'il aura laissé passer la foudre, explique Beete.

— Comment peux-tu le savoir ? demande Johanna, perplexe.

— Parce que c'est moi qui l'ai inventé, rétorque Beete, légèrement surpris. Ce n'est pas un fil ordinaire. Pas plus que la foudre qu'on a ici, ou même l'arbre. Tu connais les arbres mieux que nous, Johanna. Tu ne crois pas qu'il devrait être détruit depuis longtemps ?

— Si, concède Johanna de mauvaise grâce.

— Ne vous en faites pas pour le fil, il fonctionnera exactement comme prévu, nous assure Beete.

— Et nous, où serons-nous pendant ce temps-là ? s'enquiert Finnick.

— Suffisamment loin dans la jungle pour ne courir aucun risque, répond Beete.

— Les carrières ne risqueront rien non plus, à moins de se trouver très près de l'eau, fais-je observer.

— C'est vrai.

— Par contre, les poissons seront tous cuits à point, plaisante Peeta.

— Probablement un peu grillés, corrige Beetee. Il faudra sans doute tirer un trait sur cette source de nourriture. Mais tu en as trouvé d'autres dans la jungle, pas vrai, Katniss ?

— Oui. Des noix et des rats, dis-je. Et puis, il y a toujours les sponsors.

— Bon. Dans ce cas, ça ne devrait pas poser de problème, conclut Beetee. Mais comme nous sommes alliés et que ce projet va réclamer la participation de tout le monde, c'est à vous de décider si nous tentons le coup ou non.

Nous sommes des élèves devant leur professeur. Incapables d'opposer un argument valable à sa théorie, hormis les craintes les plus élémentaires. Lesquelles, pour la plupart, n'ont rien à voir avec son plan. J'embrasse du regard les visages déconcertés qui m'entourent.

— Pourquoi pas ? dis-je. Si ça rate, tant pis. Si ça marche, nous avons une bonne chance de les tuer. Et même si nous ne faisons qu'éliminer une source de nourriture, ce sera toujours ça de moins pour Brutus et Enobaria.

— Tentons le coup, déclare Peeta. Katniss a raison.

Finnick se tourne vers Johanna et hausse les sourcils. Il ne dira pas oui sans elle.

— Très bien, soupire-t-elle enfin. C'est toujours mieux que de les traquer à travers la jungle. Et ça m'étonnerait qu'ils devinent notre plan, vu que nous arrivons à peine à le comprendre nous-mêmes.

Beetee souhaite inspecter l'arbre à foudre avant de procéder à ses branchements. Si l'on en juge par le soleil, il doit être à peu près 9 heures du matin. Nous allons devoir bientôt quitter la plage, de toute manière. Nous levons donc le camp, longeons la plage jusqu'au secteur de la foudre, puis nous enfonçons dans la jungle. Comme Beetee est encore trop faible pour grimper la pente tout seul, Finnick et Peeta se relaient pour le porter. Je laisse Johanna prendre la tête. Pour remonter tout droit jusqu'à

l'arbre, elle devrait s'en sortir. Par ailleurs, je peux faire beaucoup plus de dégâts avec un carquois rempli de flèches qu'elle avec ses deux haches. Il me paraît donc préférable de fermer la marche.

L'air épais, chaud et humide me pèse. Il ne nous a laissé aucun répit depuis le début des Jeux. Je voudrais bien qu'Haymitch cesse de nous envoyer ces pains du district Trois pour nous parachuter plutôt une autre miche du district Quatre, parce que j'ai sué à seaux ces deux derniers jours et que, malgré le poisson que j'ai mangé, mon corps réclame du sel. Je ne refuserais pas un peu de glace, non plus. Ou un grand verre d'eau froide. C'est déjà bien que les arbres nous fournissent de quoi boire, mais le liquide extrait a la même température que l'eau de mer et l'air : nous marinons tous dans notre jus.

À l'approche de l'arbre, Finnick suggère de me laisser passer devant.

— Katniss entend le champ de force, explique-t-il à Beetee et Johanna.

— Elle l'entend ? s'étonne Beetee.

— Seulement avec l'oreille que le Capitole m'a réparée, dis-je.

Qui est-ce qui ne risque pas de tomber dans le panneau ? Beetee. Il se souvient certainement de m'avoir appris à reconnaître les champs de force, et leur bruit est sans doute indétectable de toute manière. Mais il accepte l'explication sans sourciller.

— Dans ce cas, qu'elle passe en tête, bien sûr, dit-il en s'arrêtant pour essuyer ses lunettes. Il ne faut pas plaisanter avec les champs de force.

Impossible de rater l'arbre à foudre, qui se dresse loin au-dessus de tous les autres. Je trouve une grappe de noix et je fais patienter les autres pendant que je progresse lentement sur la pente, en jetant les noix devant moi. Je repère le champ de force presque aussitôt, avant même que ma première noix ne le touche, parce qu'il n'est plus qu'à une quinzaine de mètres. En scrutant les frondaisons, j'ai aperçu le carré flou en hauteur, sur ma droite. Je jette une noix devant moi et un grésillement me confirme que j'ai vu juste.

— Restez en dessous de l'arbre à foudre, dis-je aux autres.

Nous nous répartissons les tâches. Finnick garde Beetee pendant qu'il examine l'arbre, Johanna va chercher de l'eau, Peeta ramasse des noix et je pars chasser dans les environs. Les rats arboricoles ne semblent pas craindre l'homme, si bien que j'en abats trois sans aucun mal. Le grondement de la vague de 10 heures m'indique l'heure, et je rejoins les autres pour préparer mes prises. Ensuite, je trace une ligne dans le sol à un mètre du champ de force en guise de rappel, et Peeta et moi nous installons devant pour faire griller des noix et des cubes de viande de rat.

Beetee continue à s'affairer autour de l'arbre, à bricoler, à prendre des mesures. Une fois, il arrache un morceau d'écorce, nous rejoint et le jette contre le champ de force. Le morceau rebondit et retombe à nos pieds en rougeoyant. Il retrouve sa couleur d'origine en quelques instants.

— Voilà, ça explique bien des choses, déclare Beetee.

Je regarde Peeta et me mords la lèvre pour ne pas rire, car ça n'explique absolument rien pour personne en dehors de lui.

C'est à peu près à ce moment-là que nous entendons les cliquètements dans le secteur voisin. Ça signifie qu'il est 11 heures. Le bruit est beaucoup plus intense dans la jungle que la nuit dernière sur la plage. Tout le monde tend l'oreille.

— Ce n'est pas un bruit mécanique, décide Beetee.

— Je pencherais plutôt pour des insectes, dis-je. Des scarabées, peut-être.

— Ou des bestioles avec des pinces, suggère Finnick.

Le bruit s'amplifie, comme si nos messes basses avaient alerté sa source de la présence de chair fraîche à proximité. Quelle que soit cette source, je parie qu'elle pourrait nous ronger jusqu'à l'os en quelques secondes.

— Ne traînons pas ici, dit Johanna. Il nous reste moins d'une heure avant que la foudre ne commence à tomber.

Nous n'allons pas très loin, cependant. Nous nous contentons de rejoindre le même arbre dans le secteur de la pluie de sang. Nous mangeons sur le pouce, accroupis par terre, en attendant l'éclair qui donnera le signal de midi. À la demande de Beetee, je grimpe au-dessus de la voûte des feuilles

dès que les cliquètements commencent à s'estomper. Quand l'éclair frappe, il est aveuglant, malgré le soleil éclatant. Il enveloppe l'arbre, le chauffe à blanc et fait crépiter l'air environnant. Je redescends raconter ce que j'ai vu à Beetee, qui semble se satisfaire de mon rapport, même si mes propos sont loin d'être scientifiques.

Nous suivons un chemin sinueux pour regagner la plage de 10 heures. Le sable est lisse, mouillé, nettoyé par la vague récente. Beetee nous donne quartier libre pour l'après-midi pendant qu'il travaille avec son fil. Comme c'est son arme et que nous n'avons pas d'autre choix que de nous en remettre à lui, nous éprouvons la sensation étrange de quitter l'école de bonne heure. Au début, nous faisons la sieste à tour de rôle à l'orée de la jungle, mais, en fin d'après-midi, nous sommes tous réveillés et excités. Nous décidons, comme ce sera peut-être la dernière occasion que nous aurons, de nous offrir un festin de fruits de mer. Sous la direction de Finnick, nous pêchons du poisson, ramassons des coquillages et plongeons même à la recherche d'huîtres. C'est la partie que je préfère, même si je ne suis pas vraiment une grande amatrice d'huîtres. Je n'en ai goûté qu'une fois, au Capitole, et j'ai trouvé ça trop gluant pour moi. Mais j'adore nager dans les profondeurs, j'ai l'impression de m'enfoncer dans un autre monde. L'eau est limpide ; des bancs de poissons multicolores et d'étranges fleurs marines décorent le fond sablonneux.

Johanna monte la garde pendant que Finnick, Peeta et moi nettoyons le produit de notre pêche. Peeta vient d'ouvrir une huître quand je l'entends s'esclaffer.

— Hé, regardez-moi ça ! (Il brandit une perle brillante, parfaite, de la taille d'un petit pois.) Tu savais que si on applique une pression suffisante sur le charbon, il se transforme en perle ? demande-t-il à Finnick.

— N'importe quoi, rétorque Finnick.

Mais je souris, en me rappelant que c'est ainsi qu'Effie Trinket nous avait présentés aux gens du Capitole l'année dernière, alors que personne ne nous connaissait. Comme du charbon changé en perles par la valeur de notre existence. La beauté qui naît de la souffrance.

Peeta va rincer la perle dans l'eau avant de me l'offrir.

— Pour toi, me dit-il.

Je la tiens au creux de ma paume, et j'examine sa surface iridescente au soleil. Oui, je vais la garder. Je vais la garder sur moi pour les quelques heures qui me restent à vivre. Ce sera l'ultime cadeau de Peeta. Le seul que je puisse accepter. Il me donnera peut-être de la force au tout dernier moment.

— Merci, dis-je en refermant le poing dessus.

Je fixe froidement les yeux bleus de celui qui est désormais mon pire ennemi, qui voudrait me garder en vie au prix de sa propre existence. Et je me promets de faire capoter son plan.

Le rire s'éteint dans ces yeux qui me scrutent avec intensité. J'ai l'impression qu'ils lisent dans mes pensées.

— Le coup du médaillon, ça a échoué, pas vrai ? me dit Peeta. (Même si Finnick est juste là. Même si tout le monde peut nous entendre.) Katniss ?

— Non, ça a marché, dis-je.

— Mais pas comme je l'aurais souhaité.

Il détourne les yeux. Après cela, il ne regarde plus que les huîtres.

Nous sommes sur le point d'attaquer notre festin quand un parachute nous largue de quoi l'agrémenter. Un petit pot de sauce rouge épicée ainsi qu'une nouvelle fournée de petits pains du district Trois. Finnick, bien sûr, se met immédiatement à les compter.

— Vingt-quatre, encore une fois, annonce-t-il.

Soit trente-deux petits pains en tout. Nous en prenons donc cinq chacun, ce qui en laisse sept, qui ne pourront jamais être partagés équitablement. C'est du pain pour une seule personne.

Le poisson est délicieusement salé, les coquillages succulents. Même les huîtres sont un régal grâce à la sauce. Nous nous goinfrons jusqu'à ce que personne ne puisse plus rien avaler, et il y a encore des restes. Comme ils ne se garderont pas, nous les rejetons à l'eau pour éviter que les carrières ne viennent en profiter après notre départ. Personne ne se soucie des coquilles. La vague se chargera de les emporter.

Il ne nous reste plus qu'à attendre. Peeta et moi nous asseyons au bord de l'eau, main dans la main, sans un mot. Son

petit discours de la nuit dernière ne m'a pas convaincue, et rien de ce que je pourrais dire ne le fera changer d'avis. Le temps des cadeaux est terminé.

J'ai toujours sa perle, cependant, enveloppée dans le parachute à ma ceinture, avec le bec et la pommade. J'espère qu'on la renverra avec moi au district Douze.

Je suis sûre que ma mère et Prim penseront à la rendre à Peeta avant mon enterrement.

L'hymne retentit, mais, ce soir, aucun visage ne s'affiche dans le ciel. Le public doit s'impatienter, réclamer du sang. Le piège de Beetee semble assez prometteur, néanmoins, pour que les Juges n'aient pas déclenché de nouvelles attaques. Peut-être sont-ils curieux de voir s'il va fonctionner.

Quand Finnick et moi jugeons qu'il est 9 heures, nous quittons notre campement jonché de coquilles vides, gagnons la plage de 12 heures et entamons en silence la montée jusqu'à l'arbre à foudre, éclairés par la lune. Nos estomacs repus ralentissent notre marche. Je commence à regretter ma dernière douzaine d'huîtres.

Beetee demande à Finnick de l'aider, tandis que les autres montent la garde. Avant même de s'intéresser à l'arbre, il déroule de nombreux mètres de fil et il ordonne à Finnick de le nouer à une branche morte. Puis tous deux se postent de part et d'autre de l'arbre et se repassent la bobine, pour enrouler le fil plusieurs fois autour du tronc. Au début, j'ai l'impression qu'ils procèdent au hasard, mais, petit à petit, je distingue un motif du côté de Beetee, une sorte de maillage complexe qui scintille sous la lune. Je me demande si le placement du fil fait vraiment une différence, ou si ce n'est que de la poudre aux yeux pour le public. La plupart des téléspectateurs ne doivent pas s'y connaître plus que moi en électricité.

Nous entendons déferler la vague alors qu'ils en terminent avec le tronc. Je ne saurais dire à quel moment précis elle se déclenche. Il doit y avoir une sorte de crue, puis la vague elle-même, puis le retrait des eaux. Mais, d'après le ciel, je dirais qu'il est aux alentours de 10 heures et demie.

C'est là que Beetee nous dévoile le reste de son plan. Comme nous sommes les plus rapides à nous mouvoir entre les arbres, il veut que Johanna et moi emportions la bobine à travers la jungle, en déroulant le fil derrière nous ; que nous regagnions la

plage de 12 heures, et que nous jetions la bobine et ce qui reste de fil au fond de l'eau, en nous assurant bien qu'elle coule. Puis que nous courions nous mettre à l'abri dans la jungle. Si nous partons tout de suite, sans perdre une seconde, nous devrions avoir le temps.

— Je les accompagne pour les couvrir, déclare aussitôt Peeta.

Après l'épisode de la perle, il est plus réticent que jamais à me quitter des yeux.

— Tu es trop lent, objecte Beetee. En plus, j'ai besoin de toi ici. Katniss peut couvrir Johanna. Je regrette, mais nous n'avons pas le temps de discuter. Si les filles veulent avoir une chance de s'en sortir, elles doivent partir maintenant.

Il tend la bobine à Johanna.

Je n'aime pas ce plan. Comment puis-je protéger Peeta à distance ? Mais Beetee a raison. À cause de sa jambe, Peeta ne pourra jamais regagner la jungle à temps. Johanna et moi sommes les plus rapides, les plus agiles à travers les taillis. Je ne trouve pas d'autre solution. Et s'il y a quelqu'un à qui je fais confiance ici, en dehors de Peeta, c'est bien Beetee.

— Ça ira, dis-je à Peeta. On jette la bobine dans l'eau et on vous rejoint.

— Pas dans le secteur de la foudre, précise Beetee. Donnons-nous rendez-vous au grand arbre dans le secteur de 1 à 2 heures. Si vous êtes en retard, vous n'aurez qu'à nous retrouver dans le secteur suivant. N'essayez surtout pas de retourner sur la plage, par contre. Pas avant que j'aie pu estimer les dégâts.

Je prends le visage de Peeta entre mes mains.

— Ne t'en fais pas. On se voit à minuit. (Je l'embrasse, et avant qu'il puisse soulever une objection, je le lâche et me tourne vers Johanna.) Prête ?

— Il faut bien, répond Johanna en haussant les épaules. (L'idée de faire équipe avec moi ne l'enchanté pas plus que moi, c'est clair. Mais le plan de Beetee ne nous laisse pas le choix.) Tu me couvres, je déroule. On échangera plus tard.

Sans plus de délibérations, nous entamons la descente en silence. Nous progressons assez vite : l'une s'occupe du fil tandis que l'autre surveille les environs. À mi-chemin de la plage, les

premiers cliquètements d'insectes nous indiquent qu'il est 11 heures passées.

— Activons un peu, suggère Johanna. Je tiens à mettre le plus de distance possible entre les eaux et moi avant que la foudre ne commence à tomber. Au cas où Volts se serait trompé dans ses calculs.

— Je vais te relayer avec la bobine, dis-je.

C'est plus pénible que de faire le guet, et ça fait un moment qu'elle s'en occupe.

— Tiens, me dit Johanna en me passant le cylindre en métal.

Nous avons toutes les deux la main dessus quand il est traversé par une légère vibration. Soudain, le mince fil doré nous revient à la figure comme un ressort, en s'entortillant autour de nos poignets. Puis le bout tranché vient se tordre à nos pieds.

Une brève seconde nous suffit pour comprendre la tournure que prennent les événements. Johanna et moi nous dévisageons. Aucune de nous deux n'a besoin de le dire. Quelqu'un a coupé le fil derrière nous. Et sera sur nous d'un moment à l'autre.

Alors que j'extrais ma main du fil pour la refermer sur l'empennage d'une flèche, le cylindre de métal s'écrase sur mon crâne. Quand je reprends mes esprits, je suis couchée sur le dos parmi les lianes, avec une douleur terrible à la tempe gauche. Il y a un problème avec mes yeux. Ma vision se brouille, je n'arrive pas à faire le point sur la lune double qui flotte dans le ciel devant moi. J'ai du mal à respirer, et je réalise que Johanna est assise sur ma poitrine. Elle me cloue les épaules avec ses genoux.

Je ressens une piqûre douloureuse à l'avant-bras gauche. J'essaie de me dégager d'une secousse, mais je suis encore trop faible. Johanna m'enfonce quelque chose dans le bras, sans doute la pointe de son couteau, qu'elle tourne et retourne dans les chairs. Après une atroce sensation d'arrachement, un liquide chaud me coule le long du poignet, jusque dans la paume. Johanna me plaque le bras contre le sol et me barbouille le visage de sang.

— Reste tranquille ! me siffle-t-elle.

Son poids me quitte, et me voilà seule.

« Rester tranquille ? me dis-je. Pourquoi ? Que se passe-t-il ? » Je ferme les yeux, me coupe de l'absurde réalité pour essayer de comprendre ce qui m'arrive.

La seule chose qui me vient, c'est l'image de Johanna en train de repousser Wiress sur la plage. « Reste tranquille, tu veux ? » Sauf qu'elle n'avait pas agressé Wiress. Pas comme ça. Je ne suis pas Wiress, de toute façon. Je ne suis pas cinglée. Les mots « Reste tranquille, tu veux ? » résonnent en boucle sous mon crâne.

Des pas s'approchent. Deux personnes, et qui ne font aucun effort pour être discrètes.

— Elle a son compte, déclare la voix de Brutus. Amène-toi, Enobarria !

Les pas s'éloignent dans la nuit.

Est-ce vrai ? J'oscille à la frontière de l'inconscience, à la recherche de la réponse. Ai-je vraiment mon compte ? Je ne suis pas en position de soutenir le contraire. En fait, j'ai bien du mal à aligner deux idées. Voilà au moins ce que je sais : Johanna m'a attaquée. Elle m'a assommée avec le cylindre. Elle m'a tailladé le bras, en occasionnant probablement des dégâts irréparables aux veines et aux artères, après quoi Brutus et Enobarria sont arrivés avant qu'elle puisse m'achever.

L'alliance est rompue. Finnick et Johanna ont dû s'entendre pour nous éliminer cette nuit. Je savais bien qu'il aurait fallu leur fausser compagnie ce matin. J'ignore dans quel camp se trouve Beetee. Mais la chasse est ouverte, avec Peeta et moi dans le rôle du gibier.

« Peeta ! » Mes yeux s'ouvrent grand sous l'effet de la panique. Il m'attend tranquillement près de l'arbre, sans se douter de rien. Finnick l'a peut-être déjà tué.

— Non, dis-je dans un souffle.

Le fil a été coupé par les carrières juste derrière nous. Finnick, Beetee et Peeta n'ont aucun moyen de savoir ce qui vient de se passer. Ils doivent sûrement se demander pourquoi le fil s'est détendu, ou même pourquoi il est revenu s'enrouler en boucles jusqu'à l'arbre. Ça ne pouvait quand même pas être un signal convenu d'avance ? Johanna a dû décider toute seule

de passer à l'action. De me tuer. D'échapper aux carrières. Puis de rameuter Finnick le plus vite possible.

Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je sais seulement que je dois rejoindre Peeta et le protéger. Je rassemble toute ma volonté, me redresse sur les fesses puis me relève tant bien que mal en m'accrochant à un arbre voisin. Heureusement que j'ai ce point d'appui, d'ailleurs, car la jungle n'arrête pas de tanguer. Sans avertissement, je me plie en deux et vomis mon festin de fruits de mer, en toussant et hoquetant jusqu'à ce qu'il ne reste plus le moindre soupçon d'huître dans mon organisme. Tremblante, luisante de sueur, je fais le point sur mon état.

Quand je soulève mon bras blessé, du sang me gicle à la figure et le monde se remet à tournoyer de manière inquiétante. Je ferme les yeux et me cramponne à l'arbre jusqu'à ce que les choses se stabilisent. Puis je gagne un tronc moussu, arrache quelques pans de mousse et, sans chercher davantage à examiner la plaie, m'en fais un bandage bien serré autour du bras. C'est mieux. Autant ne pas voir. Enfin, je porte lentement la main à ma tempe. Je sens une énorme bosse, mais pas de sang. À l'évidence, si j'ai reçu un choc à la tête, on dirait que je ne vais pas me vider de mon sang tout de suite. Pas par le crâne, en tout cas.

Après m'être essuyé les mains sur la mousse, j'empoigne mon arc d'une main tremblante. J'encoche une flèche. Et je m'engage dans la montée.

Peeta. Ma dernière volonté. Ma promesse. Le garder en vie. Je retrouve un peu le moral en réalisant qu'il ne peut pas être mort, puisque le canon n'a pas tonné. Johanna a peut-être agi seule, dans l'espoir de se rallier Finnick après coup. Difficile de savoir ce qui se passe entre ces deux-là. Je repense à ce regard qu'il lui a jeté avant de prendre sa décision concernant le piège de Beetee. Il existe entre eux une alliance beaucoup plus profonde, basée sur des années d'amitié et de petits riens qui nous échappent. Donc, puisque Johanna m'a trahie, je ne peux plus me fier à Finnick.

Je parviens à cette conclusion quelques secondes à peine avant d'entendre quelqu'un dévaler la pente vers moi. Ni Peeta ni Beetee ne peuvent se déplacer aussi vite. Je me cache derrière

un rideau de lianes, juste à temps. Finnick me dépasse au pas de charge, la peau marbrée de pommade, en bondissant comme un cerf à travers les sous-bois. Il arrive bientôt à l'endroit où je me suis fait attaquer, et découvre le sang.

— Johanna ! Katniss ! appelle-t-il.

Je reste immobile jusqu'à ce qu'il s'éloigne dans la direction empruntée par Johanna et les carrières.

Je repars le plus vite possible sans que le monde se remette à tourner. Mon poulx cogne contre mes tempes. Les insectes, peut-être excités par l'odeur du sang, augmentent leur vacarme qui devient un grondement continu. Non, une minute. J'ai peut-être simplement les oreilles qui résonnent à la suite du coup. Impossible de savoir tant que les insectes ne se tairont pas. Mais quand le silence reviendra, la foudre se mettra à tomber. Je dois accélérer le pas. Il faut que je retrouve Peeta.

Un coup de canon me fige sur place. Quelqu'un vient de mourir. Avec tout le monde en train de battre la jungle, en armes et en proie à la panique, il peut s'agir de n'importe qui. Mais sa mort risque de donner le signal du carnage. Les autres tueront d'abord et s'interrogeront sur leurs motivations plus tard. Rassemblant mes forces, je m'élance au pas de course.

Je me prends les pieds dans un obstacle et m'étale par terre de tout mon long. Je sens quelque chose s'enrouler autour de moi, m'emprisonner dans ses mailles. Un filet ! Sans doute l'un des filets de Finnick, tendu à mon intention, tandis que lui doit se tenir tout près, le trident à la main. Je me débats un moment à l'aveuglette, avec pour seul résultat de m'emmêler davantage, puis un rayon de lune tombe sur ce qui m'emprisonne. Confuse, je lève le bras et découvre des rouleaux de fil doré. Ce n'est pas l'un des filets de Finnick, en fin de compte, mais le fil de Beetee. En remontant vers l'arbre à foudre, il s'est pris dans un tronc autour duquel il a formé un enchevêtrement de nœuds. Je me relève avec précaution, me dégage tant bien que mal puis repars à l'assaut de la colline.

Le point positif, c'est que je suis sur le bon chemin et que ma blessure à la tête ne m'a pas fait perdre le sens de l'orientation. Le point négatif, c'est que le fil me rappelle l'imminence de la

foudre. Je continue à entendre les insectes, mais ne dirait-on pas que leur vacarme s'estompe ?

Je cours en gardant le fil à un mètre à ma gauche, pour me guider, mais en évitant soigneusement de le toucher. Si les insectes se taisent et que le premier éclair s'abatte sur l'arbre, sa décharge fusera le long du fil et quiconque sera en contact avec lui se fera aussitôt électrocuter.

L'arbre apparaît devant moi, avec son tronc festonné d'or. Je ralentis, m'efforce de marcher sans faire de bruit, mais je peux déjà m'estimer heureuse de tenir debout. Je cherche un signe des autres. En vain. Il n'y a plus personne par ici.

— Peeta ? Oh, Peeta ? j'appelle à voix basse.

Un gémissement discret me répond et, en faisant volte-face, je découvre une silhouette étendue par terre.

— Beete !

Je cours m'agenouiller auprès de lui. Ce gémissement devait être involontaire. Il est inconscient, bien qu'il ne semble pas blessé à part une grosse entaille sous le creux du coude. Je ramasse une poignée de mousse à proximité et l'enveloppe maladroitement autour de la plaie tout en m'efforçant de le réveiller.

— Beete ! Beete, que s'est-il passé ? Qui vous a fait ça ? Beete !

Je le secoue sans me soucier de son état, mais que faire d'autre ? Il gémit de nouveau et s'efforce de me repousser d'une main faible.

À ce moment, je remarque qu'il tient un couteau, celui de Peeta je crois, enroulé au bout d'une longueur de fil. Perplexe, je me relève et tire sur le fil, ce qui me confirme qu'il est bien attaché à l'arbre. Il me faut un moment pour me rappeler la section de fil plus courte que Beete avait enroulée autour d'une branche et laissée par terre avant même de s'intéresser à l'arbre. Je croyais qu'il l'avait mise de côté pour s'en servir plus tard. Apparemment non, puisqu'il en reste bien vingt, vingt-cinq mètres au bas mot.

En plissant les yeux vers la crête de la colline, je me souviens que nous ne sommes qu'à quelques pas du champ de force. J'aperçois toujours ce carré flou révélateur, en l'air et sur ma

droite, au même endroit que ce matin. Qu'est-il arrivé à Beetee ? Aurait-il essayé de planter son couteau dans le champ de force, comme l'a fait Peeta par accident ? Et pourquoi ce fil ? Était-ce son plan de secours ? Renvoyer la foudre vers le champ de force, au cas où il ne réussirait pas à électrifier le plan d'eau ? Qu'est-ce que ça aurait pu donner ? Rien du tout ? Nous griller tous jusqu'au dernier ? Je suppose que le champ de force est principalement composé d'énergie, lui aussi. Celui du centre d'Entraînement était transparent. Celui-ci semble refléter la jungle. Mais je l'ai vu se troubler sous le couteau de Peeta ou quand je l'ai touché avec ma flèche. Le monde réel se trouve juste derrière.

Mes oreilles ne résonnent plus. C'étaient bien les insectes, finalement. Je le sais maintenant parce que leurs cliquètements s'estompent et que je n'entends bientôt plus que les bruits de la jungle. Beetee est hors course. Je ne peux ni le réveiller, ni le sauver. J'ignore ce qu'il essayait de faire avec son fil et son couteau, et il n'est pas en mesure de me l'expliquer. La mousse qui me couvre le bras est imbibée de sang et, ne nous leurrions pas, vu comment la tête me tourne, je vais probablement m'évanouir dans quelques minutes. Je dois m'éloigner de cet arbre et...

— Katniss ! Katniss !

C'est la voix de Peeta, très loin. Aurait-il perdu la tête ? Il doit pourtant savoir que les autres sont à nos trousses.

Je ne peux pas le protéger. Je ne suis pas en état de courir, ni d'aller loin, et je ne suis même pas certaine d'avoir la force de tendre mon arc. Je fais la seule chose possible pour détourner de lui nos adversaires : je me mets à hurler.

— Peeta ! Peeta, je suis là ! Peeta !

Oui, ça devrait attirer vers moi tous ceux qui sont à portée de voix. Vers moi, ainsi que vers l'arbre à foudre qui va bientôt devenir une arme.

— Par ici ! Je suis là !

Il n'y arrivera pas. Pas avec sa jambe, et surtout pas en pleine nuit. Il arrivera trop tard.

— Peeta !

Ça marche. Je les entends venir à travers la jungle. Ils sont deux, qui font un raffut infernal. Mes genoux se dérobent sous moi, et je me laisse glisser par terre à côté de Beetee. Je lève mon arc, pointe la flèche. Si je parviens à les éliminer, Peeta survivra-t-il aux autres ?

Enobaria et Finnick débouchent devant l'arbre à foudre. Ils ne me voient pas, assise au-dessus d'eux sur la pente, avec la pommade qui camoufle ma peau. Je vise la gorge d'Enobaria. Avec un peu de chance, si je la tue, Finnick plongera à couvert derrière l'arbre juste au moment où la foudre frappera. Ce qui va se produire d'une seconde à l'autre. On n'entend presque plus aucun insecte. Je peux les éliminer maintenant. Je peux les éliminer tous les deux.

Un autre coup de canon retentit.

— Katniss ! rugit la voix de Peeta.

Cette fois-ci, je ne lui réponds pas. Beetee respire encore à côté de moi. Lui et moi mourrons bientôt. Ainsi que Finnick et Enobaria. Peeta est toujours en vie. Il y a eu deux coups de canon. Brutus, Johanna, Chaff. Deux d'entre eux sont déjà morts. Ce qui ne laisse plus qu'un seul tribut face à Peeta. Je ne peux pas faire mieux. Un seul ennemi.

« Ennemi, ennemi... » Ce mot réveille un souvenir récent. Me le ramène en mémoire. L'expression sur le visage d'Haymitch : « Katniss, quand tu seras dans l'arène... » Le froncement de sourcils, l'inquiétude. « Eh bien quoi ? » Ma propre voix qui se serre, sur la défensive. « N'oublie pas qui est l'ennemi, me dit Haymitch. C'est tout. »

Le dernier conseil d'Haymitch. Pourquoi a-t-il éprouvé le besoin de me le rappeler ? J'ai toujours su qui était l'ennemi. Qui nous affame, nous torture et nous oblige à nous entre-tuer dans l'arène. Qui va bientôt tuer tous ceux que j'aime.

Je baisse mon arc. Je comprends ce qu'il voulait dire. Oui, je sais qui est l'ennemi. Et ce n'est pas Enobaria.

Je vois le couteau de Beetee avec un regard nouveau. Mes mains tremblantes détachent le fil du manche, l'enroulent autour de ma flèche et le fixent juste au-dessus de l'empennage avec un nœud appris à l'entraînement.

Je me lève, face au champ de force, sans plus chercher à me cacher. Mon seul souci à présent est d'atteindre la cible de Beetee, celle où il aurait planté son couteau s'il en avait eu la force. Je pointe ma flèche sur la zone révélatrice, le carré flou, le... comment avait-il appelé ça, ce jour-là ? Le défaut dans la cuirasse. Je lâche ma flèche, la vois toucher le but et disparaître, en dévidant le fil d'or derrière elle.

Mes cheveux se dressent sur mon crâne et la foudre s'abat sur l'arbre.

Un éclair blanc court le long du fil et, un bref instant, une lumière aveuglante embrase le dôme. Je vole en arrière comme une poupée désarticulée, paralysée, les yeux écarquillés, tandis qu'une pluie de fragments duveteux retombe sur moi. Peeta est trop loin. Je n'ai pas la force d'atteindre ma perle. Je cherche du regard une belle image à emporter avec moi.

Juste avant les premières explosions, je trouve une étoile.

Tout semble éclater au même moment. Le sol se soulève en geysers de terre et de débris végétaux. Les arbres s'enflamment d'un coup. Même le ciel s'emplit de fleurs lumineuses multicolores. Je ne comprends pas les raisons d'un tel bombardement, jusqu'à ce que je réalise que les Juges font tirer un feu d'artifice là-haut pendant que la vraie destruction se déroule au sol. Au cas où l'oblitération de l'arène et des derniers tributs ne serait pas assez spectaculaire. Ou peut-être pour illuminer notre fin sanglante.

Laisseront-ils des survivants ? Y aura-t-il un vainqueur aux soixante-quinzièmes Hunger Games ? Peut-être pas. Après tout, cette édition d'Expiation est là pour... Que disait le carton lu par le président Snow, déjà ?

« ... rappeler aux rebelles que même les plus forts d'entre eux ne sauraient l'emporter sur le Capitole... »

Personne ne triomphera, pas même le meilleur d'entre nous. Peut-être était-il prévu depuis le début qu'il n'y aurait pas de vainqueur dans ces Jeux. À moins que mon dernier geste de rébellion n'ait forcé la décision.

« Désolée, Peeta, me dis-je. Désolée de ne pas t'avoir sauvé. » Le sauver, tu parles. J'ai gâché sa dernière chance de survie, oui, je l'ai condamné en détruisant le champ de force. Peut-être que si nous avions tous joué le jeu selon les règles, on l'aurait laissé vivre.

L'hovercraft se matérialise au-dessus de moi sans prévenir. S'il y avait eu moins de bruit et qu'un geai moqueur soit perché dans les environs, la jungle se serait tue puis le cri de l'oiseau aurait annoncé l'apparition de l'appareil du Capitole. Mais je n'entends rien au milieu du bombardement.

La griffe de métal descend vers moi depuis la carlingue. Ses doigts glissent sous moi. Je voudrais hurler, m'enfuir, me débattre comme une furie, mais je reste figée, incapable de

réagir. Je n'ai plus qu'un espoir : mourir avant de rejoindre les silhouettes indistinctes qui m'attendent là-haut. Ce n'est certainement pas pour m'attribuer la couronne qu'on m'épargne, mais pour rendre ma mort aussi lente et publique que possible.

Mes pires craintes se confirment quand je découvre que celui qui m'accueille dans l'hovercraft n'est autre que Plutarch Heavensbee, le Haut Juge. Quel fiasco ! Il s'est pourtant donné du mal pour ses Jeux splendides, avec cet incroyable plateau en horloge et son parterre de vainqueurs. On lui reprochera son échec, il le payera probablement de sa vie, mais, avant, il se sera chargé de me punir. Sa main descend vers moi, je crois d'abord qu'il a l'intention de me frapper. C'est pire. Avec le pouce et l'index, il me ferme les paupières, me condamnant à l'obscurité, une manière habile de me rendre vulnérable. Ils peuvent me faire ce qu'ils veulent à présent, sans que je voie rien venir.

Mon cœur bat si fort que le sang commence à ruisseler sous mon bandage en mousse détrempée. Mes idées s'embrouillent. Il n'est pas impossible que je me vide de mon sang avant qu'on puisse me soigner, après tout. J'adresse des remerciements silencieux à Johanna Mason pour l'excellente blessure qu'elle a su m'infliger. Puis je m'évanouis.

Quand je refais surface dans un état de semi-conscience, je suis allongée sur une table capitonnée. Je sens des tuyaux dans mon bras gauche. Ils essaient de me garder en vie parce que si je devais m'enfoncer tranquillement, discrètement dans la mort, ce serait une sorte de victoire. Je reste incapable de bouger, d'ouvrir les yeux ou de lever la tête. Mais j'ai récupéré quelques sensations dans mon bras droit. Il repose en travers de mon corps comme une nageoire, non, moins vif que ça, disons comme un gourdin. Je n'ai pas de vraie coordination motrice, aucune preuve qu'il me reste des doigts. Je parviens tout de même à le balancer sur le côté pour m'arracher mes tuyaux. Une alarme retentit. Je tourne de l'œil.

En reprenant connaissance la fois suivante, je découvre qu'on m'a attaché les mains à la table et remis les tuyaux dans le bras. Je peux ouvrir les yeux et tourner légèrement la tête. Je me trouve dans une grande salle au plafond bas, baignée d'une

lumière argentée. Deux rangées de lits se font face. J'entends des personnes respirer tout autour, sans doute les autres vainqueurs. Directement devant moi, je vois Beetee, relié à une bonne dizaine de machines. « Mais laissez-nous crever ! » voudrais-je hurler. Je me cogne la tête en arrière contre la table et tout redevient noir à nouveau.

Quand je me réveille enfin pour de bon, je ne suis plus entravée. Je lève la main. J'ai encore tous mes doigts, et ils m'obéissent parfaitement. Je me redresse en position assise, en m'accrochant à la table capitonnée jusqu'à ce que la salle cesse de tanguer. J'ai un gros bandage sur le bras gauche, mais on m'a ôté les tuyaux, qui pendent à côté de mon lit.

Je suis seule à l'exception de Beetee, toujours couché devant moi, alimenté par son armée de machines. Où sont passés les autres ? Peeta, Finnick, Enobaria et... et... il en reste encore un, non ? Johanna, Chaff ou Brutus, l'un d'entre eux était encore en vie au début du bombardement. Je suis sûre que le Capitole voudra faire un exemple de nous tous. Mais où les a-t-on emmenés ? Directement de l'hôpital à la prison ?

— Peeta..., dis-je dans un souffle.

Je tenais tellement à le protéger. Je suis encore résolue à le faire, d'ailleurs. Puisque je n'ai pas réussi à le garder libre et en vie, je dois le retrouver, l'achever avant que le Capitole ne le fasse mourir par des moyens abominables. Je glisse mes jambes hors de la table et cherche une arme autour de moi. Sur un plateau près du lit de Beetee, je trouve quelques seringues dans un emballage en plastique stérile. Parfait. Il me suffira de lui injecter une bulle d'air dans une veine.

J'hésite à tuer Beetee. Si je fais ça, je suis sûre de déclencher une alarme et je me ferai prendre avant de parvenir jusqu'à Peeta. Je me promets de revenir m'occuper de lui plus tard, si j'en ai l'occasion.

Comme je suis pratiquement nue à l'exception d'une mince chemise de nuit, je glisse la seringue sous mon bandage. Il n'y a aucun garde à la porte. Je dois me trouver à plusieurs kilomètres de profondeur sous le centre d'Entraînement, ou peut-être dans une forteresse du Capitole, le genre d'endroit

dont on ne s'échappe pas. Peu importe. Je n'essaie pas de m'échapper, je veux simplement finir mon travail.

J'emprunte un couloir étroit jusqu'à une porte en métal entrebâillée. Il y a du monde derrière. Je sors ma seringue et l'empoigne d'une main ferme. Collée contre le mur, j'écoute ce qui se dit de l'autre côté.

— Toutes les communications sont coupées avec le Sept, le Dix et le Douze. Mais le Onze a repris le contrôle des transports à présent, on peut donc espérer qu'ils parviendront à faire sortir un peu de nourriture.

Plutarch Heavensbee, je crois. Même si je n'ai discuté avec lui qu'une seule fois. Une voix rauque pose une question.

— Non, je regrette. Je n'ai aucun moyen de te faire entrer dans le Quatre. Mais j'ai donné des instructions pour qu'on la récupère dès que possible. C'est le mieux que je puisse faire, Finnick.

Finnick. J'ai du mal à trouver un sens à cette conversation, au simple fait qu'elle puisse avoir lieu entre Plutarch Heavensbee et Finnick. Est-il si cher au cœur du Capitole qu'on accepte de lui pardonner ses crimes ? Ou ignorait-il sincèrement les intentions de Beetee ? Il croasse autre chose. Une protestation désespérée.

— Ne sois pas stupide. Ce serait la pire des choses à faire. Tu la condamnerais à tous les coups. Tant que tu restes en vie, au moins, ils la garderont comme appât, dit Haymitch.

Haymitch ! Je pousse brusquement la porte et pénètre en titubant dans la pièce. Haymitch, Plutarch et un Finnick visiblement bouleversé sont attablés devant un repas auquel personne n'a touché. Le soleil entre par les hublots, et j'aperçois une forêt en bas. Nous sommes en vol.

— On a fini de s'assommer, chérie ? me lance Haymitch d'une voix agacée.

Mais quand je trébuche, il se lève et m'attrape par les poignets pour m'empêcher de tomber. Il voit ce que je tiens à la main.

— Quoi, tu veux t'attaquer au Capitole, toute seule avec ta petite seringue ? Tu vois, c'est pour ça qu'on ne te laisse jamais élaborer les plans. (Je le dévisage sans comprendre.) Lâche ça.

Il accentue la pression sur mon poignet droit jusqu'à ce que mes doigts s'écartent malgré moi et laissent tomber la seringue. Il m'assoit sur une chaise à côté de Finnick.

Plutarch pose devant moi un bol de bouillon. Un petit pain. Me glisse une cuillère.

— Mange, m'encourage-t-il sur un ton beaucoup plus gentil que celui d'Haymitch.

Ce dernier se rassoit en face de moi.

— Katniss, je vais t'expliquer ce qui s'est passé. Écoute-moi jusqu'au bout sans m'interrompre, d'accord ?

J'acquiesce vaguement de la tête. Et voilà ce qu'il me raconte.

Un plan pour nous faire sortir de l'arène avait été prévu dès l'annonce de l'Expiation. Les tributs des districts Trois, Quatre, Six, Sept, Huit et Onze en avaient tous plus ou moins connaissance. Depuis plusieurs années, Plutarch Heavensbee fait partie d'un groupe clandestin qui travaille à renverser le Capitole. C'est lui qui a glissé le fil parmi les armes. Beetee devait se charger de faire sauter le champ de force. Le pain que nous recevions dans l'arène était un code pour indiquer l'heure de notre sauvetage. Le district dont il provenait indiquait le jour. Trois. Le nombre de pains, l'heure. Vingt-quatre. L'hovercraft appartient au district Treize. Bonnie et Twill, les fugitives du Huit que j'ai rencontrées dans la forêt, ne se trompaient pas concernant son existence et ses capacités de défense. Nous sommes actuellement en route pour le district Treize. Pendant que la plupart des autres districts de Panem sont secoués par une rébellion sans précédent.

Haymitch s'interrompt pour s'assurer que je comprends tout. À moins qu'il ait fini, tout simplement.

Ça fait beaucoup à avaler d'un coup, ce plan complexe dans lequel je n'étais qu'un pion, tout comme je n'étais destinée à rester qu'un pion dans les Hunger Games. Je me suis fait manipuler, totalement à mon insu. Au moins, dans les Jeux, je savais à quoi m'en tenir.

Mes soi-disant amis n'ont pas fait preuve d'une grande franchise avec moi.

— Et vous ne m'avez rien dit, je grogne d'une voix aussi rauque que celle de Finnick.

— Ni toi ni Peeta ne deviez être au courant, intervient Plutarch. Nous ne pouvions pas courir ce risque. J'avais déjà suffisamment peur que tu mentionnes ma montre pendant les Jeux. (Il sort sa montre de sa poche et passe le pouce sur le verre, ce qui allume le geai moqueur.) Bien sûr, quand je te l'ai montrée, je voulais juste te donner une indication sur l'arène. Je croyais que tu serais un mentor. Ce devait être une première étape pour gagner ta confiance. J'étais loin de me douter que tu y retournerais en tant que tribut.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi Peeta et moi ne devons pas être dans la confiance.

— Parce que après l'explosion du champ de force vous seriez les premiers qu'ils tenteraient de capturer, et moins vous en saviez, mieux c'était, explique Haymitch.

— Pourquoi, les premiers ? dis-je en m'efforçant de suivre son raisonnement.

— Pour la même raison que le reste d'entre nous avons accepté de mourir pour te garder en vie, répond Finnick.

— Non, Johanna a essayé de me tuer.

— Johanna t'a assommée pour t'arracher le mouchard que tu avais dans le bras et entraîner Brutus et Enobaria loin de toi, dit Haymitch.

— Quoi ? (Ma tête me fait si mal. J'aimerais bien qu'ils arrêtent de tourner autour du pot.) Je ne sais pas de quoi vous...

— Nous devons te sauver parce que tu es le geai moqueur, Katniss, dit Plutarch. Aussi longtemps que tu restes en vie, la révolution perdure.

L'oiseau, la broche, la chanson, les baies, la montre, le bretzel, la robe qui s'embrase. Je suis le geai moqueur. L'engeance qui a survécu malgré les plans du Capitole. Le symbole de la rébellion.

C'est ce que je soupçonnais dans la forêt, quand j'ai trouvé Twill et Bonnie. Même si je n'avais pas compris l'ampleur du phénomène. Cela dit, je n'étais pas censée comprendre. Je repense à Haymitch en train de ricaner quand je lui parlais de fuir le district Douze, d'organiser mon propre soulèvement, ou

simplement de l'existence du district Treize. Subterfuges, tromperies que tout ça ! Et s'il a pu mentir aussi bien et depuis si longtemps sous son masque de sarcasmes et d'ivrognerie, sur quel autre sujet a-t-il pu me mentir ? Je sais.

— Peeta, dis-je faiblement, le cœur serré.

— Les autres l'ont protégé parce que s'il mourait nous savions qu'il n'y aurait plus d'alliance qui tienne, explique Haymitch. Et nous ne pouvions pas courir le risque de te laisser sans protection.

Ses paroles restent neutres, son expression inchangée, mais il ne peut dissimuler l'ombre grise qui envahit son visage.

— Où est-il ? fais-je d'une voix sifflante.

— Le Capitole l'a embarqué, avec Johanna et Enobaria, avoue Haymitch.

Et il a enfin la décence de baisser les yeux.

Techniquement, je suis sans armes. Mais on ne devrait jamais sous-estimer les ravages que peuvent occasionner des ongles, surtout avec l'effet de surprise. Je bondis par-dessus la table et lacère le visage d'Haymitch, faisant couler le sang et lui griffant un œil. Puis nous nous crions tous les deux des insultes terribles, et Finnick essaie de me maîtriser, et je vois bien qu'Haymitch a toutes les peines du monde à se retenir de m'étrangler, mais je suis le geai moqueur. Je suis le geai moqueur, et c'est déjà assez difficile comme ça de me garder en vie.

D'autres viennent prêter main-forte à Finnick. On me couche sur la table, on m'immobilise, on m'attache les poignets, alors je me frappe la tête comme une folle contre le métal, encore et encore. Je sens une aiguille s'enfoncer dans mon bras. Ma tête me fait si mal que je cesse de me débattre et me contente de hurler à la mort, comme un animal, jusqu'à ce que je n'aie plus de voix.

L'injection me tranquillise sans m'endormir, et je me retrouve piégée dans une sorte d'hébétude nauséuse pendant ce qui me paraît durer une éternité. On me rebranche à des tuyaux, on me tient des propos apaisants qui ne m'atteignent pas. Je ne pense qu'à Peeta, couché quelque part sur une table

similaire, où on essaie de lui arracher des renseignements qu'il n'a pas.

— Katniss. Je suis désolé, Katniss. (La voix de Finnick me parvient du lit voisin et s'insinue dans mon esprit. Peut-être parce que nous connaissons la même souffrance, lui et moi.) Je voulais retourner les chercher, Johanna et lui, mais je ne pouvais pas bouger.

Je ne réponds pas. Les bonnes intentions de Finnick Odair me laissent de marbre.

— Il court moins de risques que Johanna. Ils s'apercevront assez vite qu'il ne sait rien. Et ils ne le tueront pas s'ils croient pouvoir se servir de lui comme appât, déclare Finnick.

— Comme appât ? dis-je en fixant le plafond. Comme ils se serviront d'Annie contre toi, Finnick ?

Je l'entends sangloter, mais je m'en fiche. Ils ne se donneront sans doute même pas la peine d'interroger cette pauvre femme qui a basculé dans la folie depuis des années, depuis ses propres Jeux. Il y a de bonnes chances que je suive le même chemin. Si ça se trouve, je suis déjà folle et personne n'a encore osé me le dire. Ça ne me surprendrait pas.

— Je voudrais qu'elle soit morte, dit-il. Je voudrais qu'ils soient tous morts, et nous aussi. Ce serait mieux.

Eh bien, je n'ai pas de bonne réponse à opposer à ça. Tout à l'heure encore, je me promenais avec une seringue à la main dans l'intention de tuer Peeta. Ai-je vraiment voulu sa mort ? Ce que je voudrais... ce que je voudrais vraiment, c'est le récupérer. Mais ça n'arrivera plus, maintenant. Même si les rebelles parviennent à renverser le Capitole, on peut être sûr que le dernier geste du président Snow consistera à lui faire trancher la gorge. Non. Peeta est perdu. La mort serait préférable pour lui.

Mais en a-t-il conscience, ou va-t-il lutter jusqu'au bout ? Il est fort, et c'est un excellent menteur. Croit-il avoir la moindre chance de s'en sortir ? A-t-il seulement l'intention d'essayer ? Après tout, il n'y comptait pas. Il avait déjà renoncé à la vie. S'il a appris mon évasion, peut-être même est-il heureux ? Satisfait d'avoir rempli sa mission ?

Je crois que je le déteste encore plus qu'Haymitch.

J'abandonne. Je cesse de parler, de réagir, de refuser eau et nourriture. Ils peuvent bien m'injecter ce qu'ils veulent dans le bras, il en faut plus que ça pour maintenir en vie quelqu'un qui a perdu toute volonté de vivre. Je me persuade même, contre toute raison, que si je meurs, Peeta sera peut-être relâché. Pas entièrement libéré, non, mais transformé en Muet, pour s'occuper des futurs tributs du district Douze. Et qu'il pourra peut-être imaginer un moyen de s'enfuir. Ma mort pourrait encore le sauver.

Et si ce n'est pas le cas, tant pis. Ma mort sera une satisfaction en soi. Haymitch sera bien embêté, lui qui, entre toutes les crapules de ce monde pourri, s'est servi de Peeta et de moi comme de pions dans ses Jeux. Je lui faisais confiance. J'avais remis entre ses mains tout ce qui comptait pour moi. Et il m'a trahie.

« Tu vois, c'est pour ça qu'on ne te laisse jamais élaborer les plans. »

Il a raison. Aucune personne censée ne voudrait me laisser participer à l'élaboration des plans. Je ne suis même pas fichue de faire la différence entre un ami et un ennemi.

Beaucoup de gens passent me voir, mais leurs paroles n'ont pas plus de signification pour moi que les cliquètements des insectes dans la jungle. Elles restent indistinctes, lointaines. Inoffensives tant qu'on ne s'en approche pas. Chaque fois que je me sens sur le point de les comprendre, je gémis un bon coup, on m'injecte une nouvelle dose de tranquillisants et le problème est réglé.

Une fois pourtant, j'ouvre les yeux et trouve à mon chevet quelqu'un que je n'ai pas envie d'occulter. Quelqu'un qui n'essaiera pas de me supplier, de m'expliquer ou de négocier avec moi, parce que lui seul sait vraiment comment je fonctionne.

— Gale, dis-je dans un souffle.

— Salut, Catnip.

Il tend la main pour écarter une mèche de cheveux qui me tombe dans les yeux. Une brûlure récente lui déforme un côté du visage. Il a un bras en écharpe, et je remarque des bandages

sous sa chemise de mineur. Que lui est-il arrivé ? Que fait-il ici ? Qu'a-t-il bien pu se passer chez nous ?

Ce n'est pas que j'oublie Peeta, mais, soudain, je me souviens des autres. Un seul regard sur Gale suffit à les faire affluer en réclamant leur part d'attention.

— Prim ? dis-je.

— Elle est en vie. Ta mère aussi. J'ai réussi à les faire sortir à temps.

— Elles ne sont plus dans le district Douze ?

— Après les Jeux, ils ont envoyé des avions larguer des bombes incendiaires. (Il hésite.) Tu sais ce qui est arrivé à la Plaque.

Je sais. J'ai vu sauter l'ancien entrepôt incrusté de poussière de charbon... Le district entier était noyé dans la suie. Un sentiment d'horreur me gagne à l'idée de bombes incendiaires s'abattant sur la Veine.

— Elles ne sont plus dans le district Douze ?

Comme si le fait de le dire pouvait tenir la vérité à distance.

— Katniss..., commence Gale avec douceur.

Je reconnais cette voix. C'est celle qu'il prend pour s'approcher d'une bête blessée avant de lui asséner le coup de grâce. Je lève les mains d'instinct, pour parer ses mots. Il m'attrape les poignets et les serre.

— Tais-toi, lui dis-je.

Mais Gale n'est pas du genre à me faire des cachotteries.

— Katniss, il n'y a plus de district Douze.

FIN

L'auteur

Suzanne Collins, après avoir écrit des scénarios de programmes de télévision pour enfants et des livres de fantasy, a rencontré un immense succès international dès la parution du premier tome de sa trilogie *Hunger Games*. Suzanne Collins vit aux États-Unis, dans le Connecticut, avec sa famille et plusieurs chatons un peu sauvages trouvés dans le jardin.

Directeur de collection : Xavier d'Almeida

Titre original : *The Hunger Games*

Publié pour la première fois en 2009 par
Scholastic Press, un département de Scholastic Inc., New York.

Copyright © 2009 by Suzanne Collins.
© 2010, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers
Poche, pour la présente édition.

Couverture : Cover art © 2009, Tim O'Brien
Used with permission from Scholastic Inc.
ISBN : 978-2-266-22368-3